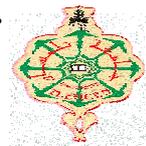


REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE.
MINISTRE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE



UNIVERSITE ABOU BAKR BELKAÏD - TLEMEN.



FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES.
DEPARTEMENT DES LANGUES ETRANGERES

FILIERE : Français

Ecole doctorale de Français. Pôle ouest. Antenne de Tlemcen.

Thèse

Présentée pour l'obtention d'un doctorat

En Science des Textes Littéraires.

Thème :

**Interaction et évolution des civilisations
orientales et occidentales dans l'œuvre
d'Amine Maalouf**

Présentée par :

Sadia BEKRI

Membres du jury :

Mme.Fawzia SARI	Professeur	Université d'Oran	Présidente.
M.Boumediène BENMOUSSAT	Professeur	Université de Tlemcen	Co-Encadreur
M. Michel SCHMITT	Professeur	Université de Lyon2	Co-Encadreur
M. Bruno GELAS	Professeur	Université de Lyon2	Examineur
Mme. Rahmouna MEHADJI	Professeur	Université d'Oran	Examinatrice
M.Mohamed HADJAJ AOUL	M.C.A	Université de Tlemcen	Examineur

Année universitaire : 2011-2012

**INTERACTION ET EVOLUTION
DES CIVILISATIONS ORIENTALES ET OCCIDENTALES
DANS L'ŒUVRE D'AMINE MAALOUF**

SOMMAIRE

INTRODUCTION GÉNÉRALE.....	5
-----------------------------------	----------

L'ESPACE CULTUREL ET CIVILISATIONNEL DANS L'ÉCRITURE D'AMIN MAALOUF	13
--	-----------

CHAPITRE I : L'IMPORTANCE DU VOYAGE DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.....

I. LE VOYAGE DANS L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE.....	20
II. LE VOYAGE DANS L'ESPACE SCRIPTURAL.....	23
1. Le voyage de Baldassare dans « Le périple de Baldassare ».....	25
2. Le voyage de Mani, inclus dans « Les années de lumière. ».....	32

CHAPITRE II : LES DIFFÉRENTS ESPACES INCLUS DANS « LÉON L'AFRICAIN ».....

I. L'ESPACE AFRICAINE.....	35
II. L'ESPACE OCCIDENTAL.....	45
1. Le voyage d'Hassan à Rome ou la découverte du Nouveau Monde.....	45
2. La rencontre d'Haroun.....	49
3. La fin du périple ou la quintessence de la sagesse.....	50

CHAPITRE III : LA NOTION DU VOYAGE DANS LA TRIPLE DIMENSION

GÉOGRAPHIQUE, SCRIPTURALE ET SPIRITUELLE DANS « SAMARCANDE ».....

I. LE VOYAGE DANS L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE.....	53
1. La recherche du manuscrit dans les différents espaces géographiques.....	53
II. LE VOYAGE DES PERSONNAGES À TRAVERS LES VICISSITUDES DE L'HISTOIRE ET DE LA PENSÉE.....	65
III. LE VOYAGE DANS LA DIMENSION DU MOI.....	67
1. L'interaction entre le texte et la profondeur du « moi ».....	69

LES PERSONNAGES ENTRE MYTHE ET RÉALITÉ.....	76
--	-----------

CHAPITRE I : PRÉSENTATION DES PERSONNAGES JUGES IMPORTANTS DANS

L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.....	77
------------------------------------	-----------

I. LES PERSONNAGES HISTORIQUES ORIENTAUX DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF	
78	
1. « Les croisades vues par les Arabes ».....	78
2. Le personnage dans l'autobiographie romancée « Léon l'Africain. ».....	83
4. Les personnages dans le roman « Samarcande. ».....	86
5. Le personnage dans « Les jardins de lumière. ».....	106

II. LES PERSONNAGES OCCIDENTAUX.....	111
1. « Les croisades vues par les Arabes. »	111
2. Le personnage principal occidental dans le roman « Léon l'Africain. »	115
3. Les Personnages référentiels relevant du réel dans le roman « Samarcande »	117
III. LES FEMMES FIGURANT DANS L'ŒUVRE MAALOUFIENNE.....	126
1. Les femmes dans « Les croisades vues par les Arabes. ».....	127
2. Les femmes dans « Les jardins de lumière »	128
3. Les femmes dans « Léon l'Africain. »	130
4. Les femmes dans « Samarcande »	137
5. Les femmes dans « Le périple de Baldassare »	140
IV. LES PERSONNAGES CHARGES DE LA NARRATION.....	141
1. Benjamin O. Lesage dans le roman « Samarcande. »	141
2. Hassan al Wezzan/Léon l'Africain dans « Léon l'Africain »	143
3. Les chroniqueurs arabes dans « Les croisades vues par les Arabes. »	144
CHAPITRE III : LE RÔLE DES PERSONNAGES À TRAVERS LE TEMPS ET L'ESPACE	148
I. RÔLE D'HASSAN EL WEZZAN DANS « LÉON L'AFRICAIN »	151
1. L'évolution du personnage dans la spirale du temps et la dimension de l'espace.	154
2. L'existence d'Hassan/Léon entre un début tumultueux et une fin paisible.	158
3. La vie d'Hassan entre l'Orient et l'Occident.	164
II. LE RÔLE DES PERSONNAGES DANS LE ROMAN « SAMARCANDE ».....	199
1. La triangularité de Nizam el-Moulk, Omar Khayyam et Hassan Sabah dans le roman « Samarcande. »	199
2. Djamaledine, personnage oriental, emblème de la démocratie « Samarcande »	213
3. Baskerville, personnage occidental adhérant à la cause orientale.....	214
3. Ibn Sina.	215
III. LE RÔLE DU PERSONNAGE TANIOS DANS LE ROMAN : « LE ROCHER DE TANIOS. » 216	
4. Les personnages dans « Les croisades vues par les Arabes. »	220
<u>LE DIALOGUE ORIENT/OCCIDENT DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.</u>	<u>225</u>
CHAPITRE I : L'IDENTITÉ ET L'ALTÉRITÉ DANS L'ÉCRITURE D'AMIN MAALOUF.	226
I. LE JEU DE MIROIR, MIROIR DU « JE », PHÉNOMÈNE ESSENTIEL DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF. L'IDENTITÉ À TRAVERS LE MIROIR DU RÉCIT.	227
1. L'enjeu du « je » identitaire dans l'œuvre d'Amin Maalouf.	235

2. L'interaction des cultures orientale et occidentale dans l'œuvre d'Amin Maalouf.	243
3. L'enseignement se diffusait par certains personnages qui traversent l'œuvre d'Amin Maalouf. .	246
CHAPITRE II : CULTURES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT.....	252
I. L'INTERACTION DES CULTURES ORIENTALE ET OCCIDENTALE DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.	252
1. L'Orient et l'Occident entre la convergence et la divergence.	252
2. L'interculturalité dans « Léon l'Africain ».....	252
3. L'interculturalité dans le roman « Samarcande. »	263
CHAPITRE III : L'INTERTEXTUALITÉ DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.	269
I. LA NOTION ET LES CRITÈRES DE L'INTERTEXTUALITÉ :.....	269
II. L'INTERTEXTUALITÉ SOUS FORME DE PALIMPSESTE DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF	271
III. L'INTERTEXTUALITÉ À TRAVERS LES LANGUES.	274
1. Le rôle de la traduction dans le roman Samarcande.....	274
IV. L'EFFET DES FORMES DISCURSIVES DANS L'ŒUVRE MAALOUFIENNE.	277
1. Le choix des personnages ou personnages de choix pour mener à bien le discours.	278
V. LES ENJEUX DU SYNCRÉTISME CULTUREL DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF. .	284
1. L'intertextualité apparente dans l'écriture. (L'écriture dans l'écriture.)	284
2. Les États orientaux entre la stabilité et l'instabilité lors de l'invasion des Franjs.	288
3. Les institutions érigées en Orient.....	288
 CONCLUSION GÉNÉRALE.....	 292
 BIBLIOGRAPHIE.....	 299

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Amin Maalouf est né au Liban en mille neuf cent quarante-neuf. Après avoir suivi des études d'économie et de sociologie, il a opté pour le journalisme. Il a sillonné le monde pour aller dans plus de soixante pays. Il a été directeur de l'hebdomadaire « Anahar international » au Liban, et chef de la revue « Jeune Afrique. » Il s'installe à Paris en mille neuf cent soixante-seize lors des événements tragiques du Liban. Maalouf consacre à présent l'essentiel de son temps à l'écriture de ses romans qui ont pris une place spécifique dans le paysage de la littérature francophone.

En effet, à la lisière de plusieurs traditions culturelles, Amin Maalouf revendique toutes ses appartenances, notamment linguistiques. Comme beaucoup de Libanais, il est polyglotte et parle aisément l'arabe, le français et l'anglais. Pour lui chaque langue a son importance. Ses parents l'ont inscrit chez les Jésuites. Le Français a donc été la langue de sa scolarité. Dans la première partie de sa vie, il a écrit en Arabe, dans une deuxième partie, après son arrivée en France il écrit en Français, il trouve dans cette terre d'accueil un espace de dialogue entre le Nord et le Sud, entre l'Orient et l'Occident.¹

La caractéristique majeure reconnue à l'œuvre d'Amin Maalouf est ce dialogue Orient/Occident auquel l'auteur libanais apporte un éclairage.

Amin Maalouf a été élu au premier tour de scrutin au fauteuil 29 de l'Académie Française en 2011. Il succède à l'anthropologue Claude Lévi-Strauss.

Le bigbang originel créant l'œuvre d'Amin Maalouf a pris corps dès son adolescence :

« J'ai toujours eu envie de raconter l'Histoire vue de l'autre côté c'est-à-dire du côté où l'on n'a pas l'habitude de l'entendre »²

En visitant l'Histoire, Maalouf retrouve les grands moments historiques, politiques, culturels de notre siècle. Il y découvre tantôt des œuvres grandioses et constructives des hommes de prix, tantôt les ruines des guerres causées par l'arrogance des dirigeants venant d'Orient ou d'Occident. Le romancier s'arme d'objectivité et de patience ; il voyage dans l'espace/temps où il trouve l'origine du mal pour mieux l'extraire, ou l'exemple du bien pour le donner

¹ Cf. Article El Tibi Zeina in «la revue du Liban» N° 3954.

² Magazine littéraire, n° 394. Janvier 2001, entretien avec Amin Maalouf.

comme un miroir aux hommes. Il met à nu l'Histoire, toute l'Histoire de l'antiquité à nos jours pour la soumettre à l'examen de la raison critique.

Pour cela, son écriture se développe dans un espace fictionnel spéculaire qu'il construit en choisissant un élément pris dans l'histoire contemporaine. Sa narration navigue entre ces deux pôles. L'horizon d'attente de la lecture/réécriture de l'Histoire chez Amin Maalouf se focalise en fait sur le dépassement du clivage orient /occident que les historiens ont voulu édifier et les conflits dominants/dominés instaurés par les guerres.

Notre corpus d'étude se compose des livres (essais et romans suivants) qui sont des réécritures de grand moment de l'histoire de l'humanité :

« **Les croisades vues par les Arabes** », son premier essai, a vu le jour en 1983. C'est un ouvrage historique dans lequel Maalouf nous relate l'histoire des croisades (IFranjs ou Franjs) comme elle a été vécue pendant deux siècles dans l'autre camp, celui des Arabes.

Trois ans plus tard, en 1986, Maalouf écrit « **Léon l'Africain** ». La chute de Grenade dans le camp des vaincus. Après la conquête de l'Andalousie par les Espagnols, Hassan quitte Grenade sa ville natale, il passe son enfance à Fès, puis arrive à Tombouctou au moment de l'apogée de l'empire de l'Alaska Mohamed Touré. Il foule la terre de l'Égypte au moment de sa prise par les Ottomans. Il se trouve ensuite à Rome au moment de la renaissance. Il rédige la célèbre « Description de l'Afrique ». Il revient à Fès après avoir été baptisé par la Pape qui l'a nommé Jean-Léon de Médicis, dit Léon l'Africain.

Maalouf nous dit que ce roman aura été celui du virage le plus hasardeux de sa vie, aussi décisif que son départ du Liban. Ce roman est riche en documentation sur les lieux fréquentés par Hassan al Wazzan/Jean Léon de Médicis. C'est la juxtaposition des deux mondes différents, l'Orient et l'Occident entre lesquels Maalouf tisse des passerelles de paix.

Le romancier nous présente ensuite l'histoire du manuscrit d'Omar Khayyam qui apparaît dans « **Samarcande** » 1988 (prix des maisons de la presse). L'auteur marque le vingtième siècle par le « Titanic » qui sombre dans l'Océan Atlantique. Par l'enchantement d'une baguette magique, le manuscrit de Khayyam est sauvé par la fiction. Il émerge du fond des eaux et Maalouf nous dévoile les secrets de l'Orient d'hier et d'aujourd'hui : le fil conducteur de l'histoire est le manuscrit d'Omar Khayyam, et c'est par sa poursuite que le romancier nous mène dans la Perse du X^{ème} puis celle du XX^{ème} siècle. Il nous dévoile d'une part la sagesse de Khayyam et l'ordre structuré par le Vizir Nizam el Moulk qui s'est opposé à

Hassan Sabbah, le chef de la secte des assassins. D'autre part, Maalouf nous indique les lieux et les enjeux politiques qui tissent des liens entre l'Orient et l'Occident.

« **Les jardins de lumière** » (1991) raconte l'histoire de l'homme sage de la Mésopotamie du III^{ème} siècle, Mani, qui est resté marginalisé à travers les temps, et qui s'inscrit dans notre langage lorsqu'on parle de « manichéen ».

« **Le rocher de Tanios** » (prix Goncourt 1993) dévoile l'histoire de Tanios, le fils de la trop belle Lamia. Des murmures courent le pays sur l'identité de vrai père. Dans les années 1830, le Liban est déchiré pour appartenir à l'empire ottoman, à l'Égypte et à l'Angleterre. Tanios est contraint à l'exil après l'assassinat d'un chef religieux. » *Terre bénie de Dieu, mais hostile aux hommes de bonne volonté, le Liban de Tanios est un mélange d'eau de fleurs d'oranger et d'odeur de poudre. Le rocher de Tanios, un Orient se rapproche.*³

Dans « **Les identités meurtrières** » (1998), Maalouf se demande jusqu'à quand l'affirmation de soi s'accompagne de la négation d'autrui. Il refuse la fatalité de la violence qui est déclenchée par la couleur de la peau ou la culture d'origine.

« **Le périple de Baldassare** » (2000), met en scène à travers un voyage fictionnel, la dialectique entre le moi individuel et le nous collectif, l'un et le multiple, dans la mesure où Baldassare se laisse balancer entre ses propres convictions et celle de son entourage. Et même si le héros ne trouve pas la réponse à sa question (le centième nom de Dieu), il retrouve ses repères et la terre de ses ancêtres grecs ; Baldassare comme Khayyam, fuit de ville en ville comme si le danger le poursuit sans cesse, il s'installe en Occident, laissant derrière lui l'Orient.

Ainsi, partant d'un grand moment qui a bouleversé les relations entre l'Orient et l'Occident, à savoir les croisades, et de l'histoire d'un Andalou, Hassan/Léon, dont la philosophie a été de réunir l'Orient et l'Occident dans une même foi, Maalouf aboutit à la recherche de soi, d'un autre qui a pénétré le soi par la violence et la négation à soi dont la seule raison est la recherche de la paix et de l'harmonie avec l'autre. Cependant, les choses ne sont pas aussi simples que nous voulons les présenter ; autre et soi sont faits tout deux de violence et de paix.

Depuis son premier livre jusqu'au dernier, en passant par l'autobiographie romancée d'un exilé, le texte de Maalouf se dévide tel un parcours initiatique entre plusieurs langues et

³Alain Jacob « Le Monde » in Maalouf. A, *Le rocher de Tanios*, Grasset, 1993, couverture.

plusieurs cultures. L'auteur relit et réécrit des événements qu'il sélectionne et extirpe à l'histoire, participant ainsi à la dynamisation de l'Histoire de l'humanité. Il nous présente la vie antérieure pour la soumettre à une révision et réhabiliter le monde dans son actualité.

Notre problématique repose sur le socle de l'interaction des civilisations orientale et occidentale. Le va-et-vient entre les deux pôles à travers les siècles (temps) et à travers l'espace géographique est tissé dans l'espace du récit fait de conflits, des guerres d'oppression d'une part et de réconciliation, de tolérance et de coexistence d'autre part.

Le fil conducteur de notre recherche est donc les stratégies narrative et discursive développées par Amin Malouf pour la connaissance de soi et la reconnaissance de l'autre qui aboutit à la reconstruction des rapports entre l'Orient et l'Occident.

La relation entre l'Histoire et la fiction dans l'écriture d'Amin Maalouf est l'enjeu de notre questionnement. Cette relation appartient à deux mondes autonomes, cependant interdépendants.

Dans le « *Prince et le Marchand* », Pierre Barberis⁴ nous fait part du malentendu que l'on retrouve généralement entre historiens et littéraires, confrontés à l'expérience de l'écriture créatrice et de la représentation référentielle. Le dysfonctionnement se manifeste dans les différents modes de la représentation littéraire de l'histoire.

Dans l'œuvre maaloufienne l'Histoire est le socle du produit littéraire. L'auteur choisit les moments historiques pour les adapter aux événements contemporains, ainsi les personnages ayant marqué l'Histoire sont interpellés. Ils adhèrent au récit créant une harmonie entre le passé et le présent, ces personnages permettent la théâtralisation des événements historiques qui se répètent sans cesse.

La réécriture de l'Histoire génère plusieurs questions :

1. Comment l'auteur qui plonge consciemment dans les méandres de L'Histoire de l'humanité, pour soumettre les événements et les hommes qui ont fait cette Histoire au miroir de la contemporanéité à travers le prisme de l'écriture fictionnelle ?
2. Pour quelle raison l'auteur met-il en exergue certains moments du passé et pourquoi a-t-il choisi dans les profondeurs de l'Histoire certains personnages qu'il institue comme emblématiques ?

⁴ Barberis Pierre « Le prince et le Marchand » ed. Fayard, 1980

Notre recherche tourne ainsi autour du rôle, des fonctions de ces personnages et de leur universalité : bien que surgis du passé, ils possèdent encore un sens dans le présent.

3. Enfin, quel stratagème fictionnel est-il développé par Amin Maalouf pour narrer le fonctionnement de l'interaction Orient/Occident et leur dialogue ?

4.

Au vu de ce triple questionnement surgi de notre problématique, nous avons structuré notre travail en trois parties :

Dans la première partie, l'étude de « **l'espace culturel et civilisationnel dans l'œuvre d'Amin Maalouf** » nous semble indispensable pour découvrir et décoder les conséquences des rencontres qui engendrent la connaissance de soi et la connaissance de l'autre à travers le corpus. Le thème du voyage nous semble important pour découvrir et décoder les conséquences des rencontres

Nous ciblons dans la deuxième partie « **Les personnages entre fiction et réalité** » l'étude des personnages et de leur rôle respectif. Ceci afin de dévoiler la raison pour laquelle Maalouf a puisé dans la profondeur de l'Histoire certains personnages emblématiques. Les personnages les plus importants dans notre corpus sont : Hassan al Wazzan, dans « **Léon l'Africain** » Nizam el Moulk, Omar Khayyam, Hassan Sabbah, dans « **Samarcande.** » Nous évoquerons aussi certaines figures qui se détachent de la foule et qui s'affrontent dans « **Les croisades vues par les Arabes** » parmi eux des rois occidentaux et des sultans orientaux, ainsi que Mani dans « **Les jardins de lumière** », et Tanios dans « **Le rocher de Tanios** », Baldassare dans « **Le Périphe de Baldassare** »

Dans la troisième partie, « **Le dialogue Orient/Occident dans l'œuvre d'Amin Maalouf** » nous nous intéressons à l'identité et l'altérité à travers l'enchevêtrement des textes et son fonctionnement entre les deux pôles (Orient et Occident). Ceci nous permet l'étude de l'interculturalité à travers le prisme de l'intertextualité ; plusieurs écritures s'intègrent dans l'écriture maaloufienne. Pour cette analyse, nous intégrons les références contenues dans « **Les identités meurtrières.** »

Le corpus échappe à une analyse aisée et systématique de la narration, vu l'originalité de l'écriture maaloufienne ; la graphie française est associée à une spécificité narrative, celle de l'art de conter à la manière des mille et une nuits chez les Arabes. Le romancier refuse la

linéarité ; cette négation touche aux catégories de l'événement fictionnel de l'espace et de l'instance narrative. L'œuvre suscite un effort pour surmonter le brouillage incessant du sens. L'écriture d'Amin Maalouf est récente, par conséquent l'absence de la critique nous pose problème. Aussi, nous avons pris pour premier outil, le texte qui constitue notre corpus ; nous nous baserons donc sur l'immanence du texte, en nous appuyant sur les travaux à différents niveaux de Genette, Kristeva, Barthe, Bachelard Todorov, Bakhtine pour approfondir notre recherche.

Etudes antécédentes

Nous relevons parmi les thèses de doctorat consacrées à l'œuvre d'Amin Maalouf :

1- *Proposition d'analyse de trois romans d'Amin Maalouf «Léon l'Africain, Samarcande, Les jardins de lumière.*

Auteur : Hicham Mahmoudi –Université Nancy 2. Année 1998.⁵

2- *Ressort de la fiction et stratégies génériques dans l'œuvre romanesque d'Amin Maalouf pour une poétique du roman arabe francophone,*

Auteur : Abdallah Ouali Alami – Lille. Année 2006.⁶

Le récit maaloufien est structuré par les interactions, aussi bien positives que négatives entre l'Orient et l'Occident. Le romancier garde l'espoir d'éviter certaines fautes du passé pour une vie meilleure où règnent la coexistence et le respect. Tout en gardant la notion d'origine, il se méfie de l'identité qui tend à exclure l'autre. Il vise un discours voulu dans un espace et un temps précis. L'œuvre d'Amin Maalouf nourrie d'érudition cherche à atteindre le lecteur. À travers les voyages dans l'espace (oriental et occidental), le temps (l'Histoire) et le mythe. Le voyage de ces figures historiques est très instructif ; leur expérience traverse l'écriture pour en faire bénéficier le lecteur. Le voyage effectué à travers l'espace géographique et temporel est transmis par l'écriture sans doute pour cibler l'attention du lecteur et de le resituer dans un monde fait de paix et de sécurité. Notre analyse vise ces moments historiques qui sont mis en scène telle une pièce de théâtre. Nous nous intéressons au discours véhiculé par des mots qui pénètrent l'esprit pour agrandir l'image du monde visible et lisible, mais aussi l'image de soi et celle de l'autre, quel que soit l'autre ; cet autre ne serait-il pas le double de soi ? Le même

⁵Système universitaire de documentation – Search Full Title
(En ligne) <http://www.sudoc.abes.fr/Db=2.I/SET=7/TTL=I/SHW?FRST=2>

⁶Système universitaire de documentation – Search Full Title
(En ligne) :<http://www.sudoc.abes.fr/DB=2.I/SET=17TTL=SHW/?FRST=3> consulté le 18/03/2008

comme l'autre ne forme-t-il pas qu'un seul être humain malgré toutes les différences qui cherchent à les séparer ? Il semble que l'axe autour duquel tourne l'œuvre d'Amin Maalouf soit la paix qui est générée par l'altérité et le respect.

PREMIERE PARTIE

**L'ESPACE CULTUREL ET CIVILISATIONNEL DANS
L'ÉCRITURE D'AMIN MAALOUF**

CHAPITRE I : L'IMPORTANCE DU VOYAGE DANS L'ŒUVRE

D'AMIN MAALOUF

Dans la première partie « l'espace culturel et civilisationnel dans l'œuvre d'Amin Maalouf » nous nous intéressons au voyage dans la dimension spirituelle ; il s'agit de l'enjeu de l'humanisme à travers les deux aspects du voyage : la connaissance de soi et la reconnaissance de l'autre.

Comme Ariane offre à Thésée le fil qui lui permet de s'aventurer sans se perdre dans les détours du labyrinthe crétois, Maalouf nous guide à travers les méandres entre la réalité et la fiction, entre le passé et le présent et entre l'Orient et l'Occident. Ceci dans de longues péripéties. Le labyrinthe narratif est saturé de signes voire d'indices.

Le texte se charge dans sa mise en mouvement, d'une somme de souvenirs (Histoire) qui constitue autant de sédiments mémoriels. Une narration qui se construit sur des systèmes d'emboîtement (mise en abîme.) L'écriture est en elle-même un labyrinthe où défile le miroir que le narrateur promène dans la réalité (l'Histoire) pour l'insérer dans son récit.

Le voyage est long et parsemé d'épreuves, il ouvre des perspectives différentes non seulement sur la carte géographique espace concret, mais aussi sur les chemins de l'érudition, de la rencontre, ainsi que l'espace abstrait ; celui de la spiritualité, de la sagesse (la profondeur du moi caché dans l'être profond.)

« L'essentiel du débat est le problème de la connaissance de l'homme par lui-même (...) la réussite technique cache une faillite de l'homme, et dans cette faillite, l'impossibilité de connaître et par conséquent de se connaître (...) Problème de la connaissance, tragédie des rapports avec l'autre, heurt et rencontres des civilisations, problème de dialogue. La compréhension entre les peuples est l'un des vœux les plus difficile à réaliser, à concrétiser, et cette compréhension exige une connaissance vraie des sociétés et des hommes (...) Que de mythes, d'images, de

*représentations erronées peuplent l'inconscient collectif d'un peuple, de tous les peuples. »*⁷

La connaissance de l'autre est non seulement indispensable pour se connaître, mais elle permet d'instaurer la compréhension et le dialogue entre les hommes. Pour cela, il ne faut pas se fier aux images figées et fausses qui font partie des préjugés. Les rencontres sont indispensables pour la connaissance des autres. Les hommes restent interdépendants à travers le temps et l'espace.

*« Malgré le foisonnement des possibles du « connaître », l'homme du XX^{ème} siècle est un homme isolé. La connaissance de soi, des autres reste encore une virtualité, dans un monde où les distances ont été abolies et la puissance de l'homme démesurément multipliée. « Victoire de Prométhée »⁸ mais ce demi-dieu arrogant risque de périr dans sa victoire, d'étouffer les promesses d'un nouvel humanisme dans un nivellement morose des êtres et des choses. (...) L'Occident exhorte encore l'Orient et tente toujours de façonner le visage de l'homme et du monde à son image. »*⁹

Une résistance demeure pour se connaître et reconnaître l'autre malgré les distances rapprochées par les nouveaux moyens de locomotion et l'avancée des sciences. La victoire des guerres est la faillite de l'humanité puisqu'elle se fait au dépend de la destruction et de l'humiliation.

*« Il faut relire notre Histoire au besoin, refaire notre présent, réinventer le réel, c'est à ce prix que s'opérera cette rencontre avec nous-mêmes. »*¹⁰

N'est-ce pas là le but d'Amin Maalouf ? Relire l'Histoire pour améliorer le présent et bien organiser l'avenir. C'est pourquoi il nous ramène à la nuit des temps pour un voyage à rebours promenant un miroir où se reflètent certains faits et geste de l'humanité.

Qu'est-ce qu'un voyageur ?

« Un voyageur est une espèce d'historien ; son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer, mais aussi il ne doit

⁷ Lahjomri Abdeljalil, «L'image du Maroc dans la littérature française de Loti à Montherlant.», Alger, SNED, 1973. P.14 & 15.

⁸ Simon Pierre Henri, «Le monde» 19 avril 1961

⁹ Lahjomri Abdeljalil, «L'image du Maroc dans la littérature française de Loti à Montherlant), Alger, SNED, 1973, P. 298. & 299

¹⁰ Idem p. 303.

rien omettre ; et, quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou dénaturer la vérité. »¹¹

Dans l'univers romanesque d'Amin Maalouf, la réalité se confond avec la fiction pour tutoyer notre être si fragile et le plonger dans le passé miroitant puis dans le présent et enfin dans le mirage du futur. Tout comme le naufragé du Titanic dans le roman « Samarcande », il se demande s'il a vécu ou rêvé entre le mythe et la réalité. « *Sa gloire vit l'espace d'un rêve fêlé* »¹²

Le monde extérieur (le dehors) s'infiltré à l'intérieur (le dedans) de l'homme et y retrouve son écho, une écoute. L'interaction s'établit entre des deux espaces. Y a-t-il un rapport direct avec la citation orientale de Khayyam : « Le paradis et l'enfer sont en toi. »¹³

Le romancier entreprend plusieurs voyages, en fait le voyage s'effectue dans l'espace profond de l'humain pour dévoiler ses forces et ses faiblesses, son hospitalité et son hostilité et tous les paradoxes entre lesquels il balance.

Nous pouvons approfondir ce sujet en analysant la dialectique du dedans et du dehors :

« Dehors et dedans posent en anthropologie métaphysique des problèmes qui ne sont pas symétriques, rendre concret le dedans et vaste le dehors sont des tâches initiales. La dialectique du dedans et du dehors se multiplie et se diversifie, même la miniature est emmagasinée dans la grandeur. »¹⁴

Voyager c'est emmagasiner non seulement l'espace, mais aussi les paroles les odeurs et par delà tous les sens infiltrent ce dehors vers le dedans ceci génère des impressions, des idées, des jugements. L'espace du dehors est donc intériorisé vers le dedans avec tout le concret et l'abstrait qui le compose. Dans la dialectique c'est le dedans qui questionne le dehors, et l'interprétation varie d'une personne à une autre.

Cette interaction entre le dehors et le dedans est orchestrée parfois par les odeurs, Lamartine nous révèle ce qui suit :

295 Chateaubriand, « *L'itinéraire de Paris à Jérusalem* », Aris, Garnier-Flammarion, 1968, p. 42, in « Miroir des textes » M. Mourgues & autres, faculté des lettres Arts et Sciences Humaines de Nice, nouvelle série n° 49, Nice, 1998.

¹² Maalouf A, « *Samarcande* », Paris, Lattès, 1988, 283 p. p. 67

¹³ Ibid. p.111

¹⁴ Bachelard, « *La poésie de l'espace* », Vendôme, Puf, 1972. 214 pages, Cf. p.191 ;

*« L'odeur de bois de cèdre embaume partout le bazar, et cette atmosphère composée de mille parfums divers qui s'exhalent des boutiques de menuiserie, des magasins d'épicerie et de droguiste, des caisses d'ambre ou de gomme parfumés, des cafés, des pipes sans cesse fumantes dans le bazar, me rappelle l'impression que j'éprouvais la première fois que je traversais Florence, où les charpentes de bois de Cyprès remplissent les rues d'une odeur à peu près pareille. »*¹⁵

Lamartine égrène les odeurs qui embaument le bazar, il cite le cèdre, l'arbre d'Orient et le Cyprès qui pousse en Occident. Les odeurs ont pu joindre une impression déjà là depuis qu'il traversait Florence. La transaction s'est effectuée du dehors vers le dedans pour retrouver un écho à travers la comparaison.

Analysant le texte de Segalen, Abdelkébir Khatibi nous révèle ce qui suit :

*« Le voyageur attend de se découvrir hors de ses limites. Le regard de l'étranger touche le mien d'une certaine manière, il l'emblématise et le fixe en l'encadrant dans son champ optique et imaginaire. De même le voyage de mon corps, de mon être, vers le séjour (intérieur et extérieur) de celui ou celle que je visite : le passant, la passante de ce désir nomade. En ce pays on peut rêver à une hospitalité de l'esprit et du corps et qui soit une halte à la paix de mon énergie qui de voyage en voyage, libère mes forces de l'imaginaire. Mais, l'étranger reste toujours une grave épreuve de mon image la plus intime de moi à moi. Ainsi, me précédant dans ce regard croisé comme un sillage initiatique à ma séparation, il m'aura toujours enseigné à tolérer dès le premier regard. Suis-je prêt à voyager dans ces conditions ? Suis-je élevé depuis ma naissance à voyager en marchand vers le tout autre ? »*¹⁶

Dans un va-et-vient entre le voyageur et l'autochtone s'établit un lien à travers le regard. Cette interaction crée une symbiose entre les deux êtres. Le voyageur se découvre tout en dévoilant l'autre. Les mots dans la citation qui précède adhèrent au champ sémantique du voyage, de la rencontre. « Suis-je élevé depuis ma naissance à voyager vers l'autre, le voyage est une partie prenante de la rencontre et c'est par l'intermédiaire du regard que se réalise la découverte, découverte de l'autre et de soi-même » : une hospitalité de l'esprit et du corps.

¹⁵ Lamartine, "Voyage en Orient" dans "Le discours de l'autre à travers quatre récits de voyages en Orient", V. Magri, Paris, Honoré Champion, 1995. P. 273.

¹⁶ Khatibi A., "Figure de l'étranger", Paris, Denoël, 1987. 214 p. p. 34 & 35.

Dans le corpus la dialectique dedans/dehors parsème le récit, le dehors est intériorisé, mais aussi le dedans est souvent extériorisé par les différents personnages, en particulier Omar Khayyam qui s'arrête sur l'existence éphémère du moi (de l'être) :

Goutte d'eau qui se perd dans la mer

Grain de poussière qui se fond dans la terre

Que signifie notre passage en ce monde ?

*Un vil insecte a paru et disparu.*¹⁷

L'espace traduit ici une philosophie, il prend l'épaisseur d'une signification ; la vie de l'homme est comparée à celle d'une goutte d'eau puis à un grain de poussière et ensuite à un insecte, elle est donc éphémère.

Henri Michaux écrit dans un poème en prose : « l'espace aux ombres »

*« Un monde immense l'entendait encore, mais elle n'était plus devenue seulement et uniquement qu'un un bruit, qui allait rouler encore des siècles, mais destiné à s'éteindre complètement, comme si elle n'avait jamais été. (...) De quoi s'agit-il dans cette page ? D'une âme qui a perdu son « être-là, d'une âme qui va jusqu'à déchoir de l'être de son ombre pour passer comme un vain bruit... »*¹⁸

L'âme a perdu son « être là. » On sent chez Michaux comme précédemment chez Khayyam, « une mixture d'être et du néant. » Entre le concret de Khayyam « goutte d'eau » et l'abstrait de Michaux « un bruit », il y a disparition pour le premier et extinction pour le second. Leur dénominateur commun et le néant inévitable. Le thème du début/fin est récurrent dans l'œuvre. Après la naissance il y a la mort, l'aller est suivi du retour ... C'est sans doute la raison pour laquelle l'instant présent est si important dans l'œuvre. Khayyam prend le temps présent sans se soucier du passé ni du futur. (*Djahane dévore le temps, Omar le sirote.*)¹⁹

A la fin du roman « Samarcande », le narrateur Benjamin O. Lesage est impressionné par la disparition de la ville où les Seldjoukides ont régné, tout a été détruit par les Mongols. Lesage était curieux de voir ce qu'il restait de la ville où s'était épanouie la jeunesse de Khayyam. Le quartier d'Asfizar, et le belvédère de Khayyam, le faubourg de Maturid, ou selon les vieilles

¹⁷ Maalouf A. « Samarcande » op. cit. P. 186.

¹⁸ Bachelard, 'La poétique de l'espace', Puf, 1978, 214 pages, p 195.

¹⁹ Maalouf A. 'Samarcande' op. cit. p. 114

recettes chinoises, ce papetier juif pétrissait encore, au XI^{ème} siècle les branches du mûrier blanc. Tout ce qui a existé à cette époque-là a été détruit. De cet espace il ne reste plus que légende et nostalgie.²⁰

Le voyage est favorisé dans les romans de Maalouf permet aux personnages de jeter un regard sur la culture de l'autre pôle oriental soit-il ou Occidental ; Léon l'Africain, Benjamin O. Lesage, dans « Samarcande. » Baldassare, dans « Le périple de Baldassare » et autres, ont sillonné le monde dans tous les sens des points cardinaux.

Le romancier nous promène dans les différents espaces et nous donne notre siècle à voir, ceci nous permet d'observer le phénomène de l'interculturalité.

L'Orient attirait les commerçants (la route de la soie.) Puis, pour des intérêts politiques suivirent les colonisations. Ainsi, du côté Oriental, l'histoire de l'empire Ottoman et celle de L'Andalousie médiéval ont marqué l'Occident. Ces rencontres ont donc imposé une prise de conscience mutuelle de la réalité culturelle respective de chaque pôle.

Il y a aussi le travail colossal des orientalistes, la traduction des mille et une nuit, la littérature (notamment les récits de voyage), la peinture, le théâtre qui ont contribué à jeter le pont entre l'Orient et l'Occident. La progression des moyens de locomotion a amélioré les voyages. Tout ceci a permis la connaissance de l'autre.

Rimbaud nous dit : « *Je retournerais à l'Orient et à la sagesse première et éternelle.* »²¹

De son côté Youssouf Idris (écrivain égyptien contemporain) nous dit qu'avant d'apprendre l'Anglais il ne voyait le monde que d'un seul œil.

Cependant, la vue de l'autre est à la fois relative et subjective. « *Comment penser l'autre selon soi* » ou bien encore : « *L'enfer c'est les autres.* »²²

« *Le monde a besoin d'être observé par deux yeux, or, jusqu'à présent nous n'avons que des orientalistes, quand aux « occidentalistes » ils restent absents. Ceci nuit à l'équilibre ainsi qu'à la médiation entre les groupes humains et entre les cultures.* »

23

20 Ibid. Cf. p. 335.

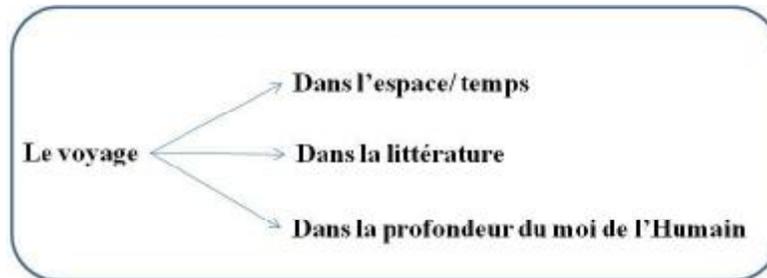
21 Charnay J.P., 'Les contre Orient ou comment penser l'autre selon soi', Paris, Sindbad, 1980, 275 pages p. 45

22 Ibid. sur la couverture.

23 Ibid, cf. p. 270.

Les caractéristiques du voyage dans l'œuvre maloufienne.

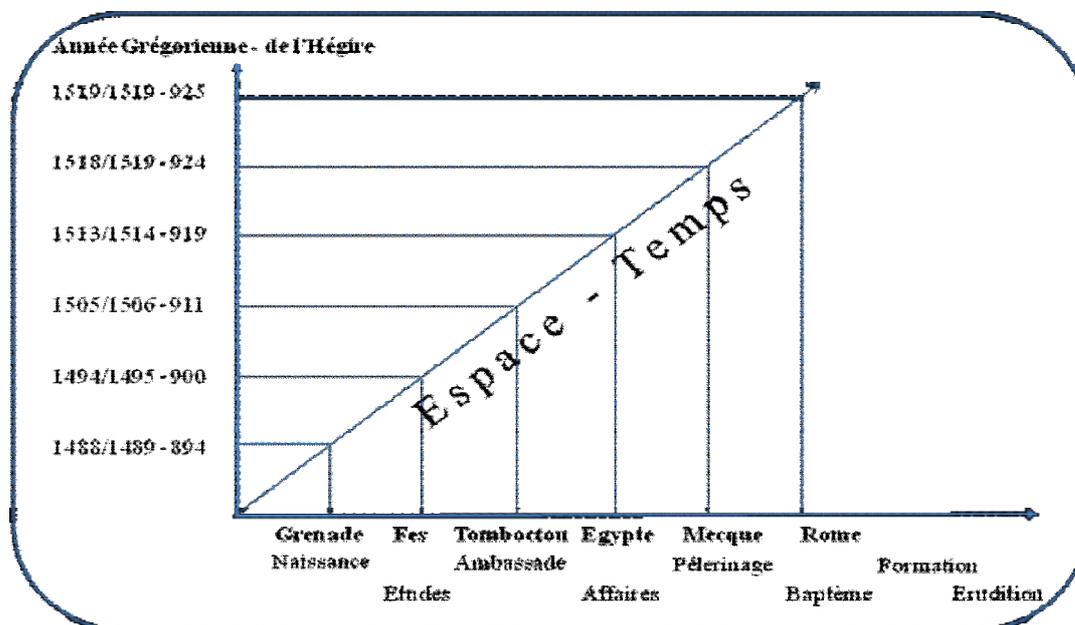
Le voyage se réalise dans l'espace et il prend une part du temps pour s'effectuer. L'homme voyage pour plusieurs buts : pour s'exiler, pour s'instruire, pour rendre visite aux amis, pour un commerce, pour un pèlerinage, pour travailler, pour espionner...



Dans l'œuvre d'Amin Maalouf, il y a trois sortes de voyage

I. LE VOYAGE DANS L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE.

Le voyage d'Hassan al Wazzan, « Léon l'Africain »



Le graphe ci-dessus marque la vie d'Hassan à travers la trajectoire qui représente l'espace/temps de la naissance d'Hassan à Grenade à son retour à Fès. Son évolution suit son cours, étape après étape. Il est né à Grenade, sa famille s'exile à Fès où il développe ses connaissances. Il découvre peu à peu les secrets que cette ville lui délivre et il se découvre à

travers la vie familiale, sa première responsabilité, il l'a prend à l'âge de sept ans pour accompagner sa mère dans les rues de Fès. Puis, il cherche à délivrer sa sœur du mal que le vieux Zerouali lui a infligé, Mariam, l'innocente a été promise à cet homme si riche, mais corrompu. Hassan et son ami ont sollicité un imam pour dévoiler ce fait dans la mosquée, mais la revanche a marqué la famille. Il interne Mariam dans la cité des lépreux. L'oncle d'Hassan très haut placé dans la cour du sultan à Fès n'a pu la délivrer, aussi l'ami intime d'Hassan qui l'enlève et l'épouse, ils s'évadent dans la montagne puis se rendent à Jijil où ils rejoignent un autre insoumis Barberousse. De son côté Hassan accompagne son oncle à Tombouctou. Ce voyage, qu'il a effectué à dix-sept ans, a contribué à sa formation. Après avoir effectué la récitation du coran qui a été couronnée par une grande cérémonie, il traverse le désert qui l'imprègne de patience et de sagesse. Hiba (le don) lui est offerte lors de ce voyage. Son oncle meurt au retour, Hassan s'occupe alors de la caravane, il assure l'intérim de l'ambassade et il établit le rapport du voyage qu'il remet au sultan. Il se rend ensuite en Égypte où il rencontre Nour, une Turque qui cachait la naissance d'un enfant non désiré par les sultans de son pays, Hassan se marie avec Nour et adopte son fils. Le voyage se poursuit en direction de la Mecque où il se rend avec sa nouvelle femme. Au retour, Hassan est capturé par des Siciliens qui l'offrent au pape, celui-ci le baptisa, mais le Grenadin a su tirer un grand profit de son séjour à Rome, il apprend plusieurs langues tout en enseignant la sienne. Nour la Sarcasienne l'ayant quitté de son gré après sa capture, il se remarie à Rome avec une juive baptisée Maddalena qui lui a donné un fils : Guisep à qui il adresse des conseils sur le bateau qui le ramène sur la rive africaine, tout comme le faisait son père lors de leur exil toujours sur la même mer d'Almeria à Melilla. Le voyage, Hassan l'a doublement effectué, à travers la mer, à travers les cimes et le désert. Mais, surtout à travers la spiritualité du moi profond qui transforme et se transforme au fil du temps, au fil de l'espace, à la surface du miroir. Hassan rend le verdict à la fin de son périple, il s'en remet à son créateur, essoufflé, assagi et serein

Les voyages se multiplient tout le long de l'œuvre. Le voyage dans le roman « Léon l'Africain » se fait dans tous les sens. D'abord vers le sud, trois ans après la naissance d'Hassan al Wazzan, et après la reconquête de l'Andalousie, sa famille descend vers Fès au Maroc. Ce même personnage se déplace ensuite vers Tombouctou plus au sud en Afrique. Il part pour l'Égypte à l'Est. Ensuite, Hassan se dirige vers la Mecque plus à l'Est pour un pèlerinage qui constitue l'un des cinq piliers de l'Islam (le voyage est inclus dans toutes les religions monothéistes depuis Abraham.)

À son retour, Hassan fut capturé par des pirates siciliens qui l'offrent à Léon X Le grand pape de la renaissance. Le voici de nouveau au nord. Là il devint le géographe Jean-Léon de Médicis, dit Léon l'Africain. Il retourna ensuite à Fès pour y demeurer jusqu'à la fin de sa vie.

Nous pouvons lire dans l'extrait suivant le résumé de la vie d'Hassan :

« (...) Après avoir vécu à Grenade sa ville natale, à Fès, à Tombouctou, au Caire, à Constantinople, Léon passe plusieurs années à Rome où il enseigne l'Arabe, écrit la partie hébraïque d'un dictionnaire polyglotte, et rédige, en italien sa célèbre « description de l'Afrique » qui va rester pendant quatre siècles une référence essentielle pour la reconnaissance du continent noir. Mais, plus fascinante encore que l'œuvre de Léon, c'est sa vie, son aventure personnelle (...) il se trouvait à Grenade pendant la « Reconquista », d'où avec sa famille, il a dû fuir l'inquisition, il se trouvait en Égypte lors de sa prise par les Ottomans, il se trouvait en Afrique noire à l'apogée de l'empire de l'Askia Mohamed Touré, il se trouvait enfin à Rome aux plus belles heures de la renaissance (...) Homme d'Orient et d'Occident, homme d'Afrique et d'Europe, Léon l'Africain est, d'une certaine manière, l'ancêtre de l'humanité. »²⁴

la mise en abîme se présente dans le passage « rédige...personnelle » Le romancier s'intéresse à la vie de Léon et non à son œuvre « La description de l'Afrique », tout comme dans « Samarcande » où le même auteur nous cite le « Titanic », « le paquebot qui a sombré dans l'Atlantique dans la nuit du 14 au 15 avril 1912 » pour ne s'intéresser ensuite qu'au manuscrit d'Omar Khayyam qui (dans la fiction) se trouvait sur le navire. Dans les deux romans précités. La mise en abîme loge dans l'incipit, pour donner naissance au récit relaté par les deux narrateurs respectifs : Benjamin O. Lesage dans « Samarcande » et Hassan dans « Léon l'Africain. »

Avant d'écrire « La description de l'Afrique », Hassan al Wazzan a visité les contrées du continent africain. Il nous révèle ce continent :

« Quand nos anciens géographes parlaient du pays des Noirs, ils ne mentionnaient que le Ghana et les oasis du désert de Libye. Puis, sont arrivés les conquérants à la face voilée, les prédicateurs, les marchands. Et moi-même, qui ne suis que le dernier des voyageurs, je connais le nom de soixante royaumes noirs dont quinze que j'ai

24 Maalouf A., 'Léon l'Africain', Lattès, 1990, 149 pages. Page première.

traversés, l'un après l'autre cette année-là, du Niger au Nil, certains n'ont jamais figuré dans aucun livre, mais je mentirais si je m'attribuais leur découverte puisque je n'ai fait que suivre la route habituelle des caravanes qui partent de Djenné, du Mali, d'Oualata ou de Tombouctou vers le Caire.. »²⁵

Hassan poursuit sa description pour évoquer la sécurité imposé par le souverain L'Alaskia Mohamed Touré qui était l'homme le plus puissant d'Afrique. Les négociants de la caravane appréciaient cette partie de l'Afrique puisque les habitants de Gao possédaient tant d'or que le plus médiocre des tissus d'Europe ou de Bériberie pouvait s'y vendre quinze fois sa valeur. En revanche, la viande, le pain, le riz et les courges se trouvaient en si grande abondance que l'on pouvait les obtenir au plus bas prix. Hassan nous dit avoir mentionné dans « La description de l'Afrique » les plaisirs du souverain de Bernou (pays africain) qui éprouvait le plaisir d'étaler sa fortune ; tout le harnachement de ses chevaux était en or, ainsi que toute la vaisselle de son palais. Les chaînes qui attachaient ses chiens étaient elles même toutes d'or fin, Hassan l'a vérifié de ses propres yeux. C'est ce luxe qui a attiré les marchands venus de Fès, du Sous, de Gêne et de Naples, pour vendre des épées ciselées, et incrustées de bijoux, des tapisseries, des chevaux pur sang. Hassan se trouvant dans le palais pour présenter ses hommages au souverain, lorsqu'un négociant égyptien, de la ville de Damiette, vint offrir à ce roi un très beau cheval, un sabre turc, une chemise de mailles, et d'autres présents de valeurs. Le souverain lui offre en échange cinq esclaves, cinq chameaux, une centaine de défenses d'éléphant, et cinq cents dinars d'or dans la monnaie de son pays.

Cette escale historique dans les pays d'Afrique relève de la réalité. Les noms des différents pays ont changé depuis leur inscription dans l'œuvre d'Hassan « *La description de l'Afrique.* » Ce voyageur acharné qui a sillonné la Mer et traversé les déserts se dirige ensuite vers l'Est (Égypte puis après sa captivité par les Siciliens et son séjour à Rome, il revient en Afrique (la Tunisie puis le Maroc.)

II. LE VOYAGE DANS L'ESPACE SCRIPTURAL

Écriture de l'espace ou espace de l'écriture.

« L'espace subit une évolution sémantique, il sélectionne la parole, toute parole n'est pas proliférable dans n'importe quel espace, l'espace définit donc la parole. En outre, l'espace est contemporain de signes qui le désignent, il est espace signe. Il est

²⁵ Idem. p. 215.

de l'ordre de la sémosis non de la mimésis ; il travaille sur le signe et non pas sur la simple reproduction ou représentation des lieux. Pour le poète l'espace est fiable quelque soit les drames qui le hantent »²⁶

L'espace est exprimé par la parole, il aboutit au signe, en effet l'espace est la raison d'être de la vie, il est marqué par le temps, l'espace garde les marques du temps ; il est fiable, il définit la parole et il est défini par elle.

Après la disparition de l'homme, l'espace garde le tatouage du temps et c'est la parole qui le ressuscite. Là est l'originalité dans l'œuvre maâloufienne. Si nous prenons pour exemple « Samarcande, » nous découvrons un éclairage sur l'ère des Seldjoukides XI^{ème} siècle où Khayyam le poète et astronome vivait entre l'observatoire espace d'érudition et son belvédère le havre de ses quatrains.

La lecture révèle la culture. Descartes nous dit :

« Lire, c'est converser avec autrui. » La communication littéraire c'est aussi voyager et s'instruire dans le temps comme dans l'espace : car c'est quasi le même de converser avec ceux des autres siècles. Il est bon de savoir quelque chose des mœurs des divers peuples afin de juger plus sainement, et que nous pensions en mas que tout ce qui est contre nos modes soit ridicule, et contre raison ainsi qu'on a coutume de faire ceux qui n'on rien vu. »²⁷

La lecture permet donc non seulement une rencontre indirecte, mais aussi un dialogue et de l'instruction. Elle dévoile d'autres siècles et d'autres espaces et par de là elle efface tous les préjugés dus à l'ignorance.

La lecture permet aussi de se connaître, comme un écho, elle résonne dans la profondeur de l'être. Montaigne nous confie à ce sujet :

« Je ne cherche aux livres, qu'à m'y donner du plaisir par un honnête amusement ; ou si j'étudie, je ne cherche que la science qui traite de la connaissance de moi-même et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre »²⁸

²⁶ Maârrouf N, Espace Maghrébin» Pratique en enjeux, introduction. ENAG Ed. URASC, 1989, p. 302.

²⁷ Descartes, «Discours sur la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences», première partie (1637), Flammarion, 1966. p.35

²⁸ Montaigne «Des livres», essais. Livre II, chap. 10, publié d'après l'édition de 1588 avec les variantes de 1595 et une notice, des notes, un glossaire et un index par Motheaux et D Jouaust, Paris. Librairie de bibliophile,

La lecture pénètre notre être, elle nous donne à voir le monde du dehors et du dedans, la profondeur du moi caché.

Au sujet de la sagesse, Montaigne nous dit aussi :

« *Il n'y a que les fous certains et résolus* »²⁹

Comme qualité de celui qui sait régler sa conduite, la sagesse repose sur :

- La raison appuyée sur l'expérience, ce qui implique que les autres ne peuvent vous apporter la sagesse ; il faut l'acquérir par soi-même, en développant la connaissance de soi et celle des autres (...)
- Le sens de la relativité, acquise à la force de « fréquenter le monde » dans sa diversité, qui emmène la tolérance : « *Il n'y a que les fous certains et résolus.* »³⁰ La sagesse est donc acquise à titre individuel à travers la raison et l'expérience. C'est en visitant le monde que l'on devient tolérant, ceci a une grande importance dans l'œuvre d'Amin Maalouf où les voyages sont si nombreux, ils permettent donc de « fréquenter le monde », le visiter, le connaître pour enfin accepter la différence et la tolérer. Dans un sens ou dans l'autre, le personnage voyage « en développant la connaissance de soi et des autres » comme précité.

1. Le voyage de Baldassare dans « Le périple de Baldassare »

« Le périple de Baldassare » se présente sous forme de journal du 24 août 1665, jusqu'au 31 décembre 1666. C'est entre les deux dates que se déroulent les événements marqués par les escales historiques. Hassan comme Baldassare ont traversé le temps ordonné par un ordre chronologique suivant un calendrier, ceci entre un début et une fin.

Le titre du roman porte déjà la notion du voyage « Le périple de Baldassare »

Le héros entreprend un long voyage, en quête d'un livre détenteur du centième nom de Dieu. Dans son itinéraire se trouve des pays, des villes et leur tumulte, il rencontre la peur, la tromperie, la désillusion, mais aussi l'amour, et au bout du chemin c'est son être forgé par les épreuves qu'il retrouve.

Flammarion successeur, sd (1895)7 vol. Emanuel Frasse, Bernard Mourales, «Questions générale de littérature», Essais, Seuil, Paris, 2001, 273 pages, p. 223.

²⁹ Montaigne, «Essai» I580-1595 in: H. Benac. «Guide des idées littéraires» Hachette, Paris 2006. 559 pages. P. 450.

³⁰ Ibid.

Au commencement était la rencontre d'un voyageur, Evdokine, un pèlerin chrétien de Moscovie, en route pour la terre sainte, il possède le livre de la foi, véritable et orthodoxe. Il le présente à Baldassare tout en lui annonçant : « *Ce livre annonce l'apocalypse. (...) Il est écrit ici en toutes lettres que l'antéchrist apparaîtra, conformément aux écritures, en l'an du pape 1666.* »³¹

Mais, pour Baldassare « *Le monde regorge de ces infatigables guetteurs de signes* ».

Le nommé Edvokime est donc venu pour chercher des textes qui puissent l'éclairer, et particulièrement le livre de Maher el Mazandarani : « *Le dévoilement du nom caché.* » Le centième nom.

*« Nul n'ignore que, dans le Coran, sont mentionnés quatre -vingt-dix-neuf noms de Dieu, certains préfèrent dire des épithètes. Le Miséricordieux, le Vengeur, le Subtil, l'Apparent, l'Omniscient, l'Arbitre, l'Héritier... (...) N'aurait-il pas, pour compléter ce nombre, un centième nom, caché ? Des citations du prophète, que certains docteurs de la loi contestent, mais que d'autres reconnaissent pour authentiques, affirment qu'il y a bien un nom suprême qu'il suffirait de prononcer pour écarter n'importe quel danger. Noé le connaissait, dit-on, et c'est ainsi qu'il avait pu se sauver avec les siens lors du déluge. »*³²

D'une part, le doute s'installe quant à l'authenticité du centième nom caché de Dieu, certains le contestent et d'autres le reconnaissent. D'autre part, l'homme balance entre le début et la fin du monde ; entre la nostalgie du paradis perdu et l'angoisse qui précède le dernier souffle de l'existence, l'apocalypse le hante et lui fait peur. Pour l'éviter il s'accroche à la solution qui se présente devant lui ; il s'agit là du centième nom de Dieu qui aurait sauvé Noé et les siens du déluge. Noé figure dans la Bible et dans le Coran c'est sous le nom de Nouh qu'il est inscrit.

Le romancier joint La Bible au Coran sous forme de complémentarité, d'une part l'apocalypse présente dans la Bible, d'autre part le nom de Dieu, le centième qui n'est pas cité dans coran, c'est celui qui intéresse le personnage, sans doute pour maintenir le mythe et lui donner un long souffle.

³¹ Maalouf A., «*Le périple de Baldassare*», Paris, Grasset, 2000, 490

³² Ibid. p. p 17.

C'est dans l'incipit que prend forme tout le récit, et tout ce récit se base sur le mythe : le nom caché de Dieu. Le romancier nous présente son œuvre sous forme de journal intime bien daté du 24 août 1665 au 31 décembre 1666. Le périple est long et parsemé d'expérience, et notre héros est partagé quant à la croyance à l'approche de l'apocalypse entre la raison et la déraison.

« Dans le combat qui oppose en moi la raison et la déraison, cette dernière a marqué des points « La raison proteste, ricane, s'entête, résiste, et j'ai encore suffisamment de lucidité pour observer cet affrontement avec quelque recul. Mais justement, ce reste de lucidité me contraint à reconnaître que la déraison me gagne. »³³

Baldassare avoue que c'est grâce à cette croyance que son commerce évolue *c'est l'apocalypse qui a assuré le gros de mes recettes (...)* Dès que son ombre se profile dans un livre, les acheteurs accourent de partout. »³⁴

Cependant, Baldassare ne manque pas de dire à ses clients qu'il ne s'agit là que d'un mirage. Mais ils sont hantés et ils se résignent à croire à l'apocalypse.

Baldassare a trouvé le livre, il lui a été offert par Idriss :

« C'est le dernier livre qui me reste (...) Il n'est plus à moi, il est à vous maintenant. Gardez-le ! Lisez-le ! Moi, je n'ai jamais pu le lire. »

Le héros sortit avec le livre sous le bras, il s'enferma pour lire le fameux livre, mais il fut interrompu par la visite d'une haute personnalité française : le chevalier Hugues Marmontel, l'émissaire de la cour de France. Il venait de Tripoli et en s'arrêtant devant des statuette phéniciennes, il finit par découvrir le livre du centième nom. Baldassare ne l'avait pas encore lu. Baldassare préfère lui vendre le livre pour ne pas se voir dans l'obligation de se faire emprunter cet ouvrage sans le récupérer par la suite. Cette contrainte a dressé deux obstacles devant Baldassare, le premier est le fait qu'il n'a pu lire le livre, le deuxième est qu'il doit entreprendre un voyage pour enclencher la recherche d'un autre exemplaire dans d'autres villes, sachant que celui qui lui a offert le dernier exemplaire est mort :

« J'en suis persuadé, son cœur a cessé de battre à la minute même où j'ai cédé son livre au chevalier de Marmontel »³⁵ se dit-il.

³³ Ibid. p. 20.

³⁴ Ibid. p. 19

Pour le voyage, Baldassare se fait accompagner par se neveux Habib et Boumeh ainsi que l'un des commis qui s'occupera de l'attelage et des provisions (cf. p. 37). Bien que ses convictions sont invariables puisqu'il n'est pas superstitieux, notre héros cherche à enlever le doute en découvrant les secrets du centième nom. Il cible Constantinople. Une femme prend la décision de se rendre également à Constantinople ; il s'agit de Martha, une veuve qui avait épousé un voyou, qui n'avait jamais travaillé et qui s'empara des économies de sa femme pour disparaître. En effet, le barbier était mort de chagrin après le mariage de sa fille unique avec Sayyaf. Il aurait bien voulu la marier à Baldassare, « *Il m'avait laissé entendre qu'il serait ravi et flatté d'une telle alliance.* »³⁶

Le barbier a légué à sa fille une maison, un verger et plus de deux cents sultanins d'or. Après avoir persuadé Martha de lui confier les économies de son père, Sayyaf est parti, on ne devait plus le revoir. Martha est restée sans mari, sans ressources, sans frère ni sœur, elle décida donc de se rendre à Constantinople, pour vérifier si son mari a bien péri. Baldassare est soupçonné de s'entendre secrètement avec Martha pour leur rencontre à Constantinople. Vint le jour du départ : le 24 août 1665. À cet instant Baldassare pensa à Martha qui avait disparu :

*« N'aurait-elle pas commis quelque acte désespéré ? Peut-être la mer rejettera-t-elle un jour son corps sur la plage. Alors s'arrêteraient les chuchotements. Quelques rares larmes seraient versées. Puis l'oubli »*³⁷

L'image de cette femme le hante :

*« Je m'en voulais de ne pas l'avoir suffisamment désirée pour l'aimer. De l'avoir laissé épouser son malheur »*³⁸

Il rencontre le premier obstacle, il s'agit d'un homme, un tailleur qui devait acheter du tissu et qui a été attaqué par des brigands, ils lui ont confisqué son argent et même ses habits. Hatem, le commis, lui passe une des chemises de Baldassare, et Martha qui les avait rejoints lui essuya le visage. En guise de remerciement, le rescapé tient à récompenser les voyageurs venus à son secours pour lui sauver la vie. Ils acceptent d'autant plus qu'ils étaient dans l'obligation de le conduire chez lui, même s'ils devaient dévier leur chemin. Il donna un festin en l'honneur de ses sauveurs malgré l'heure tardive. Les voyageurs passèrent la nuit chez leur

³⁵ Ibid. p. 34

³⁶ Ibid. P. 39.

³⁷ Ibid. p. 43

³⁸ Ibid. p. 44

hôte, puis retenus par la pluie, ils devaient passer une seconde nuit au même endroit. C'est le 29 août qu'ils reprennent leur chemin

Baldassare se trouve encombré par la présence de Martha qui est présente à ses côtés, pour ceux qui ne les connaissent pas au cours du voyage elle est sans aucun doute sa femme puisqu'elle voyage avec lui. Il l'a toujours respecté malgré les circonstances, lui qui avait entrepris ce voyage pour de nobles raisons : il est préoccupé par la survie de l'univers, et à cause de cette femme il ne voit que jalousie, intrigue et mesquineries de la part de ses accompagnateurs. Cependant, il a pu trouver un ouvrage d'Abou el Ala el Maari qui affirme ce qui suit :

« Il disent que le temps mourra bientôt

Que les jours sont à bout de souffle

*Ils ont menti »*³⁹

Le nom de ce penseur renommé est mentionné plusieurs fois dans l'écriture maaloufienne, notamment dans le roman « Samarcande » il y a une citation d'Abou el Ala el Maari : « *Je souffre par la faute de celui qui m'a engendré, personne ne souffrira par ma faute.* »⁴⁰

Il s'agit là de la souffrance insupportable, le responsable, selon ce penseur est donc le père qui est à l'issue de la procréation. Tandis que dans la citation incluse dans le périple de Baldassare, il s'agit au contraire de la continuation de la vie, el Maari dément ceux qui disent que la vie est à sa fin. Nous avons un passage chapeauté par une date : le 29 septembre, des vers du poète syrien :

Les gens voudraient qu'un imam se lève

Et prenne la parole devant une foule muette

Illusion trompeuse; il n'ya d'autre imam que la raison

*Elle seule nous guide de jour comme de nuit.*⁴¹

Baldassare, un chrétien lit ces vers à Maïmoun un juif, ils eurent des sourires complices. Ils trouvent qu'il y a plus de lumière dans les yeux éteints du poète musulman que dans le ciel

³⁹ Ibid. p. 63

⁴⁰ A. Maalouf, «Samarcande» Lattès, Paris, 1988, 376 p. p. 1

⁴¹ A. Maalouf, «Le périple de Baldassare» op. cite. P.98

d'Anatolie. Les deux amis Baldassare comme Maïmoun sont partis à cause des maudites rumeurs.

« Lecteur assidu des textes sacrés, le père de Maïmoun est persuadé depuis de longues années que la fin du monde est imminente. Selon lui il est écrit en toutes lettres dans le Zohar, le livre des kabbalistes, qu'en l'année 5408, ceux qui reposent dans la poussière se lèveront. Or, cette année là du calendrier juif correspond à l'an 1648 de notre ère. C'était il ya dix-sept ans, et la Résurrection n'a pas eu lieu. »⁴²

Nous remarquons l'assemblage qui se tisse entre les trois croyances ; Baldassare, bien que chrétien cherche le centième nom caché de Dieu d'après des citations du prophète de l'islam que certains docteurs de la loi contestent, mais que d'autres reconnaissent pour authentiques. Noé le connaissait, dit-on, et c'est ainsi qu'il avait pu se sauver avec les siens. L'apocalypse figure dans la bible chrétienne ainsi que dans la Torah, tandis que le centième nom de Dieu a une appartenance musulmane.

Baldassare, écoute Martha sa bien-aimée qui nous fait sortir du mythe pour nous plonger dans la réalité : *« Les gens ont peur de voir apparaître la Bête. Moi, je n'en ai pas peur. La Bête ? Elle a toujours été là, tout près de moi, chaque jour j'ai rencontré son regard de mépris, dans ma maison, dans la rue, et même sous le toit de l'église. Chaque jour j'ai éprouvé sa morsure ! Elle n'a cessé de dévorer ma vie. »⁴³*

Elle va plus loin, souhaitant que le Déluge qu'il soit d'eau ou de feu. Ceci lui éviterait de courir sur les routes pour quémander un papier pour épargner sa vie, elle voudrait voir tout le monde, les juges, les janissaires...courir comme des chats. Il na donc pas peur de la Bête puisqu'elle n'appartient qu'on monde de l'abstrait, il s'intéresse à la vie concrète, au réel où se propage le mal.

Dans un dialogue entre Baldassare et Maïmoun. Lorsque le premier donna son avis sur l'un des plus beaux préceptes du christianisme : *« Aime ton prochain comme toi-même. »* Maïmoun fut invité par son ami à dire le fond de sa pensée, et il avoua que cette recommandation est irréprochable, et qu'avant même d'avoir été reprise par Jésus, elle se trouvait en des termes similaires au chapitre dix-neuf du Lévitisme, verset dix-huit. Mais

⁴² Idem. p. 94.

⁴³ Idem. p.92

qu'elle suscite en lui certaines réticences puisqu'il ne désire pas être aimé par ceux qui mènent une vie indésirable ; il évoqua le baptême forcé de ses ancêtres à Tolède. Cette citation, il l'a plutôt entendue de la bouche des loups que celle des brebis. Il évoque une autre phrase prononcée par Jésus et qu'il préfère à la première :

« *Que celui qui n'a pas pêché lui jette la première pierre.* »⁴⁴

Cette citation oriente l'esprit et la pensée de Baldassare vers Marta, il donne de l'importance à ses souffrances et promet de lui faire oublier ses peines.

Bien que le nombre de femmes est restreint dans l'œuvre, le romancier ne manque pas de les faire apparaître comme des étoiles qui brillent çà et là dans ses romans, aux cotés des hommes, Djahan la femme de Khayyam, Chirine la gardienne du manuscrit, Terken ; la femme de Malikchah, le sultan des Seldjoukides, dans le roman « Samarcande », Salma la mère d'Hassan, Hiba la première femme dans sa vie et d'autres dans « Léon l'Africain ».

Martha et donc un personnage qui accompagne Baldassare, ce dernier la porte dans son cœur comme dans son esprit. Voyant Martha à l'écart du groupe, solitaire, pensive, mélancolique sur sa monture, il décida de revenir à sa hauteur pour cheminer auprès d'elle pour l'interroger et l'entendre.

« *L'on me parle sans arrêt de fin du monde, dit-elle, et l'on croit me faire peur. Pour moi le monde s'est achevé le jour où l'homme que j'aimais m'a trahie et après m'avoir fait trahir mon père. Depuis, le soleil ne brille plus pour moi, et peu n'importe s'il venait à s'éteindre Et ce déluge qu'on prédit ne m'effraie pas non plus. Il rendrait tous les hommes et toutes les femmes égaux dans le malheur. Mes égaux dans le malheur. Vivement le Déluge...* »⁴⁵

Martha est bien lucide, elle réalise que la Bête est bien l'homme, concret, qui se trouve sur terre avec son arrogance et sa mauvaise foi, le reste ne l'intéresse pas, et s'il le faut elle souhaiterait que l'apocalypse arrive pour n'épargner aucun être vivant, elle n'a pas peur et trouve en cet anéantissement une justice. C'est un défi. Cette femme pense avec raison elle fait partie de celles qui apaisent leur entourage :

⁴⁴ Ibid. p. 89.

⁴⁵ Ibid. pp. 91 & 92.

« *Il y a des bras de femmes qui sont des lieux d'exil, et d'autres qui sont la terre natale.* »⁴⁶

La femme est ainsi confondue à la terre. Les bras de la femme sont là pour apaiser l'homme, c'est le lieu du réconfort et de sécurité. L'image est présentée par une sublime poésie qui loge dans la prose (prose poétique et qui parsème l'œuvre.)

Le périple continue ; Baldassare suit le chemin à la recherche du centième nom à travers les méandres du moi, mais aussi le long des sentiers dangereux remplis de surprises. Il garde l'espoir de dépasser l'année de la bête et son rêve est d'épouser Martha

« (...) *Mais, j'aime à caresser l'idée que l'année à venir, que l'on dit être celle de la Bête et de mille prédites calamités, sera pour moi année de noce. Non pas la fin des temps, mais un autre commencement.* »⁴⁷

Ce sont les paroles de Martha qui est persuadée que l'année que l'on dit celle de la bête représente pour elle celle de la noce et d'une vie nouvelle. Elle trouve absurde de parler de l'année de la bête alors que les malheurs dépendent de la volonté des hommes.

Le voyage s'effectue dans un triple sillon :

- Il a lieu dans l'espace scriptural. (ci-dessus analysé)
- Il laisse sa trace dans l'Histoire (temps associé à l'espace géographique déjà analysé.)
- Il parcourt la profondeur du moi de l'humain : c'est ce dernier thème qui nous reste à parcourir.

Ceci est le résultat auquel est arrivé Baldassare à la fin de son périple ; il s'attache donc aux problèmes concrets tout en se détachant du mythe abstrait de l'année de la bête. Au lieu de l'Apocalypse prédit pour la fin du monde, c'est l'espoir qui se dessine à l'horizon.

2. Le voyage de Mani, inclus dans « Les années de lumière. »

L'appartenance à la fois généralisée et effacée est partout présente dans l'œuvre. Ainsi, dans « les jardins de lumière » Mani nous dit :

« *Je me réclame de toutes les religions et d'aucune, on a appris aux hommes qu'ils devaient appartenir à une croyance, comme on appartient à une race ou une tribu.*

⁴⁶ Ibid couverture.

⁴⁷ Ibid. p. 160.

*Et moi je leur dis, on vous a menti. En chaque croyance, en chaque idée, sachez trouver la substance lumineuse et écarter les épluchures. »*⁴⁸

Mani se réclame de toutes les religions sans leur appartenir. Est-ce une façon d'accepter l'autre avec sa différence ? La substance lumineuse se trouve en chaque croyance, il appartient à tous les êtres de la trouver. Elle est là pour éclairer le chemin de tout un chacun. De là nous pouvons évoquer la sagesse, la paix, le respect l'écoute qui ouvre la voie de la coexistence et l'acceptation de l'altérité. Telle est la devise du romancier.

Et plus loin Mani poursuit : *« La même étincelle divine est en nous tous, elle n'est d'aucune race, d'aucune caste, elle n'est ni mâle ni femelle, chacun doit la nourrir de beauté et de connaissance, c'est ainsi qu'elle parvient à resplendir c'est seulement par la lumière qui est en lui qu'un homme est grand. »*⁴⁹

Là est toute la grandeur de l'humain, ceci tutoie la conscience insufflée en chaque être et qui au lieu de décomposer le monde elle l'unifie. Mani établit des ponts entre les différences portées par les cultures et les origines des hommes, ce qui promène une harmonie au sein des sociétés. N'est-ce pas pour cela qu'il a été intégré dans l'œuvre d'Amin Maalouf ?

Amin Maalouf lève le voile sur un personnage : Mani qui est né le 8 Nissan 527, qui correspond au 14 avril 216, son père est de la noble famille des Hashanya sa mère appartient à celle des Kasaragan plus noble et plus ancienne encore, qui fut associée au règne des Parthes.

⁵⁰ Mais Mani ne croit ni aux castes ni à la race :

« L'histoire de Mani commence à l'aube de l'ère chrétienne, moins de deux siècles après la mort de Jésus. Sur les bords du tigre s'attardent encore une foule de dieux, certains ont émergé du déluge et des premières écritures, les autres sont venus avec les conquérants, ou avec les marchands. À Ctésiphon, peu de fidèles réservent leurs prières à une idole unique. Ils voguent de temple en temple au gré des célébrations (...) Ceux qui viennent de loin peuvent donner à Nanaï le nom d'une divinité familière, les Grecs l'appellent parfois Aphrodite, les Perses Anahita, les Égyptiens Isis, les Romains Vénus, les Arabes Allat, pour chacune elle est une mère

⁴⁸ Maalouf A. «Les jardins de lumière, Paris, J.C.Lattès, France, 1991, p 198

⁴⁹ Ibid., p208

⁵⁰ Ibid. cf. p. 114.

*nourricière, et son sein généreux sent la chaude terre rouge qu'irrigue le fleuve éternel. »*⁵¹

Dans cette citation, nous retrouvons l'ère où le christianisme, religion monothéiste était à ses débuts, l'idolâtrie persistait encore chez les différents peuples qui s'unissant autour des dieux et de la déesse, celle dont le sein uni les éléments vitaux selon leur croyance : la terre et l'eau.

Mani a été arraché à sa mère par son propre père pour le confier à la communauté de Sittaï, celui-ci ordonna à Pattig de ramener son fils au sein des « Hallé Hewarté » (vêtements blancs.) L'enfant n'était pas encore sevré. Il est devenu le fils de personne malgré la présence de son père à ses côtés. Sittaï infligeait des jeûnes forcés, la flagellation et le port d'eau par barriques à ceux qui fautaient. Mani apprit à conquérir la solitude, à l'écart de la communauté, il se réserve un espace de répit. Mani s'arrache difficilement à son refuge pour accomplir son devoir envers la foule des « vêtements blancs. » Jusqu'au jour où pour se révolter il s'habilla en couleur et décida de quitter la palmerai, Pattig jusqu'alors absent malgré sa présence dans la communauté, essaya de raisonner son fils pour qu'il demeure fidèle à Sittaï, mais en vain. Il pense qu'il est trop tard pour qu'un homme soit son père. Sa voix intérieure lui confirme :

*« Oui, Mani, fils de Babel, tu es seul, démuné de tout, rejeté par les tiens, et tu pars à la conquête de l'univers. C'est à cela que se reconnaissent les vrais commencements. »*⁵²

Mani prêche sa religion sectaire qui tire sa substance du christianisme, son ami Malchos admire sa connaissance en science, en médecine et en théologie.

⁵¹ Ibid. p. 10

⁵² Maalouf A. «Les jardins de lumière», Paris, Lattès, 1991,337 pages. P ; 102

CHAPITRE II : LES DIFFÉRENTS ESPACES INCLUS DANS « LÉON L'AFRICAIN »

Nous retrouvons dans l'écriture maloufienne les trois sortes d'espaces : (géographique, scriptural et spirituel) qui forge la profondeur du moi

I. L'ESPACE AFRICAINE.

La montagne s'impose tout aussi bien que le désert. Faisant escale chez la tribu Mestasa, Hassan assiste à un dîner offert par un fournisseur de livres calligraphiés et reliés. Sa demeure était luxueuse, construite avec du marbre et de la majolique, des tentures de laine fines sur le mur et couvrant le sol, des tapis également de laine, mais agréablement coloriés. Tous les invités semblaient fort prospères.

Hassan demande à son hôte :

« Comment se faisait-il que dans cette contrée si froide et si montagneuse les gens soient riches en avoir et en savoir ? »⁵³

Sa réponse était : « la route des caravanes apporte la connaissance et la richesse, la montagne offre la protection et la liberté, tandis que vous, gens de la ville vous avez l'or et tous les livres, mais vous avez des princes, devant lesquels vous courbez la tête. (...) Nous seuls sommes privilégiés : nous voyons passer les gens de Fès, de Numidie, du pays des Noirs, commerçants, dignitaires (...) Nous accumulons ainsi au fil des caravanes richesse et savoir, à l'abri de ces montagnes inaccessibles que nous partageons avec les aigles, les corneilles et les lions, nos compagnons de dignité. »⁵⁴

Le danger existe dans les montagnes comme dans le désert, sur les cimes, il ne s'agit pas de la soif, mais du pillage.

« Quand on vit loin des villes, mais dans les plaines et les collines (...) on est à la merci des tribus de pillards... »⁵⁵

53 Ibid. p.157.

54 Ibid. cf. p. 158.

55 Maalouf A., « Léon l'Africain », Paris, Lattès, 1990, 149 pages. P.156.

Ainsi entre cime et désert, Hassan découvre et se découvre, son oncle se charge de sa formation politique et le délègue pour le représenter à Ouarzazate, puis sur le chemin du retour à Fès, son oncle est affaibli par la fièvre quarte et c'est Hassan qui dû diriger la caravane. Au départ, Hassan devait suivre son oncle et apprendre dans son sillage, au retour il avait la charge d'une ambassade, une caravane à la dérive et une belle femme de Numidie. Hassan découvre une lettre écrite par son oncle, c'est un testament qui impose une lourde responsabilité :

« Au nom d'Allah, le clément, le miséricordieux, maître du jour du jugement, Celui qui envoie aux hommes dont la vie s'achève des signes dans leur corps et dans leur esprit afin qu'ils s'appêtent à rencontrer Sa face resplendissante.

C'est à toi Hassan, mon neveu, mon fils, que je m'adresse, toi à qui je ne laisse en héritage ni mon nom ni ma modeste fortune, mais uniquement mes soucis, mes erreurs et mes vaines ambitions. »⁵⁶

Son premier legs fut la caravane :

« Ses ressources s'épuisent, sa route est encore longue, son chef se meurt, et c'est vers toi que se retourneront les hommes, et c'est de toi qu'ils attendront à chaque instant l'ordre le plus juste, l'opinion la plus sage, et que tu les mènes à bon port. Tu devras tout sacrifier pour que ce voyage se termine dans la dignité. »⁵⁷

La caravane est donc resté sous la responsabilité d'Hassan ses ressources s'épuisent, son chef se meurt, il doit la mener à bon port. Hassan remplace les chameaux malades paye les services des guides et distribue de l'argent aux soldats, il offre des cadeaux aux notables qui les hébergeaient, le tout à partir d'une somme de dix-huit dinars, une somme empruntée par son oncle à un marchand andalou qui avait fait un bout de chemin avec lui, Hassan a vendu divers cadeaux reçus par son oncle pour le maintien de l'ordre de la caravane.

Le deuxième legs lui était présenté par le biais d'une parabole des anciens temps :

⁵⁶ Idem. p. 170.

⁵⁷ Idem.

*« On demanda un jour à une Bédouine lequel de ses enfants elle aimait le mieux. Elle répondit : le malade jusqu'à ce qu'il guérisse ; le petit jusqu'à ce qu'il grandisse ; le voyageur jusqu'à ce qu'il revienne. »*⁵⁸

L'oncle pensait à la plus jeune de ses filles, Hassan sentait qu'elle lui était prédestinée.

Le troisième legs concerne la réconciliation des parents d'Hassan : son oncle Abou Marouan lui dit

*« Il s'agit de ta mère qui vit sous mon toit depuis dix ans. Elle n'est plus jeune à présent et son seul bonheur serait que ton père la reprenne. »*⁵⁹

À son retour à Fès, ses parents étaient réconciliés et bien réunis.

La lettre d'Abou Marouan poursuivait :

*« Je te laisse entre les mains, mon ambassade, bien que ce ne soit pas à moi qu'elle appartienne, mais au souverain qui m'en a investi. Grâce à cette mission, j'espérais me rapprocher de lui, mais par le sol qui recouvre mon père ! C'était moins pour acquérir faveurs et richesses que pour aider les miens. N'est-ce pas en intercédant en faveur de ta sœur que j'ai connu le prince ? C'est aussi à elle que tu dois penser en courtisant le monarque. Quand tu seras en sa présence, offre-lui les cadeaux qui lui reviennent, puis rapporte-lui, en langage soigné, les fruits de tes observations sur Tombouctou ; dis-lui surtout qu'au pays des Noirs les royaumes sont nombreux, qu'ils se battent constamment entre eux, mais que jamais ils ne cherchent à s'étendre au-delà. Quand tu auras retenu son attention et gagné son estime, parle-lui de Mariam, à moins qu'elle ne soit déjà libre au moment où j'écris ces lignes ».*⁶⁰

Libre, Mariam ne l'était pas. Haroun est venu accueillir Hassan à l'arrivée de la caravane aux portes du palais, le furet lui rapporte les dernières nouvelles à Fès : Astaghfirullah qui est mort ainsi que Hamza le barbier. Ahmed le boiteux est rentré dans sa province au sud de Marrakech, où il menait avec son frère une petite troupe de moudjahidines qui se battaient contre les Portugais.

⁵⁸ Idem p. 171

⁵⁹ Maalouf, A ; «Léon l'Africain», Paris, Lattes, 1990, 149 pages, p. 172.

⁶⁰Ibid. p. 173.

Au domicile d'Abou Marouan, les femmes étaient endeuillées, la nouvelle étant arrivée bien avant la caravane. Hassan vit Fatima qui eut un regard éploré, il se retourne pour voir si Hiba était derrière lui. Sensation curieuse, il se trouve en train de répéter les gestes de son père, pris comme lui entre deux femmes ; une étrangère enjouée et une cousine en pleurs.

Le lendemain, Hassan se rendit au palais où on lui accorda une audience. Pendant qu'il débitait, ému, des phrases qu'il avait laborieusement préparées. Le capitaine des estafiers, le chancelier garde du seau royal, le maître des cérémonies ainsi que d'autres courtisans tous bien plus somptueusement vêtus que le monarque conversaient tranquillement. Le monarque se dit étonné de l'éloquence d'Hassan, façon de lui rappeler son jeune âge. Il lui présenta ses condoléances en débitant quelques mots au sujet de son oncle. Lorsque Hassan a voulu parler de sa sœur qui est retenue dans le quartier des lépreux, le chancelier prit la parole pour lui avancer une promesse

« Je m'en occupe, tu ne seras pas déçu »⁶¹ lui dit-il.

Hassan reprend les cours à la medersa Bou Inania. On lui demanda de raconter son voyage devant ses condisciples et de leur décrire en particulier certaines mosquées qu'il avait vues au pays des Noirs ainsi que les tombes des saints qu'il avait visitées. Comme il avait pris des notes précises, il put parler deux longues heures durant, et le professeur en fut enchanté. Il l'invita chez lui en l'encourageant à consigner par écrit ses observations, comme l'avait fait Ibn Batouta. Ainsi que d'autres voyageurs tout aussi illustres. Hassan lui promet de le faire avec l'aide de Dieu.⁶²

Le maître lui propose de travailler avec son frère qui cherchait à engager un jeune étudiant comme secrétaire, il accepta avec enthousiasme les hôpitaux et les hospices avaient toujours excité sa curiosité

Hassan dit que « son angoisse est vécue à Fès » ; en effet, il ne peut supporter l'isolement de sa sœur dans le quartier des lépreux, après deux mois il retourna au palais pour revoir le chancelier qui lui parla en larmoyant de son oncle disparu, puis il lui annonça triomphalement qu'il avait obtenu que sa sœur soit à nouveau examinée par quatre femmes assermentées lui

⁶¹ Ibid. P.175

⁶² Ibid. Cf. p. 175

faisant comprendre que le sultan aussi puissant soit-il ne peut ramener à l'intérieur de la ville une personne soupçonnée de porter en elle une si hideuse maladie

*« Si ta sœur est sans tâche une lettre du souverain la fera sortir du quartier dans la journée »*⁶³ lui dit-il.

Mariam est la victime du Zerouali, pendant quatre années elle souffre parmi les lépreux sans être atteinte par la maladie ; les promesses du chancelier étant vaines, Haroun pense la libérer à sa façon ; il veut la faire évader, l'épouser et vivre avec elle loin de ce lieu dans le Rif chez les Béni Walid, les hommes les plus généreux du royaume. Celui qui est banni de Fès est leur protégé, il trouve chez eux asile et hospitalité. Hassan serra Haroun contre lui en signe d'adieu, il se dégagea bien vite, il était impatient de découvrir son destin.

En l'an 914 de l'hégire (2mai 1508-20 avril) « *Année de la mariée* », Hassan célébra son mariage avec sa cousine Fatima selon la volonté de son oncle. On fit sortir la mariée après l'avoir coiffée et maquillée. Parents et amis étaient rassemblés devant la maison de l'oncle d'Hassan. On la fit monter dans un coffre en bois habillé de soie et de brocart que quatre jeunes portefaix, amis d'Haroun avaient élevé sur leur tête. Le cortège s'était alors ébranlé, précédé de flûtes, de trompes et de tambourins, ainsi que d'un grand nombre de torches brandies par les anciens camarades du collègue d'Hassan et autres qui marchaient à ses côtés. Le cortège a défilé dans les rues avant de s'arrêter devant la mosquée où il a été aspergé d'eau de rose par quelques amis, puis arrivée à la maison du père d'Hassan, la mariée est confiée à Salma sa belle mère qui la conduit au seuil de la chambre. Les festivités durèrent sept jours. Avant la fin de l'année, Fatima était enceinte et aux derniers jours de l'été elle donna naissance à une fille, Hassan l'appela Sarwat, Fortune, car cette année vit le début de sa prospérité.

Fille de libraire, sa mère l'incita à se lancer dans le négoce, ce qui plait à Hassan étant donné qu'il a du goût pour les voyages

*« Bien des hommes découvrent le vaste monde en cherchant seulement à faire fortune. Quant à toi mon fils, c'est en cherchant à connaître le monde que tu trébucheras sur un trésor. »*⁶⁴ Lui dit-elle.

⁶³ Ibid p.176.

⁶⁴ Ibid p ; 187.

De son premier voyage à Tombouctou en compagnie de son oncle, Hassan a acquis de l'expérience et beaucoup d'assurance, ceci lui permet d'entreprendre de longs voyages sans se soucier des difficultés qu'il allait rencontrer.

Cette année : 915 de l'hégire (21 avril 1509-9 avril 1510) est chapeautée par : « *L'année de la fortune.* » Avant de s'engager dans la voie du négoce ; Hassan alla rendre visite à Thomas Marino, le vieux Génois qu'il avait rencontré sur la route de Tombouctou et qui était de tous les commerçants étrangers installés à Fès, le plus respecté pour sa sagesse et sa droiture. Il voulait lui demander conseil, et peut-être travailler à ses côtés. Il le reçut avec de grandes marques d'amitié, évoquant avec lui la mémoire de son oncle ainsi que des souvenirs de leur caravane. La raison de la visite d'Hassan semble intéresser le génois, mais, il ne manque pas de jauger son interlocuteur, il le scrute remarquant son bonnet en feutre vert sa barbe soigneusement coupée et sa veste brodée aux manches larges et majestueuses. Après avoir pesé le pour et le contre il surpassa ses hésitations pour lui présenter une offre inespérée lui passant la commande de mille huit cents burnous de Tefza si renommée pour son artisanat. La livraison est recommandée pour l'automne.

Le génois lui donne argent (deux mille dinars en pièce d'or) et monture. Hassan a rassemblé tout l'argent dont il disposait : ses économies, celle de sa mère, une partie du legs laissé par son oncle à Fatima ; quatre cents dinars avec lesquels il acheta cent sabres, ceux que les Fassis avaient l'habitude de vendre aux habitants de Tefza. La veille de son départ, sa mère lui rapporta des rumeurs qu'elle avait entendues au hammam : on parlait d'une expédition menée par l'armée de Fès pour établir l'ordre à Tefza. Ceci ne faisait qu'éveiller la curiosité d'Hassan. Arrivé au seuil de la ville, il fut entouré par la population qui s'était agglutinée autour de lui. Un homme habillé comme un prince fut respecté par la foule qui s'écarta pour le laisser passer. Il salua Hassan et se présenta comme le chef élu de la ville. Tefza avait vécu jusque-là gouvernée par un conseil de notables, ne payant ni impôt et assurant sa prospérité grâce à la vente de ses burnous de laine prisés dans le monde. Un conflit sanglant avait éclaté entre deux clans rivaux, un règlement de compte meurtrier qui s'était multiplié. Un conseil avait décidé de mettre fin à ce carnage en condamnant le clan fautif. Les expulsés ont fait appel au souverain de Fès.

Les citadins redoutaient une attaque. Hassan déclina son nom à cette personne et la raison pour laquelle il se rend à Tefza. Celui-ci lui demande des excuses et expliqua en berbère à ses compatriotes qu'il n'était ni espion ni un messenger de Fès, mais un simple commerçant

andalous agissant pour le compte des Génois. Deux hommes l'invitèrent chez eux chacun d'eux lui promettait de prendre en charge les serviteurs et les bêtes, il préféra refuser leur hospitalité pour ne pas l'offenser. Il s'installa dans un hôtel où il reçoit les plus grosses fortunes de la ville. Un riche marchand lui proposa de troquer ses quatre cents sabres contre huit cents burnous. Il était au point d'accepter lorsqu'un autre lui chuchote à l'oreille lui proposant mille burnous. Hassan compris quelque temps après qu'à l'approche de l'armée, les citadins préféraient se débarrasser de la totalité de leur production pour échapper au pillage inévitable. En outre, les sabres qu'il transportait étaient arrivés au bon moment pour tenir tête à l'attaquant. Hassan dominait donc la situation et exigeait mille huit cents burnous. Un juif finit par accepter.

Ainsi, au premier jour Hassan a pu recevoir toute la marchandise demandée par le Génois Thomasso de Marino, sans toucher à l'argent qu'il lui a confié. Bien d'autres marchandises lui furent proposées : du cuir du musc et autres, il se procura quatre mules pour transporter le tout.

Trois jours après l'arrivée d'Hassan à Tefza, les crieurs annoncèrent l'arrivée de l'armée de Fès. Deux milles cavaliers légers, cinq cents arbalétriers, deux cents espingardiers à cheval. Les habitants effrayés décidèrent de négocier, Hassan le Fassi est sollicité pour servir d'intermédiaire. L'officier qui commandait l'armée a tissé une amitié avec Hassan qui essaya de le dissuader :

*« Ces bannis sont des traîtres, aujourd'hui, ils ont livré la ville au sultan, demain ils la livreront à ses ennemis. Mieux vaut traiter avec les hommes vaillants, qui connaissent le prix du dévouement, du sacrifice et de la fidélité. »*⁶⁵

Le chef de l'armée voulait s'emparer de la ville et châtier ceux qui ont porté les armes contre le souverain et donner le gouvernement au chef du clan banni, qui promet vingt mille dinars par an. Mais Hassan lui donne un conseil, celui de se fier au clan qui peut lui donner quatre vint quatre mille dinars. L'officier avoue que le revenu annuel de tout le royaume n'atteignait pas trois cent mille dinars, il est étonné de voir qu'une seule ville possède tant de richesse.

*« Si tu promets aux notables de Tefza la vie sauve et le respect des coutumes de leur cité, je les persuaderai de payer la somme »*⁶⁶

⁶⁵ Ibid. p. 191.

⁶⁶ Ibid. p. 192.

« *La description de l'Afrique* » est un espace scriptural qui intègre l'espace géographique. En effet, c'est l'œuvre de Hassan/Léon (écriture dans l'écriture) qui nous livre les secrets de Tafza :

Comme il le raconte dans « *La description de l'Afrique* », les quatre-vingt-quatre mille dinars furent déposés aux pieds de l'officier. Hassan n'avait jamais vu une pareille quantité d'or. Plus tard le sultan lui confit que ni son père ni lui n'avaient encore possédé une telle somme dans leur caisse. Au moment de quitter Tefza, les notables ont offert à Hassan des cadeaux, pour avoir sauvé leur ville. Ainsi l'officier l'a récompensé en lui donnant une somme d'argent en lui promettant de citer au monarque le rôle qu'il avait joué dans cette affaire. Hassan a reçu également de l'officier douze soldats pour accompagner sa caravane jusqu'à Fès. À son arrivée Hassan se rend chez Marino, le Génois, pour lui livrer sa commande et lui rendre ses serviteurs. Hassan offre à son associé des cadeaux d'une valeur de deux cents dinars en lui racontant son aventure, Marino évalua à quinze mille dinars la marchandise qu'Hassan a pu acquérir à son compte.

*« La fortune t'a souri, mon jeune ami, et je suis heureux pour toi que si tu étais mon fils. Mais, prends garde, car la richesse et la puissance sont ennemies du bon jugement. Préserve donc cette humilité qui t'a mené vers moi et qui t'a ainsi ouvert, par la volonté du Très haut, les voies de la fortune »*⁶⁷ lui dit le Génois.

Cette année est aussi marquée par l'offensive lancée par les Castillans contre le Maghreb. La prise d'Oran eut lieu au mois de Moharrem, Bougie en Ramadan. Au cours de cette année, Hassan a eu richesse et prospérité après son aventure à Tefza. Le destin l'a conduit dans cette ville pour éviter les troubles qui s'imposaient entre les citadins et leur gouverneur. Il a bénéficié de la confiance du palais ainsi que de celle du chef élu de la ville de Tefza. Hassan est donc revenu à Fès en possession d'une fortune qui lui permit de prospérer et de mener la vie d'un prince :

« Depuis mon voyage à Tefza, mes richesses s'étaient multipliées, mes agents parcouraient l'Afrique, de Bedis à Segelmesse, de Tlemcen à Marrakech, chargés de dattes, d'indigo, de henné, d'huile ou d'étoffes ; je ne me déplaçais que pour les grandes caravanes. Le reste du temps, je régentais mes affaires à partir de mon

⁶⁷ Ibid. P; 193

*divan, et supervisais, une canne à la main, le chantier de ma nouvelle demeure, sur une colline, non loin de la maison de mon oncle où je m'étais installé en maître à la naissance de ma fille, mais qui me semblait chaque jour plus étroite, plus modeste, plus indigne de ma fortune. »*⁶⁸

Au cours de « *l'Année des deux palais* » 916 de l'Hégire (10 avril 1510-30 mars 1511)⁶⁹, la vie d'Hassan subit des changements ; désormais, il cherche le confort et le luxe, il engagea les meilleurs artisans pour garnir les plafonds en bois sculpté, des arcs revêtus de mosaïque, des fontaines en marbre noir. Son poète était là pour l'encourager lorsqu'il hésitait devant les chiffres. « *La sagesse, à vingt ans, c'est de n'être pas sage* »⁷⁰ lui dit-il. Le jour où commencèrent les travaux, Hassan organisa une fête avec un orchestre andalou et des danseuses, mais il découvrit la tristesse de Hiba qui est resté stérile après cinq années passées sous le toit d'Hassan. Un devin avait prévu qu'elle ne serait jamais enceinte. Elle demande son affranchissement pour retourner chez les siens.

*« Dans mon pays, quand une femme est stérile, elle n'attend pas que son homme la répudie ou la délaisse, elle s'éloigne, se cache et se fait oublier. »*⁷¹

Tout au long de cette autobiographie romancée, la vie privée d'Hassan est dévoilée en même temps que celle du palais Grenadin soit-il ou Fassi.

Six mois après le banquet, Hassan est convoqué par le sultan qui l'accueillit avec amabilité, il évoqua sa première visite à son retour de Tombouctou, ainsi que sa médiation à Tefza qui avait enrichi son trésor. Après avoir fait l'éloge de son oncle, ses aïeux, de Grenade, il se mit à vanter ses proches, sa prospérité, son éloquence, son habilité et ses vastes connaissances, acquises dans les plus prestigieuses écoles de Fès.

Il lui pose ensuite une question qui lui fit comprendre la raison de sa convocation et des louanges inattendues :

« N'as-tu pas connu Ahmed-le-Boiteux à la medersa ?

« C'est exact, seigneur. »

⁶⁸ Ibid. p. 194

⁶⁹ Ibid p. 194

⁷⁰ Ibid. P. 195

⁷¹ Ibid.

*« On m'a dit que tu étais l'un de ses meilleurs amis, le seul qu'il écoutait avec respect et attention. »*⁷²

Plusieurs jeunes de Fès et de Marrakech avaient quitté leur foyer pour la lutte contre l'invasion des Portugais qui menaçait la côte atlantique du pays, ils avaient joint pour cela Ahmed le Boiteux.

Hassan profite de cette occasion pour évoquer les contraintes que subit sa sœur. Il rappela au monarque que lorsque sa sœur a été incarcérée dans le quartier des lépreux. Le chérif Ahmed venait souvent chez lui, il s'est montré un véritable frère. Le sultan lui demanda de ses nouvelles, et Hassan ne manqua pas de lui révéler l'acte de Haroun qui a demandé sa main et qui l'a délivrée. Il lui dit même qu'il s'était enfui avec elle.

Le monarque lui proposa un sauf-conduit ou une grâce les concernant. Il lui demande ensuite d'aller voir Ahmed pour le calmer et lui proposer de l'aide en lui envoyant de l'argent et des armes. Il lui confie également qu'il a besoin d'unir le pays pour pouvoir combattre les Portugais à Tanger, Azilla, et Sebta et Larache Rabat, Chella et Salé sont menacés. Les Espagnoles occupent les villes de la côte l'une après l'autre.

Au cours de l'année de Chérif Boiteux, 917 de l'hégire (31 mars 1511-18 mars 1512), le sultan de Fès et le chérif Boiteux attaquèrent les Portugais les premiers pour reprendre Tanger, le deuxième cherche à délivrer Agadir. Hassan, en écrivant ces événements n'a pas décrit les batailles, mais il s'est intéressé au comportement des princes. Par une prolepse, Hassan nous amène à Rome où il lira quelques années plus tard ses impressions sur les faits consignés ce jour, l'avant-dernier du mois de Rabih awal 717 correspondant au mercredi 26 juin 1511. Hassan est sidéré devant le spectacle de la guerre et ce qui le choque c'est la réaction de la cour devant la mort des trois cents martyrs tombés devant Tanger. :

*« Je me rends à la tente du souverain que je trouve en conférence avec le garde du sceau. En me voyant, le monarque me fait signe d'approcher " Ecoute ; me dit-il ce que notre chancelier pense de cette journée ! »*⁷³

Ce dernier trouvait que ce qui vient de se produire montre aux musulmans l'ardeur de la guerre sainte sans que les Portugais sentent le besoin de se venger. « Et les morts, est-il vrai qu'ils se comportent par centaines ? dit Hassan avec un ton ironique. Le chancelier se tut

⁷² Ibid. p. 197

⁷³ Ibid. p.200

tandis que le monarque lui dit que parmi les morts il n'y a qu'un petit nombre de cavaliers et que les autres ne sont que des fantassins. Dégouté, par ces propos, Hassan sort de la tente. Sous la lumière d'une torche, il trouve des soldats autour d'un cadavre. « *Mon fils aîné vient de mourir, et moi-même je suis prêt à le suivre dès que mon maître l'ordonnera !* »⁷⁴ lui dit un vieil homme.

Les deux scènes séparées par la mince paroi de la tente sont si différentes : à l'intérieur, une cour qui banalise la perte des centaines de soldats, et à l'extérieur la sincérité d'un homme qui se dit prêt à suivre son fils s'il le faut pour délivrer son pays.

Après cela, Hassan devait rejoindre Ahmed le chérif pour lui remettre le message de paix du sultan. Ahmed venait de mettre le siège devant Agadir. Au bout de trois jours de bataille, il leva le siège. Toutes ces lourdes responsabilités pèsent sur les épaules du jeune Hassan, bien qu'elles forgent sa personne pour envisager d'autres obstacles dans le futur dans la mesure où il fait preuve de patience lors de sa captivité et son séjour à Rome.

II. L'ESPACE OCCIDENTAL

1. *Le voyage d'Hassan à Rome ou la découverte du Nouveau Monde.*

Le ravisseur d'Hassan était Pietro Bovadiglia, un pirate sicilien, il l'a offert au pape Léon X. Cet instant a été amer :

*« Je ne voyais plus terre, ni mer, ni soleil, ni le bout du voyage. Ma langue était saumâtre, ma tête était nausée, et brume et douleur (...) Près de moi, alourdi des mêmes chaînes, des mêmes boulets, Abbad le Soussi était couché, à ras de poussière, tel le plus vil des serviteurs, je le contemplais, miroir de ma propre déchéance. »*⁷⁵

Mais, arrivé à Rome le captif s'adapte à sa nouvelle vie ; il décline au Florentin Francesco Guicciardini, un familier du Pape, titres, compétences et activités éminentes sans omettre les ambassades de Tombouctou à Constantinople.

Hassan est ensuite présenté au pape. Le pirate et le diplomate se présentèrent ensemble devant la cellule d'Hassan le jour de la Saint Valentin.

⁷⁴ Ibid. p. 201

⁷⁵ Ibid. p. 281.

« Le pape posa ses deux mains sur mon dos courbé, signe d'affection ou prise de possession (...) Un homme d'art et de connaissance est toujours le bienvenu auprès de Nous, non comme serviteur, mais comme protégé. »⁷⁶

Hassan ne cesse de comparer sa culture à celle de Rome, il trouve certains points communs unissant le christianisme à l'Islam (...) Il nous rapporte les recommandations de Luther interdisant toute représentation figurée (les statues) dans les lieux de culte, estimant qu'elle relève de l'idolâtrie. Il assure que l'écriture sainte et le seul fondement de la Foi. « *Le prophète n'a pas dit autre chose aux musulmans.* »⁷⁷ Il s'agit là d'une convergence quant aux lieux du culte des deux religions.

Au fil de la lecture, nous trouvons plus loin :

Cette année là, le Grand Turc devait retrouver grâce à mes vœux (...) C'est en moi-même que la querelle avait fait rage, et c'est en moi-même qu'elle devait se résorber. J'avais dû fuir un empire de l'islam pour ôter un enfant à la vindicte d'un monarque sanguinaire et j'avais trouvé dans la Rome chrétienne le calife à l'ombre duquel j'aurais tant voulu vivre à Bagdad ou à Cordoue. Mon esprit se complaisait dans ce paradoxe, mais ma conscience n'était pas apaisée. Était-il résolu ; le temps où je pouvais être fier des miens sans que ce fût par une misérable vantardise ?⁷⁸

Ceci confirme la divergence existante quant à la façon de gouverner suivant que l'on soit en Orient ou en Occident. Hassan ne manque pas d'évoquer l'Andalousie, la trace d'une fierté demeure dans son esprit, cependant il vénère le pape qu'il nomme « *calife* » dans la citation précédente. Il souhaite la présence des gouverneurs semblables à ce « *calife* » à Bagdad ou à Cordoue.

Pour quelle raison Hassan al Wazzan a-t-il été offert au Pape ?

Le pirate sicilien Bovadiglia, sexagénaire et plusieurs fois meurtrier a voulu réparer ses crimes par une offrande à Dieu. Le corsaire offre Hassan au pape Léon le dixième, souverain et pontife de Rome.

⁷⁶ Ibid. 285.

⁷⁷ Ibid.cf. p. 288.

⁷⁸ Ibid. p.307

*« Le cadeau au pape c'était moi, présenté avec cérémonie le dimanche 14 février pour la fête de saint Valentin. On m'en avait averti la veille et, jusqu'à l'aube, j'étais resté adossé au mur de ma cellule, incapable de dormir, prêtant l'oreille aux bruits ordinaires de la ville, le rire d'un garde, la chute de quelque objet dans le Tibre, des pleurs d'un nouveau-né, démesurés dans le silence obscur. Je souffrais souvent d'insomnie depuis mon arrivée à Rome, et j'avais fini par deviner que ce qui rendait les heures si oppressantes : plus que l'absence de liberté (...) c'était l'absence du Muezzin. Jamais auparavant je n'avais vécu ainsi, semaine après semaine dans une cité où ne s'élève pas l'appel à la prière, ponctuant le temps, emplissant l'espace, rassurant hommes et murs ».*⁷⁹

Hassan est l'offrande à Dieu et au pape, il a connu de rudes moments, il a été enchaîné et emprisonné, à Rome où il s'est donc rendu malgré lui.

Y a-t-il une raison plus importante pour laquelle Hassan a été conduit au Vatican ?

Dans le livre de Rome (l'année clémente), Guicciardini révéla à Hassan ce qui suit :

« Tu t'es souvent demandé, Léon quelle était la véritable raison de ton abduction à Rome, pourquoi nous avons décidé un jour de faire enlever par Pietro Bovadiglia un lettré maure sur les côtes de bérubérie ? Il y avait là un dessein que le défunt pape Léon n'a jamais trouvé l'occasion de te révéler. L'heure en est venue aujourd'hui »

Clément VII enchaina : *« Observons ce monde où nous vivons. À l'est, un empire redoutable animé par une foi qui n'est pas la nôtre, un empire bâti sur l'ordre et la discipline aveugle, habile à fondre les canons et à armer les flottes. Ses troupes avancent vers le centre de l'Europe. Buda et Pest sont menacés, et Vienne le sera avant longtemps. À l'ouest, un autre empire, chrétien, mais non moins redoutable, puisqu'il s'étend déjà du Nouveau Monde à Naples et qu'il rêve de domination universelle. Il rêve surtout de soumettre Rome à sa volonté. Sur ses terres espagnoles fleurit l'inquisition, sur ses terres allemandes fleurit l'hérésie de Luther. »*⁸⁰

Guicciardini commence d'abord par présenter la situation mondiale du moment, il poursuit cette description en introduisant peu à peu la fonction réservée à Hassan.

⁷⁹ Idem. p. 282.

⁸⁰ Ibid. p. 316.

« D'un côté Soliman, Sultan et calife de l'islam, jeune ambitieux, au pouvoir illimité, mais soucieux de faire oublier les crimes de son père et d'apparaître comme un homme de bien. De l'autre, Charles, roi d'Espagne encore plus jeune et non moins ambitieux, qui s'est fait, élire à prix d'or au trône du Saint-Empire. Face à ces deux hommes, les plus puissants du monde, il y a l'État pontifical, croix géante et sabre nain. (...) Il ya le roi François, qui se démène pour éviter que son royaume de France ne soit dépecé. Il y a aussi Henry d'Angleterre, dévoué à Sa Sainteté, mais trop éloigné pour être d'un quelconque secours. »⁸¹

Jusque-là Hassan ne voit pas en quoi son humble personne pouvait être utile dans ce concert de couronnés, mais, le Florentin continue évoquant la situation délicate qui impose la réconciliation avec François, chose difficile puisque depuis trente ans les rois de France cherchent à conquérir l'Italie.

Et c'est pour bâtir un pont entre Rome et Constantinople et entamer des pourparlers avec les Ottomans qu'Hassan est choisi.

« Léon connaît maintenant le Turc, en plus de l'Arabe, il connaît surtout les ottomans et leur manière de penser et d'agir »⁸² poursuivait Guicciardini, le cousin du pape.

Avant de confier à Hassan une mission auprès des musulmans, le pape voulait vérifier ses convictions religieuses :

« La religion n'aurait-elle pas été la meilleure des voies pour un homme de connaissance et d'érudition comme vous ? »⁸³

Mais, Hassan croit que la vérité n'appartient qu'à Dieu et que les hommes ne peuvent que la défigurer, l'avilir, l'assujettir. Jusque-là Léon l'Africain n'a pas encore accompli la mission pour laquelle il a été capturé : ceci puisque le pape Léon X son protecteur mourut et le cardinal Jules s'exila à Florence. Rome se vida de ses écrivains, des peintres des sculpteurs des marchands. Hassan décida alors de quitter Rome pour s'installer à Naples. Il a entendu parler de croisades même de la bouche de Léon X, par une sorte de rituel sans lendemain tout comme celui des princes musulmans qui parlent de djihad pour embarrasser un adversaire ou pour calmer certains faux dévots. Adrien croyait qu'en mobilisant la chrétienté contre l'Islam

⁸¹ Ibid. p. 316 & 317.

⁸² Ibid.

⁸³ Ibid. p. 318.

il mettrait fin au schisme de Luther et réconcilierait l'empereur Charles avec le roi de France.⁸⁴

2. La rencontre d'Haroun.

L'année du roi de France 931 de l'hégire (29 novembre 1524-17 octobre 1525.)

Le hasard a fait qu'Hassan rencontre Haroun en France ; en effet, le pape avait appris qu'un ambassadeur du Grand Turc était en route pour le camp du roi de France. C'était une bonne occasion pour engager des pourparlers avec les Ottomans. C'est Gucciardini et Hassan qui furent délégués pour assister à l'entrevue. Bien qu'on eût annoncé la veille que l'ambassadeur du Grand Turc s'appelait Haroun Pacha, Hassan n'a pas vu le lien entre lui et son meilleur ami, son proche parent. Se retrouvant seul le soir, ils purent discuter sans détour :

« Après notre voyage commun à Constantinople, j'ai souvent franchi la sublime porte, en tant qu'émissaire d'Arrouj Barberousse, Dieu fasse miséricorde ! Puis de son frère Khaïreddine, j'ai appris le turc, et le langage des courtisans, je me suis fait des amis au diwan et j'ai négocié le rattachement d'Alger au sultanat des Ottomans. De cela je serai fier jusqu'au jour du jugement. (...) à présent, des confins de la Perse aux côtes du Maghreb, de Belgrade au Yémen heureux, il y a un seul empire musulman, dont le maître m'honore de sa confiance et de sa bienveillance. »⁸⁵

Voilà ce qu'est devenu Haroun le mari de Mariam, le beau frère d'Hassan.

Il demanda à Hassan s'il était bien le haut personnage de la cour du pape. Sa réponse était affirmative et il lui précisa qu'il a su gagner la confiance du pontife qui voudrait établir un contact entre Rome et Constantinople dans le but d'installer la paix.

« Ne serait-il pas merveilleux que, tout autour de la Méditerranée, chrétiens et musulmans puissent vivre et commercer ensemble sans guerre ni piraterie, que je puisse aller d'Alexandrie à Tunis avec ma famille sans me faire enlever par quelques Siciliens ? »⁸⁶

Hassan est pacifique ; il pense à l'entente que les chrétiens comme les musulmans peuvent tisser autour de la Méditerranée sans piraterie, favorisant l'assurance et la tranquillité. Ces propos semblent déplacés aux yeux d'Haroun :

« Si tu veux évoquer notre amitié, nos années d'école, notre famille, le prochain mariage de mon fils avec ta fille, parlons-nous tranquillement autour d'une table

⁸⁴ Ibid.; Cf. p. 303.

⁸⁵ Ibid. p. 324.

⁸⁶ Ibid.

*garnie, et, par Dieu, je goûterai cet instant-là plus qu'un autre. Mais, si tu es l'envoyé du pape et moi celui du sultan, alors discutons autrement ! »*⁸⁷

Pour Hassan, entre Constantinople et Paris c'est la foi qui divisent et l'intérêt, noble ou vil qui rapproche. Pour les deux maîtres, il ne s'agit pas de paix ou de livre. Et Hassan voit que l'intérêt de Rome et de Constantinople est d'éviter de voir s'étendre l'empire de Charles Quin, le roi de France sur l'Europe et la Bérubérie. Haroun fut soulagé de voir que son interlocuteur comprend sa discussion, il lui explique le but de sa mission qui tourne autour d'une alliance avec le roi de France à qui il apporte des cadeaux et des promesses ainsi qu'une centaine de cavaliers puisque « leur combat est le même. » Le maître Turc est prêt à donner au roi un droit de regard sur le sort des églises de Jérusalem et des chrétiens du levant.

Haroun rappelle ensuite à Hassan son emprisonnement par le nouveau pape pour la bonne raison qu'il l'avait critiqué.

*« Toi Hassan, fils de Mohamed le Grenadin, tu t'es permis de critiquer le pape en pleine ville de Rome. »*⁸⁸

Hassan préférait un Médicis de Florence, considérant que le nouveau pape est étranger.

Haroun lui lance donc des reproches lui rappelant la logique et la raison :

*« Eh bien, moi, dès mon retour à Constantinople, je vais réclamer que la dignité de calife soit retirée aux Ottomans et restituée à un descendant d'Abbas. »*⁸⁹

(Chose impensable)

Ceci semble remettre en cause l'héritage de la papauté en Occident ainsi que du règne des califes en Orient. Dans un pôle comme dans l'autre, c'est l'ordre du mérite qui devrait être respecté et non de la parenté.

De plus, cet événement a uni Hassan et Haroun, le premier ambassadeur de Rome et le deuxième celui de Constantinople, et au cours de la même année, le Grenadin profite de son immobilité due à la fracture de sa jambe lors de son retour à Rome, pour achever les traductions arabe et hébraïque qu'il avait promises à l'imprimeur saxon et qui devait figurer dans un dictionnaire polyglotte. Hassan/Léon devait aussi venir à bout des six premiers livres de sa « *Description de l'Afrique*. » C'est à Boulogne que Hassan fait connaissance de Jean de Médicis, Jean des bandes noires qui s'oppose aux lansquenets.

3. La fin du périple ou la quintessence de la sagesse

L'année des Lansquenets 933 de l'hégire (8 octobre 1526-26 septembre 1527.)

⁸⁷ Ibid.p. 324 & 325.

⁸⁸ Ibid. p. 326.

⁸⁹ Ibid. p. 326.

En cette année, Hassan atteint sa quarantième année, Jean des bandes noires cherche à reconforter le pape. Hassan ne peut adhérer à cette euphorie. Ceci lui rappelle les récits des derniers jours de Grenade, juste avant son exil. Le chef des bandes noires fut atteint à la jambe, une imputation s'imposait et il mourut juste après cette opération. Le romancier ne manque pas de fournir des comparaisons touchant l'Orient et l'Occident :

*« De tous les hommes que j'ai connus, Tumambay le Circassien et Jean des Bandes Noires étaient assurément les plus valeureux. Le premier a été tué par le Sultan de l'Orient, le second par l'empereur de l'Occident. Le premier n'avait pas pu sauver le Caire ; le second n'aura pas su éviter à Rome le supplice qui lui était réservé. »*⁹⁰

Le chef des bandes noires voulait empêcher la jonction des Castillans dans le Milanais et les lansquenets allemands, des luthériens de Bavière, de Saxe et de Franconie. Après sa mort, rien ne pouvait arrêter le déferlement des adversaires se fait par milliers d'hérétiques. Boulogne et Florence durent offrir chacune une importante rançon pour échapper au pillage. Lorsque le vice-roi de Naples Charles de Lannoy arriva à Rome, la foule assista à la délivrance de la ville. Au moment où le dignitaire allait franchir la porte du Vatican, une pluie diluvienne s'abattit sur la foule ; ceci rappelle à Hassan le déluge de Grenade raconté par sa mère. L'armée déchaînée pénètre la ville à travers les murs.

*« Par Dieu qui m'a fait parcourir le vaste monde, par le Dieu qui m'a fait vivre le supplice du Caire comme celui de Grenade, jamais je n'ai côtoyé tant de bestialité, tant d'acharnement sanguinaire, tant de jouissance dans le massacre, la destruction et le sacrilège ! »*⁹¹

Hassan raconte les atrocités de cet envahissement : l'atteinte à l'honneur des nonnes, les manuscrits des bibliothèques brûlés, la mort de huit mille citadins et le pillage des sanctuaires, des palais et des maisons ; les moines étaient dépouillés de leurs habits et forcés sous la menace du fouet de piétiner le crucifix et proclamer qu'ils adoraient Satan le maudit. Que reste-t-il à faire à Hassan sinon de s'évader de ce tumulte. L'aumônier des lansquenets de Saxe qui n'est autre que Hans l'ancien élève d'Hassan tient à le remercier et lui montrer sa gratitude en l'aidant à sortir avec sa femme et son fils. Hassan préfère courir le risque de partir plutôt que rester assiégé avec le risque d'être atteint par la horde des adversaires.⁹²

⁹⁰ Ibid. p. 338;

⁹¹ Ibid. p.341.

⁹² Ibid Cf. p 346

Hans avait obtenu une liasse de sauf-conduits signée par le vice-roi de Naples, par le cardinal Colonna et par les chefs militaires. Il était en outre entouré de Saxons. Il confia ses remords à Hassan son regret et ses remords quant à son rôle de prédicateur luthériens.

*« Cette guerre est la mienne. Je l'ai souhaitée, j'y ai entraîné mes frères, mes cousins, les jeunes de mon chevêche. Je ne peux plus la fuir, dût-elle me conduire à la damnation éternelle. Quant à toi, tu n'y as été mêlé que par un caprice de la providence. »*⁹³

Hans accompagna Hassan jusqu'à la villa d'Abbad, à Naples. L'ancien élève d'Hassan a accompli sa mission. Leur séparation était difficile. Hassan/Léon aurait souhaité le revoir dans ce vaste monde, il le serra contre lui puis le regarda partir avec affection. Abbad accueillit chaleureusement Hassan. Après un bain, un festin, et du repos, Léon l'Africain et sa famille rejoignirent le port où la plus belle des galées d'Abbad les attendait, prête à partir vers Tunis. Encore un départ qui cette fois ramène Hassan al Wazzan à Fès ; sa ville adoptive, où il trouve le repos après une vie pleine de tumulte.

*« Quant à moi, j'ai atteint le bout de mon périple. Quarante ans d'aventures ont alourdi mon pas et mon souffle. Je n'ai plus d'autre désir que de vivre au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d'être, de tous ceux que j'aime, le premier à partir vers ce lieu ultime où nul n'est étranger à la face du Créateur. »*⁹⁴

⁹³Ibid. p. 347.

⁹⁴Ibid. p. 349

**CHAPITRE III : LA NOTION DU VOYAGE DANS LA TRIPLE
DIMENSION GÉOGRAPHIQUE, SCRIPTURALE ET SPIRITUELLE
DANS « SAMARCANDE »**

I. LE VOYAGE DANS L'ESPACE GÉOGRAPHIQUE

L'œuvre maaloufienne, dépasse la fascination et l'exotisme pour ne s'intéresser qu'à la mémoire du temps (Histoire) qui marque l'espace. Samarcande est une ville rayonnante au douzième siècle puisqu'elle se trouve sur la route de la soie. Elle abrite Omar Khayyam et son protecteur Nizam el Moulk. Les Seldjoukides gouvernaient en cette période effaçant peu à peu le règne des Abbassides. Les descriptions ne sont pas vaines ; elles sont là pour marquer l'Histoire, sans doute pour mettre en exergue l'apogée de la civilisation et non pas pour le seul plaisir exotique. Le narrateur Benjamin O. Lesage prend forme du néant, de la fiction, pour prendre en charge le récit. Il relate l'histoire du manuscrit au moyen âge, puis après la mort de Khayyam, il suit l'itinéraire du manuscrit en remontant le temps à rebours, arrivé au vingtième siècle, il entre en scène pour rechercher le manuscrit, ceci lui permet de passer d'abord de l'Occident vers l'Orient, puis il voyage dans le sens contraire avec le manuscrit et sa gardienne perse. C'est sur le Titanic que Benjamin Omar Lesage s'est embarqué en compagnie de Chirine. Le coffret en or enfermant les quatrains se trouvait dans ses bagages.

1. La recherche du manuscrit dans les différents espaces géographiques

Le voyage s'effectue dans un premier temps dans l'espace scriptural puis dans un deuxième temps c'est dans l'espace géographique qu'il prend forme. En effet, Khayyam écrit les *robayyates* ainsi (espace de l'écriture) qui ont suivi la trajectoire les menant de l'Orient La Perse terre natale de son auteur, vers l'Occident (L'Angleterre et la France espace géographique.)

L'interaction entre les deux pôles : Omar Khayyam entreprend la rédaction d'un fort sérieux ouvrage consacré aux équations cubiques. Pour présenter l'inconnue dans le traité d'algèbre Khayyam utilise le terme arabe *Xay* qui devient dans les ouvrages scientifiques espagnols « *x* », devenu symbole universel de l'inconnu. Khayyam dédie cette œuvre à son protecteur Abou Tahar, connue sous le pseudonyme « Nizam el Moulk » « le cadî » juge, vizir et conseiller des Seldjoukides. Voici un passage concernant l'érudition de Khayyam, son œuvre algébrique a atteint l'Occident.

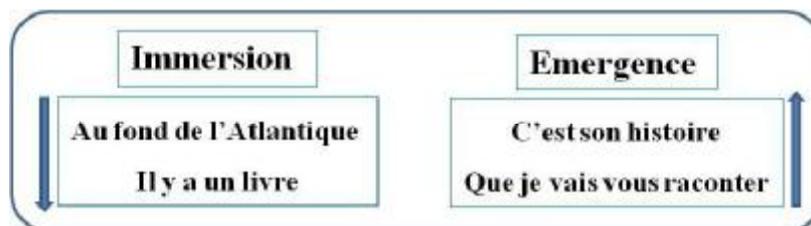
Khayyam partageait son temps entre la science et la poésie ; Abou Tahar, lui demanda d'oublier les Robaïyat, et de s'intéresser à la médecine, l'astrologie, les mathématiques, la physique, la métaphysique, et d'écrire un livre dans ces domaines, en témoignant qu'après Ibn Sina, il reste le meilleur savant possédant ces connaissances. Khayyam trouve que la vérité des sciences est souvent remise en cause : tous les écrits des savants grecs, indiens et musulmans qui l'ont précédé ont été détruits par la théorie des autres qui sont venus après, c'est la loi des sciences, tandis que la poésie ne connaît pas pareille loi, elle ne nie jamais ce qui la précède et n'est jamais niée par celle qui la suit, elle traverse les siècles en toute quiétude, c'est pour cela qu'il écrit ses Robaïyat, ce qui le fascine dans les sciences, c'est qu'il y trouve la poésie suprême : avec les mathématiques, le grisant vertige des nombres ; avec l'astronomie, l'énigmatique murmure de l'univers. Khayyam est impressionné par la vie éphémère des hommes et la disparition des civilisations, après avoir vu des ruines. Quel royaume a subsisté, quelle science, quelle loi, quelle vérité ? nous dit-il.⁹⁵

Le voyage du manuscrit est annoncé par l'intermédiaire d'une prolepse dans l'incipit du roman : « *Au fond de l'Atlantique, il y a un livre. C'est son histoire que je vais raconter.* »⁹⁶

Le manuscrit a disparu « *au fond de l'atlantique* », mais il sera ressuscité comme son auteur pour que son histoire soit racontée : « *C'est son histoire que je vais raconter.* »

Le roman prend forme à partir de l'incipit, c'est le noyau qui surgit entre immersion du Titanic et émergence du manuscrit d'Omar Khayyam mais aussi entre la réalité et la fiction imposée par le roman.

Le manuscrit de Khayyam entre immersion et émergence.



Le voyage persiste dans le roman « Samarcande » qui s'ouvre sur le « Titanic » le gigantesque paquebot qui portait sur son dos des hommes de différentes origines pour son

⁹⁵ A. Maalouf, « Samarcande, Paris, Lattès, 1994, 376 pages, cf. p. 47.

⁹⁶ Ibid. p.11.

premier voyage vers l'Amérique et qui a sombré dans l'Océan Atlantique ; ceci est un fait réel qui, grâce à une mise en abîme a servi de soubassement à la fiction qui s'en suit : le déplacement du manuscrit d'Omar Khayyam sur le dos du Titanic. »

Comme nous pouvons le constater dans le schéma ci-dessous, après la naissance du manuscrit, plusieurs escales ont marqué l'itinéraire de son voyage. C'est à Samarcande que Nizam el Moulk a offert un livre aux pages vierge à Khayyam. Le livre logeait dans le luxe des mille et une nuits, son coffret, en bois damassé était dissimulé sous un pan de tapisserie. Pour le sortir de sa cachette, Abou Tahar a dû éloigner ses gardes pour réserver le secret et le charme de l'offrir à Omar.

Le manuscrit est alors à l'état embryonnaire ; deux cent cinquante pages vierges, du karez chinois, fabriqué par un juif du quartier Maturid à Samarcande selon une antique recette, entièrement à base de mûrier blanc. Il a la douceur de la soie.⁹⁷

Nizam el Moulk conseille Omar de garder le silence, et qu'à chaque fois qu'un vers prend forme dans son esprit et qu'il s'approche de ses lèvres cherchant à sortir, il doit le refouler et l'écrire plutôt sur les feuilles qui resteront au secret. Par ce geste, le cadî a donné naissance à un secret le mieux tenu de l'histoire des lettres, il faudrait attendre huit siècles avant que le monde découvre la sublime poésie d'Omar Khayyam, avant que ses Robâiyat ne soient vénérées comme l'une des œuvres les plus originales de tous les temps.⁹⁸

« Tu dois avoir deux visages, montrer un à la foule, l'autre à toi-même et à ton créateur, si tu veux garder tes yeux, tes oreilles et ta langue, oublie que tu as des yeux, des oreilles et une langue. »⁹⁹

C'est ainsi que Khayyam a confié ses quatrains au livre qui devient le manuscrit si renommé de Samarcande. Pour le sage poète persan, le temps est toujours doublement vécu :

« Le temps a deux visages se dit Khayyam : il a deux dimensions, la longueur est au rythme du soleil, l'épaisseur au rythme des passions »¹⁰⁰

Ce trésor a accompagné son auteur jusqu'au jour où il fût confisqué à son gardien Vartan, un ami fidèle à Omar. C'est Hassan Sabbah qui a envoyé un fidaï chercher le manuscrit de

⁹⁷ Maalouf A., «Samarcande» op. cite. cf. p. 27 & 28.

⁹⁸ Ibid. cf. p 28

⁹⁹ Ibid. p. 27.

¹⁰⁰ Idem. P.43

Khayyam à Merv. À Alamut, le rédempteur ordonna que le manuscrit de Samarcande soit vénéré, il fût orné par les artistes son coffret fût ciselé incrusté de pierreries. Il restait sous la surveillance du bibliothécaire. À l'invasion des Mongols, la forteresse des assassins choisit de se rendre, elle qui avait tenu tête à tous les envahisseurs durant cent soixante-six ans. Le prince Houlagou, petit fils de Gengis Khan, vint lui-même admirer le site, il a même trouvé dit on des provisions conservés intactes depuis l'époque d'Hassan Sabbah : N'ayant que de faibles ressources d'eau potable, Hassan Sabbah a creusé dans la montagne un réseau de citernes et de canaux pour y recueillir la pluie et l'eau de la fonte des neiges, on retrouve encore dans les ruines du château, dans la pièce où vivait Hassan, « un bassin miraculeux qui se remplit à mesure qu'on le vide, et qui ne déborde jamais. Les provisions s'enrangeaient dans des puits le vinaigre et le miel, ainsi que l'orge, la graisse, les fruits secs en quantité considérable ceci pour affaiblir les capacités d'endurance des assiégeants dans un lieu où l'hiver est rude. »¹⁰¹

Après l'invasion des Mongols, tout le monde a cru à la disparition du manuscrit lors de l'incendie de la bibliothèque d'Hassan à Alamut, mais il a été retrouvé et il suit sa trajectoire dans l'espace.

*« Longtemps, on pensa que le Manuscrit de Samarcande s'était, lui aussi, consumé dans le brasier d'Alamut. »*¹⁰²

Les Robaiyat de Khayyam égaré lors de l'invasion des Mongoles et retrouvé quelques siècles plus tard sont suivis dans leur voyage par le narrateur Benjamin Omar Lesage. L'histoire du manuscrit de Khayyam nous permet de voguer dans l'espace tantôt oriental (La Perse), tantôt Occidental (l'Angleterre et la France.). Profitant de ce voyage le narrateur marque un arrêt pour plusieurs réflexions.

Le profit que l'on peut tirer du voyage du fameux manuscrit est la connaissance des différents espaces et des hommes aussi différents, mais aussi la connaissance de son être à travers l'autre, cet autre qui devient le miroir où se mire le moi caché. Ce voyage a lieu dans l'espace profond de l'être là où l'écho du dedans est en parfaite harmonie avec le monde dû dehors.

101 Idem. p. 170.

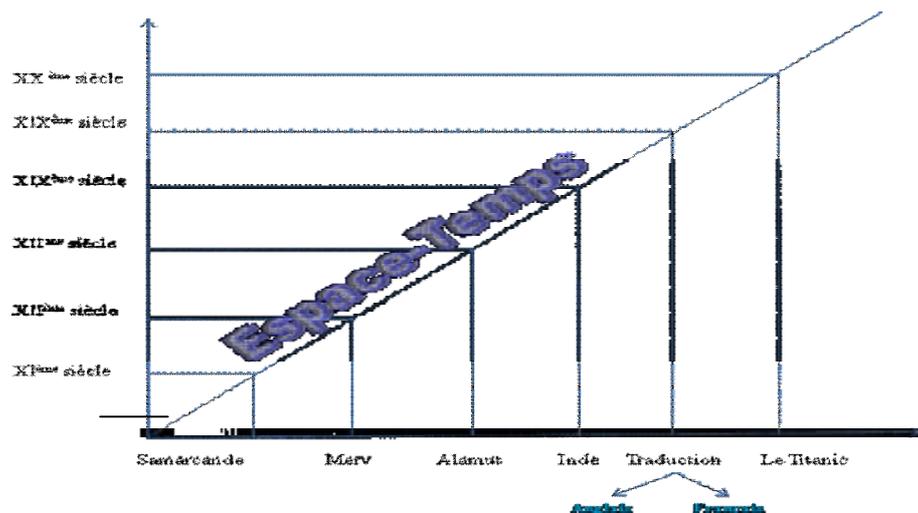
102 Ibid. p. 195.

Après un long sommeil, le manuscrit se trouve entre les mains de Djamaleddine. Le narrateur nous ramène peu à peu à notre siècle, nous voici au dix neuvième siècle, précisément en en 1867, date de la traduction des quatrains de Khayyam, du Perse par Le Français J.B. Nicolas.

Mille huit cent soixante-huit est l'année de l'édition de la traduction en anglais de l'œuvre par Edward Fitzgerald « the Rubaiyat of Omar Khayyâm ».

Omar Khayyam pénètre l'occident à travers la sagesse gravée dans son manuscrit.

Dans la courbe ci-dessous le parcours du manuscrit est tracé, chaque escale est déterminée dans l'espace/temps, le but de cette analyse est de lever le voile sur l'importance du manuscrit à travers le temps et à travers l'espace, comme un trésor il loge dans un coffret garni et ciselé et sa valeur s'éternise. Il renferme la sagesse immanente des quatrains, mais aussi la chronique relatant l'histoire de son ère. Les vers libres ont pris des ailes pour gagner l'Amérique où se formait le cercle omarien. Le personnage narrateur porte le prénom du sage persan poète Omar. Le parcours du manuscrit se poursuit dans l'espace du dehors (espace géographique), mais il a lieu aussi dans le plus profond de l'être. Au-delà de l'érudition, le lecteur découvre et prend connaissance de l'Orient et de l'Occident ainsi que de l'interaction qui s'en suit. Les siècles sont ainsi dressés dans un face à face pour laisser apparaître les révolutions, les guerres, les invasions, les constructions, mais aussi les destructions. Ceci afin d'acquérir la sagesse tant désirée par le romancier.



Le parcours du manuscrit d'Omar Khayyam

La découverte de l'espace est propre à chaque escale de la trajectoire du manuscrit. À Samarcande le manuscrit a vu le jour, son auteur est présenté à la cour des Seldjoukide et il est soutenu par son protecteur Nizam el Moulk. La ville de Merv témoigne de l'enlèvement du livre de Khayyam, c'est le vieux de la montagne, Hassan Sabbah qui a ordonné sa prise. Des siècles après c'est les traducteurs français Renan et l'Anglais Fitzgerald qui en prennent possession. Puis c'est Mirza Réza qui l'a offert à Djamaledine lors de son séjour en Inde, et c'est dans sa Perse d'origine que le manuscrit est égaré puis retrouvé pour être embarqué sur le « Titanic ».

Ainsi, Maalouf nous donne à voir tout le XI^{ème} siècle à partir du coffret qui contient les quatrains de Khayyam : dans le coffret sont les choses inoubliables : le passé, le présent et l'avenir sont là, condensés, le coffret est donc la mémoire du temps, il l'emprisonne pour le préserver de l'oubli, puis ce coffret révèle ce temps enfoui à d'autres générations pour leur permettre la découverte des ères passées. En fait, cet objet représente le corps, la matière, tandis que le manuscrit est l'âme, qui bien qu'emprisonnée pendant plusieurs siècles, réussie à illuminer d'autres espaces, dans un autre temps.

« Les beaux objets réalisés d'une main heureuse sont tout naturellement « continués » par la rêverie du poète »¹⁰³

Les quatrains sont écrits de la main de Khayyam et ils sont revalorisés par les traducteurs orientalistes occidentaux, l'anglais Fitzgerald et le Français Renan ainsi que le romancier Amin Maalouf.

Le manuscrit d'Omar Khayyam est « un lieu caché dans le coffret qui tutoie un lieu caché dans l'homme »,¹⁰⁴ dans la mesure où le voyage du manuscrit dans les espaces multiples ne manque pas de pénétrer dans les labyrinthes du moi caché.

Le manuscrit est parti de l'Orient pour être traduit en Occident. C'est grâce à ce voyage que Khayyam est connu dans les contrées si lointaines de son pays.

D'autre part, Le voyage s'effectue tantôt de l'Occident vers l'Orient par le narrateur Benjamin O. Lesage ainsi que Léon l'Africain, tantôt dans le sens contraire (itinéraire de Jamal Eddine El Afghani.)

103 Cf. Bachelard, «La poétique de l'espace», P U F, Paris, 1978, p.88.

104 Idem. p. 91

1.1. Benjamin O. Lesage décrit l'Orient dans « Samarcande »

Le voyage de Benjamin prend forme dans la fiction, ce personnage est le narrateur omniprésent qui relate le passé, il nous présente l'Histoire réelle datée, et les personnages qu'il décrit, de temps à autre, il leur cède la parole pour narrer quelques passages du récit. Il voyage à sa guise dévoilant l'espace par les descriptions précises, il ne manque pas de tisser les éléments du discours, rien n'est gratuit dans le texte. Après la trajectoire tracée dans l'espace par le manuscrit de Khayyam, Benjamin pénètre les contrées orientale et occidentale pour nous faire découvrir leur interaction. Les deux pôles ne peuvent se séparer, l'un dépend de l'autre, leur différence pourrait être un enrichissement pourvu qu'elle soit bien respectée.

Benjamin O. Lesage nous relate l'Histoire de la Perse, il assiste au réveil de l'Orient à travers la démocratie naissante. Le premier parlement de l'histoire de la Perse se réunit.

Le clergé est divisé. Une partie rejetait tout ce qui venait d'Europe, idée même de démocratie, de parlement et de modernité. Pourquoi disaient-ils, aurions nous besoin d'une constitution puisque nous avons le coran ? » Ce à quoi les modernes répondaient que le livre avait laissé aux hommes le soin de se gouverner démocratiquement puisqu'il y était dit : « Que vos affaires se règlent par concertation entre vous. »¹⁰⁵

Néanmoins, les mollahs sont venus en majorité pour mettre fin à l'arbitraire royal. Ils comparaient leur acte à l'émigration du prophète vers Médine, et les souffrances du peuple à celle d'Hussein le fils de l'Imam Ali. Les pleurs suivis des flagellations et des lamentations remémoraient la perte d'Hussein, de soi-même et de la Perse.

Baskerville, étudiant américain de Princeton dans le New Jersey a la conviction qu'en ce début du siècle, si l'Orient ne parvient pas à se réveiller, bientôt l'occident ne pourra plus dormir.¹⁰⁶

Baskerville se déplace en Perse pour enseigner au sein de la mission et là il s'adapte parfaitement à la vie des Perses au point de partager avec eux la cérémonie funèbre pour commémorer la mort de Hussein le fils de l'imam Ali et petit fils du prophète. À ce sujet, il remarque que quand il est arrivé dans ce pays, il ne parvenait pas à comprendre que de grands messieurs sanglotent et s'affligent pour un meurtre commis il y a mille deux cents ans, et par

¹⁰⁵. (Ceux) qui répondent à l'appel de leur Seigneur ; accomplissent la Salat, se consultent entre eux à propos de leurs affaires, dépensent de ce que nous leur attribuons. As-Sura (la consultation) al aya N° 38Le Saint Coran, traduction en langue française du sens de ses versets. P ; 487 Présidence Générales des recherches islamiques El Medina.

¹⁰⁶ A. Maalouf «Samarcande» op. cite. cf. P 277.

la suite, il a compris que si les Persans vivent dans le passé, c'est parce que le passé est leur patrie, parce que le présent ne leur appartient pas.¹⁰⁷

Baskerville semble bien comprendre la situation de la Perse. « Tout ce que pour nous est symbole de vie moderne, d'expansion libératrice de l'homme, est pour eux symbole de domination étrangère : Les routes c'est la Russie, le rail, le télégraphe, la banque c'est l'Angleterre, la poste c'est l'Autriche Hongrie. »

Il a donc découvert que la modernité vue par les Persans est avilie puisqu'elle détient leur liberté dans la mesure où ils restent sous le joug des Occidentaux qui la gère. En résumé, c'est l'Orient archaïque qui reste sous le joug de l'Occident moderne. Dans un autre temps, celui de Khayyam, la Perse était gouvernée par les Seldjoukides Turcs, la voici sous l'emprise des différents pays Européens. C'est pourquoi Djamaledine veut lui rendre sa propre appartenance.

Baskerville, l'instituteur à la mission presbytérienne d'Amérique a pleuré sur l'Imam Hussein ; ceci agacé non seulement son compatriote Benjamin, mais aussi les chefs religieux qui préfère que les étrangers doivent ressembler à des étrangers.¹⁰⁸

Il est soupçonné d'être un « fils d'Adam » c'est-à-dire un membre des sociétés secrètes. Il s'habille à la manière des Perses, il se nourrit de polow et salue dans le dialecte du pays, et il se lance dans le combat politique, encourage la constitution et ses élèves critiquent les Russes, les Anglais, le shah et les mollahs. Ceci pousse les chefs religieux à réclamer son départ ou bien la fermeture de la mission américaine¹⁰⁹

« Quand on m'a vu pleurer, quand on m'a vu quitter ma souveraine indifférence d'étranger, on est venu me dire sur un ton de confiance qu'il ne sert à rien de pleurer, que la Perse n'a pas besoin de pleureurs supplémentaires et que le mieux que je puisse faire, c'est de prodiguer aux fils de Tabriz l'enseignement adéquat. »

Seulement s'il n'avait pas pleuré, personne ne serait venu lui parler, et on ne l'aurait pas laissé dire aux élèves (persans) que ce Shah était pourri, et que les chefs religieux de Tabriz ne valent guère mieux :

¹⁰⁷ Ibid Cf. p 287.

¹⁰⁸ Ibid. cf. p. 288.

¹⁰⁹ Ibid. cf. p. 282.

« Oui, j'ai dit cela, moi le jeune américain sans barbe, moi l'instituteur de l'école de la mission presbytérienne. J'ai fustigé couronne et turban, et mes élèves m'ont donné raison, et leurs parents aussi. Seul le révérend était outré »¹¹⁰

Il a même réussi à leur parler de Khayyam, leur disant que des millions d'Américains et d'Européens avaient fait de ses Robaïyat leur livre de chevet. Il leur fait apprendre par cœur des vers traduits par Fitzgerald. Le lendemain, le grand-père de l'un d'eux, ému de ce que son petit fils lui a rapporté dit au jeune instituteur :

« Nous aussi nous respectons beaucoup les poètes américains »¹¹¹

Tout d'abord, Baskerville (l'Américain) a cherché à ressembler à l'autre (Le Perse), il s'associe à une culture autre que la sienne, il a gagné pour cela la confiance de certains Persans, et par la suite il a réussi à diffuser un enseignement propre aux idées de son pays. Benjamin remarque que *« Dans les villes d'Orient, on cherche les couleurs du présent et l'ombre du passé. »* Le mythe est donc partie présente dans la vie des Perses. Dans cette contrée si loin de l'Occident se trouve une mission religieuse presbytérienne. Ceci pour la part américaine, tandis que la Russie, sous le régime du Tsar ne veut pas d'une démocratie à ses frontières. Et l'Angleterre ne veut pas que les Persans se gouvernent comme des adultes cela donnerait des idées aux indiens pour acquérir leur indépendance

Le narrateur américain, Benjamin O. Lesage nous révèle les secrets de l'Orient, en effet, tout en suivant l'itinéraire du manuscrit de Khayyam, il découvre la Perse avec sa culture, sa langue et sa politique, un monde si différent du sien. Benjamin entreprend ce long voyage tout en remontant le temps pour arriver au vingtième siècle. Il rebrousse chemin pour atteindre son pays natal, avec le manuscrit de Khayyam dans ses bagages et se trouve parmi les rescapés du « Titanic ». En Orient, Benjamin s'y rend d'abord à travers l'Histoire (le XI^{ème} Siècle), il prend les repères du manuscrit. Puis il s'y rend au vingtième siècle cette fois il est en possession des Robaïyat tant cherchées, ainsi le lecteur vit l'espace de deux siècles ; l'ère des Seldjoukides et celle du Titanic ; les rencontres sont multiples, celles-ci ont permis la reconnaissance de l'autre, la citation suivante nous le prouve :

« Pour Omar, la vie est différente, elle est plaisir de la science et science du plaisir¹¹². (...) La nuit il se rend à l'observatoire, il n'a qu'un jardin à traverser pour

¹¹⁰ Ibid. p. 289.

¹¹¹ Ibid.

se retrouver au milieu des instruments qu'il chérit et qu'il caresse, qu'il huile et astique de sa propre main. (...) Les trois premières années de son séjour ont été consacrées à l'observatoire d'Ispahan, il en a supervisé la construction, la fabrication du matériel, surtout il a mis en place un nouveau calendrier inauguré en pompe le premier jour de Favardin, 458, le 21 mars 1079. (...) c'est dire que Khayyam alors âgé de trente-trois ans, est un personnage renommé et respecté. »¹¹³

Khayyam a marqué, non seulement son siècle, mais plusieurs autres après sa mort. Son érudition est renommée. Le manuscrit fait escale en France et en Angleterre. Les dates sont fixées, en 1851 le roi Napoléon II en personne avait ordonné la publication du manuscrit. L'algèbre de Khayyam qui a été également publié en 1859 ; le poète britannique a publié la traduction de soixante-quinze quatrains en deux cent cinquante exemplaires. Après la découverte du manuscrit par deux critiques, les Robaïyat ont pris une valeur en Angleterre, à Paris Nicolas publie sa traduction, Théophile Gautier salue dans le « Moniteur universel »

« La liberté absolue d'esprit que les plus hardis penseurs modernes égalent à peine. Toutes les images de l'Orient se trouvent rassemblées autour du nom de Khayyam. »¹¹⁴

C'est grâce à la traduction que le père et la mère de Benjamin Omar Lesage ont pris connaissance des quatrains de poète persan :

« Cette lecture comme ayant rapproché mon père et ma mère (...) Le jour où ils parlèrent mariage, ils se promirent d'appeler leur premier fils Omar. »¹¹⁵

Lorsque Benjamin naquit le premier mars mille huit cent soixante-treize, ses parents réservent la seconde place au prénom Omar « Benjamin Omar Lesage. »

Dans cette escale du manuscrit, c'est l'image positive de l'orient qui est dévoilée.

Issu de la fiction, le narrateur se présente avec ses parents tout en nous dévoilant l'histoire du manuscrit qui appartient à la réalité, sa traduction, son édition ainsi que la critique de cette œuvre. C'est le passage de l'esprit oriental (XI^{ème} siècle) vers l'Occident à l'ère de la traduction (XVII^{ème} siècle.)

112 Note : Le chiasme «plaisir de la science et science du plaisir» :(nom - nom + nom -nom), présente un croisement de sens.

113 Maalouf A., «Samarcande», Lattès, Paris. 1988. 376 pages, p. 114.

¹¹⁴ Idem. Cf. p. 205.

¹¹⁵ Ibid. p 204.

1.2. Le voyage du manuscrit entre l'Orient (La Perse et l'Inde) et l'Occident (l'Angleterre et la France.)

Le narrateur Lesage nous fait voguer à sa guise dans l'espace de quelques pages d'écriture, de l'Amérique son continent natal vers l'Angleterre et la France, puis vers l'Inde

Rochefort, un ancien député Français, a eu la chance de rencontrer Djamaleddine, ce dernier lui a montré l'ouvrage qu'on appelait « Le manuscrit de Samarcande. »

Le manuscrit passe entre les mains d'un personnage à un autre, à la manière des mille et une nuits.

Djamaleddine surgit comme un ressuscité pour témoigner de la présence du manuscrit, il l'a reçu en Inde, il lui a été offert par Mirza, natif de Kirman en Perse, ancien marchand au bazar de Téhéran. Le déplacement du manuscrit semble être un prétexte pour dévoiler les secrets de chaque espace, l'histoire du livre de Samarcande semble joindre l'Orient à l'Occident.

Djamaleddine a perdu le manuscrit lors de son expulsion du sanctuaire, aux environs de Téhéran, des soldats sont venus le dépouiller de tout ce qu'il possédait. Djamaleddine avait écrit une lettre à un chef religieux persan lui demandant d'user de son pouvoir pour empêcher le monarque de brader aux infidèles les biens des musulmans ; le pontife a fait circuler une proclamation « *Toute personne qui consommerait du tabac est en état de rébellion contre l'imam du temps.* » Plus aucun persan n'avait allumé la moindre cigarette, les marchands de tabac fermèrent boutique. Le boycottage s'accompagne de manifestation dans les différentes villes de la Perse, ce qui explique l'arrêt du maître qui dû s'exiler en Angleterre. Le paradoxe est que c'est ce pays était le fournisseur du tabac.

Le monarque avait écrit une lettre à lord Salisbury :

*« Nous avons expulsé cet homme parce qu'il agissait contre les intérêts de l'Angleterre, et où va-t-il se réfugier ? À Londres. » Officiellement on avait répondu au Shah que la Grande-Bretagne était un pays libre et qu'aucune loi ne pouvait être invoquée pour empêcher un homme de s'exprimer. »*¹¹⁶

¹¹⁶ Ibid. p. 217.

Ceci nous montre clairement la différence existant entre l'Orient et l'Occident ; la liberté d'expression est permise en Angleterre, au moment où elle est interdite en Perse. Le manuscrit, offert par Mirza a accompagné Djamaledine en Angleterre, en France, en Allemagne, en Russie, puis en Perse où il est égaré.

Le cheikh a des disciples même dans l'entourage du monarque l'ambassadeur de Perse à Bakou et le ministre des Postes qui diffuse le journal du maître. Ce dernier demande à Benjamin d'aller voir Fazel ainsi que Chirine, la petite fille du Shah qu'il avait croisée chez lui, pour lui venir en aide pour retrouver le manuscrit.

Pour cela Benjamin décide de se mettre au Persan. Il découvre le rapprochement de la langue perse (Indo-européenne) à sa propre langue : pedar, modar, brodar, dokhtar, pour father, mother, brother, daughter, ainsi le nom de Dieu est plus proche de l'Allemand Gott et l'anglais God. Il découvre en outre les châles de Kirman, les soieries de Mazanderan, les sangsues et les tuyaux de pipe en bois de cerisier. Lesage fût reçu par le consul de Perse à Bakou qui après avoir lu la lettre de Djamaledine l'invite chez lui, Lesage continue son chemin vers Téhéran en passant par le port d'Enzeli.

Voici un occidental, Benjamin O. Lesage qui croise le chemin de l'Orient ; le premier se dirige vers l'Orient, le deuxième s'oriente vers le nord, vers l'Occident. Chacun d'eux raconte et se raconte, mais aussi il découvre et se découvre. Djamaledine marque un respect devant la valeur et la considération que portent les Occidentaux à chacun de leurs citoyens ; à ce sujet il nous confie :

« Si j'avais la nationalité des États-Unis, de la France, de l'Autriche Hongrie, sans parler de la Russie, de l'Angleterre, mon consul serait entré sans frapper dans le bureau du grand vizir et il aurait obtenu ma liberté dans la demi-heure. »¹¹⁷

Il ne manque pas de nous relater l'histoire de Mirza qui venait d'ouvrir un commerce d'habits lorsque le fils du Shah lui prend des châles et des fourrures pour une somme de onze cents Tourments (environ mille dollars), mais quand Mirza Reza se présenta pour être payé, il fût insulté et battu. Mirza constate qu'il ne peut gagner honnêtement sa vie dans son pays. Il alla rejoindre le maître Djamaledine à Calcutta, furieux contre cette injustice.¹¹⁸

¹¹⁷ Ibid. p. 223.

¹¹⁸ Ibid. cf. p. 225.

Les différents voyages ont permis au maître de jauger la valeur de l'humain dans les différents espaces. Il constate que la chambre obscure où il vécut à Paris s'ouvrait sur le vaste monde, sa voix était entendue d'Est en Ouest, alors qu'en Perse il était à l'étroit malgré l'espace très vaste qui lui était consacré. Ce personnage était lui aussi très ouvert au monde. Il se dresse contre l'obscurantisme et l'injustice, il consacra toute sa vie à propager la liberté d'expression. Il demeure l'exilé dans son pays, mais aussi dans celui des autres.

*« Ne suis-je pas l'invité officiel d'Abdel Hamid, sultan et calife ? Ne m'a-t-il pas envoyé lettre sur lettre, me reprochant comme l'avait fait le Shah de passer ma vie parmi les infidèles ? J'aurais dû me contenter de lui répondre : si vous n'aviez pas transformé nos beaux pays en prison, nous n'aurions pas besoin de trouver refuge auprès des Européens. »*¹¹⁹

Aussi bien le monarque Turc Abdel Hamid que le Shah Perse, montrent de l'intérêt à Djamaledine, mais il se sent muselé, ils l'empêchent de s'exprimer librement, c'est pour cette raison qu'il préfère s'installer en Occident.

II. LE VOYAGE DES PERSONNAGES À TRAVERS LES VICISSITUDES DE L'HISTOIRE ET DE LA PENSÉE.

Maalouf a vraisemblablement effectué un voyage d'exploration à travers l'Histoire et les civilisations, ses inspirations littéraires sont multiples, il semble puiser dans les sources littéraires lointaines pour dénoncer l'absurdité des conflits passés et présents. Le romancier se laisse convaincre de la nécessité du dialogue à ouvrir pour installer des passerelles entre les différentes cultures. Il émet le message de la paix et de l'harmonie que prônent ses personnages, en l'occurrence Mani dans « Les jardins de lumière. » Mais, la paix et l'harmonie exigent la réconciliation et la tolérance. Le romancier tend vers la quête de l'idéal : dans son œuvre, les cultures gréco-latines, judéo-chrétiennes et musulmanes ont servi de soubassement au récit. Il puise dans ces trois sources la sève essentielle et ne manque pas de butiner, dans les textes fondateurs pour construire le sien.

« Autour de la Méditerranée se côtoient et se confrontent, depuis des siècles, deux espaces de civilisation, l'un au nord, l'autre au sud et à l'est (...) il n'est jamais inutile de rappeler que tout a un commencement, un déroulement et, à terme une fin. À l'époque romaine, toutes ces contrées, devenues depuis chrétiennes, musulmanes

¹¹⁹ Ibid. p. 223.

*ou juives, appartenait au même empire ; la Syrie n'était pas moins romaine, que la Gaule, et l'Afrique du Nord était assurément, du point de vue culturel, bien plus gréco-romaine que l'Europe du Nord. (...) Le christianisme devient ensuite la religion officielle de l'Empire romain. »*¹²⁰

Le romancier fait le tour d'horizon de la Méditerranée, il n'oublie pas de citer ensuite Byzance, la capitale d'Orient qui a pu survivre pendant un millier d'années. Avec la disparition de l'empire romain, bien des peuples se trouvèrent libre. Le temps où la Méditerranée était réunie sous l'égide d'un seul souverain est révolu. Cinq cents ans plus tard, l'Islam est révélé hors des limites de l'empire romain, mais pas si loin ; la Mecque était reliée par des caravanes aux cités romaines telles Damas ou Palmyre et l'empire iranien sassanide, rival des Romains. Le vide a permis aux tribus germaniques de se répandre dans les territoires qui deviendront plus tard la Saxe ou le royaume des Francs. Ce vide permis aussi aux Arabes de constituer un immense territoire allant de l'Espagne jusqu'aux Indes sans excès de violence gratuite.¹²¹

C'est dans la profondeur de l'Histoire que le voyage s'effectue. Ce qui précède nous permet de visiter plusieurs contrées à travers le temps passé. Aller à la source des événements du passé nous éclaire sur le déroulement de l'Histoire contemporaine. À partir du passé, le Romancier cherche à dégager une réflexion sur le monde actuel. Il ne s'arrête nullement sur l'image de la nostalgie ou de la fascination, mais il dresse le présent et le passé dans un vis-à-vis que marquent des dates comme des éclairs (quarante années dans le roman « Léon l'Africain » de l'époque médiévale. Mais aussi l'ère du « Titanic » et celle de Khayyam dans le roman « Samarcande ». Deux siècles, le douzième siècle (Histoire rapportée) et le vingtième : (Histoire vécue) unis dans le même livre, deux voyages s'effectuent, celui du Titanic et celui du manuscrit. Le voyage du Titanic est interrompu par son naufrage dans la nuit du 14 au 15 avril 1912.

Entre immersion et émergence, le manuscrit de Khayyam (qui a pourtant sombré dans l'Océan Atlantique en même temps que le paquebot) a surgi par l'effet de la fiction pour survivre à son auteur, Maalouf a pu joindre deux buts ; celui qui permet de promener le lecteur à travers l'espace/temps, un long voyage qui se réalise dans un va-et-vient entre l'Orient et l'Occident (espace) d'une part et entre les deux siècles (temps), celui du manuscrit

¹²⁰ Maalouf A. «*Les identités meurtrières.*» Paris, Grasset, 1998. 210 p, p. 73.

¹²¹ Ibid. cf. p.74 &75;

et celui du Titanic. Mais surtout, il nous donne l'impression de pénétrer dans la profondeur de l'être du personnage, exilé par les siens et qui retrouve dans l'œuvre l'image qu'il mérite pour son érudition. Nous avons pour exemple Omar Khayyam connu par ses quatrains, mais aussi par ses études des astres et des chiffres. Le romancier a eu le talent de joindre dans son œuvre deux personnages malgré le grand écart des siècles qui les séparent, il s'agit d'Omar Khayyam et Djamaledine, le manuscrit du sage poète persan (XI^{ème} siècle) passe entre les mains du leader oriental (XIX^{ème} Siècle.)

III. LE VOYAGE DANS LA DIMENSION DU MOI.

D'une part, l'itinéraire tracé par le voyage sur la carte géographique (espace) est bien inscrit dans le temps (l'Histoire), d'autre part, le voyage effectue tout un travail sur l'homme, dans la mesure où il lui permet d'observer le monde, de découvrir, de connaître d'autres espaces, des écritures différentes et d'autres hommes dans leur différence. Ceci produit un changement quant à sa façon d'être et de devenir. Nous pouvons dire que l'homme s'instruit en se projetant dans le miroir de l'autre pour forger son moi.

Dans l'autobiographie romancée « Léon l'Africain », le voyage vers Tombouctou a permis à Hassan d'acquérir des expériences uniques ; ceci a approfondi son émancipation. Il a accompagné son oncle alors ambassadeur du Maroc. Pour ne pas dévier sa route au cours de ce long voyage, ce dernier délègue son neveu pour le représenter. Hassan avait dix-sept ans.

« Je me voyais donc subitement investi d'une ambassade, moi qui n'avait pas encore achevé ma dix-septième année. Mon oncle me fit accompagner de deux cavaliers et me munit de quelques cadeaux que je devais offrir en son nom à cet aimable seigneur : une paire d'étriers ornés à la façon mauresque, une paire de superbes éperons, une paire de cordons de soie tressés de fil d'or, l'un violet l'autre azur, un livre à reliure neuve contant la vie des saints personnages d'Afrique, ainsi qu'un poème d'éloge. Le voyage dura quatre jours, que je mis à profit pour écrire à mon tour, quelques vers en l'honneur de mon hôte. »¹²²

Le déplacement de Fès vers Tombouctou est une épreuve très dure ; il s'effectue en grande partie dans le désert : *« Même si j'étais plus éloquent, même si ma plume était plus docile, j'aurais été incapable de décrire ce que l'on ressent quand, après des semaines de traversée épuisantes, les yeux lacérés par des vents de sable, la bouche*

122 Maalouf A., « Léon l'Africain », Paris, Lattès, 1990, 149 pages. P162.

*tuméfiée par une eau salée et tiède, le corps brûlant, sale, tordu par mille courbatures. »*¹²³

Cependant le voyage est parsemé de découvertes et de rencontres enrichissantes.

Après avoir accompli sa mission envers le seigneur d'Ouarzazate, Hassan reçoit en cadeau la première femme de sa vie, Hiba, il nous la présente dans le passage suivant :

*« Nous traversâmes un couloir jusqu'à une porte basse qui nous mena vers une petite cour, au milieu un cheval beau, mais petit, monté par une superbe cavalière brune au visage découvert. »*¹²⁴

Hiba accueille Hassan avec un sourire et l'accompagne jusqu'à Fès.

*« Certes au bout du désert, toutes les villes sont belles, toutes les oasis ressemblent au jardin d'Éden, mais nulle part la vie ne m'a semblé aussi souriante qu'à Tombouctou. »*¹²⁵

C'est dans cette riche oasis qu'Hassan et son oncle ont été reçus par le vassal de l'Askia Mohamed Touré roi de Gao, sa monnaie était de l'or pur et des coquillages de Perse et d'Inde. On y importait divers produits, dont le sel ainsi que les étoffes d'Europe.

« C'est le 14 juin 1504, 910 de l'hégire que ce long voyage a été entrepris pour traverser l'Atlas, Segelmesse et la Numidie pour atteindre Tombouctou. Invité par son oncle Hassan accepte de l'accompagner pour porter le message du nouveau sultan à l'Askia Mohamed Touré lui annonçant son accession au pouvoir et des rapports amicaux entre les deux royaumes. Une caravane digne de cette ambassade fut constituée (chameliers, guides, serviteurs, cavalier, le tout en nombre suffisant.) Le voyage a pris le départ pour une aventure au large du désert où Hassan s'engloutit bien haut à la bosse d'un chameau. Les hommes, les bêtes, l'eau, le sable et l'or ont tous la même couleur, la même valeur, la même irremplaçable futilité. »

126

La dimension du désert transforme donc toutes les valeurs l'or, l'eau, le sable ...Elle les place au même piédestal, à ce sujet le narrateur nous révèle :

123 Ibid. p. 166

124 Ibid. p.167.

125 Ibid.

126 Maalouf A. «Léon l'Africain» Paris, Lattès, 1990, 349 pages. Cf. P.154.

« L'existence de deux tombes dans la portion la plus aride de ce désert, elles sont surmontées d'une pierre sur laquelle sont gravées des inscriptions : un riche marchand torturé par la soif avait acheté à l'autre, un caravanier, une tasse d'eau à dix mille pièces d'or, après avoir fait quelques pas, le vendeur et l'acheteur s'étaient écroulés ensemble, morts de soif. »¹²⁷

Ceci prouve que premièrement : l'eau a plus de valeur que les pièces d'or, puisqu'elle est la source de la vie, deuxièmement : devant la mort tous les êtres sont égaux. Les riches comme les pauvres sont fauchés par elle.

1. L'interaction entre le texte et la profondeur du « moi »

« Le moi qui s'implique dans un roman n'est pas un sujet vide, mais un individu constitué, résultat d'un vécu dont la donnée est forcément modifiée par le rapport au texte. Lire, remarque Iser à la suite de Dewey, constitue à sa manière, un événement « dans la mesure où en lisant un texte de fiction, une interaction s'établit entre le texte en moi présent et mon expérience repoussée dans le passé dans la mesure où cette interaction met en jeu deux processus solidaires : le bouleversement du statut de l'expérience nouvelle, la compréhension du texte n'est pas un processus passif d'acceptation, mais bien une réponse productive à une différence vécue.

Dès lors la lecture ne peut être réduite à une évasion, un divertissement en marge de l'existence : elle contribue à structurer la personnalité. L'interaction texte lecteur, qui fait de la lecture un vécu, s'organise essentiellement autour des personnages.
»¹²⁸

Les événements qui émanent du texte marquent le lecteur. Ce dernier s'imprègne de l'expérience que lui apporte la lecture « une réponse productive. »

Le déplacement d'un pays à l'autre ou d'un continent à l'autre brise les frontières non seulement géographique, mais aussi celles installées au plus profond de l'être par les préjugés.

Barthes nous dit :

127 Maalouf A., *Léon l'Africain* «., Paris, Lattès, 1990, 3349pages Cf. p. 165

¹²⁸ Iser W. «L'acte de la lecture –théorie de l'effet esthétique», trad. Français, Bruxelles, Pierre Mardaga. Coll. «Philosophie du langage», 1985, p.241. in Jouve V. «*L'effet personnage dans le roman*, Puf, 2004, Paris, 271 P. p. 195.

« Pour rencontrer cet étranger, je sors en quelque sorte de mon esprit, je m'excentre afin de constituer avec lui un espace de jeu. Un jeu érotique (...) J'échange l'apparition de l'étranger devant moi et moi contre l'émergence de cette énergie »

129

Il faut donc sortir de l'espace du « je » de l'égo pour entrer dans l'espace du « tu », miroir du « je ».

Pour Tahar Benjelloun : *« l'autre en face, l'être qu'on aime est non seulement un miroir qui réfléchit, c'est aussi l'autre soi-même rêvé. »*¹³⁰

Dans les deux citations, « l'autre » n'est que soi-même, il est le miroir de soi. Le miroir permet donc le dédoublement, se diviser pour se découvrir.

Amin Maalouf nous dévoile l'espace qui a une influence sur l'homme, il nous dévoile également l'homme qui a une influence sur l'espace. Le voyage favorise les rencontres. D'un point à l'autre de la terre, les hommes se déplacent. Les caravanes, les chevaux et les navires ont charrié des voyageurs qui ont atteint des contrées parfois très lointaines, tantôt pour l'exil, tantôt pour le commerce en Asie (la route de la soie), en Afrique (le commerce du sel et des livres), mais aussi pour des guerres. Les ruines témoignent du passage des différentes civilisations. Les générations se succèdent dans un monde interdépendant. La visite du monde élargie le champ visionnel du voyageur qui découvre les vérités des différentes cultures. Ceci lui sert de miroir pour dévoiler les secrets du moi caché. Les convergences aussi bien que les divergences servent à la connaissance de soi et la reconnaissance de l'autre.

Il semble que les personnages voyagent pour atteindre un but, mais au bout du chemin ils s'aperçoivent que c'est à la quête de soi qu'ils ont abouti. Après avoir relaté l'histoire du manuscrit de Khayyam au XI^{ème} siècle, Benjamin O. Lesage entre en scène pour nous présenter le XX^{ème} siècle. Il devient le personnage principal, il voyage pour atteindre l'Orient dans le but de retrouver les quatrains du sage poète persan. Ce qui importe dans le roman c'est le voyage qui forge le personnage. Les pérégrinations ne se font pas sans obstacle, les rencontres enrichissent le voyageur jusqu'à la transformation de son être. Les découvertes se multiplient pour présenter le miroir réflecteur qui révèle l'image de soi et celle de l'autre. Le romancier met à nu la sagesse de l'homme, mais aussi sa férocité. Entre l'époque de Khayyam (XI^{ème} siècle) relatée et celle vécue par le narrateur Benjamin Omar Lesage au

129 Barthes R. in «Figure de l'étranger», Denoël, Mayenne, 1987, 214 pages, p 75. Sur la couverture.

¹³⁰.Benjelloun T. «Eloge de l'amitié.» (En ligne) : www.evenne.fr/livre Consulté le 10. 09. 2008

(XX^{ème} siècle) que de ressemblances s'accumulent : les guerres persistent, l'arrogance toujours présente laisse certains pays d'Orient dans l'obscurantisme.

Le voyage s'effectue par l'homme à travers l'espace/temps. Ceci lui permet d'observer, de découvrir et d'apprendre, le voyage est par conséquent instructif. En outre, la rencontre de l'autre permet la connaissance de soi dans la mesure où l'un découvre la différence de l'autre.

Certains voyages se font entre un aller et un retour, mais d'autres tendent à l'exil dans un aller simple. Dans le premier cas, le voyageur revient muni d'une sagesse acquise dans le pays de l'autre, après avoir pris connaissance de l'autre culture qui est différente de la sienne. Dans le deuxième cas, il préserve sa culture de l'oubli sans pour autant nier celle des autres.

Les voyages parsèment le texte. Dans les escales il y a lieu d'expérience et de découverte. Le voyage du manuscrit sur le « Titanic » et le périple de Baldassare ne sont que des prétextes pour mener le lecteur dans les méandres de l'Histoire qui garde dans ses vicissitudes l'exploit de certains personnages historiques. Ainsi, les strates de l'espace géographique révélateur de l'antiquité gardent jalousement les ruines qui témoignent du passage dans le monde des différentes civilisations se succédant l'une après l'autre (l'ère du Titanic, celle du manuscrit de Khayyam ou bien encore celle de l'Andalousie, et bien d'autres.)

L'écriture d'Amin Maalouf contient de l'érudition ; plusieurs noms apparaissent : Avicenne, Omar Khayyam, Léon l'Africain, Alexandre le Grand, Marco Polo Machiavel...

C'est grâce au voyage que l'interaction entre en mouvement dans l'œuvre.

L'exemple le plus important est celui des croisades, certes les deux pôles oriental et occidental se confrontent et s'enlisent dans une guerre de deux cents ans, mais cela n'empêche pas la découverte de certaines pratiques orientales par les croisés (la médecine et autres), mais aussi l'ordre institutionnel de la manière occidentale de gouverner qui est observé par les orientaux.

Les personnages sillonnent le monde pour des raisons différentes :

- a) Dans « **Les croisades vues par les Arabes** » les croisés se déplacent en masse de l'Occident vers l'Orient, accompagnés parfois même de leurs monarques pour des raisons religieuses ; atteindre le Saint Sépulcre et délivrer la terre sainte des mains des infidèles. Les résultats sont tout autre, dans cet essai, Maalouf décrit les deux camps et il s'intéresse à l'effet de leur rencontre, à l'arrivée des croisés, la culture orientale était

basée sur les sciences, le christianisme et l'islam se côtoient sans heurt dans cette contrée, mais les rivalités des princes et les conflits qui s'en suivent ont participé à l'affaiblissement des états orientaux jusqu'à l'arrivée de Saladin. Tandis que les chevaliers occidentaux ne manquaient pas d'organisation, ils sont arrivés à installer leur institution pour gérer l'espace et instaurer leur loi tout en respectant les gouverneurs.

- b) Dans « *Léon l'Africain* », Hassan voyage depuis l'âge de trois ans, c'est par la traversée de la mer méditerranée qu'a commencé son aventure ; il est arrivé à Fès avec sa famille. À dix-sept ans, il s'aventure dans le désert pour accompagner son oncle dans une ambassade à Tombouctou, les difficultés qu'il a rencontrées au cours de cette mission ont formé sa personne et les personnes qu'il a rencontrées ont enrichi son savoir. Il revient avec Hiba, la femme qu'il a aimée jusqu'au dernier souffle. C'est en Afrique que Hassan a fait des rencontres avec les monarques de son époque ; l'Alaska Mohamed Touré de Tombouctou et le sultan du Maroc à qui il a remis le compte rendu de l'ambassade après avoir enterré son oncle sur le chemin du retour.

Hassan a joué ensuite le rôle de réconciliateur entre les habitants de Tefza et le sultan, tout en profitant du commerce fructifiant des burnous de laines prisés dans le monde entier. Il réussit donc aussi bien dans les rapports politiques avec le monarque que dans le commerce. Une deuxième mission lui est confiée par le sultan : il doit joindre le Chérif Ahmed le boiteux qui a pris l'initiative de combattre les Portugais dans le Sous au sud du pays. :

*Je devais partir quelques jours plus tard pour le Sous, afin de retrouver Ahmed. Je l'avais déjà rencontré au début de l'année pour lui transmettre le message de paix du sultan.*¹³¹

Après ses déplacements à des fins politiques, mais aussi commerciales dans le pays d'exil, il se dirige vers le Caire où il réussit un commerce fructueux, de là il se rend à la Mecque pour un pèlerinage.

Jusque-là Hassan a subi l'amertume de l'exil et de l'exclusion, les contraintes du désert, mais aussi la richesse acquise à travers le commerce en Égypte et la paix qu'il

¹³¹ Maalouf. A. «*Léon l'Africain*», Paris, Lattes, 1986. 246 p. p. 201.

est allé chercher dans la profondeur sa foi. Chaque voyage abouti à un destin qui lui est propre. Les voyages se poursuivent jusqu'à la dernière ligne du livre :

Après son retour de la Mecque Hassan fut capturé par des Siciliens, un autre voyage pour un autre destin. Le Grenadin, le Fassi se trouve malgré lui à Rome où il est appelé à changer de personne. Il est baptisé par le pape qui lui donne son nom : Léon de Médicis. Il apprend d'autres langues, dont le Turc, pour jouer le rôle d'ambassadeur du pape à Constantinople et Bougie où se trouvaient les ottomans.

Hassan a assisté à la reconquête de l'Andalousie, puis à l'invasion de son pays d'exil le Maroc par les Espagnols et les portugais, il est arrivé au Caire au moment de la défaite des Turcs. Puis à Rome c'est au moment des troubles entre la France et l'Italie d'une part et les relations houleuses entre le pape catholique et Luther qui prônait le protestantisme. Après la mort du pape, Hassan décide de retourner à Fès, pour arriver à une fin paisible. Les voyages effectués par Hassan/Léon, sont les prétextes qui nous permettent de suivre l'humanité dans les méandres de l'espace géographique, mais aussi dans le temps qui marque la planète superposant dans ses strates, la trace des différentes civilisations. En suivant le cours de la vie d'Hassan, le lecteur promène un regard sur l'époque où l'Occident était perturbé par les guerres d'extension et les conflits au sein même du christianisme et l'Orient qui changeait non sans avoir recours à des guerres fratricides, tandis que dans le Sud, l'Afrique est dévastée par les occupations espagnoles et portugaises.

- c) Dans « **Samarcande** » le prétexte du voyage est la recherche du manuscrit de Khayyam, mais en suivant la trajectoire tracée par le voyage et les escales observées pour retrouver l'œuvre du sage poète persan, c'est encore une fois l'espace intérieur de la profondeur du moi qui est révélée, tandis que dans le monde extérieur. Le voyage nous révèle l'homme avec toute son arrogance, les guerres inutiles et les oppressions qui en résultent et les pressions faites sur certains pays du Sud. Ainsi, le Tsar de Russie et les Anglais de la même époque tiennent la Perse sous leur joug en lui imposant des échanges mal répartis.
- d) Dans « **Les jardins de lumière** », Mani Hay (Mani le vivant) a changé son habit blanc pour voyager dans l'espace s'arrêtant de temps à autre pour éclairer le chemin des autres en enseignant la bonne parole qui s'ouvre sur l'amour du prochain et l'écoute

des autres quelque soit leur foi. Cette fois aussi il s'agit de la dimension que peut contenir le « moi » qui reste en interaction avec le monde extérieur.

- e) Dans « **Le rocher de Tanios** », il s'agit d'un voyage où s'inscrit l'aller sans le retour. Tanios quitte le pays après le meurtre commis en la personne du patriarche. Après avoir subi des contraintes, le fils de la belle Lamia pense à la délivrance, la solution qui lui paraît efficace est sa disparition. Le Rocher comme Tanios reste à jamais le symbole de l'exil de la terre libanaise, celle du lait, mais aussi du sang.
- f) Dans « **Le périple de Baldassare** », le héros installe un trait d'union entre deux religions : la Bible de Jean où sont annoncés l'Apocalypse, et le Coran qui compte quatre-vingt-dix-neuf noms de Dieu. Baldassare s'en va à la recherche du livre d'Abou Maher el Mazandarani qui est censé porter le mystère de l'absence du centième dans le coran, celui que l'on doit prononcer pour éviter la venue de la bête, comme l'a fait Noé (Nouh) pour sauver les siens du déluge. Mortifié d'avoir perdu cet ouvrage sans jamais être sûr de son authenticité, Baldassare poursuit les traces du chevalier de Marmontel, un émissaire du roi de France auquel il le vendit à tort. Ce long voyage qu'entreprennent Baldassare et ses quatre compagnons, dont Marta, semble périlleux sur plusieurs plans ; de prime abord, il a lieu durant l'année 1666, où on croyait éminente la fin du monde. Ensuite, le but principal de ce périple est de récupérer l'ouvrage ; seulement après un long parcours, Baldassare se rend compte que c'est Marta qu'il désire récupérer, il cherche son mari pour pouvoir l'obliger à la divorcer. Ainsi, les péripéties du voyage se compliquent surtout lorsqu'il perd Marta. Il continue le voyage pour aller à Gênes avant de s'embarquer à Londres. Après un incendie, il échappe à la mort et récupère le livre qui reste clos. Lorsqu'il retrouve à Gène dans l'espace de l'origine de ses ancêtres sans toutefois dévoiler le centième nom. Le résultat le plus frappant est que la bête qui restera à craindre est déjà là c'est celle qui le côtoie, elle se concrétise en la personne de l'homme. Cette fois encore c'est dans la profondeur de l'être que loge l'écho du bien ou du mal. (« Le paradis et l'enfer sont en toi » nous dit Khayyam.) La fin du voyage s'annonce, l'écriture prend fin, Baldassare pose sa plume après avoir entrepris une rédaction quotidienne dans un journal qui s'écrit à me sure que le voyage avance.

Est-ce pour sonner l'alarme que le romancier entreprend la reconstitution des faits historiques dont l'ampleur atteint notre ère ? Faut-il garder l'espoir de vivre en paix ?

« Le romancier reste en admiration devant l'Andalousie d'autrefois qui offre une image positive des rapports entre les trois religions monothéistes. Quand il nous parle de paix, il pense que les souffrances s'arrêteront à condition de vivre dans un environnement de liberté et de justice, où chaque être humain est apprécié à sa valeur propre non en fonction de ses appartenances. »¹³²

¹³² Cf page Web. Jureidini Rima «*Entretien avec Amin Maalouf*», La revue du Liban (en ligne) http://www.lire.fr/français/285_0064181.as page consultée le 2Août 2003,

DEUXIÈME PARTIE

LES PERSONNAGES ENTRE MYTHE ET RÉALITÉ

CHAPITRE I : PRÉSENTATION DES PERSONNAGES JUGES

IMPORTANTES DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF

Dans l'œuvre d'Amin Maalouf, sont inclus des personnages qui ont joué un rôle dans l'Histoire. Aussi bien les hommes d'État, les penseurs que les marginaux sont sollicités par l'auteur, pour pénétrer dans le monde de la fiction et y vivre une deuxième fois. Le romancier revisite l'Histoire et la projette dans le miroir du vraisemblable, mais aussi celui du monde contemporain. Les personnages sont issus de l'Orient comme de l'Occident. Nous tenterons dans un premier temps de les présenter dans les deux mondes ; celui de la fiction et celui de la réalité, pour pouvoir dans un deuxième temps analyser les raisons pour lesquelles Maalouf les a introduits dans la fiction.

Amin Maalouf questionne l'Histoire, il va donc extraire des personnages réels lorsqu'il est confronté à des situations de l'actualité, qui sont identiques à celles qui ont déjà eu lieu dans l'Histoire.

Pour démontrer cette thèse, nous allons entrer par la porte des « personnages » pour voir comment il les réécrit en vue de son projet.

Pour cela nous devons :

- Relever les principaux personnages historiques. Comment Amin Maalouf les inscrit et les installe dans la trame narrative. Certains personnages sont des actants les autres sont de types référentiels. Ils jouent un rôle dans la philosophie de l'auteur qui est celle du dialogue des civilisations.
- Voir quels sont les personnages choisis par le romancier pour assurer leur rôle dans la narration.
- Analyser le temps et l'espace des personnages

Dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes », c'est l'invasion franque des terres orientales qui est décrite. Les princes ou sultans, les guerriers sont introduits dans le récit sans doute pour reconstruire l'image de cette rencontre Est/ouest sur les terres saintes, tel qu'elle a été vécue dans le camp oriental. Nous tenterons de prendre pour exemples les principaux personnages étant donné que ceux qui sont retenus par le romancier sont trop nombreux.

I. LES PERSONNAGES HISTORIQUES ORIENTAUX DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF

1. « Les croisades vues par les Arabes ».

Dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes », c'est l'invasion franque des terres orientales qui est décrite. Les princes ou sultans, les guerriers sont introduits dans le récit sans doute pour reconstruire l'image de cette rencontre Est/Ouest sur les terres saintes, tel qu'elle a été vécue dans le camp oriental. Nous tenterons de prendre pour exemples les principaux personnages étant donné que ceux qui sont retenus par le romancier sont trop nombreux.

1.1. *Salaheddine el Ayyoubi*

Maalouf présente ce personnage avec les composantes de l'Histoire :

« Ceux qui ont connu Saladin s'attendent peu sur sa description physique. Petit, frêle, la barbe courte et régulière. Il préfère parler de son visage. De ce visage pensif et quelque peu mélancolique, qui s'illuminait soudain d'un sourire réconfortant mettant l'interlocuteur en confiance. Il était toujours affable avec ses visiteurs insistant pour les retenir à manger, les traitant avec tous les honneurs même s'ils étaient des infidèles, et satisfaisant à toutes leurs demandes. Il ne pouvait accepter que quelqu'un vienne à lui et reparte déçu. Quand certains des ses collaborateurs lui reprochent sa prodigalité, Saladin leur répond avec un sourire désinvolte : « Il est des gens pour qui l'argent n'a pas plus d'importance que le sable ». De fait, il a un mépris sincère pour la richesse et le luxe, et, lorsque les fabuleux palais des califes Fatimides tombent en sa possession, il y installe ses émirs, préférant quant à lui, demeurer dans la résidence, plus modeste, réservée aux vizirs. »¹³³

Salaheddin est nommé le roi victorieux.

« ...Saladin est convoqué au palais du souverain où il reçoit le titre d'el Malik en-Nasser, le roi victorieux, ainsi que les parures distinctives des vizirs. Un turban blanc broché d'or, une robe avec une tunique doublée d'écarlate, une épée incrustée de pierreries, une jument alezane avec une selle et une bride ornée d'or ciselé de

133 Maalouf A., 'Les croisades vues par les Arabes' J .C.Lattès, , Paris 1983, 317 p 217.

perles, et bien d'autres objets précieux. En sortant du palais, il se dirige en grand cortège vers la résidence vizirale. En quelques semaines Yousef parvient à s'imposer. Il élimine les fonctionnaires Fatimides dont le loyalisme lui parut douteux, les remplace par ses proches, écrase sévèrement une révolte au sein des troupes égyptiennes, repousse enfin en octobre 1169 une lamentable invasion franque, celle que mène Amaury. »¹³⁴

Dans les deux citations qui précèdent, Saladin figure sous deux aspects ; d'une part, il est généreux, il reste à l'écoute de tous ceux qui le sollicitent pour leur venir en aide. D'autre part, après son couronnement, il met de l'ordre dans son palais, non seulement pour s'assurer de la loyauté de ses résidents qui doivent le soutenir, mais aussi pour arrêter la révolte des Égyptiens et les invasions franques.

Dans l'histoire réelle, les témoignages historiques concernant Saladin sont nombreux, parmi eux il y a ceux qui sont retenus par Amin Maalouf qui offre au regard du lecteur l'optique controversée de l'invasion franque de l'Orient d'où le titre « Les croisades vues par les Arabes. » Pour la réalisation de cette œuvre, l'écrivain a dû se baser sur l'écriture de certains chroniqueurs arabes présentés à la fin de l'essai suivant les chapitres : le chroniqueur arabe Usama ibn Mounqidh contemporain de Saladin est

« Né en 1095, deux ans avant l'arrivée de Franjs en Syrie, mort en 1188. Un an après la reprise de Jérusalem, l'émir Oussama ibn Mounqidh occupe une place à part parmi les témoins arabes des croisades. Écrivain, diplomate, politicien, il a personnellement connu Noureddin, Saladin, Moianouddin Ounar, le roi foulque et bien d'autres. . La principale œuvre d'Oussama, son autobiographie, a été publiée à Paris en 1893 par les soins de H. Derembourg. »¹³⁵

Maalouf interpelle les historiens et les chroniqueurs arabes pour la réalisation de son œuvre .Il nous confie ce qui suit dès le début :

« Ce livre part d'une idée simple : raconter l'histoire des croisades telle qu'elles ont été vues, vécues et relatées dans » l'autre camp », c'est-à-dire du côté arabe. Son

134 Idem, p 198

135 Maalouf. Amin, 'Les croisades vue par les Arabe op cité, p 309.

contenu repose, à peu près exclusivement, sur le témoignage des historiens et chroniqueurs arabes de l'époque. »¹³⁶

Nous retrouvons dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes », la nuance de l'humanisme qui est apparente dans les deux camps malgré la guerre.

Le frère de Saladin el Adel qui gouvernait l'Égypte arma une flotte pour la lancer à la poursuite des pillards Francs agissant sous le commandement de Renaud qui ont violé les lieux saints en s'attaquant à un bateau de pèlerins qui se dirigeait vers Jeddah. Ils furent écrasés : ¹³⁷

« Saladin avait répondu en lançant plusieurs raids contre les territoires de Renaud. Mais malgré sa fureur il savait rester magnanime. En novembre 1183 par exemple, alors qu'il avait installé des catapultes autour de la citadelle de Kerak et commencé à la bombarder avec des quartiers de roc, les défenseurs lui firent dire que des noces princières se déroulaient au moment même à l'intérieur. Bien que la mariée fut la belle fille de Renaud, Saladin demande aux assiégés de lui indiquer le pavillon où allaient résider les jeunes époux et ordonne à ses hommes d'épargner le secteur. »¹³⁸

« Aux noces de Kerak, les bonnes manières n'étaient pas uniquement du côté de Saladin. La mère du jeune marié a tenu à envoyer à l'assiégeant des plats soigneusement préparés afin qu'il puisse participer lui aussi aux festivités. Le témoignage du fils de Saladin sur la bataille de Hittin a été cité par Ibn al Athir, vol IX année 583 de l'Hégire. »¹³⁹

Ce qui précède est inclus dans l'œuvre d'Amin Maalouf, le nom de Saladin est bien inscrit dans l'Histoire comme nous allons le voir ci-dessous :

Al-Malik an Nâsir Salâh ad-Dîn Yûsuf, Salaheddin ou Saladin (1138; mort le 4 mars 1193) est le premier dirigeant de la dynastie Ayyoubide, qui a régné en Égypte de 1169 à 1250 et en Syrie de 1174 à 1260. Lui-même est sultan d'Égypte de 1169 à 1193, émir de Damas de 1174 à 1193 et d'Alep de 1183 à 1193. Son Nom, el Nâsir signifie « celui qui reçoit la victoire de Dieu » et Saladin signifie « la rectitude de la Foi ». Il est connu pour avoir été le principal

¹³⁶ Idem. p.5 dans l'avant propos.

¹³⁷ Idem cf. p. 217.

¹³⁸ Idem p. 217.

¹³⁹ Maalouf A. 'Les croisades vues par les Arabes, op cité, p. 311

adversaire des Francs installés durant le dernier tiers du XII^{ème} Siècle et l'artisan de la reconquête de Jérusalem par les musulmans en 1187.

(...) Les conseillers du calife Fatimide el Adidd lui proposent de nommer Saladin comme vizir, espérant profiter de sa jeunesse et de son inexpérience. Mais, Saladin ne se laisse pas contrôler et remplace les fonctionnaires égyptiens dont le loyalisme ne semble pas à toute épreuve par ses proches...

« ...C'est encore Renaud de Châtillon qui rompt les trêves en attaquant et pillant au début de l'année 1187 une caravane dans laquelle se serait trouvé la sœur de Saladin. Saladin demande la réparation à Renaud qui refuse, puis à Guy de Lusignan qui se révèle incapable de faire obéir son vassal. Pour châtier Renaud de Châtillon et en finir avec les Francs, (...) Il part ravager la seigneurie d'Outre Jourdain. Puis il fait une incursion sur Séphorie où il défait et massacre une armée templière. Au mois de juin, il attaque et assiège Tibériade et Guy de Lusignan décide de se porter à sa rencontre pour le combattre La bataille est livrée le 14 juillet à Hittin et l'armée croisée est encerclé après une marche épuisante, et assoiffée est anéantie. Une grande partie de la noblesse franque, Dont Guy de Lusignan, Renaud de Châtillon Gérard de Ridefort est capturé. »¹⁴⁰

1.2. Le cadi Abou Saad el Harawi.

Ce personnage a entrepris un long voyage de Damas à Baghdad, il fait irruption dans le palais du calife el Moustazhir billah pour annoncer l'invasion de la Syrie par les Francs d'une part et dénoncer l'insouciance et le manque de vigilance du calife de Baghdad quant à cette attaque d'autre part :

« Sans turban, la tête rasée en signe de deuil, le vénérable cadi Abou-Saad el Harawi pénètre en criant dans le vaste diwan du calife el Moustazhir billah. À sa suite une foule de compagnons jeunes et vieux. Ils approuvent bruyamment chacun de ses mots. (...) Quelques dignitaires de la cour cherchent à le calmer, mais les écartant d'un geste dédaigneux, il avance résolument vers le milieu de la salle puis, avec l'éloquence véhémement d'un prédicateur du haut de sa chair, il sermonne tous les présents, sans égard pour leur rang :

140 En ligne <http://lecycledescroisades.wordpress.com/category/03-personnages-musulmans/> Consulté le 12..06.2011

« Osez-vous somnoler à l'ombre d'une heureuse sécurité, dans une vie frivole comme la fleur du jardin, alors que vos frères de Syrie n'ont plus pour demeure que des selles de chameaux ou les entrailles de vautours ? Que de sang versé ! Que de belles jeunes filles ont dû, de honte cacher leur doux visage dans leur main ! Les valeureux Arabes s'accommodent-ils de l'offense et les Preux Persans acceptent-ils le déshonneur ? ?

« C'était un discours à faire pleurer les yeux et émouvoir les cœurs » dirons les chroniqueurs arabes. Toute l'assistance est secouée par les gémissements et les lamentations. Mais, el Harawi ne veut pas de leurs sanglots.

La pire des armes de l'homme, lance-t-il, c'est de verser des larmes quand les épées attisent le feu de la guerre » C'est en effet le vendredi 22 Chaabane de l'an 492 de l'hégire, le 15 juillet 1099, que les Franjs se sont emparés de la ville sainte après un siège de quarante jours » ¹⁴¹

L'invasion est relatée avec toutes ses atrocités :

C'est en effet le vendredi 22 Chaabane de l'an 492 de l'hégire, le 15 juillet 1099, que les Franjs se sont emparés de la ville sainte après un siège de quarante jours les exilés tremblent encore chaque fois qu'ils en parlent, et leur regard se fige comme s'ils voyaient encore devant leurs yeux ces guerriers blonds bardés d'armures qui se répandent dans les rues, sabre au clair, égorgeant hommes femmes et enfants, pillant les maisons, saccageant les mosquées.

En tant que grand cadî de Damas, Abou Saad el Harawi a accueilli les réfugiés avec bienveillance. Ce magistrat d'origine afghane est la personnalité la plus respectée de la ville.

Abou Saad el Harawi figure dans les livres d'histoire des chroniqueurs arabes.

« Selon Sibte Ibn el Jawzi, c'est bien le cadî qui aurait prononcé ces mots. Pour Ibn el Athir affirme que l'auteur est le poète el Abiwardi qui s'est inspiré des lamentations d'el Harawi. De toute manière, aucun doute n'est possible quand au

¹⁴¹ Maalouf A. 'Les croisades vues par les Arabes', J.C. Lattès ,Paris, 1983, 318 pages p.7

fond : les propos cités correspondent bien au message que la délégation conduite par le cadî a voulu transmettre à la cour du calife »¹⁴²

Le romancier ne manque pas de citer les chroniqueurs : Sibte Ibn el Jawzi et Ibn el Athir pour fixer l'historicité de l'événement rapporté par le discours d'el Harawi : « *C'était un discours à faire pleurer les yeux et émouvoir les cœurs diront les chroniqueurs arabes.* »¹⁴³

2. Le personnage dans l'autobiographie romancée « Léon l'Africain. »

2.1. Hassan al Wazzan/Léon l'Africain

Ce personnage s'est inscrit dans l'Histoire à travers son manuscrit « *Cosmographia de Africa* » « *La description de l'Afrique.* » Maalouf donne le pouvoir à Hassan/Léon de raconter et se raconter. Dès l'incipit le romancier ne s'intéresse qu'à la trajectoire tracée par la vie de ce personnage laissant de côté sa célèbre « *La description de l'Afrique* »

« Cette autobiographie imaginaire part d'une histoire vraie. En 518, un ambassadeur maghrébin, revenant d'un pèlerinage à La Mecque, est capturé par des pirates siciliens, qui l'offrent en cadeau à Léon de Médicis, le grand pape de la Renaissance. Ce voyageur s'appelait Hassan al Wazzan. Il devient le géographe Jean Léon de Médicis, dit Léon l'Africain. Ainsi, après avoir vécu à Grenade, sa ville natale, à Fès, à Tombouctou, au Caire, à Constantinople, Léon passe plusieurs années à Rome, où il enseigne l'Arabe, écrit la partie hébraïque d'un dictionnaire polyglotte et rédige en italien, sa célèbre " la description de l'Afrique ", qui va rester pendant quatre siècles une référence essentielle pour la connaissance du continent noir.

Mais, la plus fascinante encore que l'œuvre de Léon c'est sa vie, son aventure personnelle que ponctuent les grands événements de son temps. Il se trouvait à Grenade pendant la Reconquista, d'où avec sa famille l'Inquisition ; il se trouvait en Égypte lors de sa prise par les Ottomans ; il se trouvait en Afrique noire à l'apogée de l'empire l'Alaskia Mohamed Touré ; il se trouvait enfin à Rome aux plus belles heures de la Renaissance, ainsi qu'au moment du sac de la ville par les soldats de Charlequin. Homme d'Orient et d'Occident, homme d'Afrique et d'Europe. Léon l'Africain est d'une certaine manière, l'ancêtre de l'humanité cosmopolite

¹⁴² Idem cf. p. 306.

¹⁴³ Idem.

d'aujourd'hui. Son aventure méritait d'être reconstituée, d'une année à l'autre, d'une ville à l'autre, d'un destin à l'autre. »¹⁴⁴

C'est donc la vie d'Hassan/Léon, une autobiographie romancée qui est relatée dans le roman, avec toutes ses aventures et ses périples.

« ...la plus fascinante encore que l'œuvre de Léon c'est sa vie, son aventure personnelle que ponctuent les grands événements de son temps. »

Le romancier a ciblé le personnage qui est *« l'ancêtre de l'humanité cosmopolite d'aujourd'hui. L'homme d'Orient et d'Occident, homme d'Afrique et d'Europe »* pour lui donner la parole. À travers ses pérégrinations, il nous révèle l'Histoire de l'Orient et de l'Occident du moyen âge et son histoire personnelle. Ce personnage a l'art d'accepter les différents courants politiques et les différentes civilisations en passant d'un pays à un autre. Il profite de deux religions (musulmane et chrétienne) et de plusieurs langues ; ceci a forgé sa personne dans la mesure son appartenance est multiple, et elle a élargie son identité :

« De ma bouche tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues m'appartiennent. Mais, je n'appartiens à aucune. Je ne suis qu'à Dieu et à la terre, et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai. »¹⁴⁵

Dans une prolepse, Hassan s'adresse à son fils pour se révéler, il dévoile le secret de sa vie déterminée par le temps (quarante ans) et dans plusieurs espaces :

« Et tu resteras près de moi, mon fils. Et tu porteras mon souvenir. Et tu liras mes livres. Et tu verras cette scène : ton père habillé en Napolitain sur cette galée qui le ramène vers la côte africaine, en train de griffonner, comme un marchand qui dresse son bilan au bout d'un long périple (...) « Qu'ai-je gagné, qu'ai-je perdu, que dire au Créancier suprême ? Il m'a prêté quarante années que j'ai dispersées au gré des voyages : ma sagesse à vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès, et à Grenade vit encore mon innocence »¹⁴⁶

Le « Je » est livré à Hassan pour le libérer et lui permettre de faire son entrée dans la dimension de la fiction, il se déplace de la réalité pour pénétrer dans l'espace de l'écriture, celui du vraisemblable, il survit à sa première existence dans la réalité (Histoire) pour s'affirmer à travers les valeurs discursives incluses dans le récit. Il raconte son histoire parallèle, et cependant complémentaire à la première. Maalouf a trouvé le personnage idéal

¹⁴⁴ Maalouf A. 'Léon l'Africain' op cité ; p incipit

145. Idem

146 Idem.

déjà façonné par la réalité pour le souscrire à la fiction, et lui confier le rôle de la narration de sa propre biographie pour reconstituer son aventure, et dévoiler la quintessence de son existence (la sagesse, l'ouverture sur le monde à travers les religions et les langues, la coexistence et l'altérité).

Hassan al Wazzan a bien existé et son nom est inscrit dans l'Histoire :

*« Hassan al Wazzan est né vers 1488, à Grenade en Andalousie musulmane. Après la prise de la ville en 1492 par les rois catholiques. Isabelle de Castille et Fernand II d'Aragon, sa famille se réfugie au Maroc dans la ville de Fès, Hassan y suit des études de théologie dans plusieurs madrasas de Fès et à la Quaraouiyine. Son oncle maternel initie sa vie de diplomate, en le conviant à l'accompagner lors d'une mission auprès du souverain de l'empire Songhai, l'Alaska Mohamed Touré. À l'âge de vingt ans il s'engage définitivement sur les routes et la voie de la diplomatie, pour une vie entière de grand voyageur et de négociateur : ses missions politiques et commerciales le mènent à travers tout le Maroc : du Rif au Sous, des Doukkalas au Tadla, du Tafilalet aux zones présahariennes... ainsi que dans tous les pays du Maghreb, de l'Arabie, de l'Afrique saharienne, à Constantinople et en Égypte. En 1518, de retour du pèlerinage musulman à la Mecque, le navire sur lequel il se trouve est attaqué, et il est fait prisonnier par des « marins siciliens. » Il est en fait capturé par un chevalier de l'ordre de Saint-Jean, Pedro di Bobadilla sans doute parce qu'il a quelques errements à se faire pardonner, celui-ci en fait un présent au pape Jean Léon. Il devient alors Jean Léon de Médicis, dit « Léon l'Africain ». Pendant son séjour en Italie il s'initie à l'Italien et au latin, et enseigne l'Arabe à Bologne. Sur demande du pape, il écrit sa fameuse *Cosmographia de Africa*, publiée à Venise, sous le titre *description de l'Afrique*. Cet ouvrage de référence, qui évite soigneusement de donner des informations à caractère militaire, est la seule source de renseignement sur la vie, les mœurs, les us et coutumes dans l'Afrique du XVI^{ème} siècle. C'est en particulier grâce à ce livre que Tombouctou devient une ville mythique dans l'imaginaire européen. Il est ainsi l'inspirateur de René Caillé parti à sa découverte. C'est aussi la bible de tous les diplomates et exportateurs intéressés par l'Afrique. »¹⁴⁷*

147 En ligne http://www.africaciel.com/afrique/portail/index/Léon_l'Africain.html consulté le 12/06/11.

Dans l'encyclopédie arabe figure « La description de l'Afrique », l'ouvrage de Léon l'Africain qui est traduit en plusieurs langues :

« Hassan écrit la description de l'Afrique qui a été traduite en italien, puis John Doli l'a traduit en anglais en 1700 sous trois grands volumes. La traduction du Français vers l'Arabe a été effectuée par Abderrahmane Hamida et éditée par l'université de l'Imam Mohamed Ben Saoud à Riad en Arabie Saoudite. Ce livre a été traduit en Latin et en d'autres langues pour servir de référence géographique du nord et de l'ouest africain pendant plusieurs siècles »¹⁴⁸

Hassan/Léon compte parmi les personnages (cités dans l'œuvre) qui sont des auteurs. (Les quatrains de Khayyam, Syasset Nameh de Nizam el Moulk, le Prince de Machiavell...) Les œuvres sont citées à côté du nom de leurs auteurs respectifs, elles accentuent la valeur de leur personnalité.

4. Les personnages dans le roman « Samarcande. »

4.2. Nizam el Moulk

Ce personnage compte parmi ceux qui dans le monde ont érigé des institutions, et bâti des gouvernements. Ils sont toujours présents dans les livres d'Histoire. Maalouf profite de l'importance du vizir placé en tête de la dynastie des Seldoukides, pour l'inclure dans son essai. Celui-ci a servi le sultan Alp Arsalan et son fils Malik shah. Il est le bâtisseur de leur empire. Le romancier nous le présente comme suit :

« Ni ironique, ni chaleureux, le cadi. Pas la moindre apparence d'émotion. Ton neutre, voix plate, turban en tulipe, sourcils en broussaille, barbe grise sans moustaches, interminable regard scrutateurs »¹⁴⁹

« Le cadi s'était détourné des affaires de l'État, décidait qu'il était à consacrer tout le temps à l'achèvement d'un livre, Syasset Nameh, le traité du gouvernement, un ouvrage remarquable équivalent pour l'Orient musulman de ce que sera pour l'Occident quatre siècles plus tard « Le prince » de Machiavel le avec la différence de taille. Le prince est l'œuvre d'un déçu politique, frustré de tout pouvoir, le Syasset Nameh est le fruit de l'irremplaçable expérience d'un bâtisseur d'empire »¹⁵⁰

¹⁴⁸ Nous avons traduit l'extrait sus-cité de l'Encyclopédie Arabe mondiale, 2^{ème} édition, institution des travaux de l'encyclopédie pour l'édition et la distribution. Riad. Royaume de l'Arabie Saoudite.

¹⁴⁹ Maalouf A. « Samarcande » J. C Lattès, Paris, 1988, 376 p. P 24

¹⁵⁰ Idem p. 139.

Le bâtisseur d'empire s'affaire pour réaliser ses rêves : s'adressant à Omar Khayyam il lui dit :

« ... à toi Khawajé Omar je demande de respecter mes rêves. Oui sur cette immense contrée qui m'échoit, je rêve de bâtir l'état le plus puissant, le plus prospère, le plus stable, le mieux policé de l'univers ? Je rêve d'un empire où chaque province, chaque ville serait administrée par un homme juste, craignant Dieu, attentif aux plaintes du plus faible des sujets. Je rêve d'un état où le loup et l'agneau boiraient ensemble, en toute quiétude, l'eau du même ruisseau. Mais, je ne me contente pas de rêver, je construis. Promène-toi demain dans les quartiers d'Ispahan, tu verras des régiments de travailleurs qui creusent et bâtissent, des artisans qui s'affairent. Partout surgissent des hospices, des mosquées, des caravansérails, des citadelles, des palais du gouvernement. Bientôt chaque ville aura sa grande école, elle portera mon nom « Medersa Nizamia » celle de Baghdad fonctionne déjà, j'ai dessiné de ma main le plan des lieux. J'en ai établi le programme des études, je lui ai choisi les meilleurs enseignants, à chaque étudiant j'ai alloué une bourse. Cet empire tu le vois est un immense chantier, il s'élève, il s'épanouit, il prospère, c'est l'âge béni que le ciel nous accorde de vivre. »¹⁵¹

Ceci dévoile le dévouement du bâtisseur de l'empire Seldjoukide. Le cadî et vizir jouent le rôle du personnage qui a défié le monde, il s'est dressé dans un face à face devant le père, le sultan Alp Arsalan et son fils héritier du trône Malikchah pour diriger leur gouvernement respectif d'une manière irréprochable.

Dans la mémoire de l'Histoire Nizam el Moulk est bien conservé :

« Homme d'État iranien qui joue un rôle considérable auprès des premiers sultans grands Seldjoukides vers le milieu du XI^{ème} siècle, deviens gouverneur du Khurassan en 1059, et à l'avènement du sultan Alp Arsalan, est nommé vizir (1063) ; il administre les affaires intérieures du sultanat jusqu'à son assassinat en 1092. Nizam el Moulk a rallié aux Seldjoukides les sunnites orthodoxes d'Iran et d'Iraq et, en créant les premières medersas (collèges d'enseignement supérieur), il permet la formation des jeunes administrateurs versés dans les sciences religieuses et le droit musulman. Il exerce une grande influence sur le fils et successeur d'Alp Arsalan, Malik-shah, pour lequel il rédige son Syasset Nameh (Traité du gouvernement) qui

151 Idem pp. 89&90.

révèle ses préoccupations politiques et sa compétence en matière d'administration gouvernementale. Il est assassiné en octobre 1092 par un membre de la secte ismaïlienne, établie depuis peu en Iran. »¹⁵²

4.3. Omar Khayyam.

La vie de Khayyam est prolongée par ses quatrains, il est donc présent du début jusqu'à la dernière ligne écrite dans ce roman, ce qui explique le volume important consacré à l'analyse suivante qui le concerne.

Dans l'incipit du roman nous avons la date de naissance de Khayyam :

« ... En l'été 1072, Omar Khayyam à vingt-quatre ans... »

De là nous déduisons qu'il est né en 1048. Plus loin, c'est sa classification parmi les érudits qui apparaît :

« ... Abou Ali Ibn-Sina célèbre sous le nom d'Avicenne, Omar ne l'a pas connu, il est né onze ans après sa mort, mais il le vénère comme le maître indiscuté de la génération, le détenteur de toutes les sciences, l'apôtre de la raison. »¹⁵³

Au seuil du roman, Khayyam assiste à l'humiliation de Jaber, le compagnon d'Avicenne.

« Le disciple préféré d'Abou Ali. Avicenne voyait en lui le continuateur de sa médecine comme de sa métaphysique, il admirait la puissance de ses arguments ; il lui reprochait seulement de professer trop haut et trop brutalement ses idées. Ce défaut a valu à Jaber plusieurs séjours en prison et trois flagellations publiques, la dernière sur la grande place de Samarcande (...) Tout en observant la scène Omar ne peut s'empêcher de songer « Si je ne prends pas garde, je serai un jour cette loque (...) Le meneur de la bande est alors penché sur Jaber, il se redresse, vient se planter lourdement devant l'intrus. Une profonde balafre lui traverse la barbe, de l'oreille droite jusqu'au menton ; et c'est ce côté creusé, qu'il tend vers son

152 En ligne <http://www.univerrsalis.fr/encyclopedie/nizam-al-mulk> consulté le 12. 06 ; 2011.

¹⁵³ Maalouf A. « Samarcande » J.C. Lattès, Paris 1988. 376 pages p. 15

interlocuteur en prononçant comme une sentence »¹⁵⁴ -Cet homme est in ivrogne, un mécréant, un filassouf (...) Nous ne voulons aucun filassouf à Samarcande ! »¹⁵⁵

Omar Khayyam défend donc Jaber pour le libérer de ses tortionnaires, Omar fait partie de la classe d'Ibn Sina et son disciple. » Tout en observant la scène, Omar ne peut s'empêcher de songer :

« Si je ne prends pas garde, je serais un jour cette loque. »

N'est-ce pas là une étiquette collé au dos du libre penseur Omar Khayyam, elle est identique à celle d'Ibn Sina et son disciple. Les trois personnages ont touché à la science profane celle de la philosophie. Ceci entre dans la description morale de Khayyam.

Le balafré lui demande son nom :

« -Quel est ton nom, étranger ? »

Khayyam se présente :

« Je suis Omar fils d'Ibrahim de Nichapour. »

Son interlocuteur reprend :

« Par Dieu comment ai-je pu ne pas reconnaître Omar fils d'Ibrahim Khayyam de Nishapour ? Omar, l'étoile du Khorassan, le Génie de la Perse et des deux Irak, le prince des philosophes ! »¹⁵⁶

Omar est traité d'alchimiste par la foule, il doit sa grâce au chef de patrouille « Ahdath », la milice urbaine de Samarcande.

« Si cet homme est alchimiste, décide-t-il, c'est au grand juge Abou Taher qu'il convient de le conduire. »¹⁵⁷

Le jeune poète est présenté sur la scène comme si elle était destinée au théâtre. Son identité est dévoilée ainsi que la couleur de ses pensées.

¹⁵⁴ Idem p. 17.

¹⁵⁵ Idem p. 18

¹⁵⁶ Idem p. 19

¹⁵⁷ Idem p. 21

La deuxième présentation se fait par le Cadi Abou Taher, Nizam el Moulk le Vizir :
« Omar, tu n'es pas un inconnu à Samarcande. Malgré ton jeune âge, ta science est déjà proverbiale, tes prouesses se racontent dans les écoles. N'est-il pas vrai que tu as lu sept fois à Ispahan un volumineux ouvrage d'Ibn Sina, et que, de retour à Nichapour, tu l'as reproduit mot à mot, de mémoire ? »

Khayyam est flatté que son exploit, authentique, soit connu en Transoxiane, mais ses inquiétudes n'en sont pas balayées pour autant. La référence à Avicenne dans la bouche d'un cadi de rite chaféite n'a rien de rassurant ; d'ailleurs, il n'a toujours pas été invité à s'asseoir. Abou Taher poursuit : « Ce ne sont pas seulement tes exploits qui se transmettent de bouche en bouche, de bien curieux quatrains te sont attribués (...) Peu importe que tu aies composé tel vers ou tel autre. On m'a rapporté des paroles d'une telle impiété que, de les citer, je me sentirais aussi coupable que celui qui les a proférées. Je ne cherche pas à te faire avouer, je ne cherche pas à t'infliger un châtement. Ces accusations d'alchimie ne me sont entrées dans une oreille que pour sortir de l'autre. Nous sommes seuls, nous sommes deux hommes de connaissance, et je veux savoir seulement la vérité. Omar n'est nullement rassuré, il redoute un piège, il hésite à répondre ; déjà il se voit livré au bourreau pour être estropié, émasculé, ou crucifié ; Abou-Taher hausse la voix, il crie presque :-Omar, fils d'Ibrahim, fabricant de tentes de Nichapour, sais-tu reconnaître un ami ? Il y a dans cette phrase un accent de sincérité qui fouette Khayyam(...) Il se laisse gagner par la confiance.

-Es-tu le mécréant que certains décrivent ? Plus qu'une question, c'est un cri de détresse que Khayyam ne déçoit pas :

-je me méfie du zèle des dévots, mais je n'ai jamais dit que l'un était deux »¹⁵⁸

« (...) Je ne suis pas de ceux dont la foi n'est que terreur du jugement, dont la prière n'est que prosternation. Ma façon de prier ? Je contemple une rose, je compte les étoiles, je m'émerveille de la beauté de la création, de la perfection de son agencement, de l'homme, la plus belle œuvre du créateur, de son cerveau assoiffé de

¹⁵⁸ Idem p 24.25. & 26.

connaissance, de son cœur assoiffé d'amour, de ses sens, tous ses sens, éveillés ou comblés.

Les yeux pensifs, le cadi se lève, vient s'asseoir à côté de Khayyam, pose sur son épaule une main paternelle. Les gardes échangent des regards ébahis.

« Écoute, mon jeune ami, le Très-Haut t'a donné ce que le Très-Haut ta donné ce qu'un fils d'Adam peut obtenir de plus précieux, l'intelligence, l'art de la parole ; la santé, la beauté, le désir de savoir, de jouir de l'existence, l'admiration des hommes, et je le soupçonne, les soupirs des femmes. J'espère qu'il ne t'a pas privé de la sagesse, la sagesse du silence, sans laquelle rien de tout cela ne peut être apprécié ni conservé ¹⁵⁹

Maalouf possède l'art de peindre le personnage. Il lui donne la parole, et de temps à autre, c'est à travers son interlocuteur qu'il est révélé comme nous le constatons dans l'extrait ci-dessus. De là le narrateur nous prépare à la découverte du livre qui portera sur ses feuilles les robayyates d'Omar Khayyam. Ce livre, lui est offert par le Cadi Nizam el Moulk qui donne le conseil suivant à Khayyam.

« ...Nous sommes à l'âge du secret et de la peur, tu dois avoir deux visages, montrer l'un à la foule, l'autre à toi-même et à ton Créateur. Si tu veux garder tes yeux, tes oreilles et ta langue, oublie que tu as des yeux, des oreilles et une langue.

...Il se dirige vers un coin du divan. Soulève un pan de tapisserie, puis le couvercle d'un coffre en bois damassé. Il en retire un livre qu'il offre à Omar d'un geste cérémonieux. Adouci, il est vrai d'un sourire protecteur.

Or, ce livre, c'est celui-là même que moi, Benjamin O. Lesage, j'allais un jour tenir dans mes propres mains. Au toucher il a toujours été semblable, je suppose. Un cuir épais rêche, des renforcements en queue de paon, des bords de feuille irréguliers, effrités. Mais, lorsque Khayyam l'ouvre en cette inoubliable nuit d'été, il ne contemple que deux cent cinquante pages vierges, ni poème encore, ni peinture, ni commentaire marge, ni enluminures. » ¹⁶⁰

Le Cadi Abou Taher Offre le livre vierge à Omar Khayyam :

¹⁵⁹ Idem p. 26

¹⁶⁰ Maalouf. A. « Samarcande » J.C. Lattès ; Paris 1988. 376 pages, p. 27.

« - C'est du karez chinois, le meilleur papier qui ai jamais été produit par les ateliers de Samarcande. Un juif du quartier de Maturid l'a fabriqué à mon intention, selon une antique recette, entièrement à base de mûrier blanc. Tâte-le, il est de la même sève que la soie. (...) -Garde ce livre. Chaque fois qu'un vers prendra forme dans ton esprit, qu'il s'approchera de tes lèvres cherchant à sortir, refoule-le sans ménagement, écris-le plutôt sur ces feuilles qui resteront au secret. Et en écrivant, pense à Abou Taher.

Le Cadi savait-il que par ces paroles, il donnait naissance à l'un des secrets les mieux tenus de l'histoire des lettres ? Qu'il faudrait attendre huit siècles avant que le moderne découvre la sublime poésie d'Omar Khayyam, avant que ses Robaïyat ne soient vénérées comme l'une des œuvres les plus originales de tous les temps, avant que ne soit enfin connu l'étrange destin du manuscrit de Samarcande ? »¹⁶¹

Le cadi ainsi que le narrateur Benjamin O. Lesage nous présentent le manuscrit de Khayyam à l'état embryonnaire. Le narrateur profite ensuite d'une prolepse pour présenter la trajectoire tracée par le manuscrit dans le temps pour survivre à son auteur : » *...il faudrait attendre huit siècles avant que le monde ne découvre la sublime poésie. »*

Le sage poète persan est introduit dans le palais. Le vizir le rassure et le présente au public pour effacer l'image négative au moment de l'accueil de Khayyam.

« -Notre éminent visiteur a eu une mésaventure hier soir ? Lui qui est honoré dans le Khorassan, le Fars et le Mazandaran, lui que chaque cité souhaite accueillir dans ses murs, que chaque prince espère attirer vers sa cour, il a été molesté, hier dans les rues de Samarcande. (...) Fort heureusement, l'un de mes anciens élèves a reconnu notre éminent visiteur, il est venu m'en avertir (...)

- Comment as-tu reconnu l'Imam Omar ?

- J'ai reconnu l'éminent visiteur grâce à son éloquence, énonce péniblement le balafre, et je l'ai interrogé sur son identité avant de l'emmener chez notre cadi.

¹⁶¹ Idem p. 28

Abou Taher invite le balafré à s'asseoir près de Khayyam tout en glissant dans l'oreille de ce dernier : - il n'est pas devenu ton ami, du moins ne pourra-t-il plus s'en prendre à toi en public. »¹⁶²

Dans les extraits précédents, le romancier offre à Khayyam la possibilité de se réapparaître cette fois dans l'univers romanesque, il le ressuscite à travers la parole pour lui permettre de mener un discours. Khayyam a été parfois marginalisé par ceux qui doutaient de sa foi. Il est accusé d'alchimiste et de mécréant. Est-ce pour l'acquitter de ces accusations que le romancier inaugure son roman par la mise en scène le présentant dans un face à face avec le balafré qui torturait devant la foule le disciple d'Avicenne ?

Le soupçon a accompagné le nom de Khayyam à travers le temps et l'espace. Ses quatrains sont arrivés en Occident au XVIII^{ème} siècle, avec le même doute qui est resté collé sur leur dos :

« Le vin et la taverne étaient-ils sous la plume de Khayyam de purs symboles mystiques comme l'affirmait Nicolas ? »¹⁶³

Maalouf met en valeur les quatrains de Khayyam qui parsème le roman, et par ce fait il dévoile la philosophie d'un libre penseur, ceci sans doute pour mettre fin à toute injustice qui cherche à ternir l'image du mathématicien, de l'astronome et du sage poète persan.

Khayyam profite de certains événements pour écrire ses poèmes :

Alp Arsalan, le sultan Seldjoukide est mort après une agonie lente et d'amères méditations, ses paroles ont été rapportées par les chroniques du temps.

« L'autre jour, je passais en revue mes troupes du haut d'un promontoire, j'ai senti la terre trembler sous leur pas, je me suis dit : c'est moi le maître du monde, qui pourrait se mesurer à moi ? » Pour mon arrogance, pour ma vanité, Dieu m'a dépêché le plus misérable des humains, un vaincu, un prisonnier, un condamné en route pour le supplice, il s'est avéré plus puissant que moi, il m'a frappé, il m'a fait tomber de mon trône. Il m'a ôté la vie. »¹⁶⁴

Est-ce au lendemain de ce drame qu'Omar Khayyam aurait écrit dans son livre :

¹⁶² Idem p. 31

¹⁶³ Maalouf, A, op. cité. P. 204

¹⁶⁴ Idem p.67

De temps à autre, un homme se dresse en ce monde

Étale sa fortune et proclame c'est moi !

Sa gloire vit l'espace d'un rêve fêlé,

Déjà la mort se dresse et proclame : c'est moi ! »¹⁶⁵

Devant le balafré et sa foule Khayyam a cité le quatrain suivant :

Rien, ils ne savent rien, ne veulent rien savoir.

Vois-tu ces ignorants, ils dominent le monde.

Si tu n'es pas des leurs, ils t'appellent incroyant.

Néglige-les, Khayyam, suis ton propre chemin.

Le vizir Nizam el Moulk qui sera dorénavant son protecteur, lui offre un livre pour y condenser les libres pensées qui pourraient lui causer des problèmes Khayyam n'est nullement intéressé par la politique ; seules la science et la poésie l'occupent :

En effet, dans le roman « Samarcande » Maalouf nous permet de revisiter l'ère du manuscrit de Khayyam. Cette œuvre n'est pas la seule référence qui renvoie à son auteur : c'est aussi de l'érudition de Khayyam qu'il s'agit.

« Il entreprend la rédaction d'un fort sérieux ouvrage consacré aux équations cubiques. Pour représenter l'inconnue dans ce traité d'algèbre, Khayyam utilise le terme arabe chay qui signifie « chose », ce mot, orthographié Xay dans les ouvrages scientifiques espagnols, a été progressivement remplacé par sa première lettre, x, devenue symbole universel de l'inconnue. »

Achévé à Samarcande, l'ouvrage de Khayyam est dédié à son protecteur : « Nous sommes des victimes d'un âge où les hommes de science sont discrédités, et très peu d'entre eux ont la possibilité de s'adonner à une véritable recherche...Le peu de connaissance qu'ont les savants aujourd'hui est consacré à la poursuite des fins matérielles... J'avais donc désespéré de trouver en ce monde un homme qui soit

¹⁶⁵ Idem

intéressé aussi bien à la science qu'aux choses du monde, et qui soit sincèrement préoccupé par le genre humain jusqu'à ce que Dieu m'ait accordé la grâce de rencontrer le grand cadi, l'imam Abou Taher. Ses faveurs m'ont permis de m'adonner à ces travaux. »¹⁶⁶

Le narrateur Benjamin O. Lesage tourne les pages du onzième siècle pour ouvrir celles du dix-neuvième siècle. Il poursuit le manuscrit de Khayyam dans son déplacement de l'Orient vers l'Occident. Il découvre en outre l'œuvre scientifique du sage persan qui est parvenue en France :

C'est au XIX^{ème} siècle que les travaux en algèbre sont arrivés à Paris :

« ... En ce temps-là, l'Europe venait tout juste de découvrir Omar. Quelques spécialistes, il est vrai, en avaient parlé tôt dans le siècle, son algèbre avait été publiée à Paris en 1851, »¹⁶⁷

Le romancier ne manque pas de préciser les dates de la parution de l'œuvre de Khayyam ; ses quatrains et son algèbre

Le narrateur Benjamin O. Lesage précise :

« ... Omar Khayyam est entré dans ma vie, je devrais presque dire qu'il m'a donné naissance. Ma mère venait d'acquérir les Quatrains de Khayyam, traduits par J.B Nicolas. Ex-premier Drogman de l'Ambassade française, Perse, publié en 1867 par l'imprimerie impériale. Mon père avait dans ses bagages. The Robāiyat of Omar Khayyâm d'Edward Fitzgerald, édition de 1868. (...) La conversation tourna autour de poèmes. Elle m'apprit que Napoléon III en personne avait ordonné la publication de l'ouvrage. »¹⁶⁸

Dans cet extrait apparaît l'importance que l'Europe a donnée à Omar Khayyam.

Les pensées de Khayyam dépassent l'espace et le temps où il vivait dans la mesure où des siècles plus tard ses quatrains ont intéressé le monde occidental après leur traduction en Anglais et en Français. :

« Théophile Gautier lance, sur les pages du « Moniteur universel », un retentissant « Avez-vous lu les quatrains de Khayyam? » saluant « cette liberté absolue d'esprit

¹⁶⁶ Idem p. 48.

¹⁶⁷ Idem p.203.

¹⁶⁸ Idem p. 202.

que les plus hardis penseurs modernes égalent à peine » qu'Ernest Renan renchérisse : « Khayyam est peut-être l'homme le plus curieux à étudier pour comprendre ce qu'a pu devenir le libre génie de la Perse dans l'étreinte du dogmatisme musulman. Du jour au lendemain, toutes les images de l'Orient se retrouvèrent rassemblée autour du seul nom de Khayyam, les traductions se succédèrent, les éditions se multiplièrent en Angleterre, puis dans plusieurs villes américaines des sociétés « omariennes » se formèrent »¹⁶⁹

Maalouf a visé le personnage renommé non seulement pour ses quatrains et sa libre pensée, mais aussi pour ses exploits scientifiques : il a établi un calendrier qui porte l'année bissextile :

« ... Les trois premières années de son séjour ont été consacrées à l'observatoire d'Ispahan, il en a supervisé la construction, la fabrication du matériel, surtout il a mis en place le nouveau calendrier, inauguré en pompe le premier jour de Favardin 458, le 21 mars 1079 (...) C'est depuis cette réforme que les mois persans se confondent avec les signes des astres.(...) En juin 1081, les habitants d'Ispahan et de tout l'empire vivent dans la troisième année de la nouvelle. Celle-ci porte le nom du sultan, mais dans la rue, et même dans certains documents, on se contente de mentionner « Cette année de l'ère de Omar Khayyam. » Quel homme a connu de son vivant pareil honneur ? C'est dire si Khayyam, alors âgé de trente-trois ans, est un personnage renommé et respecté. »¹⁷⁰

Khayyam vit entre le belvédère et l'observatoire.

« Sais-tu ce qui me fascine dans les sciences ? C'est que j'y trouve la poésie suprême : avec les mathématiques, le grisant vertige des nombres ; avec l'astronomie l'énigmatique murmure de l'univers... »¹⁷¹

Amin Maalouf a plié l'échine de la réalité pour la soumettre à la fiction, et par ricochet, il a redressé l'image d'Omar Khayyam. Pour cela, il a pris, toujours de la réalité, l'œuvre du poète (les quatrains), mais aussi celle de l'érudit qui s'est penché sur les recherches scientifiques pour ériger un calendrier (en astronomie) et pousser l'étude des équations (en mathématiques). Est-une façon de rendre hommage au sage persan Omar Khayyam ?

¹⁶⁹ Idem p. 203& 204.

¹⁷⁰ Maalouf A. « Samarcande » op cité. P.114 et 115

¹⁷¹ Idem. p. 47.

Omar Khayyam est né le 18 juin 1048, il est décédé le 4 décembre 1131.

« Un jour qu'il est assis dans sa chambre comme à son habitude, sur ses genoux le « Livre de la Guérison » d'Avicenne, ouvert sur le chapitre intitulé « l'Un et le multiple », Omar sent la montée d'une douleur sourde. Son cure-dents en or, qu'il tient à la main, il le dépose entre les feuilles pour marquer la page, referme le livre, appelle le siens pour leur dicter son testament. Puis, il prononce une prière qui finit par ces mots : « Mon Dieu, Tu sais que j'ai cherché à Te percevoir autant que je l'ai pu. Pardonne-moi si ma connaissance de Toi a été mon seul chemin vers Toi. » Il n'a plus ouvert les yeux c'était le 4 décembre 1131. Omar Khayyam était dans sa quatre-vingt-quatrième année. »¹⁷²

Si nous nous penchons sur l'Histoire, et ce qu'elle a retenu d'Omar Khayyam, nous trouvons ce qui suit :

« ...Omar Khayyam est né dans une famille d'artisans de Nichapur (son père était fabricant de tentes). Il a passé son enfance dans la ville de Balhi, où il étudie sous la direction du cheikh Mohammad Mansouri, un des chercheurs les plus célèbres de son temps. Dans sa jeunesse, Omar Khayyam étudie aussi sous la direction de l'imam Mowffak de Nichapur, considéré comme le meilleur professeur du Khorassan.

Omar Khayyam est considéré comme « l'un des plus grands mathématiciens du Moyen âge. » Mais, ses travaux algébriques ne furent connus en Europe qu'au XIX^{ème} Siècle.

Dans ses démonstrations des problèmes d'algèbre, de 1070, Khayyam démontre que les équations cubiques peuvent avoir plus d'une racine (...) Il fait état aussi d'équations ayant deux solutions. Omar Khayyam a écrit plusieurs textes sur l'extraction des racines réelles et les évaluer approximativement. Outre son traité d'algèbre, Omar Khayyam a écrit plusieurs textes sur l'extraction des racines cubiques et sur certaines définitions d'Euclide, et a construit des tables astronomiques connues sous le nom de Zdj-e Maalikshahi.

Directeur de l'observatoire d'Ispahan en 1074, il réforme, à la demande du sultan Malik Shah, le calendrier persan (la réforme est connue sous le nom Jelaléenne). Il

¹⁷² Idem p. 185.

introduit une année bissextile et mesure la longueur de l'année comme étant 365,24219858156 jours. L'estimation Jelaléenne se montrera plus exacte que la grégorienne créée cinq siècles plus tard...

Khayyam (...) ne demande pas de poste officiel, mais un endroit pour vivre, étudier la science et prier. Il reçoit alors une pension de 1200 mithkal d'Or de la part du trésor royal ; cette pension lui sera versée jusqu'à la mort de Nizam el Moulk (tué par un assassin.) »¹⁷³

Poète et philosophe.

« Ses poèmes sont appelés « Robaiyat » (...) ce qui signifie « quatrains ». Les quatrains de Khayyam, souvent cités en Occident pour leur scepticisme, recèleraient, selon Idries Shah, des perles « mystiques » faisant de Khayyam un soufi... »

Découverte d'Omar Khayyam en Occident suite aux traductions d'Edouard Fitzgerald. Ce fut la traduction d'Edward Fitzgerald qui fit connaître au grand public, en 1859, l'œuvre poétique de Khayyam et qui servit de référence aux traductions dans beaucoup d'autres langues. »¹⁷⁴

4.4. Abou Ali Ibn Sina.

« Célèbre en Occident sous le nom d'Avicenne, Omar ne l'a pas connu, il est né onze ans après sa mort, mais il le vénère comme le maître indiscuté de sa génération, le détenteur de toutes les sciences, l'apôtre de la raison. »¹⁷⁵

La biographie d'Avicenne est retenue par l'Histoire de l'humanité :

« Avicenne, de son nom complet Abu Ali al Husayn Ibn Abd Allah Ibn Sina, est né au mois d'août 980 à Khormeitan (...) près de Boukhara, à l'est de la Perse Transoxiane, l'actuel Ouzbékistan). (...) Il semble qu'il fut précoce dans son intérêt pour les sciences naturelles et la médecine, qu'à 14 ans, il étudie seul (...) Il retient de mémoire l'intégralité du Coran, il étudia à Boukhara, s'intéressant à toutes les sciences, et surtout à la médecine. Il est influencé par un traité d'al Farabi, qui lui permet de surmonter les difficultés qu'il rencontre dans l'étude de la Métaphysique d'Aristote. Cette précocité dans les études de la métaphysique d'Aristote. Cette

¹⁷³ En ligne : <http://mesinteretsculturels.skynetblogs.be/archives/category/livre/index-2.html/>

¹⁷⁴ En ligne <http://www.lulupersonnagehist.fr/11eme/P1123.htm> consulté le 23 /04 /2011.

¹⁷⁵ Maalouf A., « Samarcande », J.C. Lattès, Paris, 1988, 376 pages p. 16 & 17

précocité dans les études se double d'une précocité dans la carrière : à 16 ans déjà ; il dirigeait des médecins célèbres. »¹⁷⁶

Avicenne est le personnage qui est emprunté à l'Histoire sans aucun changement non pas pour jouer un rôle, mais il s'affiche en tant que référent. C'est le philosophe tant redouté a fait des études profanes qu'il diffuse. Son œuvre est variée :

*« Logique, linguistique, poésie,
Physique, psychologie, médecine, chimie.
Mathématique, musique, astronomie
Morale et économie, Métaphysique.
Mystique et commentaires des sourates du Coran. »¹⁷⁷*

4.5. Hassan Sabbah.

Ce personnage est présent dans « Samarcande » son histoire est tirée de la réalité. Maalouf le présente comme suit :

« Hassan Sabbah a su apprivoiser la férocité du monde. Tout autour de lui, il a semé la peur. Pour ménager, dans son réduit d'Alamut, un minuscule espace de quiétude. À peine s'est-il emparé de la forteresse que Hassan Sabbah entreprit des travaux pour lui assurer une totale étanchéité par rapport au monde extérieur. Il lui fallait en priorité rendre impossible toute pénétration ennemie. Il améliora donc grâce à de judicieuses constructions, les qualités déjà exceptionnelles du site, bouchant par de pans de mur le moindre passage entre deux collines. Mais ces fortifications ne suffirent pas à Hassan (...) Plutôt que de tirer son eau des rivières avoisinantes, il a creusé dans la montagne un impressionnant réseau de citernes et de canaux afin de recueillir la pluie et l'eau de la fonte de neige. Quand on visite aujourd'hui les ruines du château, on peut encore admirer dans la grande pièce où vivait Hassan un bassin miraculeux qui se remplit à mesure qu'on le vide et qui, prodige d'ingéniosité, ne déborde jamais. Pour les provisions, le grand maître a aménagé des puits où s'engrangent, l'huile, le vinaigre et le miel, il a également amassé de l'orge, de la graisse d'agneau et des fruits secs en quantité considérable suffisante pour soutenir près d'un an d'encerclement total... »¹⁷⁸

¹⁷⁶ http://fr.encarta.msn.com/sidebar_102686045/Avicenne consulté le 20. 04. 2011-06-28

¹⁷⁷ Idem.

¹⁷⁸ Maalouf. A. « Samarcande » op. cité pp.169. 170. 172.

Ceci lui permet de terroriser l'empire des Seldjoukides.

« Hassan dispose ainsi d'un bouclier sans faille. Il tient, si l'on peut dire, l'arme défensive absolue. Avec ses tueurs dévoués, il possède également l'arme offensive (...) Par des mesures spectaculaires qu'il a ordonnées par les légendes qui se sont tissées autour de sa secte et de son château, le grand maître des assassins a durablement terrorisé dans chaque ville musulmane, de hauts dignitaires sont tombés ; les croisés ont eu à déplorer deux ou trois éminentes victimes. »¹⁷⁹

Nizam el Moulk a été tué par un membre de la secte :

« Un individu s'approche pourtant un brave homme vêtu d'un caban rapiécé. Il murmure des paroles pieuses. Nizam tâte sa bourse et en retire trois pièces d'or. Il faut bien récompenser l'inconnu qui vient encore vers lui. Un éclair, l'éclair d'une lame, tout s'est passé vite. À peine si Nizam a vu la main bouger, déjà le poignard a percé son habit, sa peau, la pointe s'est faufilée entre ses côtes. Il n'a même pas crié. Rien qu'un mouvement de stupeur, une dernière bouffée d'air aspirée. En s'écroulant, il a peut-être revu au ralenti cet éclair, ce bras qui tend, se détend, et cette bouche crispée qui crache : » Prends ce cadeau, il te vient d'Alamut ! » (...) Il ne suffit pas de tuer nos ennemis, leur enseigne Hassan, nous ne sommes pas des meurtriers, mais des exécuteurs, nous devons agir en public, pour l'exemple. Nous tuons un homme, nous en terrorisons cent mille. Cependant, il ne suffit pas d'exécuter et de terroriser, il faut aussi savoir mourir, car si en tuant nous décourageons nos ennemis d'entreprendre quoi que ce soit contre nous, en mourant de la façon la plus courageuse des hommes sortirons pour se joindre à nous. Mourir est plus important que tuer. Nous tuons pour nous défendre, nous mourons pour convertir, pour conquérir. Conquérir et un but, se défendre n'est qu'un moyen. (...) Désormais les assassinats auront lieu de préférence le vendredi, dans les mosquées, et à l'heure de la prière solennelle, devant le peuple réuni. La victime, vizir, prince, dignitaire religieux, arrive, entourée d'une garde imposante. La foule est impressionnée, soumise, et admirative. L'envoyé d'Alamut est là, quelque part, sous le plus inattendu des déguisements. Membre de la garde par exemple. À l'heure où tous les regards sont rassemblés, il frappe. La victime s'écroule, le bourreau ne bouge pas, il hurle une formule apprise, affecte un sourire de défi, attendant de se

179 Idem. p. 170 & 172.

laisser immoler par des gardes déchaînés puis dépecer par la foule apeurée. Le message est arrivé ; le successeur du personnage assassiné se montra plus conciliant à l'égard d'Alamut ; et dans l'assistance il y aura dix, vingt, quarante conversions.
»¹⁸⁰

Voici l'image du terrorisme perpétré dans l'empire des Seldjoukides. Rien n'est gratuit dans le roman, tout est fortuit ; les détails ci-dessus relatés par le narrateur laissent apparaître tous les secrets du terrorisme perpétré par Hassan Sabbah.

La même image ressort de la réalité. L'Histoire du moyen âge est marquée par la secte des Assassins :

« Hassan ibn Sabbah est né dans une famille chiite en 1034 à Qum (Iran).

Son père, Ali ibn Muhammad ibn Jaafar, est un riche commerçant lié aux ismaéliens. Il se rend en Égypte, mais victime d'intrigues de palais il est arrêté et emprisonné dans la forteresse de Dumyat dont il s'échappe à l'occasion d'un tremblement de terre. En 1071, il arrive à Ispahan et commence à propager l'ismaélisme. Le vizir Nizâm al Moulk¹⁸¹ ordonne l'arrestation d'Hassan ibn Sabbah qui est considéré comme un dangereux agitateur. Hassan se réfugie le 4 septembre 1090 dans la forteresse d'Alamut dont il parvient à s'emparer par ruse. Le château est figé sur un piton dans une vallée du massif d'Elbrouz au sud de la mer Caspienne, près de Qazvin au nord-ouest de l'Iran. Presque imprenable, la forteresse résiste aux assauts des armées du vizir. Hassan ibn Sabbah décide de former les combattants d'élite, les Fidayins, qui vont faire régner la peur parmi les ennemis d'Alamut selon une stratégie du faible au fort. Les envoyés du « vieux de la montagne » (comme les textes désignent Hassan) parvient à approcher leurs victimes et à assassiner en dépit des mesures de protection. Nizâm el Moulk puis Malik shah sont les premières victimes de ceux qui seront, plus tard, identifiés sous le terme de « secte des assassins » Hassan ibn Sabbah meurt en juin 1124, Buzrug ummid lui succède. Ce n'est qu'en 1256, qu'Alamut tombe sous les coups de l'armée mongole menée par Hulagu Khan, petit-fils de Gengis Khan. »¹⁸²

180 Maalouf, A, « Samarcande » op cité p. 149. & 150.

¹⁸¹ .Note :L'orthographe diffère suivant sa figuration dans l'encyclopédie. C'est nous qui soulignons

182 En ligne http://www.Larousse.fr/encyclopédie/article/Hassan_ibn_sabbah//11003756.

Consulté le 12. 06. 2011.

De la réalité Maalouf attire les personnages pour les soumettre à la fiction, il a inclus le personnage Hassan Sabbah tel qu'il se présente dans la réalité, ceci révèle l'atrocité de la terreur semée çà et là dans l'espace Orientale du moyen âge.

El Djouvaini un chroniqueur de son époque a décrit la destruction d' « Alamut » par les Mogholes.

« La forteresse des Assassins choisit de se rendre, elle qui avait tenu tête à tant d'invasisseurs pendant cent soixante-dix ans. Le prince Houlagou, petit fils de Gengis Khan, vint lui-même admirer ce prodige (...) Après avoir inspecté les lieux(...) il ordonna aux soldats de tout détruire (...) sans excepter la bibliothèque (...)il autorisa un certain Djouvaini, à s'y rendre, celui-ci était en train de rédiger, à la demande de Houlago, une « Histoire du conquérant du monde » qui demeure aujourd'hui encore notre plus précieuse source pour connaître les invasions mongoles (...) Sunnite fervent, Djouvaini se dit que son premier devoir est de sauver la Parole de Dieu. Il se mit donc à ramasser à la hâte les exemplaires du Coran. (...) Il découvrit les innombrables ouvrages écrits par Hassan Sabbah durant ses trente années de réclusion volontaire. (...) L'historien connaissait-il l'existence du Manuscrit de Samarcande (...) l'aurait-il sauvé ? ¹⁸³

Même le chroniqueur n'échappe pas au rôle du personnage (protagoniste), il aurait sauvé le manuscrit.

Comme il nous présente la positivité qui épouse la sagesse d'Omar Khayyam, Maalouf ne manque pas de dénoncer la négativité que représente la terreur propagée par Hassan Sabbah et qui a bouleversé le même espace au même siècle, portant atteinte au respect de l'humanité. Le romancier projette le paradoxe dans le miroir du passé pour le présenter au temps présent, est-ce pour dénoncer les conséquences des idées destructives d'une part et favoriser celles qui ouvrent des horizons de la paix et de l'espoir d'autre part ? Les personnages historiques trouvent dans la fiction un discours sur mesure, pour cela, Maalouf les laisse agir librement pour s'exprimer sans réserve. Comme si la réalité les a préparés pour servir la fiction.

4.6. Djamaleddine al Afghani.

Maalouf a l'art de confier la présentation de certains personnages à d'autres personnages réels ou fictifs pour dévoiler leur personnalité.

¹⁸³ Maalouf A . « Samarcande »,J.C. Lattès, Paris, 1988, 376 pages. p. 193.

Djamaleddine est introduit par Rochefort :

« J'ai eu la chance de rencontrer un personnage extraordinaire, un des êtres qui traverse l'Histoire avec la volonté de laisser leur empreinte sur les générations à venir, le sultan de Turquie le craint et le courtise, le shah de Perse tremble à la seule mention de son nom. Descendant de Mahomet, il a pourtant été chassé de Constantinople pour avoir dit dans une conférence publique, en présence des plus grands dignitaires religieux, que le métier de philosophe était aussi indispensable à l'humanité que le métier de prophète. Il s'appelle Djamaleddine(...) Quand l'Égypte s'est soulevée contre les Anglais poursuivit Rochefort, c'était à l'appel de cet homme. Tous les lettrés de la vallée du Nil se réclament de lui, ils l'appellent le Maître. Il n'est pas Égyptien, il n'a fait qu'un court séjour dans ce pays. Exilé aux Indes, il a réussi à susciter un formidable mouvement d'opinion. Le vice rois s'est alarmé, il l'a fait expulser. Djamaleddine qui a choisi de s'installer en Europe, c'est de Londres puis de Paris qu'il a poursuivi son incroyable activité. Il collaborait régulièrement à « l'intransigeant » (...) Il m'a présenté ses disciples musulmans des Indes, juif d'Égypte, maronite de Syrie (...) Ernest Renan et Georges Clémenceau l'ont bien connu et en Angleterre des gens comme Lord Salisbury, Randolph Churchill ou Wilfrid Blund, Victor Hugo, peu avant de mourir l'a rencontré aussi (...) on me présente un proscrit, célèbre dans tout l'islam, comme formateur et révolutionnaire. Le cheikh Djamaleddine à la tête d'apôtre. Ses beaux yeux noirs pleins de douceur et de feu, sa barbe d'un fauve très foncé qui ruisselait jusqu'à sa poitrine lui imprimait une majesté singulière (...) Djamaleddine m'a montré quelques livres auxquels il était attaché. Celui de Khayyam en particulier, émaillé et sublimes miniatures. Il m'a expliqué qu'on appelait cet ouvrage le « Manuscrit de Samarcande. »¹⁸⁴

Djamaleddine est un personnage oriental qui a eu des contacts directs avec certaines personnalités contemporaines occidentales comme nous pouvons le voir dans l'extrait précédent.

Amin Maalouf profite de la trajectoire tracée par les déplacements du manuscrit de Khayyam pour nous présenter dans chaque escale des personnages. Dans la citation précédente, c'est le

184 Maalouf. A ; »Samarcande »J.C. Lattès, Paris 1988, 376 p. pp. 211

« réformateur » Djamaleddine al Afghani. L'Histoire a retenu son nom comme nous pouvons le constater dans le passage qui suit :

Djamaleddine el Afghani ¹⁸⁵(1838-1897)

Son nom figure dans les livres d'Histoire comme nous pouvons le constater dans le passage qui suit :

« Sayyid Jamâl Al Dîn al Afghâni est né en octobre 1838 à Assadâbâd (Afghanistan), un distrit de la province de Kunar en Afraghanistan dans une famille sunnite Sayyid de Kunar.(..) Ses compagnons de route et de combat, dont Mohamed Abduh l'Égyptien ont toujours affirmé qu'il était Afghan, né dans une famille Sayyid (descendant du prophète. Il apprend l'Arabe et le dari (Persan) (...) et étudie le Coran ainsi que quelques rudiments des sciences islamiques (...) et part en Inde pour étudier les sciences dites modernes. À l'âge de dix-neuf ans, en 1857, il se rend au Hijaz pour accomplir le pèlerinage à la Mecque (...) Toute sa vie durant, il ne cessera d'étudier. Il entreprend ainsi d'apprendre la langue française à un âge avancé.

L'initiative des Ottomans de transformer leur empire en état constitutionnel peut être attribuée en tout premier lieu à l'influence de Jamal al-Dîn, qui lorsqu'il s'installa dans leur capitale, se mit à discuter avec eux et à les appeler à rejoindre ses conceptions.

Ses articles de presse provoquent aussi bien le courroux des Britanniques que celui de la classe égyptienne (...) Vers 1880 il avait écrit son principal livre « sa réfutation des matérialistes » à Hyderâbâd. Puis il quitte l'Inde pour rejoindre Londres, et ensuite Paris en 1882. En France il se fait rejoindre par ses étudiants, dont Muhammad Abduh. Les deux hommes créent ensemble un hebdomadaire en arabe « al Urwa al Wuthka » (le lien indissoluble, tiré du Coran). Le 1^{er} numéro est apparu le 13 mars 1884 et le 18^{ème} et dernier numéro le 17 octobre 1884. Cette revue avait été envoyée en Égypte et en Inde (...) elle avait attaqué l'action anglaise dans les pays à majorité musulmane et elle avait souligné les bases doctrinales sur lesquelles devrait s'appuyer l'islam pour retrouver sa force.

185 Vue la traduction du nom de l'Arabe vers le Français l'orthographe est variée: Djama' Al-Din Al Afghani, Djamaelddin el Afghani , ou Djamaleddine el- Afghani.

Après une rude vie pleine de difficultés, Al Afghani meurt à Istamboul à l'âge de soixante ans. »¹⁸⁶

4.7. Aboul Ala al Maari.

Un célèbre poète syrien, il vécut à Ma'arrat en Syrie où il fut toujours entouré d'une véritable cour d'admirateurs. Deux cents disciples, venus de différents pays, se livraient sous sa direction à l'étude de la littérature. Septique en matière religieuse, démocrate avancé en politique, il affectionnait le genre du pamphlet, critiquant d'une plume acerbe les mœurs et les manies de ses contemporains. Il défendit les bourgeois contre les tyrans, les pauvres contre les riches, les serviteurs contre les maîtres et même ses animaux contre les hommes à l'exemple de Firdouci (un poète perse) qui dit :

N'écrasez point l'humble fourmi qui porte une graine,

Elle a une vie comme la vôtre et désire vivre en paix.

Il attaqua les oulémas d'extrême droite, les accusant d'hypocrisie. Bien qu'il soit riche, il ne mangeait que du pain d'orge, et portait des vêtements sobres ; c'est un homme juste et charitable.¹⁸⁷ N'est-ce pas pour tout cela que Maalouf l'admire et le cite dans plusieurs livres ?

Une citation d'Aboul Ala el Maari, personnage référant, apparaît dans le roman « Samarcande » :

« Djahane s'est décidée une fois pour toutes à ne pas s'alourdir d'une progéniture. Khayyam a fait sienne la maxime d'Aboul-Ala, un poète syrien qu'il vénère :¹⁸⁸

« Je souffre par la faute qui m'a engendré, personne ne souffrira par ma faute. »

Une autre citation est dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes » :

« La fierté de Maara, c'était d'être la patrie de l'une des plus grandes figures de la littérature arabe, Aboul-Ala al Maari, mort en 1057. Ce poète aveugle, libre

¹⁸⁶ En ligne : <http://www.islamophile.org/spip/Jamal-Ad-Din-Al-Afghani,990.html>

Consulté le 7.05.2011.

¹⁸⁷ Mazahéri A. « L'âge d'or de l'islam » Quand Bagdad était la capitale de la moitié du vieux monde. Casablanca Edif, 2003. P.183

¹⁸⁸ Maalouf.A. « Samarcande », op cité. P. 115

penseur, avait osé s'en prendre aux mœurs de son époque, sans égard pour les interdits. Il fallait de l'audace pour écrire :

Les habitants de la terre se divisent en deux,

Ceux qui ont un cerveau, mais pas de religion,

Et ceux qui ont une religion, mais pas de cerveau. »¹⁸⁹

Ou bien encore :

« Le destin nous démolit comme si nous étions de verre.

Et nos débris ne se ressoudent pas. »¹⁹⁰

Quarante ans après sa mort, un fanatisme venu de loin allait donner apparemment raison au fils de Maara. Sa ville sera, en effet, réduite à un amas de ruines lors de l'invasion franque.¹⁹¹

Dans l'encyclopédie nous trouvons la biographie d'Aboul Ala el Maari.

Abou Ala el Maari (973-1057) est un grand poète arabe, connu pour sa virtuosité et pour l'originalité et le pessimisme de sa vision du monde (...) Descendant de la tribu de Tanukh, il naquit dans la ville syrienne de Ma'arrat an N'uman au sud d'Alep. Une maladie d'enfance le laissa pratiquement aveugle. El Maari écrit (...) Luzum ma lam yalzam « La nécessité inutile ». Grand poète lyrique solitaire, il a été traduit en français par Adonis.¹⁹²

5. Le personnage dans « Les jardins de lumière. »

5.1. Mani

Mani reste présent dans le langage à travers les siècles sous la vision figée de la dichotomie du bien et du mal, Maalouf invite ce personnage pour lui donner la parole, et par delà il nous révèle la sagesse qu'il a prêchée sur les chemins de la tolérance

« L'histoire de Mani commence à l'aube de l'ère chrétienne, moins de deux siècles après la mort de Jésus. Sur les bords du Tigre s'attarde encore une foule de dieux.

¹⁸⁹ Maalouf.A ; « Les croisades vues par les Arabes », J.C. Lattès, Paris 1983, 316 pages, p. 53.

¹⁹⁰ Idem p. 54

¹⁹¹ Idem confère p. 54 et 55.

¹⁹² En ligne : http://www.pageshalal.fr/prenom-musulman/celebrities/Abu_l_Ala_al_Maari/index-fr.html

Certains ont émergé du déluge et des premières écritures, les autres sont venus avec les conquérants, ou avec les marchands. À Ctésiphon, peu de fidèles réservent leur prière à une idole unique. (...) sur la colline qui domine le pont de Séleucie, se dresse le temple de Nabu. Dieu de la connaissance, dieu de la chose écrite, il veille sur mes sciences occultes et patentes. Son emblème est le stylet. »

Mais, Patting le père de Mani, est prêt à se détacher de l'idolâtrie, mais aussi de sa femme pour s'attacher à l'unicité de Dieu. Il reçoit un visiteur Sittaï qui le conduit vers le chemin de la nouvelle religion :

« Je vivrai dans une communauté de croyants où il n'y a que des hommes. Aucune femme n'y est admise. »¹⁹³

Pattig revient ensuite pour chercher son fils ; l'enfant que Mariam portait en son absence.

« L'enfant que Mariam attendait, c'était Mani. On dit qu'il est né en l'an 527 des astronomes de Babel, le huitième jour de Nissan – Pour l'ère chrétienne le 14 avril 216, un dimanche. À Ctésiphon trônait Artaban, le dernier souverain parthe, et à Rome sévissait Caracalla. Son père était déjà parti (..) vers un monde étrange et clos ; en aval de Mardinu (...) se trouvait la palmeraie sur la quelle Sittaï régnait en maître et guide. Ils y vivaient une soixantaine, hommes tous âges, de toutes origines (...) ils se proclamaient à la fois chrétiens et juifs (...) Ils prédisaient aussi que la fin du monde était proche. (...) Ils se nommaient « Hallé Hwaré » des mots arméniens qui veulent dire « Vêtements- Blancs ». ¹⁹⁴

Les membres de la secte étudiaient des textes saints, l'Évangile selon Thomas, l'Évangile selon Philippe, ou l'Apocalypse de Pierre, cent fois commentés par Sittaï. »¹⁹⁵

Après le mari c'est l'enfant qui est arraché à Mariam :

« Sans doute Mani s'est-il débattu, le jour où tous ses vêtements blancs vinrent l'enlever. Sans doute a-t-il même hurlé, lorsqu'ils le plongèrent par trois fois dans l'eau du canal, qu'ils lui arrachèrent ses habits.(...) Sa mère, il n'allait plus la voir.

¹⁹³ Maalouf, A, « Les jardins de lumière », J.C. Lattès, Paris, 1991, 338 pages. p. 26.

¹⁹⁴ Idem p. 31.

¹⁹⁵ Idem cf. p. 34.

C'est seulement à Sittai qu'il devait dire « père » il devait lui obéir, tout comme Pattig lui disait père. »¹⁹⁶

Mani a vécu dans la secte jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans alors qu'il rejetait leurs pratiques et leurs croyances. Il se révolte et quitte l'habit blanc pour se détacher du monde de Sittai où son père et lui étaient encastrés ¹⁹⁷

Mani arrive à Ctésiphon : ce fut au mois d'avril de l'an 240 qu'il quitta pour toujours la palmeraie des vêtements blancs.

« Une page de son histoire était tournée (...) désormais, vivrait sur les routes. Sa première étape fut Ctésiphon. La grande cité de la vallée du Tigre était à la naissance de Mani, la résidence des rois parthes et si depuis leur empire avait disparu, balayé par celui des Perses Sassanides, les nouveaux maîtres du pays s'étaient établis dans la même capitale qui avait ainsi gardé son prestige et sa prospérité. Le nom de Ctésiphon est aujourd'hui effacé. Elle fut pourtant l'une des grandes métropoles du monde antique, le berceau du manichéisme... ¹⁹⁸ »

Il commence par prêcher sa religion : *« ... au commencement de l'univers, deux mondes existaient, séparés l'un de l'autre : le monde de Lumière et celui des Ténèbres. Dans le jardin de lumière étaient toutes les choses désirables, dans les ténèbres résident le désir le désir puissant, impérieux, rugissant. Et soudain, à la frontière des deux mondes un choc se produisit, le plus violent et le plus terrifiant que l'univers ait connu. Les particules de Lumière se sont alors mêlées aux ténèbres, de mille façons différentes, et c'est ainsi que sont apparus toutes les créatures, les corps célestes et les eaux, et la nature et l'homme.(...) Vos cinq sens sont distillateurs de Lumière. Offrez-leur parfum, musiques, couleurs. Épargnez-leur la puanteur, les cris rauques et la salissure. » ¹⁹⁹*

L'ami de Mani, Malchos s'adresse à lui pour lui rappeler leur jeunesse passée dans la palmeraie et toutes les études en médecine en théologie sur lesquelles Mani s'est penché :

¹⁹⁶ Idem p. 47

¹⁹⁷ Idem . cf. p.93.

¹⁹⁸ Idem p. 105.

¹⁹⁹ Idem p. 111 et 112

« J'admire ta science, ton talent, ton élan, des hommes comme toi laissent des traces sur la terre qu'ils ont foulée et dans le cœur des proches.. »²⁰⁰

Cependant, il lui reproche d'oublier qu'il est Parthe et que les Sassanides ont établi leur royaume sur les décombres des Parthes.

« J'ai longtemps ignoré cette ascendance et, quand je l'ai connue, je l'ai négligée. À mes yeux, tu le sais, il n'existe ni races, ni castes. » Lui répond Mani.

« ... notre roi des rois est fier de sa caste comme de sa race. Et même si tu parles du Ciel, crois-tu que cela suffise à t'innocenter. (..) À l'époque de tes cousins les Parthes, toutes les croyances étaient tolérées (...) L'exilarque des juifs avait alors ses entrées au palais, et l'on ne savait même pas quelle était la religion du prince. Mais, Ardéshir est différent. Il s'est entouré d'une troupe de mages qui cherche à imposer le culte du feu sur toute l'étendue de l'empire »²⁰¹ reprend Malchos.

Mani avait son jumeau, qui faisait de lui un messenger :

« Depuis leur rencontre initiale, face à face dans l'eau du canal, au temps de la palmeraie, il y avait trente ans, son compagnon céleste lui avait constamment répondu. Entre Mani et cet autre lui-même, il pouvait y avoir des crises. (...) Mais, il apparaissait, toujours, sans défaillance, à l'instant où Mani le réclamait. (...) privé de son reflet céleste, le Messenger eut le sentiment d'avoir lui-même cessé d'exister. »²⁰²

Mani est sous la coupole de Shabuhr, le roi des Sassanides qui a captivé le César romain : *« César captif en personne, attaché à un poteau (...) une chaîne argentée s'enroulait autour de son cou avant d'aller se perdre sous l'estrade où trônât Sharbuhr. »²⁰³*

Sharbuhr est le bâtisseur d'empire sassanide, le maître de toutes les terres qui s'étendaient du désert d'Arabie jusqu'à l'Inde. Mani n'a pu soutenir le monarque et lui dire que la fortune était de son bord et qu'il pouvait sans crainte donner l'ordre d'assaut. La voix prophétique en lui avait choisi de se taire.

²⁰⁰ Idem p. 113.

²⁰¹ Idem p. 115.

²⁰² Idem p. 281.

²⁰³ Idem p.290.

Le fils héritier de Sharbuhr fait des reproches à Mani et le condamne à mort.

Le monarque refusa que le corps de Mani soit livré aux siens de peur que sa sépulture devienne un lieu de pèlerinage : (...) Mais, le pan de muraille devint lui-même un lieu de pèlerinage, gigantesque dalle tombale dont l'ombre du Messager ne pouvait être décrochée. Et, pour défier la mort, ses fidèles se jurèrent de ne plus l'appeler autrement que « Mani-Hayy », Mani le vivant.

Amin Maalouf a reconstitué l'image de Mani, le fils de Babel qui a été pourchassé jusque dans « les mémoires » pendant mille ans son appel a retrouvé l'écho de l'Égypte, de la Chine pour être tantôt l'apôtre de Jésus, tantôt le Boudha de Lumière ; mais pour les princes, il représente le mal, et c'est au bûcher qu'ils le conduisent.

Le romancier ne manque pas de rendre ouvertement hommage à Mani avant de poser la plume, sa dédicace est gravée sur la dernière page du livre pour couronner le personnage après lui avoir donné l'occasion de s'affirmer dans cette œuvre :

« Ce livre est dédié à Mani. Il a voulu raconter sa vie ou ce qu'on peu deviner encore après tant de siècles de mensonge et d'oubli »²⁰⁴

L'Histoire a retenu le nom de Mani comme nous pouvons le constater ci-dessous :

« Il est issu d'un milieu chrétien appartenant au courant Elcésaites. Mani affirme très tôt être en contact avec un ange et être imitateur de la vie de Jésus. Il se met à prêcher vers 240, mais c'est sa rencontre avec le roi Sassanide Shapur 1^{er} en 250 qui décidera du succès de sa doctrine : le monarque conçoit tout l'intérêt de la religion nationale pour unifier son empire (...) Mani prêche en araméen comme l'avait fait Jésus. Vient le règne de Bahrâm 1^{er}, en 272, qui favorise un retour au mazdéisme. Persécuté, Mani se réfugie au Khorasan où il fait des adeptes parmi les seigneurs locaux. Inquiété de voir cette influence grandir, Bahrâm 1^{er} le remet en confiance et le rappelle à Ctésiphon ? Mais, c'est la prison et les mauvais traitements qui l'attendaient. (...) Son agonie dure 26 jours, puis il meurt d'épuisement à Gundishapur aux alentours du 26 février 277, à l'âge d'environ 60 ans. (...) Mani transmet une vision du monde et de la vie si puissante que son enseignement se

²⁰⁴ Idem p. 338.

répandit, de manière pacifique, de l'Afrique à la Chine, des Balkans à la péninsule arabe. »²⁰⁵

Dans notre synthèse nous avons relevé d'abord les personnages historiques orientaux à qui Amin Maalouf a redonné une seconde vie, en leur donnant la parole. Dans son processus, l'auteur brise le miroir et dans l'éclat de cette brisure, il montre tout ce que l'Histoire universelle racontée des deux bords (Orient/Occident) a caché : la rencontre apaisante et constructive de deux modes de pensées, de deux philosophies, celles de l'Orient et de l'Occident. Amin Maalouf, dans sa narration a également emprunté des figures historiques du monde occidental : (Renaud, Marco Polo, Le Pape Léon X Jean de Médicis, Churchill, J.J. Rousseau, Montesquieu...) pour leur rôle de révélateurs des personnalités orientales. La rencontre des personnages historiques orientaux avec les personnages historiques occidentaux est le déclic d'une révélation : la richesse du choc de culture.

Nous relevons également quelques personnages historiques occidentaux qui sont ancrés dans l'œuvre.

II. LES PERSONNAGES OCCIDENTAUX.

Dans cette œuvre, des noms innombrables apparaissent et disparaissent au gré de la narration. Le récit retient des noms d'hommes politiques de l'Orient et de l'Occident : des rois, des princes, mais aussi des personnages anonymes, des foules qui se sont déplacées des pays d'Europe, pour venir se fixer dans les contrées orientales. Nous tenterons de relever les principaux personnages occidentaux comme nous venons de le faire pour ceux de l'Orient, ceci nous permettra l'étude de l'interaction entre les deux pôles.

1. « Les croisades vues par les Arabes. »

1.2. Godefroi de Bouillon.

Il est venu de France pour participer à la première croisade. Il est le personnage référant dans « Les croisades vues par les Arabes. » :

²⁰⁵ [http://fr.inforapid.org/index.php?search=Mani%20\(proph%C3%A8te\)](http://fr.inforapid.org/index.php?search=Mani%20(proph%C3%A8te)) le consulté le 20. 06.2011

« Les émissaires égyptiens sont conduits auprès d'un chevalier aux cheveux longs et à la barbe blonde qu'on leur présente comme Godefroi de Bouillon, le nouveau maître de Jérusalem ? C'est à lui qu'ils transmettent le message du vizir accusant les Franjs d'avoir abusé de sa bonne foi en leur proposant un arrangement s'ils promettent de quitter la Palestine. Pour toute réponse, les Occidentaux rassemblent leur force et se lancent sans délai sur la route d'Ascalon. »

Dans l'encyclopédie figure son nom et ses exploits

Godefroy de Bouillon (1058 à Boulogne-sur-Mer, France-18 juillet 1100 à Jérusalem)²⁰⁶ est un chevalier franc. Premier souverain du royaume de Jérusalem au terme de la première croisade, il refusa le titre de roi pour celui plus humble, d'avoué du Saint Sépulcre.

Godefroy de Bouillon est un descendant de Charlemagne et comme son illustre ancêtre, un personnage de légende. Déjà au Moyen âge, il était considéré comme un héros, faisant partie des neuf preux.

Il est au premier rang lors de la prise de Jérusalem en 1099. (Les deux premiers sont Letold et Gilbert de Tournai. Puis vient Godefroy.)

Il décède le 18 juillet 1100 en revenant d'une expédition contre le sultan de Damas, qu'il a battu devant Ascalon(...) Son frère Baudoin qui a participé à la croisade devient roi de Jérusalem. Après avoir abandonné Edesse, il se fait couronner le 25 décembre.²⁰⁷

1.2. Renaud de Châtillon

« Renaud de Châtillon est surnommé brin Arnat. » Après son aventure chypriote et ses exactions en Syrie du Nord, ce dernier a passé quinze ans dans les prisons d'Alep avant d'être relâché en 1175 par le fils de Nouredin. Sa captivité n'a fait qu'aggraver ses défauts. Plus fanatique, plus avides, plus sanguinaire que jamais « Arnat » suscitera à lui seul plus de haine entre les Arabes et les Franjs que des décennies de guerre et de massacre. Après sa libération, il n'est pas parvenu à reprendre Antioche où règne son beau fils. Il s'est donc installé dans le royaume de Jérusalem où il est empressé d'épouser une jeune veuve qui lui a emmené en dot les territoires situés à l'est du Jourdain, notamment les puissantes forteresses de Kerak et de Chawbac (...) La politique qu'il cherche à imposer est celle de la première

²⁰⁶ Note: Godefroi dans l'œuvre de Maalouf A. change d'orthographe dans l'encyclopédie « Godefroy »

²⁰⁷ En ligne http://www.osotatarl.com/chateau_bouillon_11.247.html#Ch%C3%A2teau%20Bouillon%2011

invasion franque/ se battre sans arrêt contre les Arabes, piller et massacrer sans aménagement, conquérir de nouveaux territoires. Pour lui toute conciliation, tout compromis et une trahison. Il ne se sent tenu par aucune trêve, par aucune parole. Que vaut d'abord un serment prêté à des infidèles explique-il cyniquement.

En 1180, un accord, qui avait été signé entre Damas et Jérusalem, garantit la libre circulation entre Damas et Jérusalem garantit la libre circulation des biens et des hommes dans la région. Quelques mois plus tard, une caravane de riches commerçants arabes traverse le désert de Syrie en direction de la Mecque était attaquée par Renaud qui faisait main basse sur la marchandise. Saladin s'en plaignit à Baudouin IV, mais celui-ci n'ose sévir son vassal. En automne 1182, c'était plus grave, Arnat décidait d'aller razzier la Mecque elle-même. S'étant embarqué à Eliat, alors petit port arabe situé sur le golfe d'Aqaba, et s'étant fait guidé par quelques pirates de la Mer Rouge. L'expédition, descendue le long de la côte, s'était attaquée à Yanboh, puis à Rabigh non loin de la Mecque. En chemin, les hommes de Renaud coulaient un bateau de pèlerins musulmans qui se dirigeaient vers Djeddah. » Tout ce monde était pris par surprise explique Ibn el-Athir, car les gens de la région n'avait jamais connu un seul Franjs, ni commerçant, ni guerrier. Enivrés par leur succès, les assaillants avaient pris leur temps, remplissant leur bateau de butin. Et tandis que Renaud lui-même remontait vers ses terres, ses hommes passaient de longs mois à sillonner la mer Rouge. Le frère de Saladin, al Adel qui gouvernait l'Égypte en son absence, arma une flotte et lança à sa poursuite des pillards, qui furent écrasés »²⁰⁸

(...) Saladin avait répondu en lançant plusieurs raids contre le territoire de Renaud, mais cela ne l'a pas empêché d'épargner le pavillon où résidaient les jeunes époux lors de la célébration du mariage du fils de Renaud. »²⁰⁹

Sur le plan historique, nous trouvons dans l'extrait ci-dessus « Ibn-el Athir » un chroniqueur arabe qui rapporte les faits.

Dans la citation ci-dessous l'Histoire présente ce personnage qui joue le même rôle que dans la fiction.

208 Maalouf. A. »Les croisades vues par les Arabes »J.C. Lattès. Paris 1983, pp. 216 &217.

209 Idem p217

« Renaud de Châtillon (1120- 1187). Cet aventurier, cadet de la maison de Châtillon arrive en orient en 1153 où il séduit et épouse Constance de Hauteville, princesse d'Antioche. Seigneur pillard et sans scrupules, il se lance dans des razzias contre Chypre, qui appartient à l'empire byzantin dans le royaume de Jérusalem. Il épouse Etiennette de Milly, dame d'outre Jourdain. Sa nouvelle seigneurie se trouvant sur le trajet des caravanes.

*L'empereur Manuel 1^{er} Commène, irrité se lance dans une expédition contre Renaud et l'oblige à faire sa soumission en 1159, en 1160, lors d'une expédition de pillage contre les musulmans, il est capturé et retenu prisonnier à Alep pendant seize ans. À sa libération, le nouveau prince, Bohémond d'Antioche, lui refuse l'accès de la ville et Renaud se rend dans le royaume de a nouvelle seigneurie se trouvant sur le trajet des caravanes musulmanes entre l'Égypte et la Syrie. Il organise même une expédition pour prendre et piller la Mecque et échoue en 1182.*²¹⁰

Les croisés (Franjs) sont venus de différents pays d'Europe. Godefroi de Bouillon et Renaud de Châtillon ci-dessus cité sont Français. Richard cœur de lion fut roi d'Angleterre. Et Frédéric Barberousse et Congrade sont allemands.

1.3. Le roi Richard Cœur de Lion

*« Le roi d'Angleterre, Malek al Inkitar, nous dit Bahaeddin, était un homme courageux, énergique, audacieux au combat. Bien qu'inférieur au roi de France par le rang, il était plus riche et plus renommé comme guerrier, sur son chemin il s'arrêta à Chypre, dont il s'empara, et lorsqu'il fit son apparition devant Acre, accompagné de 25 galères bourrées d'homme et de matériel de guerre, les Franjs poussière des cris de joie, allumière de grands feux pour célébrer sa venue. Quant aux musulmans, cet événement remplit leurs cœurs de crainte et d'appréhension.*²¹¹

Le passage précédent est la citation du chroniqueur Bahaeddin. Le roi Richard cœur de Lion prépare l'assaut final contre acre :

« A trente trois ans, le géant roux qui porte la couronne d'Angleterre est le prototype du chevalier belliqueux et frivole, dont la noblesse des idéaux cache mal la brutalité déroutante et la totale absence de scrupules. Mais si aucun Occidental n'est

210 En ligne <http://www.loiret.com/l-histoire-extraordinaire-de-renaud-de-chatillon-figures-1405.htm?RH=1296036398857>

²¹¹ Maalouf. A. « Les croisades vues par les Arabes » op. cité. p. 239.

insensible à son charme et à son indéniable charisme. Richard est lui-même fasciné par Saladin. Dès son arrivée, il cherche à le rencontrer. Dépêchant un messager à al-Adel, il lui demande d'organiser une entrevue avec son frère. Le sultan répond sans un moment d'hésitation : « Les rois ne se réunissent qu'après la conclusion d'un accord, car, il n'est pas convenable de se faire la guerre une fois qu'on se connaît et qu'on a mangé ensemble ».

En fait explique Bahaeddin, l'intention des Franjs, en nous envoyant des messagers, était surtout de connaître nos points forts et nos faiblesses. Nous-mêmes, en les recevant, avions exactement le même but. Si Richard a sincèrement envie de connaître le conquérant de Jérusalem, il n'est certainement pas venu en Orient pour négocier.

Le 11 juillet 1191, après deux ans de siège, des drapeaux croisés apparaissent subitement sur les remparts d'Acre. (...) Surmontant sa peine, Saladin envoie un messager à Richard pour discuter des conditions pour la libération des prisonniers. (..) Il n'a pas le temps de s'occuper des captifs, pas plus que le sultan quatre ans plus tôt, entre ses mains les unes après les autres. La seule différence est que ne voulant pas s'encombrer de prisonniers Saladin les avait relâchés. Alors que Richard, lui, préfère les exterminer. »²¹²

2. Le personnage principal occidental dans le roman « Léon l'Africain. »

2.1. Le Pape Léon Jean de Médicis

Ce personnage est inclus dans le livre de Rome. Hassan al Wazzan, le personnage principal a été surpris à son retour de la Mecque par un pirate pour être offert au pape.

« Mon ravisseur avait du renom et de pieuses frayeurs. Pedro Bovadiglia, vénérable pirate Sicilien, déjà sexagénaire, mainte fois meurtrier et redoutant de rendre l'âme en état de rapine, avait éprouvé le besoin de réparer ses crimes par une offre à Dieu ou plutôt par un cadeau à son représentant sur cette rive de la Méditerranée Léon le Dixième souverain et pontife de Rome, commandeur des Chrétiens.

²¹² Idem. pp. 239. 240 e241

Le cadeau au pape c'était moi, présenté avec cérémonie le dimanche 14 février pour la fête de Saint Valentin »²¹³

Le pape ordonne un programme chargé à l'attention d'Hassan.

« Désormais, je devais partager mon temps entre l'étude et l'enseignement. Un évêque allait m'apprendre le latin, un autre le catéchisme, un troisième l'évangile ainsi que la langue hébraïque. Un prêtre arménien me donnerait chaque matin un cours de turc. De mon côté, je devais enseigner l'arabe à sept élèves. (. . .) Mon année de captivité fut donc sans peine pour le corps et profitable pour l'esprit. D'un jour à l'autre, je sentais mes connaissances s'élargir non seulement dans les matières étudiées, mais également par le contact avec mes professeurs qu'avec mes élèves, deux prêtres aragonais, deux Français, un Allemand de Saxe, c'est lui qui le premier évoqua devant moi la querelle, de plus en plus virulente, qui opposait Léon X au moine Luther, un événement qui menaçait déjà de mettre l'Europe entière à feu et à sang et qui allait attirer à Rome la plus odieuse calamité »²¹⁴

L'élève d'Hassan, Hans essayait de persuader son maître de la doctrine de Luther, mais en vain puisque Hassan ne peut trahir le pape. Cependant, il écoute avec plaisir les propos de Hans :

« Il m'était impossible de suivre en la matière les penchants de ma raison entre Luther et Léon X. Un féroce duel était engagé, et je ne pouvais approuver un inconnu aux dépens de l'homme qui m'avait pris sous son aile et qui me traitait désormais comme s'il était mon géniteur. Je n'étais pas le seul à qui le pape disait « mon fils » mais à moi il le disait autrement, il m'avait donné ses deux prénoms Jean et Léon ainsi que le nom de sa prestigieuse famille, les Médicis, le tout avec pompe et solennité. Le 7 janvier 1520, un vendredi, dans la nouvelle basilique Saint Pierre, encore inachevée. Le pape triomphait sous sa tiare : « En cette journée de l'épiphanie, où nous fêtons le baptême du Christ par les mains de Jean Baptiste et où nous célébrons également selon, la tradition. Les trois mages venant d'Arabie pour adorer notre seigneur. Notre seigneur, quel plus grand bonheur pour nous, que d'accueillir au sein de notre sainte église, un nouveau roi mage venu de l'extrémité de la Béribérie, pour faire son offrande dans la maison de Pierre.

213 Maalouf A. « Léon l'Africain, » J.C. Lattès, Paris 1986, 349 pages ; P ; 282.

214 Idem p. 287.

Agenouillé face à l'autel, vêtu d'un long manteau de laine blanche, j'étais étourdi par l'odeur de l'encens. Aucune des personnes réunies en ce lieu n'ignorait que ce « Roi mage » avait été capturé une nuit d'été par un pirate sur une plage de Djerba et emmené jusqu'à Rome comme esclave »²¹⁵

Là est le rapport établi entre le pape Léon X et Hassan baptisé Jean Léon de Médicis et retenu par le romancier au sein du roman « Léon l'Africain. »

Dans l'Histoire réelle, le pape Léon X, mène une vie ecclésiastique qui n'a pu échapper à la politique :

Léon X (Florence 1475- Rome 1521), pape de 1513 à 1521.

« Fils de Laurent le Magnifique, il pratiqua le népotisme. Après s'être rapproché des Français, il se rallia finalement à Charles Quint (vers 1519). Réformateur médiocre de l'Église, il fut surtout un mécène généreux et fastueux, protégeant notamment Raphaël et Michel-Ange. Mais, ses besoins d'argent l'amènèrent à écraser l'Église d'une fiscalité très critiquée et à accorder des indulgences aux fidèles qui aideraient par leurs dons à la construction de la basilique de St Pierre à Rome (1515) ; ce fut l'origine de la révolte de Luther, que Léon X finit par condamner. »²¹⁶

3. Les Personnages référentiels relevant du réel dans le roman « Samarcande »

3.1. Nicolas Machiavel.

Amin Maalouf a évoqué Machiavel après avoir cité le livre de Nizam :

« Siyasset-Nameh, le traité du Gouvernement, un ouvrage remarquable, équivalent pour l'Orient musulman de ce que sera pour l'Occident quatre siècles plus tard le prince de Machiavel. Avec une différence de taille : le Prince est un déçu de la politique, frustré de tout pouvoir, le Siyasset-Nameh est le fruit de l'irremplaçable expérience d'un bâtisseur d'empire. »²¹⁷

Machiavel figure dans l'encyclopédie réservée à l'Histoire comme nous pouvons l'observer ci-dessous :

²¹⁵ Maalouf A. « Léon l'Africain » op. cité. P. 283

²¹⁶ En ligne http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/L%C3%A9on_X/129475

²¹⁷ Maalouf A. « Samarcande », J.C. Lattès, Paris, 1988, 376 pages. p. 139

« Né à Florence, dans une famille de la noblesse, Nicolas Machiavel est le fils de Bernard Machiavel, le trésorier pontifical à Rome et docteur en droit, et de Bartolomea de Nelli. Il devient secrétaire de la deuxième chancellerie en 1048, et mène des missions diplomatiques, en Italie comme à l'étranger, se forgeant ainsi déjà une opinion sur les mœurs politiques de son temps. Il rédige à ces occasions des dépêches diplomatiques, réunies sous le titre « Les relations diplomatiques », ainsi que les rapports sur les choses de l'Allemagne, rapport sur les choses de la France. On y trouve les prémisses de sa conception politique qu'il développa plus tard dans le Prince.

« Le prince (en italien : Il principe), qui pour ne pas être mal interprété doit être lu en parallèle avec ses discours sur la première décade de Ti-Live, ouvrage explorant à la lumière de l'exemple de Rome les moyens nécessaires à l'édification de l'Italie d'une véritable République et, projet le plus cher à Machiavel, la reconstruction d'une Italie unie (les guerres internes et la politique papale étant selon lui les deux plus grandes plaies de l'Italie, responsables des misères du peuples et de la faiblesse du pays. »

3.2. Marco Polo

On a souvent dit au vu de ces scènes irréelles que les hommes d'Hassan étaient drogués. Comment expliquer autrement qu'ils aillent au-devant de la mort avec le sourire ? On a accrédité la thèse qu'ils agissaient sous l'effet du haschich ». Marco Polo a popularisé cette idée en occident ; leurs ennemis dans le monde musulman les ont parfois appelés haschachiyoun » fumeurs de haschich. » Pour les déconsidérer ; certains orientalistes ont cru voir en ce terme l'origine du mot « assassin » qui est devenu dans plusieurs langages européens, synonyme de meurtrier. Le mythe des assassins n'a été que plus terrifiant.

La vérité est autre. D'après les textes qui nous sont parvenus d'Alamut, Hassan aimait à appeler ses adeptes assasiyoun, ceux qui sont fidèles au Assas, au « fondement » de la foi. Et c'est ce mot mal compris des voyageurs étrangers qui a semblé avoir des relents du haschich.²¹⁸

²¹⁸ Maalouf. A. « Samarcande » op cité. P. 150.

L'écriture de Marco Polo est introduite dans l'écriture d'Amin Maalouf. Le rapport concernant « les Assassins » figure d'abord dans le livre du Vénitien avant d'être rapporté dans « Samarcande ». Ce texte est suivi par celui provenant d'Alamut qui donne une autre version quant à la nomination des adeptes de la secte de Hassan Sabbah.

Marco Polo ainsi que son œuvre ont réellement existé comme nous pouvons le constater dans l'encyclopédie :

« Marco Polo, voyageur italien, mort en 1324. Il appartenait à une famille noble de la république de Venise qui se livrait au commerce. Son père, Nicolao Polo, et son oncle, Matteo Polo, s'étaient rendus à Constantinople vers 1250. De là, ils étaient allés à Bolghari sur la Volga où résidait Barkah, Khan des Tartares occidentaux (...) Marco Polo était né peu de mois après le départ de son père et son oncle ; à leur retour, il prit à son tour le goût des voyages en entendant leur récit. Lorsqu'en 1277, Nicolao et Matteo repartirent. Marco Polo voulut les suivre. Les trois voyageurs parcoururent lentement l'Asie occidentale et la Tatarie (...) après avoir traversé le désert de Gobi, arrivèrent au tangent et à l'extrémité N.O de la Chine. (...) Marco Polo fut chargé de l'administration d'une province. Il obtint cependant de Koubilaï Khan la permission de partir pour accompagner par mer jusqu'en Perse des ambassadeurs de ce royaume. Marco Polo et ses compagnons traversèrent la Perse jusqu'à Trébizonde, pour gagner de là Constantinople et l'Italie. Ils revinrent enfin à Venise en 1295, après une absence de vingt-cinq années. Ce long voyage de Marco Polo est la première des explorations en Asie ; les indications qu'il a laissées ont longtemps formé le fond de la géographie et de la cartographie pour l'extrême Orient. Quelque temps après son retour dans sa patrie, une guerre étant survenue entre Venise et Gènes, Marco Polo arma une galère à ses frais et en prit le commandement pour soutenir la flotte de Venise contre celle de Gènes. Il fut fait prisonnier à la bataille livrée dans le Golfe de Lavas en 1296. Il sortit de la prison de Gènes vers 1296 avec son livre rédigé en Français sous sa dictée par Rusticien di Pica, homme lettré du temps (...) Marco Polo fut à cette époque nommé membre du grand conseil de Venise. Il avait donné simplement pour titre à son ouvrage : le livre de Marc Pol. C'est une véritable description historique et géographique d'une

grande partie de l'Asie. L'exactitude des observations de Marco Polo s'est trouvée en général confirmée par les découvertes modernes. »²¹⁹

Dans le roman « Samarcande », le nombre des personnages réels dépasse de loin celui des personnages provenant de la fiction. Certains sont des actants tels que Omar Khayyam Nizam el Moulk Alp Arsalan, Hassan Sabbah, Malik Shah..., d'autres sont des référents tels que : J.B. Nicolas (traducteur des quatrains de Khayyam en Français publiés en 1867), Fitzgerald (Traducteur des mêmes quatrains publiés en 1868), Napoléon III qui avait ordonné la publication des quatrains.²²⁰

Certains personnages occidentaux sont en relation avec ceux qui appartiennent à l'Orient, nous avons l'exemple dans le roman « Samarcande », avec Ernest Renan, Georges Clémenceau, Lord Salisbury, Randolph Churchill, Wilfrid Blunt, et Victor Hugo, qui ont connu Djamaledine al Afghani :

« (...) Il (Djamaledine) collaborait régulièrement à l'Intransigeant. Nous nous rencontrions souvent. Il m'a présenté ses disciples, musulmans des Indes, juifs d'Égypte, maronites de Syrie. Je crois que j'ai été son plus proche ami français, mais certainement pas le seul. Ernest Renan et Georges Clémenceau l'ont bien connu, en Angleterre, des gens comme lord Salisbury, Randolph Churchill ou Wilfrid Blunt. Victor Hugo, peu avant de mourir, l'a rencontré lui aussi. »²²¹

Les personnages qu'a rencontrés Djamaledine ont bien été empruntés à la réalité par le Romancier comme nous pouvons constater ci-dessous. Ceci pour situer d'une part le temps et l'espace traversé par Djamaledine, mais aussi pour mettre en valeur l'importance de ce personnage oriental, qui a côtoyé des personnalités de la haute gamme occidentale. Des penseurs et des hommes politiques Français et Anglais l'ont donc connu. N'est-ce pas parce qu'il comptait parmi les précurseurs de la démocratie?

3.3. Lord Salisbury.

C'est un homme politique qui a occupé différents postes sous le règne de Victoria au Royaume-Uni. Il est retenu par l'Histoire comme nous pouvons le voir ci-dessous :

²¹⁹ Encyclopédie de l'Agora/ Polo. Marco En ligne http://agora.qc.ca/dossier/Marco_polo
Documentation : Les voyageurs européens en Chine (Centre de recherche sur la littérature des voyages, Sorbonne Paris IV).

²²⁰ Maalouf. A. « Samarcande, J.C. Lattès, Paris 1988, 376 pages cf. p.202

²²¹ Maalouf. A. « Samarcande » op cité ; p 212.

Robert Artur Talbot Gascoyne-Cecil (Hatfield (Herfordshire,) 3 février 1830- Hatfield (Herfordshire), marquis de Salisbury, premier ministre, conservateur britannique à trois reprises.

Carrière politique :

Député conservateur en 1853.

Secrétaire d'État pour l'Inde en 1866-1867.

Secrétaire pour l'Inde de 1874 à 1878.

Premier ministre de 1885 à 1886, 1886 à 1892.

Ministre des Affaires étrangères dans le cabinet de Disreli (1878-1880.)²²²

4.4. Randolph Churchill.

Il est cité dans le roman « Samarcande », dans l'extrait précité. Il figure parmi les personnalités qu'a rencontrées Djamaledine al Afghani. C'est un personnage anglais, une des figures qui ont défendu leur peuple dans les grands moments de guerre, c'est pour cette raison que son nom est inscrit dans le registre de l'Histoire :

« Lord Randolphe Henry Spencer Churchill (13 février 1849- 24 janvier 1895) est un homme d'État. Britannique ; il est le fils du 7^{ème} Duc de Marlborough et le père du premier ministre Wilson Churchill. Il fut député à vingt-cinq ans et fit sa carrière dans les rangs conservateurs où il souhaita des réformes démocratiques où il souhaita de réformes démocratiques et une politique extérieure pacifique.²²³

4.5. Ernest Renan.

Il s'agit d'un autre personnage cité en même temps que Churchill Salisbury et autres, et qui ont connu Djamaledine.

Joseph Ernest Renan, né le 28 février 1823 à Tréguier et décédé le 2 octobre 1892 à Paris est un écrivain, philologue, philosophe et historien français. Fasciné par la science, Ernest Renan adhère immédiatement aux théories de Darwin sur l'évolution des espèces. Il établit un rapport étroit entre les religions et leurs racines

²²² En ligne : <http://www.academie-anglaise.com/pages/Lord-Salisbury/115694255115655>

²²³ En ligne <http://www.nndb.com/people/841/000086583/> consulté le 15 04.2011.

ethnographiques. Une part essentielle de son œuvre est d'ailleurs consacrée aux religions avec par exemple son Histoire des origines du christianisme (7 volumes de 1863 à 1881) et sa « Vie de Jésus » (1863).

Ernest Renan est considéré aujourd'hui comme un intellectuel de référence avec des textes célèbres comme « prière sur l'Acropole » (1865) ou « Qu'est-ce qu'une Nation » où il formule l'idée qu'une nation repose plus sur un réel passé commun, que sur une volonté d'association : ce qui constitue une nation, ce n'est pas de parler la même langue, ou d'appartenir à un groupe ethnographique commun, c'est d'avoir fait ensemble de grandes choses dans le passé et de vouloir en faire encore à l'avenir... » Ernest Renan « Qu'est-ce qu'une Nation. »

*Reçu premier à l'agrégation de philosophie en septembre 1848, il devient docteur ès Lettres à la suite d'une thèse sur le philosophe Averroès terminée en 1852. De 1849 à 1850, il est chargé de mission en Italie.*²²⁴

4.6. Georges Clémenceau.

Son nom vient se joindre, à d'autres personnages qui ont connu Djamalddin, ils sont de l'Occident, il est de l'Orient, mais ils sont unis par de nobles idées mises au service de leur pays respectif sans porter atteinte au monde qui les entoure.

« Georges Clémenceau, né le 28 septembre, 1841 à Mouilleron-en-Pareds (Vendée) et mort le 24 novembre 1929 à Paris, est un homme d'État français, radical-socialiste, président du Conseil de 1906 à 1909, puis de 1917 à 1920.

Issu d'une famille républicaine, il fut maire du 8^e arrondissement de Paris (...) il prôna inlassablement la séparation de l'église et de l'État et s'opposa à la colonisation. Faisant tomber le gouvernement Jules Ferry sur cette question. Fondateur du journal la justice et de la société des droits de l'homme et du citoyen, il travailla ensuite à l'aurore et prit une part active dans la défense du capitaine Dreyfus. (...) Surnommé « le tigre, « il réprima alors les grèves et mis fin à la querelle des inventaires, devenant président du Conseil de 1906 à 1909. Retournant au Sénat, il fonda le journal, L'Homme Libre, renommé L'Homme Enchaîné après avoir essuyé la censure au début de la première guerre mondiale.

²²⁴ En ligne <http://www.academie-francaise.fr/les-immortels/ernest-renan>

En novembre 1917, il fut nommé de nouveau à la présidence du Conseil. (...) Négociateur lors de la Conférence de Versailles, le père la « Victoire », après avoir promulgué la loi des huit heures, manqua de se faire élire à la présidence de la république en 1920, étant critiqué à gauche et à droite. »²²⁵

4.7. Victor Hugo.

Victor Hugo est un référent dans le roman « Samarcande ». « *Djamaleddine l'a connu peu avant sa mort.* »²²⁶ Il s'agit encore une fois de la rencontre des deux personnages le premier est de l'Occident, le deuxième est de l'Orient.

Victor Hugo est inscrit dans l'Histoire de la littérature :

« Victor Hugo, de son inscription complète sur son acte de naissance : Victor, Marie Hugo, occupe une place importante dans l'histoire des lettres françaises, celles du XIX siècle, dans des genres et des domaines d'une remarquable variété, c'est un poète lyrique avec ses recueils comme Odes et Ballades (1826), les feuilles d'automne (1832) ou les contemplations (1856), mais aussi un poète engagé contre Napoléon III dans les châtiments (1853) ou encore poète épique avec la légende des siècles (1859 et 1857). C'est enfin un romancier du peuple qui rencontre un grand succès populaire avec Notre Dame de Paris (1831) ou les Misérables (1862). Au théâtre, il expose sa théorie du drame romantique dans sa préface de Cromwell en 1827 et illustre principalement avec Hernani en 1830 et Ruy Blas. en 1838.

Son œuvre multiple comprend aussi des discours politiques à la chambre des pairs, à l'assemblée constituante et à l'assemblée législative, notamment sur la peine de mort, l'école, ou l'Europe, des récits de voyage (Le Rhin, 1842, ou Choses vues, posthumes, 1887 et 1890), et une correspondance abondante.

Victor Hugo a fortement contribué au renouvellement de la poésie et du théâtre ; admiré par ses contemporains, il l'est encore, mais a aussi été contesté par certains auteurs modernes, il a aussi permis à de nombreuses générations de développer une réflexion sur l'engagement de l'écrivain dans la vie politique et sociale grâce à ses multiples prises de position qui le condamneront à l'exil pendant les vingt ans du second empire.

²²⁵ En ligne http://www.herodote.net/Georges_Clemenceau_1841_1929_-synthese-205.php Consulté le 26/05/2011.

²²⁶ Maalouf. A., op. cité p. 212.

Ses choix à la fois moraux et politiques, durant la deuxième partie de sa vie, et son œuvre hors du commun ont fait de lui un personnage emblématique que la Troisième République a honoré à sa mort le 22 mai 1885 par des funérailles nationales qui ont accompagné le transfert de sa dépouille au Panthéon de Paris, le 31 mai 1885. »²²⁷

4.8. Théophile Gautier.

Il s'est intéressé aux quatrains de Khayyam et il déclare sa fascination dans le journal :

« Théophile Gautier lance, sur les pages du « Moniteur universel », un retentissant « Avez-vous lu les quatrains de Kéyam ? » saluant « cette liberté absolue d'esprit que les plus hardis penseurs modernes égalent à peine »²²⁸

La citation précédente est prise du réel et figure dans la mémoire de l'Histoire :

Théophile Gautier. S'est intéressé à plusieurs auteurs persans dont Khayyâm, qu'il découvrit de façon fortuite non pas chez un libraire, mais lors d'une promenade en canot sur la seine en compagnie de sa fille Judith : Ils firent alors la rencontre d'un prénommé Mohsen Khan proposa ensuite à Judith de se marier avec lui et de le suivre en Perse, ce dont son père la dissuade. Cette rencontre permit ainsi à Théophile Gautier d'avoir un contact « vivant » avec les quatrains de Khayyam.²²⁹

4.9. Montesquieu.

Montesquieu ainsi que Jean Jacques Rousseau ont marqué d'une façon remarquable une amélioration radicale du gouvernement de la France. Les fondements raisonnables qu'ils ont élaborés ont atteint le symbole universel et leurs noms résonnent encore en Orient comme en Occident dans les écoles et les institutions.

Ce personnage est inclus dans le roman « Samarcande » son nom est suivi de l'intitulé de son œuvre « Les lettres persanes » :

« ... Rochefort se lança dans un plaidoyer touffu où se mêlaient les lettres persanes de Montesquieu et son célèbre « comment peut-on être persan ? »²³⁰

²²⁷ En ligne <http://francais.victorhugo.gg/> Consulté le 25/04/2011.

²²⁸ Maalouf. A. op cité p203&204.

²²⁹ En ligne <http://www.teheran.ir/spip.php?article1276> Consulté le 26/04/2011

²³⁰ Maalouf. A., « Samarcande » op. cité. P. 209.

Le penseur et écrivain Montesquieu, un occidental, est intéressé par l'Orient. Sur la même page est inscrit le nom de Jean Jacques Rousseau.

« ... L'histoire de ce cousin de Jean Jaques Rousseau qui avait fini sa vie comme horloger à Ispahan. »²³¹

« Montesquieu (1654-1713), tente de dégager les principes fondamentaux et la logique des différentes institutions politiques par l'étude des lois. Il distingue trois formes de gouvernements.

- *La monarchie : un seul gouverneur, mais par des lois fixes et établies.*
- *La république où le peuple en corps ou seulement une partie du peuple, a la souveraineté.*
- *La démocratie, régime libre où le peuple est souverain. Les représentants sont tirés au sort parmi les citoyens qui sont tous égaux.*

Dans les lettres persanes, Montesquieu laisse entendre la versatilité des Français face à leur souverain, il critique clairement le système monarchique sous lequel il vit. »²³²

Ce penseur devenu universel s'est exilé dans son château après avoir été condamné par la Sorbonne qui l'accusait d'avoir écrit « l'Esprit de lois », mis à l'index par le pape. Ces querelles épuisèrent le philosophe. Il se conteste de rédiger des textes courts dans l'encyclopédie d'Alembert. Il reste dans son château et surveille les vendanges. Et pourtant, son œuvre a atteint l'Amérique dans la mesure où les premiers législateurs américains se sont inspirés des idées de Montesquieu.²³³

Montesquieu comme Rousseau sont des personnages connus dans le monde et l'Histoire les a gardés dans sa mémoire :

« Charles-Louis de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, connu sous le nom de Montesquieu, né le 18 janvier 1689 à la Brède Gynne, à côté de Bordeaux, mort le 10 février 1775 à Paris, est un moraliste et surtout un penseur politique,

²³¹ Idem.

²³² Cf. (En ligne) <http://montesquieu.ens-lyon.fr/>

²³³ Ibid.

précurseur de la sociologie, philosophe et écrivain français des lumières. Montesquieu publie anonymement « Lettres persanes » en 1721.²³⁴

4.10. Jean jaques Rousseau.

Né le 28 juin 1712 à Genève, mort le 2 juillet 1778 à Ermenonville. Il est l'auteur du Contrat Social, de l'Émile, la nouvelle Héloïse. Le contrat social a parfois été considéré comme le texte fondateur de la République Française et ordonne la souveraineté qui appartient au peuple et non au monarque.²³⁵

Il est célèbre pour avoir cherché à améliorer la vie politique.

Il est l'un des plus illustres philosophes du siècle des lumières et l'un des pères spirituels de la révolution française. Tous se réclament de lui. Les révolutionnaires d'un extrême à l'autre prétendent ne marcher que le contrat social à la main. (...) Il était considéré par Arthur Schopenhauer comme le plus grand des moralistes modernes. Schopenhauer disait « Ma théorie a pour elle l'autorité du plus grand des moralistes modernes : car tel est assurément le rang qui revient à J.J. Rousseau, à celui qui a connu si à fond le cœur humain, à celui qui produisit la doctrine non pour la chair, mais pour l'humanité (...) ses travaux ont influencé grandement l'esprit révolutionnaire français. Il est particulièrement célèbre pour ses travaux sur l'homme, la société ainsi que sur l'éducation... »²³⁶

Le romancier a ancré le nom Montesquieu ainsi que celui de Rousseau dans son œuvre, non pas comme un ornement, mais pour la profondeur qu'ils portent quant à la valeur de l'humanité comme nous le constatons dans les citations précédentes.

III.LES FEMMES FIGURANT DANS L'ŒUVRE MAALOUFIENNE.

Nous allons nous pencher aussi sur l'étude de certaines femmes présentes à la fois dans l'œuvre et dans le registre de l'Histoire.

C'est surtout les hommes qui apparaissent dans l'œuvre, néanmoins quelques femmes émergent soit pour s'afficher ouvertement comme la reine Zénobie souveraine de Palmyre dans « Les jardins de lumières », soit pour commander dans l'ombre tenant entre les mains les

²³⁴ En ligne. <http://montesquieu.ens-lyon.fr/>

²³⁵ Cf. page Web (en ligne.) http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Jean-Jacques_Rousseau/141649. consulté le 20 août 2005.

²³⁶ http://www.larousse.fr/encyclopedie/personnage/Jean-Jacques_Rousseau/141649

rênes du gouvernement comme Terken Khaton, la femme du Seldjoukide Malik Shah qui a tenu tête au vizir de son mari, Nizam el Moulk, dans « Samarcande ».

Dans « Les croisades vues par les Arabes » les femmes aussi bien orientales que celles de l'Occident sont restées sous l'ombre des hommes, pour ne paraître que sous l'égide du mari à qui elles offraient la dote, ou bien sous celui de l'enfant proclamé souverain :

« Le prince Renaud, le « brin Arnat » est arrivé en Orient en 1147 avec la mentalité anachronique des premiers envahisseurs : assoiffé d'or et de sang et de conquête. Peu après la mort de Raymond d'Antioche, il est parvenu à séduire sa veuve puis à l'épouser. »²³⁷

La veuve de Raymond d'Antioche dont le nom n'est pas mentionné est devenue l'épouse de Renaud ? Ce dernier est ainsi devenu le seigneur de la ville.

1. Les femmes dans « Les croisades vues par les Arabes. »

1.1. Chajarat ad Dor

Après l'assassinat de Touran chah, le dernier des sultans ayyoubides, sa femme Chajarat ad Dor est proclamée reine et sultane. Elle prit en main les affaires de l'État, établie en son nom un sceau royal avec la formule « Oum Khalil »(...) Peu après son intronisation, Chajarat ad Dor épouse un des chefs mamelouks Aïbek, et lui confère le titre de sultan. Cette femme a changé le courant de l'Histoire de l'Égypte : le remplacement des Ayyoubides par les mamelouks.²³⁸

En effet, elle a marqué l'Histoire de l'Égypte :

« La caste militaire des Turcs Mamelouks, notamment conduite par un brillant officier, Baïbar, et mécontente d'être écartées des postes de dirigeant malgré sa victoire sur les Francs, prend le pouvoir en Égypte en assassinant Touran Shah, elle place à la tête du sultanat une femme, Chajarat ad Dor « l'arbre aux bijoux », l'épouse préférée du défunt sultan Ayyoub, d'origine servile et arménienne, qui règne quelque temps, mais épouse un chef mamelouk, Aïbek, et lui confère le titre de Sultan. »²³⁹

²³⁷ Maalouf A. « Les croisades vues par les Arabes. » J.C. Lattès, Paris 1983, 316 pages. p. 182.

²³⁸ Maalouf A. « Les croisades vues par les Arabes ; op cité ; p ; 274

²³⁹ En ligne <http://ouverturesulemonde.pageespersorange.fr/chronologie%20politique%20islamique.htm>

Chajarat ad Dor est prise de la réalité pour figurer comme un personnage référant dans « Les croisades vues par les Arabes » par son deuxième mariage « *Elle a changé le courant de l'Histoire de l'Égypte : le remplacement des Ayyoubides par les mamelouks.* »

2. Les femmes dans « Les jardins de lumière »

2.1. Zénobie

La reine de Palmyre Zénobie est citée par Amin Maalouf dans « Les jardins de lumière » :²⁴⁰

« Il était une fois une reine, n'est-ce pas ainsi que se conte les légendes ? Belle, Riche, lettrée, ambitieuse jusqu'aux cimes et dotée d'une puissante intelligence, mais rongée par un mal qu'aucun remède ne parvenait à soigner. Elle s'en plaignit un jour à sa sœur qui lui rapporta les dires des caravaniers sur les prodiges d'un médecin du pays de Babel. La reine exprima son désir ardent de le rencontrer, et la nuit même, dans son sommeil, elle vit son image et entendit sa voix. Au réveil, elle était guérie et convertie. Telle est l'histoire consignée dans les écrits manichéens. Mille miracles similaires émaillent le parcours des prophètes ? Ce sont souvent les mêmes récits qui se colportent sur divers personnages, comme si les mythes appartiennent à un fond commun où l'on puise d'un siècle à l'autre, d'un peuple à l'autre d'une croyance à l'autre. Mais, on y trouve parfois un grain de réalité, le reflet embelli d'un événement vrai.

On sait aujourd'hui que la reine s'appelait Zénobie, que son royaume était Palmyre, qu'elle embrassa la foi de Mani et entreprit de la diffuser en Égypte, et bien au-delà. (...) Ainsi on s'était longtemps demandé quelles pouvaient être les croyances de la grande dame du désert, elle qui accueillait dans sa cour les philosophes, les juifs, les Nazaréens, et laissait honorer dans les temples de sa capitale les divinités de toutes les nations. Ce souffle de tolérance était celui de Mani. Palmyre était en son siècle bien plus qu'une riche cité caravanère. Elle ambitionnait de devenir la métropole universelle et, l'espace d'une décennie, elle a failli éclipser et Rome et Ctésiphon. En la personne de Zénobie c'était donc la rivale commune des empereurs d'Orient et d'Occident que Mani avait gagné à sa cause. Reine libre d'une cité libre, elle devait subir, en fin d'itinéraire, la loi des deux colosses.

*Mais, son nom est resté plus lumineux que celui des vainqueurs. »*²⁴¹

²⁴⁰ Maalouf A. « les jardins de lumière », J.C.Lattès, Paris, 1991, 338 pages. p. 299 et 300.

Là est l'histoire de Zénobie basée sur la réalité. Dans le roman, elle est contée tout d'abord comme dans les mille et une nuits. Maalouf dresse la reine de Palmyre, Zénobie comme si elle était issue d'un rêve, puis son image se concrétise peu à peu et tire sa substance de l'Histoire et par delà il met en valeur la réussite du règne de Zénobie dû au respect de toutes les croyances.

Son nom est retenu par l'Histoire comme nous pouvons le constater ci-dessous :

« La reine Zénobie, épouse du prince arabe Odénat et reine de Palmyre (265-272) est une souveraine célèbre de l'Orient antique connue pour avoir fait de sa cité syrienne de Palmyre, une cité impériale et le foyer culturel le plus brillant du Proche-Orient d'alors. (...) Autoritaire et habile, la reine Zénobie profita de nombreuses défaites romaines contre les Parthes (et de la fixation des empereurs romains par les invasions germaniques dans la région du Danube...) pour envahir et soumettre la Syrie, l'Égypte et l'Asie Mineure (à l'exception de la Bithynie).

En 211, elle se fit même proclamer impératrice de Palmyre et rompt avec l'Empire romain, donnant même à son fils Wahballat (le don d'allât) (Vabalatus) le titre d'Auguste.

En guerre contre l'empire Romain, la reine Zénobie parvient à obtenir quelques succès, avant d'être finalement vaincue par l'empereur Aurélien en 272 qui défait ses troupes, s'empare de Palmyre et la fait prisonnière. Elle orne le triomphe de celui-ci. Aurélien se pare de la couronne et du manteau impérial et réintègre le royaume de Palmyre dans l'empire Romain. Exilée à Tibur (Aujourd'hui Tivoli), la reine Zénobie mourut en 274. »²⁴²

La reine Zénobie a réuni tous les peuples d'Asie sous sa régence, cela est dû à l'ouverture de Palmyre à tous les courants culturels :

« L'éclectisme culturel et la tolérance religieuse Zénobie n'étaient donc pas seulement de simples choix philosophiques, il s'agissait aussi d'impératifs politiques. On trouvera un exemple de cette ouverture de la reine de Palmyre aux différents courants culturels de l'Orient dans le choix de ses principaux ministres : d'une part

²⁴¹ Idem

²⁴² Encyclopédie en ligne wikipédia publiée 08/07/2007 à 1200

Longin, un païen, philosophe néoplaticien et d'autre part l'évêque chrétien, très controversé et sulfureux Paul de Samosate. »²⁴³

Les exploits de Zénobie sont identiques qu'ils soient observés dans l'essai ou bien dans les livres d'Histoire. L'auteur s'est servi de son existence, pour l'introduire dans son œuvre. Un exemple vivant de la tolérance et de la coexistence qui lui ont permis d'accéder à un haut niveau dans son règne.

3. Les femmes dans « Léon l'Africain. »

3.1. Salma

Le livre de Grenade présente le premier chapitre, chapeauté par le nom de « Salma la Horra » Salma la libre qui n'est autre que la mère d'Hassan/ Léon l'Africain. Au seuil du récit, une mère vient d'engendrer le héros du roman : Hassan à la veille du mois saint, le mois de carême.

« Je venais de naître, par la grâce du Très haut, au dernier jour de Chaabane, juste avant le début du mois saint, et ma mère était dispensée de jeûner en attendant qu'elle se rétablisse. »²⁴⁴

À son septième jour, une cérémonie a été organisée pour sa circoncision, son esprit s'évade loin de la fête et la narration lui est confiée pour nous dévoiler l'ère de la dynastie andalouse au crépuscule de son règne. L'arrogance des gouvernants, leur corruption, leur injustice divisèrent le pays. Le sultan Abou-l-Hassan Ali, fils de Saad le Nasride, vingt et unième et avant-dernier sultan de Grenade, avait emprisonné son père pour monter sur le trône, il a ensuite tranché la tête des fils des plus nobles familles pour ses plaisirs. Abou-el-Hassan fut écarté du pouvoir le 14 juillet 1482, le 27 Jumada oula 887, Ferdinand se trouvait ce jour à la tête de l'ost royal au bord du fleuve Genil, sous les murs de la ville de Loja, qu'il assiégeait depuis cinq jours. al-Attar ; l'un des officiers les plus habiles de Grenade agissant sur les ordres du sultan avait réussi à disperser le camp du roi chrétien qui a laissé derrière lui canons et munitions ainsi que des morts et des prisonniers. Le sultan Abou-l-Hassan I ne put s'enorgueillir puis qu'il fût écarté à la même date, par le même héros Ali al-Attar.

²⁴³ En ligne : <http://www.empereurs-romains.net/emp.38.09.htm>

²⁴⁴ Ibid. p. 13.

« Dieu a voulu qu'Abou-l-Hassan soit renversé le jour même de sa victoire, comme Il lui avait envoyé le déluge le jour de la Parade, pour l'obliger à courber le dos devant son créateur... » observait Salma.²⁴⁵

Salma nous relate du fond de l'Histoire la chute de princes de Grenade ; cette défaite qui l'emmena à quitter avec les siens leur ville natale et se diriger vers Fès.

Salma est le témoin de la chute de Grenade, suivie de la reconquête de l'Andalousie par les Espagnols. Elle a ensuite suivi l'évolution de son fils Hassan qui n'avait que trois ans au moment de son exil d'el Méria à el Mellila.

Dès l'incipit Salma, a le rôle de relater l'histoire de la défaite des princes andalous :

« L'homme qui avait attiré sur eux la colère divine n'était autre que l'arrogant, le corrompu, l'injuste, le dépravé Abou l-Hassan Ali, fils de Saâd le Nasride, vingt et unième et avant dernier sultan de Grenade (...) Pour remonter sur le trône, il avait renversé et emprisonné son propre frère (...) Le crime impardonnable du sultan était d'avoir délaissé sa femme libre, sa cousine Fatima (...) pour une captive chrétienne appelée Isabelle de Solis qu'il avait nommé Soraya (...) Il s'adonna donc aux plaisirs (...) Le sultan négligeait les affaires du royaume laissant ses proches amasser de véritables fortunes par des taxes illégales et des expropriations.

Boabdil, le fils de Fatima avait réussi à s'enfuir de la tour de Comares (...) Quelques complices lui permirent d'entrer dans l'Alhambra. Mais, le vieux sultan ne s'avoua pas vaincu, il se réfugia à Malaga (...) et se prépara activement à la revanche contre son fils.²⁴⁶

3.2. Warda

Salma s'adapte à sa vie familiale, son mari est revenu un jour avec une belle chrétienne, il l'avait appelé Warda, elle fut la mère de Mariam. À ce sujet Sarah la bariolée, l'amie juive de Salma lui dit :

« Pour nous femmes de Grenade, la liberté est un esclavage sournois, l'esclavage est une subtile liberté. »²⁴⁷

²⁴⁵ Maalouf. A», *Léon l'Africain*», op. cite. p. 27.

²⁴⁶ Maalouf A. « Léon l'Africain » op cité p 28

²⁴⁷ Ibid. p. 14

Warda a préféré suivre son mari à Fès, elle a rencontré son frère juste avant son départ d'Espagne. Elle l'appela : « Juan, je suis Esméralda ta sœur ! » Et s'adressant à son mari tout se dégageant de son bras, elle lui dit : « C'est mon frère ! » Mohamed, le père d'Hassan se mit à trembler, il se sentait humilié. Warda le défendit en rappelant à Juan que cet homme était son mari, et qu'il ne lui avait jamais fait de mal.

Le frère d'Esméralda/Warda demande alors le baptême de Mohamed et la bénédiction de leur mariage par l'église. Mais, le mari préfère l'exil avec toute sa famille, plutôt que cette humiliation. Comme la plupart des personnages dans l'œuvre, Warda retourne en dans son village natal Alcantarilla après la mort de son mari et la séparation de sa fille Mariam.

3.3. *Mariam.*

Dans son dialogue avec son frère Hassan ressort de la tristesse et du chagrin ; Mariam trouve que de tous les hommes son devoir est d'avoir peur, de son père aujourd'hui, de son mari demain et de tous ceux qui ne sont pas ses proches et dont elle doit se cacher.²⁴⁸ Cette plainte la rapprochait d'Hassan son aîné qui a senti le danger qui la guettait. Ainsi, l'épanouissement de Mariam était freiné par l'appartenance abusive de la jeune femme ; son mariage a été négocié par son père, avec Zerouali, sans son consentement

Il y a des femmes qui vivent dans l'ombre, leur donner une place dans le roman c'est une manière de dénoncer leur sort. Warda est une captive espagnole, mariée malgré elle au père d'Hassan. Et leur fille Mariam a été désiré par Zerouali un homme de la cour âgé et corrompu c'est son frère Hassan, qui avec son ami Haroun se sont juré de la délivrer de la cité des lépreux où elle a été internée par le maudit prétendant. qui voulait se venger pour le refus insinué concernant son union à Mariam. Cette dernière s'est mariée avec Haroun le furet, l'ami d'enfance de son frère. Cet insoumis qui a rejoint Barberousse à Alger, « *Ta sœur a été admirable, une lionne de l'Atlas* »²⁴⁹

Warda, la mère de Mariam a rejoint les siens en Castille après la mort de son mari et la séparation de sa fille. Aussi bien la mère que la fille se présentent sous l'effet de la narration, leur histoire est relatée par d'autres personnages, elles n'interviennent que rarement.

²⁴⁸ Ibid. cf. p. 129

²⁴⁹ Ibid. p. 251.

3.3. Sarah.

C'est une israélite, une andalouse, dans cette partie du monde vivaient des personnes qui adhéraient aux différentes religions, tout en se respectant, leur vie en société se déroulait dans une harmonie et une entente exemplaire.

Sarah vient souvent frapper à la porte de Salma, la mère d'Hassan pour lui vendre des amulettes, des bracelets des parfums, à base de citron, d'ambre gris de jasmin ou de nénuphars. Salma la retrouve plus tard à Fès puis qu'elle a préféré l'exil au baptême ; sept de ses cousins se sont faits prisonniers, et sa nièce a été brûlée vive avec son mari, accusés d'être demeurés juifs en cachette.

3.4. Hiba.

Une autre femme, un nom nouveau surgit du fond de l'Afrique : Hiba, (le don.) Elle a été offerte par le seigneur de Ouarzazate, à Hassan al Wazzan, fils de Mohamed le Grenadin, lors de son voyage avec son oncle alors ambassadeur du monarque de Fès.

« Nous trouvâmes un couloir jusqu'à une porte basse qui mena vers une petite cour au milieu, un cheval, beau, mais petit, monté par une superbe cavalière brune au visage découvert. « Cette jeune esclave est le cadeau du seigneur pour ton poème. Elle a quatorze ans, elle parle bien l'arabe. Nous l'appelons Hiba. » Il prit la bride et me la pose dans la main. Je la tirai les yeux levés, incrédules. Mon cadeau sourit. »²⁵⁰

Le sort de Hiba ressemble à celui de Warda, espagnole ou africaine les hommes les tiennent sous leur joug, elles sont femmes-objet : « Mon cadeau sourit » nous dit Hassan.

À son retour à Fès, Hassan se marie avec Fatima sans renoncer à Hiba.

Toujours dans la comparaison, Hiba la femme d'Hassan, comme Warda la femme de son père, retourne dans son pays natal où elle requiert sa liberté.²⁵¹

3.5. Fatima

C'est la cousine et l'épouse d'Hassan, elle est la fille d'Abou Marouane, que Hassan appelle Khali, celui qui l'a accompagné à Tombouctou. C'est un personnage dont l'histoire est relatée par Hassan qui a aimé une femme avant elle : Hiba, la numidienne et deux autres après elle :

²⁵⁰ Ibid. p. 163.

²⁵¹ Ibid. cf. p. 212 ;

Nour et Maddalena. Ci-dessous citées. De ce mariage une fille naîtra : Sarwat (Fortune), car cette année-là son père vit le début de la prospérité.

3.6. *Nour.*

Au Caire, Hassan rencontre Nour, une Circassienne, la veuve d'un sultan ottoman. Elle devait protéger son fils Bayazid, pour cela elle épousa Hassan, ils se rendirent à la Mecque pour un pèlerinage, elle donna une fille à Hassan. Ce dernier étant capturé et offert au Pape, Nour se trouve dans l'obligation de retourner en Égypte abandonnant sa fille à la famille d'Hassan.

3.7. *Maddalena.*

À Rome, Hassan est dans l'obligation d'être baptisé, lui qui a échappé à la conversion, sa famille a préféré l'exil et à l'âge de trois ans il a été adopté par la ville de Fès. À Rome, on lui présente une juive reconvertie native de Grenade comme lui. C'est sa dernière femme, Maddalena, Guiseppe (Youssef) naquit de cette union. Après une vie tumultueuse, Hassan retourne à Fès.

Jules, le cousin du pape, s'adresse à Hassan pour lui dire qu'une jeune personne venait d'entrer dans son service, qu'elle était vertueuse, belle et intelligente. Le Saint-Père désire la marier à Hassan.

Maddalena avait longtemps vécu dans un couvent, au cours d'une visite, le cardinal l'avait remarqué et au moment de s'en retourner, il l'a ramenée avec lui. Le procédé l'avait choqué, ayant pris connaissance de ce fait, le pontife a réagi en chef de l'Église.

Comme Hassan, Maddalena est de Grenade. Elle confie à Hassan toute son histoire. Son grand-père issu d'une grande famille juive, les Abranel, était un modeste forgeron dans le quartier de Najd, au sud de Grenade. Il a émigré à Tétouan avec ses enfants. Ses parents avaient décidé par la suite de s'installer à Ferrare, mais ils ont péri dans le bateau, après avoir été atteints par la peste. Une vieille religieuse l'emmena au couvent, elle la baptisa Maddalena. Son père l'avait appelée Judith. Elle fût maltraitée après la mort de sa bienfaitrice, ceci l'emmena à échafauder des plans de fuite, mais la seule tentative lui coûta cher ; elle fût ramenée au couvent et placée dans le cachot. Sous les vexations qui s'abattaient sur elle, elle se sentit revenir à sa foi d'origine. Pourtant, elle a été pendant sept ans une chrétienne fervente, cependant aux yeux la nouvelle gérante, Maddalena n'était qu'une convertie, dont la présence au couvent allait attirer des malédictions. C'est le cardinal Jules qui la fit sortir du couvent.

Maddalena a donc épousé Hassan, et au retour à Fès, Hassan avait à ses côtés sa nouvelle femme et son enfant Guiseppe.

Au sein de la famille d'Hassan, il y a des membres des trois religions : ses parents sont musulmans, Warda, la mère Mariam (sa demi-sœur) est chrétienne, et Maddalena est israélite. Hassan a aimé différemment toutes ces femmes, sa sœur Mariam qu'il a défendue contre le Zerouali en annulant son mariage avec ce malfaiteur et ses femmes Hiba, un don de Warzazate, sa cousine Fatima, Nour la Circassienne, et Maddalena la juive convertie.

3.8. Aixa-Fatima, la mère du Boabdil

La mère du dernier sultan andalou personnage référant, est présente dans l'œuvre d'Amin Maalouf. Elle est citée parmi les témoins de la chute de Grenade :

L'image qui a marqué la chute de Grenade est décrite dans le roman :

« ...L'exil de Boabdil était sans espoir de retour, et les Roum lui avaient permis d'emporter tout ce qu'il désirait. Il partit donc vers l'oubli, riche, mais misérable, et au moment où il traversait le dernier col, d'où il pouvait encore voir Grenade, il resta un long moment immobile, le regard trouble et l'esprit figé dans la torpeur ; les Castillans appelèrent ce lieu « Ultime soupir du Maure » car le sultan déchu y avait versé, dit-on, quelques larmes, de honte et de remords. « Tu pleures comme une femme, un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme ! » Lui aurait lancé Fatima, sa mère.

(...) Fille de sultan, épouse de sultan, mère de sultan, Fatima était pétrie de politique et d'intrigues, bien plus que Boabdil qui se serait contenté volontiers d'une vie de plaisir sans ambition et sans risque. C'est elle qui avait poussé son fils vers le pouvoir, afin qu'il détrône son propre époux Abou-el-Hassan, coupable de l'avoir délaissée en faveur de la belle captive chrétienne Soraya. C'est Fatima qui avait fait fuir Boabdil de la tour de Comares et organisé dans les détails sa rébellion contre le vieux monarque. C'est elle qui avait ainsi évincé la concubine et écarté à jamais du pouvoir les jeunes enfants de celle-ci. « Mais, le sort est plus changeant que la peau d'un caméléon, comme disait un poète de Denia. Et, tandis que Fatima fuyait la cité perdue, Soraya reprenait promptement son ancien nom, Isabel de Solis, et faisait

baptiser ses deux fils Saad et Nasr, qui devenaient Don Ferdino et Don Juan, Enfant de Grenade. »²⁵²

L'Histoire a retenu la chute de Grenade, les dates de cet événement sont précises comme nous pouvons l'observer ci-dessous :

« Dans la nuit du 1^{er} au 2 janvier 1492, guidés par Ibn Kumas et Abû al-Qasim el Mulihe, deux vizirs de Boabdil, le grand commandeur de Léon, Don Gutierrez de Cardenas et quelques fonctionnaires castillans entrent secrètement dans Grenade par un chemin peu fréquenté. Au petit jour, Boabdil, livre les clés de l'Alhambra à Don Gutierrez dans la tour Comares. La capitulation officielle date donc du 2 janvier 1492. »²⁵³

Après la chute de Grenade, Boabdil, le dernier souverain andalou, pleura sur son sort :

« Sa mère Aixa Fatima lui lança : « pleure comme une femme ce que tu n'as su défendre comme un homme. »

Dans ses écrits, Christophe Colomb dit avoir assisté à la reddition et au départ de Boabdil ».²⁵⁴

La phrase prononcée par Fatima la mère de Boabdil est identique dans les deux citations :

- Dans le roman « Léon l'Africain » d'Amin Maalouf :

« Tu pleures comme une femme, un royaume que tu n'as pas su défendre comme un homme ! » Lui aurait lancé Fatima, sa mère.²⁵⁵

Son nom existe dans l'encyclopédie :

Sa mère Aixa-Fatima lui lança : « Pleure comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme ! »²⁵⁶

La mère du dernier sultan andalou a marqué l'Histoire de la chute de Grenade par cette citation renommée.

²⁵² Maalouf. A. « Léon l'Africain » J.C. Lattès, Paris 1986.p. 64 et 65

²⁵³ En ligne : <http://www.cosmovisions.com/Boabdil.htm> consulté le 15 06.2011.

²⁵⁴ En ligne : <http://www.cosmovisions.com/Boabdil.htm> consulté le 15 06.2011.

²⁵⁵ Maalouf A. « Léon l'Africain », J.C. Lattès. Paris, 1986, 249 pages. p. 64.

²⁵⁶ En ligne : <http://www.cosmovisions.com/Boabdil.htm> consulté le 15 06.2011.

4. Les femmes dans « Samarcande »

4.1. Terken Khaton

Terken est la plus ancienne femme de Malikchah. Elle n'a jamais cessé d'être sa favorite ; la « Chinoise » l'accueille en héros, elle sait qu'il ne peut rien lui refuser. Les mots de Terken s'écoulaient dans le creux de son âme. Pas un instant il ne s'ennuie en sa présence, elle lui rapporte des anecdotes, lui cite des poèmes et des paraboles riches en enseignement. Il l'aimera jusqu'au dernier souffle de sa vie. Dans tout l'empire elle n'a d'autre rival que Nizam el Moulk et en 1092, elle est en voie de le terrasser. Jahane, la femme d'Omar Khayyam est sa confidente. Terken était comblée jusqu'au jour où son fils promis d'être héritier est mort. Nizam avait opté pour le fils aîné de Malikchah, sa mère est la cousine du sultan. Terken n'est pas satisfaite ; elle est prête à négocier la mort de Nizam el Moulk avec la secte des assassins. Après la mort du vizir, c'est à elle qu'émirs et dignitaires ont recours. Ce sont ses hommes de confiance qui remplacent les fidèles de Nizam. Le sultan Malikchah donne son accord entre deux souleries.

Terken Khaton (la chinoise) était la femme du sultan Seldjoukide Malik Shah, Nizam el Moulk était le vizir, le conseiller qui tenait les rênes de la dynastie ; une rivalité s'installe entre les deux personnes qui se disputaient les décisions du sultan, pour cela le vizir a écrit dans son livre. Le quarantième chapitre s'intitule « Des femmes qui vivent derrière les tentures » :

*« A une époque ancienne (...) l'épouse d'un roi prit un grand ascendant sur lui, il n'en résulte que discordes et trouble. Je n'en dirai rien, car chacun peut observer à d'autres époques des faits semblables (...) Pour qu'une entreprise réussisse, il faut faire le contraire de ce que disent les femmes. »*²⁵⁷

Le maître Malikchah se déplace à Baghdad pour la chasse de l'onagre, c'est là qu'il est empoisonné sans doute par les fidèles de Nizam, le sultan fut enterré de nuit, en cachette au bord d'une route. Jamais disent les chroniqueurs, on n'avait entendu dire qu'un souverain ainsi puissant soit mort sans que personne ne prie ni ne pleure son corps.²⁵⁸

Le sultan est mort loin de la capitale et Terken a eu tout le temps pour prendre elle-même le pouvoir. Les policiers de la Nizamia se dressent contre elle, mais elle est rusée ; elle écrit à

²⁵⁷ Ibid. p. 141.

²⁵⁸ Ibid. cf. p 157.

plusieurs gouvernements que son mineur a besoin d'un père pour guider ses pas, pour diriger le pays en son nom avec la promesse de l'épouser. Elle arrive même à offrir Ispahan la déclarant capitale de l'empire à Hassan Sabbah, l'invitant à sortir de son ombre pour mieux prêcher au grand jour. Puis, c'est Terken qui meurt à son tour. La servante se rappelle que le crime a été commis par un énuque introduit depuis quelques années par Nizam el Moulk, l'instrument du crime est un coussin qui a étouffé la victime.²⁵⁹

Terken est demeurée la souveraine pendant tout le règne de son mari, après sa mort du souverain, elle a collaboré avec la secte des assassins pour donner la mort à Nizam el Moulk. Seulement la vengeance des officiers de ce dernier n'a pas épargné la « Chinoise. »

« Nizam el Moulk n'a pu s'empêcher, au soir de sa vie, de décrocher des flèches, de régler des comptes. Avec Terken Khaton par exemple. Le quarantième chapitre s'intitule : « Des femmes qui vivent derrière les tentures » à une époque ancienne, écrit Nizam, l'épouse d'un roi prit un grand ascendant sur lui, il n'en résulta que discorde et troubles, Je n'en dirais pas plus, car chacun peut observer à d'autres époques des faits semblables. » Il ajoute : pour qu'une entreprise réussisse, il faut faire le contraire de ce que disent les femmes. »²⁶⁰

Terken Khaton, la femme du sultan Malik Chah a tenu tête à Nizam el Moulk, le vizir et le juge, qui a dirigé avec succès le gouvernement du père le sultan Alp Arsalan et de son fils Malik chah. Terken avait « pris un grand ascendant » sur le sultan, elle rivalisait le grand cadî Nizam el Moulk.

Le nom de Terken Khaton la femme de Malik Chah est inscrit dans l'Histoire :

« Située sur la route de la soie, Samarcande est une ville cosmopolite, d'un point de vue tant ethnique que religieux. Chinois, Indiens, chrétiens orthodoxes, juifs et musulmans s'y côtoient, partageant leurs connaissances, faisant des affaires, etc. Réfractaire à toute tentative de nivellement religieux (...) la cité subit, depuis la conquête des Turcs Seldjoukides une influence musulmane de plus en plus forte. En 1092 c'est le sultan Malikshah (ou Malik) qui règne à Samarcande. À ses côtés

²⁵⁹ Ibid. cf. p.159

²⁶⁰ Maalouf A ; « Samarcande, J.C. Lattès, Paris,1983, 376 pages ; p. 181 ;

Terken Khaton, première épouse et favorite que l'on nomme « la Chinoise » en raison de ses origines... »²⁶¹

4.2. Djahane

Omar Khayyam observe une poétesse de la cour des Seldjoukides, Djahane qui rejoint le sage Persan dans son belvédère, la compagne devient la femme d'Omar, elle n'a pas eu d'enfant, ceci a satisfait Khayyam qui évoque el Maari, un philosophe syrien. Celui-ci a demandé que la prescription suivante reste à jamais inscrite sur sa tombe : « *Je souffre par la faute de celui qui m'a engendré. Personne ne souffrira de par ma faute.* »²⁶²

Djahane est une poétesse de Boukhara. Elle déclame devant la cour un poème dans lequel elle fait l'éloge du fleuve Soghd qui dispense ses bienfaits à Samarcande et Boukhara, pour aller se jeter dans le désert, aucune mer n'étant digne de son eau.

Après l'avoir félicité, le sultan Nasr Khan lui demanda de remplir sa bouche d'or. Elle s'est penchée sur un plateau rempli de dinars d'or pour introduire les pièces une à une dans sa bouche, tandis que l'assistance en compte le nombre à voix haute, ceci jusqu'à ce qu'elle réprime un hoquet, manquant de l'étrangler. La cour part d'un rire franc. On lui fit signe de retourner à sa place ; on a compté quarante-six dinars. Seul Khayyam ne rit pas. Il cherche le sentiment qu'il éprouve à son égard ; sa poésie est si pure, son éloquence si digne, sa démarche courageuse, et pourtant elle s'est gavée de pièces d'or pour une humiliante récompense, avant de rabattre son voile. Cet instant est passager pour la cour, mais il reste éternel pour Khayyam.

*« Le temps a deux visages » se dit Khayyam, il a deux dimensions, la longueur est au rythme du soleil, l'épaisseur au rythme des passions.*²⁶³

Djahane dévoile le secret de sa personne. Dans la cour, elle a des amies qui ne voient pas en elle une rivale, elles sont avides des histoires qu'elle leur rapporte, et des poèmes qu'elle diffuse autour d'elle. Elle fréquente les épouses du roi, tant qu'elle est la femme d'un autre ou de personne, elle peut répandre ses vers et ses rires. Si le roi l'épouse, il commencerait par l'enfermer, voilà pourquoi elle a préféré la vie pleine de liberté.²⁶⁴

²⁶¹ En ligne : <http://parlonsjdr.darkbb.com/t106-vampire-da-roses-de-sable-rose-de-sang> consulté le 25.5.2011

²⁶² Maalouf A., « Samarcande » op. cit. p. 115.

²⁶³ Ibid. pp. 42 & 43.

²⁶⁴ Ibid. cf. p. 49 & 50

Djahane préfère rester dans l'ombre du palais et celui du belvédère de Khayyam. L'importance de ce personnage est la jouissance qu'elle apporte de part et d'autre dans ces espaces où elle a choisi de vivre.

4.3. *Chirine.*

Après avoir levé le voile sur l'Histoire de l'Orient du onzième siècle, le narrateur nous ramène peu à peu au vingtième siècle tout en suivant la trajectoire du manuscrit. Le dernier nom féminin est celui de Chirine. C'est elle qui est la dernière gardienne de l'œuvre de Khayyam, ce manuscrit tant cherché par Lesage. Chirine se laisse embarquer tout comme le manuscrit sur le Titanic. Elle est mêlée au rêve de Benjamin qui se demande si elle a seulement existé.²⁶⁵

Entre le mythe et la réalité, le concret et l'abstrait, mais aussi entre le clair et l'obscur, le passé et le présent, Chirine, contrairement aux autres femmes précitées surgit de la fiction, elle est la gardienne du manuscrit. Elle disparaît après l'avoir confié à Benjamin. :

*« Longtemps j'attendis un signe de Chirine. Mais, jamais elle ne vint. Elle ne m'écrivit. Plus jamais personne ne mentionna son nom devant moi. Aujourd'hui je me demande : a-t-elle seulement existé ? Était-elle autre chose que le fruit de mes obsessions orientales. »*²⁶⁶

Par l'effet de la baguette magique, Chirine a apparu pour disparaître après avoir accompli sa mission

5. *Les femmes dans « Le périple de Baldassare »*

5.1. *Martha*

Martha est une femme qui surgit de la fiction. Elle s'est mariée à Sayyaf. Son père qui était le barbier de Baldassare, avait laissé entendre à cet homme qu'il serait ravi et flatté d'une alliance. Elle s'était laissé enlever pour être mariée dans l'ombre avec Sayyaf. Le barbier en mourut de chagrin quelques mois plus tard, léguant à sa fille unique une maison, un verger, et plus de deux cents sultanins d'or.²⁶⁷

Elle a accompagné le personnage principal Baldassare jusqu'à la fin de l'histoire.

²⁶⁵ Ibid. cf. p. 376.

²⁶⁶ Maalouf A. « Samarcande » op ; cité, p. 376.

²⁶⁷ Maalouf A. « Le périple de Baldassare », Grasse, 2000, 490 p. cf. p. 39

« *Je ne l'ai pas encore oublié, je ne sais si je l'oublierai un jour... Si, un jour je l'oublierai, et sa trahison m'y aidera Je ne vais pas revenir à mon délire... Il faut que je tourne le dos à ma vie passée, et que je regarde devant moi* »²⁶⁸ nous confie Baldassare à la fin du livre.

Avec ces propos Martha est replongée dans la fiction après avoir accompli sa mission.

Le mouvement des personnages (hommes et femmes d'Orient et d'Occident) est donc orchestré par le romancier rester au service des formes discursives voulues dans un temps déterminé.

IV. LES PERSONNAGES CHARGES DE LA NARRATION.

Maalouf a confié la narration à deux genres de personnage, le personnage réel et le personnage fictif. Nous prenons pour exemples :

Le personnage fictif (Benjamin O. Lesage dans le roman « Samarcande ».

Le personnage réel (Hassan/Léon dans le roman « Léon l'Africain »

Tandis que pour l'essai « Les croisades vues par les Arabes. » La narration est relatée suivant les chroniqueurs Arabes (Ibn el Athir, el Jouvaini, al Qalanissi, al Arouzi...) qui tiennen

t les informations inscrites dans l'Histoire.

1. Benjamin O. Lesage dans le roman « Samarcande. »

Il joue deux rôles, celui du narrateur et du personnage ; il raconte l'histoire du manuscrit de Khayyam depuis la Perse du XI^{ème} siècle jusqu'au naufrage du Titanic sur lequel il s'embarque avec le manuscrit. Il ne manque pas de préciser le temps de la traduction du manuscrit de Khayyam. Puis il entre en scène pour faire partie des personnages actants, son nom est Benjamin Omar Lesage. Il est né après l'avènement du manuscrit en Occident au XIX siècle. Il est Américain originaire du vieux continent ; ses ancêtres sont Français. Son nom est chargé de sens : à travers l'onomastique nous découvrons ce qui suit :

²⁶⁸ Idem, p. 469

Benjamin : Le dernier fils de Jacob, le frère de Joseph (Orient.)

Omar : Le deuxième calife du prophète de l'islam (Orient.)

Lesage : Mot composé (le sage) de la langue française (Occident.)

Ce personnage est omniscient ; il relate l'histoire du manuscrit et de son auteur Khayyam tout en relatant la sienne. Il ne manque pas de faire des escales çà et là dans le monde suivant la trajectoire tracée par les déplacements du manuscrit pour présenter au lecteur des personnages retenus par l'Histoire. Dans le décor apparaissent des érudits, des penseurs, des hommes politiques, des princes et des sultans, des rois, des soldats, mais aussi des marginaux causant des guerres destructives. Dans son récit, les chemins de l'Orient et de l'Occident se croisent. La rencontre des deux pôles est réalisée à travers les voyages : Benjamin O. Lesage prend le départ de l'Occident pour se rendre dans la Perse. Djamaledine se déplace de l'Orient (la Perse) pour atteindre Londres puis Paris (Occident). La découverte se réalise à travers la plume, à travers le temps et à travers l'espace.

Le narrateur est chargé de nous passer en revue les siècles précédents pour nous donner le nôtre à voir. Le discours s'engage autour de l'interaction dans toutes ses diversités qui est établie entre l'Orient et l'Occident. Entre autres, l'économie de la Perse placée sous le joug de l'Angleterre, de la Russie et l'Autriche. Les ressources minières ainsi que les forêts sont exploitées par l'Angleterre, Ce pays gère aussi le système bancaire. L'armée persane est commandée par les officiers du Tsar.²⁶⁹ À plusieurs reprises, il s'agit du sommeil de l'orient et de l'éveil de l'Occident. » *J'ai la profonde conviction que, si l'Orient ne parvient pas à se réveiller, bientôt l'Occident ne pourra plus dormir* »²⁷⁰ formulait Howard C. Baskerville, étudiant à l'Université de Princeton, New Jersey, et qui s'est déplacé pour atteindre la Perse ; il fait partie des personnages dont l'histoire est relatée par le narrateur.

Benjamin O. Lesage relate l'histoire du manuscrit d'Omar Khayyam, poète et mathématicien du XI^{ème} siècle en Perse. Le narrateur nous présente l'ère des Seldjoukides Alp Arsalan et son fils Malikshah, deux sultans qui ont eu pour vizir un bâtisseur d'empire Nizam el Moulk mais ils sont confrontés à Hassan Sabbah le chef de la secte des assassins. Au fil de sa plume Benjamin nous ramène au XIX^{ème} siècle l'ère du Titanic pour suivre le manuscrit de Khayyam qui est passé de l'Orient vers l'occident grâce à sa traduction par l'Anglais Fitzgerald et du

²⁶⁹ Maalouf. A. « Samarcande » J.C. Lattès, Pars 1989, 376 pages. cf. p. 214 &215.

²⁷⁰ Idem p. 277.

Français Nicolas. Le voyage est doublement réalisé : dans le temps, du XI^{ème} au XIX^{ème} siècle et dans l'espace, de l'Orient vers l'Occident. N'est-ce pas pour décrire ces deux époques que ce narrateur a surgi de la fiction ?

Lesage entre en scène pour jouer le rôle du personnage chargé de retrouver le manuscrit qui passe de pays en pays, profitant de ce voyage pour présenter au lecteur le monde dans son actualité qui ressemble tant à celui du passé avec la même arrogance en Occident et le même obscurantisme en Orient. Omar Lesage s'embarque sur le Titanic avec Chirine, une Perse, la dernière propriétaire du manuscrit.

Après avoir observé le rôle du personnage fictif Benjamin O. Lesage le narrateur du roman « Samarcande » nous allons analyser le rôle du personnage réel Hassan al Wezzan, dans l'autobiographie romancée « Léon l'Africain. »

2. Hassan al Wezzan/Léon l'Africain dans « Léon l'Africain »

Hassan écrit son autobiographie à travers le temps (quarante années) et à travers plusieurs espaces. Il est né à Grenade, et il a été adopté par Fès où il a reçu une formation spirituelle tirant sa substance de l'islam. Il est implanté dans le Nord de l'Afrique, après des pérégrinations dans le sud et l'Est de ce continent tantôt pour assurer avec son oncle une ambassade dans les capitales africaines tantôt pour fructifier un commerce en Égypte. Hassan s'est rendu ensuite à la Mecque pour un pèlerinage. Au retour il s'est fait prisonnier par un sicilien qui l'a offert au pape. Il a profité de son séjour en Italie pour instruire, mais surtout pour s'instruire, Le Pape lui a donné son nom, il l'a baptisé Léon de Médicis. Amin Maalouf a ressuscité Hassan qui a mené plusieurs vies dans des espaces plusieurs. Il a fait le tour d'horizon de la Méditerranée et a zigzagué la mer d'abord du Nord vers le sud puis dans le sens contraire pour vivre en Italie au moment de la Renaissance, puis après le conflit entre Luther et le Pape, il est revenu à Fès vers la fin de son existence.

Hassan/Léon offre au lecteur de l'instruction quant à l'Histoire du moyen âge dans les pays limitrophes de la Méditerranée et par de là il présente les déchirures que présente les princes andalous avant leur défaite ainsi que les guerres destructrices aussi bien en orient qu'en Occident. Tout ceci est projeté dans le miroir du temps, est-ce pour en tirer des leçons et éviter à l'humanité de retomber dans l'éternel recommencement et récidiver les fautes commises dans le passé ?

Amin Maalouf a élaboré une œuvre dont la mosaïque s'offre comme une fresque représentant le monde d'hier et d'aujourd'hui, parmi ses livres se trouvent des essais : Dans notre corpus sont inclus : « Les croisades vues par les Arabes » ainsi que « Les identités meurtrières. »

3. Les chroniqueurs arabes dans « Les croisades vues par les Arabes. »

Pour « Les croisades vues par les Arabes », le romancier a pris la précaution de citer à la fin de l'œuvre les chroniqueurs sur lesquels il a basé son discours. Les noms de ces historiens parsèment le livre. Le romancier les a classés suivant les chapitres comme reporté ci-dessous ²⁷¹:

Dans le prologue sont cités les chroniqueurs Sibte Ibn el Jawzi, Ibn el Athir ainsi qu'Ibn Jobair (1144-1217). Ce dernier a effectué son voyage en Orient entre 1182 et 1185. Il a consigné ses observations dans un livre disponible en français (Geuthner, Paris, 1953-1956.) Le texte original a été édité en arabe (Sader, Beyrouth 1980.)

Né et mort à Damas, Ibn al-Qalanissi (1073-1160) a occupé de hautes fonctions administratives dans sa ville. Il a laissé une chronique intitulée Zayl Tarik Dimachq dont le texte original n'est disponible que dans une édition de 1908. Une édition française partielle sous le titre Damas de 1075 à 1154. A été publiée en 1952, par l'institut français de Damas et les éditions Adrien-Maisonneuve, Paris.

Dans le chapitre premier le nom d'Ibn el Kalanissi est mentionné pour les citations qui se trouvent çà et là dans ce chapitre.

Dans le chapitre II, la principale œuvre d'Ibn el Athir (1160-1233) l'Histoire parfaite (Alkamel fit Tarik) n'existe en français que dans des traductions fragmentaires, notamment dans le recueil des historiens des croisades, publié à Paris entre 1841 et 1906, par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, Le Texte arabe d'el Kamel fit Tari en 13 volumes a été édité en 1979 (Sader Beyrouth). Ce sont les volumes X, XI et XII, qui évoquent entre bien d'autres choses, les invasions franques. Référence sur la citation d'Ibn Jobair sur le pétrole : voyage. Edition française. p. 268 ; édition arabe, p. 209. P. 307

²⁷¹ Maalouf.A ; «Les croisades vues par les Arabes» J.C. Lattès, Paris 1983. 318 p. (notes et sources) pp. 05 à 312.

Dans le chapitre III, les récits concernant les actes cannibalisme commis par les armées franques à Maara en 1098 sont nombreux et concordants. Dans les chroniques franques de l'époque, jusqu'au XIX siècle, on les trouve encore détaillés chez les historiens européens. C'est par exemple le cas de l'Histoire des croisades, de Michaud, publié en 1817-1822. Voir tome I pp. 357 et 577, et Bib) Bibliographie des croisades, pages 48, 46, 83, 248 les armées franques à Maara.

Dans le Chapitre IV, sur l'étonnant passé de Nahr el Kalb, voir P. Hitti, Tarik Loubnan, Assaqafa, Beyrouth, 1978. Après son retour en Europe, Bohémond tentera d'envahir l'empire byzantin. Pour repousser l'attaque, Alexis demandera à Kilij Arsalan de lui envoyer des troupes. Vaincu et capturé Bohémond sera forcé de reconnaître par traité les droits des Roum sur Antioche. Cette humiliation l'obligera à ne plus jamais venir en Orient.

Dans le chapitre V, sur la bataille de Tyr (...) voir M. Chehab, Tyr à l'époque des croisades, Adrien-Maison-neuve. Paris 1975. L'Alépin Kamaledin Ibn el Adim (1192-1262) n'a consacré que la première partie de sa vie à écrire l'histoire de sa ville. (...) Le texte original de son Histoire d'Alep a été publié par l'institut français de Damas en 1968. (...) Sur les assassins, lire M. Hodgson, The order of Assassins, Mouton, La Hay, 1955. P. 308

Dans le chapitre VII, né en 1095, deux ans avant l'arrivée des Franjs en Syrie, mort en 1188, un an après la reprise de Jérusalem, l'émir Oussama Ibn Mounqid occupe une place à part parmi les témoins arabes des croisades. Écrivain, diplomate, politicien, il a personnellement connu Nouredin, Saladin, Moinuddin Ounar, le roi Foulke et bien d'autres. Ambitieux, intrigant, comploteur (...) La principale œuvre d'Oussama, son autobiographie a été publiée à Paris en 1893 par les soins de H Derembourg. Il s'agit d'une édition originale groupant le texte arabe, une version française qui mêle paraphrase et citations, ainsi qu'une foule d'observations sur Ousama, son époque, ses rapports avec les Franjs. P 309

Dans le chapitre VIII, les chroniqueurs restent anonymes à voir

Dans le chapitre IX, sur les péripéties de l'étonnante bataille d'Égypte lire Schumberger, campagne du roi Amaury I^{er} de Jérusalem en Égypte, Plon Paris, 1906.

Dans le chapitre X, la lettre des Alépins, comme la plupart de messages de Saladin, se trouve dans e Livre des deux jardins, œuvre du chroniqueur Damasquin Abou Cama (1203-1267). Il contient une compilation précieuse d'un grand nombre de documents officiels introuvables ailleurs.

Bahaeddin Ibn Chaddad (1145-1234) est entré au service de Saladin peu avant la bataille de Hittin. Il a été, jusqu'à la mort du sultan, un confident et un conseiller. Sa biographie de Saladin a été récemment rééditée, original et traduction, à Beyrouth et Paris (Méditerranée, 1981).

Aux noces de Kerak, les bonnes manières n'étaient pas uniquement du côté de Saladin. La mère du jeune marié a tenu à envoyer à l'asségeant des plats soigneusement préparés afin qu'ils puissent participer eux aussi aux festivités. Le témoignage du fil de Saladin sur la bataille de Hittin a été cité par Ibn Athir, vol. IX, année 583 de l'hégire.

Collaborateur de Nouredin avant d'entre au service de Saladin, Jamaldeddin al Asfahani (1125-1201) (...) Son récit de la conquête de la Syrie et de la Palestine par Saladin a été publié par l'académie des inscriptions et belles lettres, Paris 1972.

Parmi les nombreux ouvrages occidentaux consacrés à Saladin, il faut rappeler celui de S. Lane-Pool, publié à Londres en 1898 sous le titre Saladin and the fall of the kingdom of Jérusalem (...) Il a été réédité à Beyrouth (Khayat 1964).

Dans le chapitre XII, il semble qu'el Kamel ait reçu en 1219 Saint-François-d'Assise, venu d'Orient dans le vain espoir de rétablir la paix. Il l'aurait écouté avec sympathie et lui aurait proposé des cadeaux avant de le faire reconduire, avec escorte, au camp des Franjs. À notre connaissance, aucune source arabe ne relate cet événement.

Orateur et chroniqueur Damasquin, Sibt el Jawzi (1186-1256) a publié une volumineuse histoire universelle intitulée (Miraat az Zaman. Le Miroir du temps) dont quelques fragments seulement ont été publiés.

Sur l'étonnant personnage qu'est l'empereur, lire, de Benoist-Mechin, Frédéric de Hohenstaufen ou le rêve excommunié. Perrin, Paris, 1980. P. 311 et 312.

Dans le chapitre XIII, pour une histoire des Mongols, voir R. Grousset, l'Empire des steppes. Payot, Paris 1939. L'échange des lettres entre Louis IX et Ayyoub est rapporté par le chroniqueur égyptien el Maqrizi (1364-1442.)

Après la destruction d'Alamut, la secte des assassins s'est perpétuée sous une forme on ne peut plus pacifique. (...) La version rapportée ici de la mort d'Aibek et de Chajarat ad Dor est celle d'une épopée populaire médiévale Sirat el Malek az Zaher Baibers, as Sakafia, Beyrouth.

Dans le chapitre XIV, secrétaire du sultan Baibers et Qalaoun, le chroniqueur égyptien Ibn Abd el-Zaher (1233-1293) a eu la mauvaise fortune de voir son principal ouvrage « La vie de Baibers » résumé par un neveu ignorant qui ne nous a laissé qu'un texte tronqué et insipide. Les quelques fragments qui nous sont parvenus de l'œuvre original révèlent un réel talent d'écrivain et d'historien.

Parmi tous les chroniqueurs et historiens arabes que nous citons, Aboul

Fida 1273-1331) est le seul à avoir gouverné un État : il est vrai que celui-ci, émirat de Hama était minuscule, ce qui permettait à cet émir ayyoubide de consacrer l'essentiel de son temps à ses nombreux ouvrages dont Mouktassar Tarik el Bachar (résumé de l'histoire de l'humanité). »²⁷²

Parmi les sources il y a aussi :

« Z. Oldenbourg : Les croisades, Gallimard, Paris, 1965. Un récit de sensibilité chrétienne orientale.

R. Pernoud : les hommes des croisades, Tallandier, Paris, 1977

J. Sauvaget : historien arabe, Adrien-Maisonneuve, Paris, 1946. »²⁷³

Après avoir présenté les personnages sous leurs différents aspects, nous allons nous intéresser à leur rôle dans l'œuvre.

²⁷² Maalouf A. « Les croisades vues par les Arabes » J.C.Lattès, Paris, 1983. 312 pages.306 à 313

²⁷³ Idem p. 312.

CHAPITRE III : LE RÔLE DES PERSONNAGES À TRAVERS LE

TEMPS ET L'ESPACE

Amin Maalouf fait appel à L'Histoire, non pas au hasard ; il s'intéresse aux événements historiques (Les croisades vues par les Arabes) : le romancier dresse dans un face à face les siècles passés avec d'un côté leur degré de civilisation qui tend à la prospérité de l'humain, il mentionne le nom des penseurs et des hommes de science et de l'autre côté, les dirigeants politiques ou religieux, dont l'arrogance aveuglante aboutit à la destruction et l'anéantissement de la vie humaine.

Ainsi, l'œuvre d'Amin Maalouf projette dans le miroir du temps des événements historiques. Il donne le pouvoir à certains personnages de redessiner leur vie telle qu'elle devrait être perçue afin de redresser leur image. Le romancier a touché au repère de l'être et à l'espace abstrait de son identité, l'identité qui le façonne et se laisse façonner par lui

Dans l'écriture maaloufienne les personnages entrent en scène pour projeter l'image complexe de l'humain dont la vie est une éternelle répétition à travers les siècles. La sagesse, l'arrogance, la construction, la destruction et bien d'autres paradoxes se reflètent dans les miroirs des temps.

Notre étude vise le profil des personnages favorisés par Amin Maalouf ainsi que leur inscription dans la trame de l'histoire.

Nous développons la raison pour laquelle Amin Maalouf a puisé dans la profondeur de l'Histoire certains personnages à la fois emblématiques²⁷⁴ et marginalisés tels que : Omar Khayyam, Léon l'Africain, Mani, Djamaalddine el Afghani.

L'œuvre d'Amin Maalouf nous présente le monde sous une double culture orientale et occidentale. Il assoit ses romans sur les bases historiques (des événements datés avec des personnages ayant marqué leur temps.) Dans chacune de ses œuvres nous trouvons des « *personnages réfecteurs* » comme les appelait Henri James, ²⁷⁵ « *qui sont non seulement*

²⁷⁴ (Du latin *emblema*) Figure symbolique accompagnée d'une devise (..) être concret destiné à symboliser une notion abstraite, ou à représenter une collectivité. Petit Larousse Paris, 1983

²⁷⁵ T. Todorov, «Qu'est-ce que le structuralisme ? »Poétique, Point, 1968, 109 pages, Cf. p. 59

perçus, mais percevant, l'image des autres personnages est réfléchie dans la conscience du réflecteur. »²⁷⁶

Certains personnages sont doublement impliqués dans l'œuvre dans la mesure où ils découvrent et se découvrent pour dévoiler non seulement leur rôle, mais aussi celui des autres personnages qui les entourent. Hassan al Wazzan, dans « Léon l'Africain » et Benjamin O Lesage dans « Samarcande » jouent leur rôle respectif tout en jetant un éclairage sur la totalité des autres personnages existant dans l'œuvre. Ce sont donc des personnages « *réflecteurs, perçus, mais percevants.* »

Le thème est ce qui, dans un passage donné, s'impose comme le centre d'intérêt, tous les segments thématiques auparavant composent l'horizon. À travers la dialectique du thème et de l'horizon, la lecture apparaît comme un processus complexe se constituant à travers la variation des points de vue, et ce qui chaque fois le retient constitue pour lui le thème... Le rôle des personnages. Pour Iser²⁷⁷, la structure du thème et de l'horizon concerne le point de vue global imposé au lecteur par la narration. Toute proportion textuelle thématise un effet personnage (pion, personne ou prétexte) qui s'horizontalise quand change le mode de réception. Le personnage se présente d'abord comme un pion narratif (véhiculant une série d'interrogations sur son identité, son activité, son rôle) pour s'épaissir au fil des pages jusqu'à s'imposer comme personne.

Maalouf prend la liberté de choisir le personnage à qui il rend sa valeur bafouée. Le romancier se place donc dans des vis à vis pour élaborer son récit daté et convaincant, prenant pour témoin l'Histoire avec ses plis et ses vicissitudes. Ainsi, le narrateur est parfois « réflecteur ». Nous avons l'exemple dans « Samarcande », « Léon l'Africain » et autres, où il s'approprie le « je » pour devenir la conscience même des images réfléchies ; c'est à partir de sa propre perception et son jugement des autres qu'il nous livre le roman. C'est donc le narrateur qui agence le roman, il est omniscient et omniprésent, même lorsqu'il donne la parole à d'autres personnages, ils restent sous son joug et ils sont manipulés selon son désir.

*« Ecrire (...) exige de l'écrivain, qu'il se divise contre lui-même. C'est en quoi, seulement strictement l'homme tout entier est auteur » nous dit Paul Valéry.*²⁷⁸ (La

²⁷⁶ Ibid.

²⁷⁷ W. Iser, « l'acte de la lecture » in Vincent Jouve, « L'effet personnage dans le roman. » PUF 1992, Paris, 271 p. p.174.

²⁷⁸ Valéry P. « Introduction à la méthode de Léonard de Vinci », Jean Hyrier.1894, in « Modernité » Louichon B. & Roger J, presse universitaire de Bordeaux, 285 pages. P.15.

question de l'auteur, sans cesse remise sur le métier par Valéry, fait songer (...) à une équation, relation conditionnelle entre deux quantités cependant de certaines variables ou (inconnues) x2 (...) Ainsi, deux quantités mises en jeux dans l'équation de l'auteur-homme et « l'œuvre. »²⁷⁹

L'écrivain doit donc se séparer de la réalité de la vie (*auteur-homme*), pour intégrer le vraisemblable dans son *œuvre*. Certains personnages installés dans l'écriture d'Amin Maalouf sont réels ; comme des ressuscités, ils émergent des profondeurs de l'Histoire. Ils sont parfois confrontés avec habileté aux personnages fictifs. Benjamin O. Lesage, personnage fictif, dialogue en parfaite harmonie avec Djamaledine el Afghani personnage réel dans le roman « Samarcande. »

Les principaux personnages sont interpellés pour raconter et se raconter. Ils gèrent le récit en jouant la double fonction du narrateur et celle du personnage principal. Dans ce cas, le personnage est tantôt fictif (Benjamin O. Lesage dans « Samarcande » et Baldassare, dans « Le périple de Baldassare »), ou bien réel (Hassan al Wazzan dit Léon l'Africain dans le roman « Léon l'Africain ».) Les personnages marginalisés par leur société respective retrouvent leur véritable profil dans l'écriture maaloufienne et ce dans la positivité (la sagesse d'Omar Khayyam) ou dans la négativité (la terreur semée par Hassan Sabbah.)

Le récit s'ouvre sur un espace puis à la fin du roman, il se ferme sur le même espace. Le circuit est clos après le retour du personnage à son point de départ, exemple dans le roman « Samarcande », Omar Khayyam retourne à son Nichapour natal pour y mourir, Benjamin O Lesage revient en Amérique, son continent d'origine. L'exemple se concrétise aussi dans « Léon l'Africain » Hassan revient en Afrique. Ceci dans l'espace. Dans le temps; le romancier ne manque pas de remonter la spirale des temps passés pour atteindre son siècle dans le présent. Le temps est donc remonté au fil de la plume tantôt pour brouiller les pistes, tantôt pour les éclaircir.

L'entreprise de l'œuvre d'Amin Maalouf est charpentée telle une mise en scène cinématographique, les personnages baignent dans leur société respective, ils se mêlent à la foule et laissent leur empreinte dans le sillon de l'Histoire.

En outre, la description des personnages, leur dialogue, leur pensée sont mis en œuvre pour construire le discours d'Amin Maalouf sur l'Histoire. Des noms orientaux et occidentaux

²⁷⁹ Ibid. ; p 7

apparaissent et disparaissent au fil de la narration, des rois, des princes, des érudits ainsi que des dévots, des farouches, des injustes s'affichent dans l'univers romanesque de l'œuvre ; ceci pour créer la scène où défile tout ce monde et en dégager le discours.

I. RÔLE D'HASSAN EL WEZZAN DANS « LÉON L'AFRICAIN »

Hassan al Wazzan écrit une autobiographie qui s'étend sur quarante années. Il se déplace d'espace en espace, et c'est grâce à ses déménagements de pays en pays que le lecteur découvre la reconquête de l'Espagne par Ferdinand, l'apogée de l'empire de l'Alaska Mohamed Touré en Afrique, la renaissance et les guerres de religion en Italie, les sultans ottomans en Égypte et les conquêtes des côtes du Nord de l'Afrique par les espagnoles et les portugais.

« De ma bouche tu entendras, l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues m'appartiennent. Mais, je n'appartiens à aucune. Je ne suis qu'à Dieu et à la terre, et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai. (...) qu'ai-je gagné, qu'ai-je perdu, que dire au créancier suprême ? Il m'a prêté quarante années que j'ai dispersées au gré des voyages : ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès, et à Grenade vit encore mon innocence. »

Plusieurs espaces sont présents dans cet extrait : il y a ceux que représentent des langues l'arabe, le turc ; le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien. Chaque langue représente un pays. Puis, c'est l'espace géographique qui est cité : Rome, Le Caire, Fès, Grenade. Toutes les langues lui appartiennent, mais il n'appartient à aucune. Est-ce la crainte de s'emprisonner dans un espace restreint ? « *Toutes les langues m'appartiennent* » : le cercle est agrandi pour atteindre un grand espace qui le libère.

« ... On me nomme aujourd'hui l'Africain, mais d'Afrique je ne suis, ni d'Europe, ni d'Arabie. On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le Zayyati, mais je ne viens d'aucun pays, d'aucune cité, d'aucune tribu. Je suis fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées. »²⁸⁰

L'espace géographique est encore une fois sollicité pour nier l'appartenance isolée à un pays.

²⁸⁰ Maalouf A, « Léon l'Africain » op.cité. L'incipit (page première)

« Je suis fils de la route, ma patrie et caravane (espace), et ma vie la plus inattendue des traversées (temps).

Encore une fois c'est l'immensité de l'espace qui est visée, Hassan se détache de cette appartenance qui pourrait l'enchaîner.

La page incipit est très enrichissante dans la mesure où elle nous présente le résumé, mais aussi la quintessence de l'œuvre, en effet chaque mot est porteur de sens. Le personnage dresse le bilan des quarante années :

« Mes poignets ont connu tout à tour les caresses de la soie et les injures de la laine ; l'or des princes et les chaînes des esclaves... »²⁸¹

Il s'agit en premier lieu de la richesse et de la pauvreté qu'il a connues et en deuxième lieu il vise la liberté et l'emprisonnement (il a été enchaîné par des Siciliens pour être offert au Pape).

La description des lieux est très riche par sa diversité.

Dans « Léon l'Africain », le personnage principal Hassan porte plusieurs noms Hassan al Wazzan/Léon de Médicis, dit Léon l'Africain :

« Moi Hassan, fils de Mohamed le peseur, moi, Jean Léon de Médicis, circonscrit de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape. »²⁸²

Le romancier donne la parole à Hassan, il lui tend le « je » identitaire pour se raconter à travers les quarante années dans une autobiographie romancée, une autofiction. Grenade est sa ville natale, à trois ans il se retrouve avec sa famille à Fès après la reconquête de par les Espagnols, dans la ville qui l'a accueilli, Fès, Hassan accumule le savoir dans une école renommée appelée el Karaouiyines où il est couronné pour sa réussite. À dix-sept ans, il accompagne à Tombouctou son oncle alors ambassadeur du sultan. Il y rencontre le roi de Gao : l'Askia Mohamed Touré. Il arrive ensuite en Égypte au moment de sa prise par les Ottomans. Après son retour de la Mecque, il est capturé par des Siciliens, pour être au service du pape. Il se trouve alors à Rome où il est baptisé par le pontife pour devenir « Léon de Médicis » dit « Léon l'Africain. »

²⁸¹ Idem

²⁸² Maalouf Amin, « Léon l'Africain », Paris, Lattès, 1986, 337 pages, P. 9

Pendant son séjour à Rome, Hassan devait enseigner l'Arabe et apprendre le catéchisme, le latin, le turc et l'hébreu. Il est l'auteur d'une partie hébraïque d'un dictionnaire polyglotte. Ainsi, son célèbre ouvrage « La description de l'Afrique » est resté pendant quatre siècles une référence essentielle pour la connaissance du continent.

« Sur la demande du Pape, il écrit sa fameuse Cosmographia de Africa, publié à Venise sous le titre Description de l'Afrique. Cet ouvrage de référence, qui évite soigneusement de donner des informations à caractère militaire, est la seule source de renseignement sur la vie et les mœurs, les us et coutumes dans l'Afrique du XVI^{ème} siècle. C'est particulièrement grâce à ce livre que Tombouctou devient une ville mythique dans l'imaginaire européen ; il est ainsi l'inspirateur de René Caillié parti à sa découverte. C'est aussi la Bible de tous les diplomates et explorateurs intéressés par l'Afrique.(...) Le professeur Louis Massignon, célèbre orientaliste, a étudié les écrits de Léon l'Africain. L'ouvrage de Louis Massignon Le Maroc dans les premières années du XVI^{ème} siècle- Tableau géographique d'après Léon l'Africain édité en 1906 (...) vient (en 2006) d'être réédité par les soins de la bibliothèque nationale du royaume du Maroc. ²⁸³

Léon l'Africain quitte l'Italie après la mort du pape Léon X, laissant derrière lui des troubles créés par l'allemand Luther et l'invasion turque. Hassan retourne en Afrique, il se retrouve à Gammart, ville tunisienne, et de là il revient à Fès après quarante années mouvementées.

Le roman décrit les quarante années qu'il a vécues. Chacune d'elle est fixée par un événement et est datée dans les deux calendriers grégorien et l'hégirien. « Hassan al Wazzan/Léon l'Africain » nous relate son histoire dans une autobiographie romancée tout en marquant avec précision les faits historiques depuis la reconquête de l'Andalousie jusqu'aux troubles de la renaissance en Italie. Il raconte et se raconte ; le roman porte son nom « Léon l'Africain » il reste le personnage le plus célèbre tout au long du roman.

Philippe Lejeune nous dit :

« On ne lit pas de la même manière une autobiographie et un roman. Dans l'autobiographie, la relation avec l'auteur est embrayée (il vous demande de le croire, il voudrait obtenir votre estime peut être votre admiration, ou même votre

²⁸³ Léon l'Africain sous la direction de François Pouillon, Paris, Karthala, 2009, 400 p.
www.autopacte.org/pacteautobiographique.html

amour, votre réaction à sa personne est sollicitée, comme par une personne réelle dans la vie courante,) tandis que dans le roman elle est débrayée (vous réagissez librement au texte, à l'histoire, vous n'êtes plus une personne que l'auteur sollicite.)
»²⁸⁴

Dans « Léon l'Africain » il s'agit d'une autobiographie créée par le romancier, qui, tout en se basant sur la réalité, ne manque pas de la mêler à la fiction. Hassan/Léon le personnage principal et le narrateur, raconte sa vie, sa personne représente l'axe même autour duquel se tisse toute l'histoire réelle, vécue dans plusieurs pays méditerranéens, et ce dans l'espace de quarante années. Il est issu de la classe bourgeoise de l'Andalousie. Il est sujet des derniers rois maures, d'Isabelle et de Ferdinand. Après l'exil de ses parents à Fès, il a été formé dans la grande école de Fès. C'est par l'intermédiaire de son oncle maternel que débutera sa vie de diplomate à Tombouctou ; ceci lui a permis d'adhérer à la cour du monarque à Fès. Riche négociant, poète, il se rend à l'évidence ; il est réduit à l'esclavage, au service du pape. L'histoire, il l'a subie puis il l'a écrite tel Ibn Batouta. Le roman présente quarante chapitres, chacun d'eux décrit une année de la vie du héros, et il est dédié à travers les sous-titres à un événement ou à un personnage.

*« Je ne viens d'aucun pays, d'aucune cité d'aucune tribu. Je suis fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie est la plus inattendue des traversées »*²⁸⁵

dit-il, se plaçant dans une dimension, au-delà des frontières et de toutes tribus, pour se sentir libre de toute attache, probablement pour éviter de s'enfermer dans un espace restreint et tous les ennuis qui en proviennent d'une part, et pour se sentir très proche de son prochain malgré la différence d'autre part.

Léon l'Africain, à travers une autofiction est présenté comme un habitant de l'univers.

1. L'évolution du personnage dans la spirale du temps et la dimension de l'espace.

La personnalité multiple d'Hassan/Léon dans le roman « Léon l'Africain »

Le lecteur est propulsé dans la spirale du temps et dans les dimensions de l'espace : géographique, culturelle et linguistique. L'univers romanesque est exposé de manière à nous

²⁸⁴ Lejeune P. « Le pacte autobiographique 2006. (en ligne) : www.autopacte.org/pacteautobiographique.html consulté le 05/11/2008

²⁸⁵ Maalouf A. Léon l'Africain » op. Cité. Incipit (page première)

inciter à l'observation, observation établie par le romancier et jalonnée par l'histoire. Le lieu initial est donc abandonné pour la rencontre d'épreuves, et après leur émancipation, les personnages reviennent à leur point de départ.

Le périple est deux fois vécu, par le personnage d'une part et par le lecteur d'autre part. Balancés entre la réalité et la fiction romanesque, les personnages se révèlent tout en nous dévoilant le passé et le présent, ils racontent et se racontent, l'histoire est inépuisable. En suivant l'évolution d'Hassan dans « Léon l'Africain », nous découvrons l'évolution du monde que le romancier nous révèle. Le centre du récit est aussi interpellé que sa périphérie, et donc le héros et son entourage sont suivis dans les méandres de la vie (réelle ou vraisemblable). À travers la vie d'Hassan, le lecteur découvre, les espaces et les temps.

Maalouf ne s'intéresse nullement à l'œuvre d'Hassan /Léon l'Africain « La description de l'Afrique », mais à la vie de son auteur. Maalouf est donc interpellé par la personnalité d'Hassan al Wazzan (le peseur), el Gharnati (le Grenadin), Zayyati, le Fassi, Jean Léon de Médicis. Le nom du personnage diffuse une sémiotique qui se rapporte à l'origine et sa foi d'Hassan, ainsi qu'à l'espace révélateur de son identité : lieu de naissance et celui de son adoption, comme nous pouvons voir dans le schéma ci-dessous :

L'onomastique propre à Hassan

Hassan	Fils de Ali et petit fils du prophète de l'islam		Orient.
Al Wazzan	Le peseur	profession	Orient.
El Gharnati	Le Grenadin	Espace géographique	Occident.
Zayyati	Marchand d'huile	Métier	Orient.
Le Fassi		Espace géographique	Afrique.
Jean Léon de Médicis		Nom	Occident.

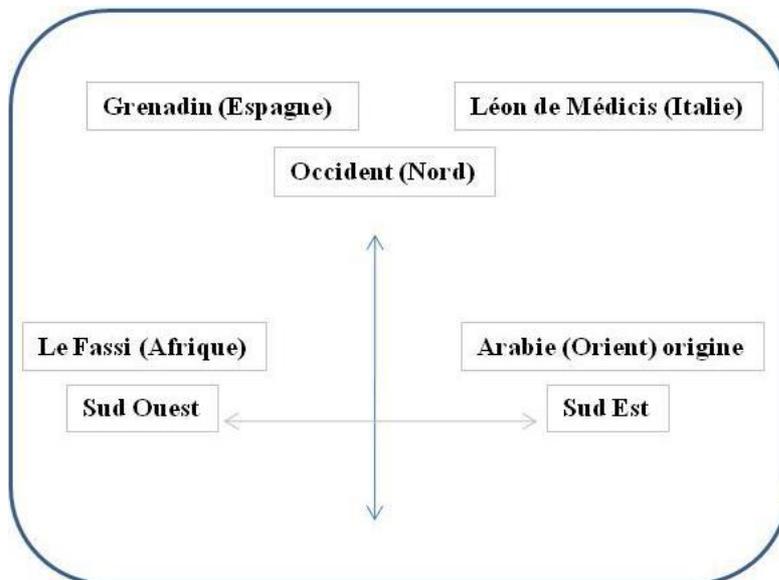
Voilà toute l'identité d'Hassan, incluse dans l'onomastique du personnage. L'éventail nous présente l'Orient, l'Occident et l'Afrique, espaces tracés par l'itinéraire emprunté par notre héros.

Cette fois le romancier profite de l'identité multiple d'Hassan pour nous le présenter d'une façon magique :

« Moi, Hassan fils de Mohamed le peseur, moi, Jean Léon de Médicis, circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main du pape, on me nomme aujourd'hui l'africain, mais d'Afrique je ne suis, ni d'Europe ni d'Arabie. On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le zayyati, mais je ne viens d'aucun pays d'aucune cité, d'aucune tribu. Je suis fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées. »²⁸⁶

Là sont présents tous les points cardinaux, qui par enchantement s'effacent « je ne viens d'aucun pays. » Hassan est un héros cosmopolite « le père de l'humanité. »

L'espace apparent dans l'onomastique du héros



Les points cardinaux indiquent l'espace géographique auquel adhère le nom d'Hassan.

Nous pouvons lire plus loin :

« ... qu'ai-je gagné, qu'ai-je perdu, que dire au créateur suprême ? Il m'a prêté quarante années, que j'ai dispersées au gré des voyages : ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès, et à Grenade vit encore mon innocence. »

²⁸⁷

Ce qui précède est le résumé chargé du dit et du non dit de la vie de Léon l'Africain. Nous y trouvons la spiritualité, « au Créateur », la vie « quarante années », la sagesse vécue à Rome,

²⁸⁶ Maalouf A., « Léon l'Africain », Paris, J.C. Lattès, 1986, 349 pages. p. 9.

²⁸⁷ Ibid.

la passion au Caire, l'angoisse à Fès et l'innocence à Grenade. Chaque ville (espace) porte une charge émotionnelle spécifique au moment vécu (temps.)

Nous avons aussi :

« Notre maison n'a jamais manqué de rien, grâce à la position de mon père. Il avait en effet hérité de son propre père une importante charge municipale, celle de mitterrand principal, avec pour fonction de peser les grains et de s'assurer de l'honnêteté des pratiques commerciales ; c'est ce qui valut aux membres de ma famille le surnom d'al Wazzan, le peseur, que je porte toujours ; au Maghreb, nul ne sait que je m'appelle aujourd'hui Léon ou Jean-Léon de Médicis, nul ne m'a jamais surnommé l'Africain ; là-bas, j'étais Hassan, fils de Mohamed al Wazzan, et dans les actes officiels on ajoutait « el Zayyati », du nom de ma tribu d'origine « el Gharnati », le Grenadin, et lorsque je m'éloignais de Fès on me désignait également par « el Fassi », référence à ma première patrie d'adoption, qui ne fut pas la dernière. ».²⁸⁸

Tous les détails inclus dans cette citation nous éclairent sur l'origine d'Hassan. Son nom se métamorphose en se confondant tantôt à l'espace (al Gharnati, le Grenadin, al- Fassi, le Fassi, tantôt aux métiers exercés dans sa famille (Zayyati, marchand d'huile, el Wezzan, le peseur.)

En ce qui concerne l'espace linguistique, vastes sont les connaissances d'Hassan ; l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire. Mais encore une fois il déclare :

« Toutes les langues toutes les prières m'appartiennent, mais, je n'appartiens à aucune. » Je ne suis qu'à Dieu et à la terre et c'est à la terre et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai. »²⁸⁹

Encore une fois Hassan étale un éventail, cette fois pour afficher les langues et les prières qui lui appartiennent pour les effacer. Seuls Dieu et la terre le possèdent vraiment. Hassan évite d'adhérer à tout ce qui le sépare des autres ; il tend à atteindre le symbole universel.

²⁸⁸ Ibid. p. 49.

²⁸⁹ Ibid.

2. L'existence d'Hassan/Léon entre un début tumultueux et une fin paisible.

La vie en elle-même est présentée dans un parcours qui a un début et une fin. La vie d'Hassan (Léon l'Africain) est relatée à travers les années (quarante ans) datées l'une après l'autre par les deux calendriers (lunaire et solaire) et intitulées suivant les événements, exemple : L'année de Salma la Horra 894 de l'hégire. (5 décembre 1448 – 24 novembre 1489.) Cette première année est inaugurée par la naissance d'Hassan,

*« Je venais de naître par la grâce imparable du Très-Haut, au dernier jour de chaabane, juste avant le mois saint. »*²⁹⁰

Tandis que la dernière année : « L'année de lansquenets » 933 de l'hégire (8 octobre 1528-26 septembre 1527) est la quarantième année. Là est l'apogée qu'atteint Hassan après ses pérégrinations, il acquiert la quintessence de la connaissance et de la sagesse, mais il cède à la retraite, il décide donc de s'écarter du monde pour vivre sa spiritualité parmi les siens, en attendant de partir dans l'au-delà.

*« Quant à moi, j'ai atteint le bout de mon périple. Quarante ans d'aventures ont alourdi mon pas et mon souffle. Je n'ai plus d'autres désirs que de vivre, au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d'être de tous ceux que j'aime, le premier à partir, vers ce lieu ultime où nul n'est étranger à la face du créateur »*²⁹¹

Hassan est donc arrivé à la fin de sa vie, il s'en remet à la face du créateur. Sa prière ressemble à celle d'Omar Khayyam avant sa mort :

*« Mon Dieu, Tu sais que j'ai cherché à te percevoir autant que j'ai pu, pardonne-moi si ma connaissance en Toi a été mon seul chemin vers Toi. »*²⁹²

La vie d'Hassan s'installe entre le début tumultueux et la fin paisible. Les dates inscrivent doublement le temps dans la mesure où elles marquent l'âge d'Hassan, sa progression physique et morale, ses voyages, son évolution, mais aussi l'Histoire des différents pays qu'il traverse :

Dans les années inscrites dans le livre de Grenade de la naissance à l'exil d'Hassan, il y a :

²⁹⁰ Ibid. p. 13

²⁹¹ Maalouf A. « Léon l'Africain » Paris, Lattès, 1986, 349 p. p. 349

²⁹² Maalouf A., « Samarcande », Paris, Lattès, 1988, 283 pages, p 185.

- a. Année de Salma la Horra, 894 de l'hégire (5 décembre 1488-24 novembre 1489.)
Cette année marque la naissance d'Hassan.
- b. L'année des amulettes, 895 de l'hégire (25 novembre 1489-13 novembre 1490)
Marquant le déclin des princes andalous et l'exil de l'oncle d'Hassan.
- c. L'année de la chute, de Grenade, 897 de l'hégire (4 novembre 1491-22 octobre 1492.)
Le prince Abouabdil est déchu de son pouvoir.
- d. L'année du mihrajan, 898 de l'hégire (23 octobre 1492-11 octobre 1493) la dernière
fête de Grenade, qui fût gâchée par le mauvais temps et les défaites.
- e. L'année de la traversée. 899 de l'hégire (12 octobre 1493-1^{er} octobre 1494) qui est
celle de l'exil d'Hassan.

La naissance d'Hassan, l'année de Salma la Horra 894 de l'hégire (5 décembre 1488 – 24 novembre 1489.)

Nous découvrons plus loin le père, « Abou-l-Hassan » (le père d'Hassan), fier de porter le nom du nouveau-né « Hassan » comme prescrit dans la culture arabe :

« Mon père bombait imperceptiblement le torse, se lissait la moustache et faisait glisser ses deux pouces le long de sa barbe en louchant vers l'alcôve supérieure où j'étais enfagoté. »²⁹³

Sept jours après sa naissance, Hassan fut circoncis par Hamza le barbu. Une fête est organisée pour cet événement. Le narrateur nous fait sortir de la fête pour nous plonger dans les affaires d'État à l'Alhambra : « Mais tout le monde n'avait pas le cœur à la fête. Mon oncle maternel, Abou Marouan, que j'ai toujours appelé khali, alors rédacteur au secrétariat d'État à l'Alhambra, arriva tard à la fête avec la mine des mauvais jours. »

« Depuis la première parade, disait-il, nous n'avons plus connu une seule année de bonheur »²⁹⁴

²⁹³ Maalouf A., « *Léon l'Africain* », Paris, Lattès, 1986, p.13.

²⁹⁴ Ibid., p. 19

Nous voici avertis de la défaite des princes andalous, l'histoire de la vie d'Hassan est happée par l'Histoire de son pays natal. Nous pouvons dire que la première date donnée dans le roman déclenche le bigbang qui donne vie à tout le récit.

La mère d'Hassan relate les détails de la maudite parade :

*« Le sultan de l'époque, Abou el Hassan Ali avait décidé d'organiser, jour après jour et semaine après semaine, de pompeuses parades militaires afin de montrer à tout un chacun l'étendue de sa puissance (...) il décréta que le dernier jour de la parade serait le 22 moharrem 883 qui tombait le 25 avril de l'année du christ 1478. »*²⁹⁵

Cette date rappelle aussi l'inondation dévastant Grenade.

*« Dans la vallée où coulait le bruyant, mais paisible Darro, voilà qu'un torrent démentiel s'était formé (...) « C'était la juste punition des crimes de grenade, disait ma mère. »*²⁹⁶

Une autre date est inscrite pour rappeler la chute du pouvoir :

Le 27 du mois de jumada oula 887, le 14 juillet 1482, Abou el Hassan fut écarté du pouvoir. *« (...) Dieu a voulu qu'Abou el Hassan soit renversé le jour de sa victoire, comme il lui avait envoyé le déluge le jour de la parade, pour l'obliger à courber le dos devant son créateur »*²⁹⁷ observait Salma.

Ce qui précède est extrait de l'histoire andalouse qui a marqué Salma, des moments qu'elle a évoqués le jour de la cérémonie marquant la circoncision de son fils Hassan. Elle précise les dates des événements historiques bien ancrés dans sa mémoire. La vie de sa famille se conjugue avec celle du palais puisqu'elle en dépend.

*« Son esprit voguait alors bien loin de cette cérémonie de circoncision qui se déroulait à quelques pas d'elle, bien loin de ces voix et du tintement des coupes qui lui parvenaient étrangement feutrés comme un songe. Elle se surprend à répéter « cette maudite parade ! » elle soupira, à moitié assoupie. »*²⁹⁸

²⁹⁵ Ibid. pp. 20 & 21

²⁹⁶ Ibid. p. 23.

²⁹⁷ Ibid. p. 27

²⁹⁸ Ibid. p. 28

Le passé remémoré par Salma la mère d'Hassan semble l'emporter sur le présent. Ce dernier se fige. Salma retrouve son enfance, elle avait dix ans lorsqu'elle a assisté à la dernière parade. Dans « Le livre de Grenade »²⁹⁹ plusieurs événements sont mis en exergue, cette partie est tout d'abord inaugurée par la naissance d'Hassan al Wazzan. Le premier sous titre porte le nom de sa mère : l'Année de Salma la Horra ; la date est précisée 894 de l'hégire (5 décembre 1488-24 novembre 1489.)

Depuis la première ligne, jusqu'à la dernière du roman « Léon l'Africain », la vie d'Hassan, celle de sa famille, de son entourage ainsi que les événements historiques de son époque nous sont relatés. Hassan est non seulement le personnage principal, mais aussi le narrateur. Il cède la parole à d'autres personnages pour nous conter certains épisodes, mais il demeure l'omniprésent, et il nous guide dans les labyrinthes du récit. Toujours dans le livre de Grenade, et à travers la description, Hassan nous présente sa ville natale : Grenade, à l'aube de sa vie, une vie perturbée par la « Reconquista » suivie par le départ de toute sa famille vers le sud, vers Fès.

Le temps est partagé pour mettre en valeur la vie de Hassan (sa naissance), d'une part et le destin du palais andalou, d'autre part, est-ce parce qu'il y a une interaction entre les deux existences ? Le destin d'Hassan ne dépend-il pas de la défaite des princes Grenadins ?

L'effet de la défaite des princes andalous sur la vie d'Hassan.

Le contexte historique nous donne un éclaircissement sur l'analyse du roman, en effet dans « *Léon l'Africain* », Maalouf ne s'est pas arrêté à la description, il a préféré nous relater les faits historiques, sociopolitiques et religieux du moyen âge qui ont abouti au déclin des princes andalous. Le romancier est allé au-delà de ce fait en empruntant à l'Histoire un personnage réel, Hassan le Grenadin/Léon l'Africain, le symbole de la connaissance et de la tolérance, l'auteur de la « *La description de l'Afrique*. »

Pour mieux comprendre le déroulement des événements historiques de l'Andalousie incorporés dans le roman, il faut voyager dans l'espace/temps du VIII^{ème} siècle. Les Arabes atteignent le détroit de Gibraltar pour pénétrer par la suite en Espagne et dans la Gaule. L'armée maure était guidée par Tarek Ibn Ziyad qui n'a pas trouvé une résistance dans les pays divisés par les différentes classes sous le règne du dernier roi des Wisigoths (711). Ce dernier était préoccupé par la révolte basque lorsque la nouvelle de l'invasion de l'Espagne

²⁹⁹ Maalouf A. « Léon l'Africain » op. cite. p. 11

par les Maures lui parvint. La faiblesse de la monarchie en plus de la révolte du peuple espagnol a permis aux Arabes de s'installer sur l'autre rive de la Méditerranée. Cependant, comme dans tous les espaces occupés, on ne vise que la défaite des intrus. Et c'est à la fin du règne de la dynastie arabe qu'a eu lieu la naissance d'Hassan.

Au seuil du roman commence le début de la vie d'Hassan qui marque la fin du règne des sultans. Le temps fixant les deux événements est récurrent dans tout le récit.

Plus loin nous avons l'année des amulettes 895 de l'hégire (25 novembre 1489-13 novembre 1490 de l'ère chrétienne).

Abou Marouan, l'oncle d'Hassan nous raconte la défaite de la cour andalouse de Grenade.

*« En cette journée d'automne, les feuilles jaunies étaient plus fidèlement attachées à leur arbre que les notables de Grenade à leur monarque. La ville était divisée, comme elle l'était depuis des années, entre le parti de la paix et le parti de la guerre, aucun des deux ne se réclamait du sultan. »*³⁰⁰

Les divisions s'établissent entre ceux qui sont pour la paix avec la Castille qui disaient nous sommes faible et les Roum sont puissants (...) Et ceux qui sont pour la guerre et le partie de la guerre, et qui disaient « Regardez comment les habitants de Malaga ont été réduits en esclavage après leur reddition, regardez comment l'inquisition élève des bûchers pour les juifs à Séville, à Saragosse à valence et Teruel, à Tolède. Demain les bûchers s'élèveront ici même à Grenade non seulement pour les gens du sabbat, mais pour les musulmans aussi ! Comment les empêcher sinon par la résistance... ?

L'oncle d'Hassan Abou Marouan s'est exilé au cours de cette année là (l'année des amulettes). Il arrive à Fès en passant par Tlemcen. Il était rédacteur et calligraphe au secrétariat d'État à Grenade.³⁰¹ Et il raconte la défaite des princes andalous corrompus. Il nous dit :

« Je savais que nos princes étaient corrompus, qu'ils ne songeaient nullement à défendre le royaume, et que l'exil allait bientôt être le lot de notre peuple. Mais, il a fallu que je voie de mes propres yeux le cœur nu du dernier sultan d'Andalousie pour

³⁰⁰ Ibid. p 31

³⁰¹ Ibid. Cf. p. 31.& 32

*que je me sente contraint de réagir. Dieu montre à qui Il veut le droit chemin, et aux autres la voie de la perdition. »*³⁰²

L'amertume et la déchirure provoquées par l'exil d'Hassan.

Après le départ à Fès de l'oncle d'Hassan Abou Marouan, et en 899 de l'Hégire 12 octobre 1493 - 1er octobre 1494. C'est le père d'Hassan qui préfère l'exil à l'humiliation. Hassan avait alors trois ans.

*« Une patrie perdue, c'est comme la dépouille d'un proche ; enterrez-la avec respect et croyez-en la vie éternelle. »*³⁰³

D'une part, la comparaison de la patrie à un proche est très forte dans la mesure où Hassan pense l'enterrer avec respect. D'autre part, il faut l'oublier pour continuer à vivre.

Nous lisons plus loin :

*« Nous partîmes le lendemain avant la prière de l'aube (...) à mes yeux d'enfant l'extrême confusion qui régnait dans le port d'Almeria laissa un souvenir inoubliable (...) D'Almeria à Melilla, en une journée et une nuit, mon existence a chaviré. La mer était clémente pourtant, et le vent docile, mais c'est dans le cœur des miens que grossissait la tempête. »*³⁰⁴

En effet, jusqu'à la dernière page Hassan garde le douloureux souvenir de cette expulsion de son pays natal, l'exil de son fils lui rappelle le sien : *« Une fois de plus mon fils, je suis porté par cette mer, témoin de tous mes errements... »*³⁰⁵

Nous pouvons constater le défilé des mots qui creusent le sens de plus en plus profondément pour dégager cette amertume que ressent le jeune Hassan arraché à sa mère patrie : *« Quand la côte de l'Andalousie ne fut plus derrière nous qu'un mince filet de remords, une femme accourut vers notre coin de fuste... »*

Nous avons là une symbiose entre le concret (*la côte de l'Andalousie*) et l'abstrait (*un mince filet de remords*), ceci accentue le sentiment de déchirement du Grenadin. Dieu n'a pas voulu

³⁰² Maalouf A., « Léon l'Africain » op.cité. p.35

³⁰³ Ibid. p. 77.

³⁰⁴ Ibid. p. 82 & 87

³⁰⁵ Ibid. p. 349.

que son destin s'inscrive sur le même livre, nous dit-il, ce même destin qui a rattaché son nom à celui d'une patrie délaissée. De cette patrie il garde des souvenirs :

*« Certes je suis né à Grenade, majestueuse capitale du royaume d'Andalousie, mais il était bien tard dans le siècle et je ne l'ai connue qu'agonisante, vidée de ses hommes et de son âme, humilié et éteinte, et lorsque j'ai quitté notre faubourg d'Albaicin, il n'était pour les miens qu'un vaste braquement hostile et délabré. »*³⁰⁶

Le temps et l'espace sont bien déterminés, ils marquent un événement très important dans la vie d'Hassan. Il s'agit de son exil, son déracinement de la terre natale. Sa première traversée du nord vers le sud.

Peut-on dire que si Hassan s'adapte au changement et s'installe dans plusieurs pays c'est sans doute parce qu'il a été déraciné dès son jeune âge à son pays natal ?

3. La vie d'Hassan entre l'Orient et l'Occident.

Après plusieurs destinées, il nous donne l'impression qu'il a incarné des personnages multiples, de « naufrage en naufrage », il se métamorphose comme dans les contes des mille et une nuits pour nous dévoiler les paradoxes que sa personne unifie, et de fil en aiguille, il passe et repasse d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, puis d'une rive à l'autre pour arriver au trait d'union Orient-Occident qui a forgé son être. Il lui est arrivé de se comparer à l'autre, de s'imprégner de la culture occidentale sans renier sa propre culture. Nous pouvons constater cela dans l'extrait suivant :

*« Mon année de captivité fut sans peine pour le corps et fort profitable pour l'esprit. D'un jour à l'autre, je sentais mes connaissances s'élargir, non seulement dans les matières étudiées, mais également dans le contact avec mes professeurs, ainsi qu'avec mes élèves, deux prêtres aragonais, deux Français, deux Vénitiens, un Allemand de Saxe. »*³⁰⁷

Hassan a donc évolué dans le vaste monde, et, après quarante années d'exil, il jette l'ancre sur la rive tunisienne, au seuil de l'Afrique. Et comme « Janus, le dieu romain (dieu du seuil) dont le temple, était ouvert qu'en temps de guerre, gardien des portes représenté avec deux visages », ³⁰⁸ Hassan a donné un visage à l'Occident et un autre à l'Orient. Cependant, Léon

³⁰⁶ Ibid. p. 88

³⁰⁷ Maalouf A., « Léon l'Africain » Paris, J.C. Lattès, 1986. 349 p. p. 287

³⁰⁸ Le Petit Larousse illustré, 1983. Cf. p. 1423

l’Africain, Hassan al Wazzan, Léon de Médicis demeure l’étranger à toutes ces appartenances qu’il a cultivées çà et là de par le monde. En s’adressant à son fils, il tutoie sa propre personne, seulement deux temps sont mis en jeu : le passé d’Hassan et le futur de son fils, leur destin respectif est le même au fil du temps.

« Une fois de plus, mon fils je suis porté par cette mer, témoin de tous mes errements et qui à présent te convoie vers ton premier exil. Á Rome, tu étais « le fils de l’Africain » ; en Afrique tu seras le fils du Roumi », où que tu sois, certains voudront fouiller ta peau et tes prières. Garde-toi de flatter leur instinct, mon fils. Garde-toi de ployer sous la multitude ! Musulman, juif ou chrétien, ils devront te prendre comme tu es, ou te perdre. Lorsque l’esprit des hommes te paraîtra étroit, dis -toi que la terre de Dieu est vaste, et vastes Ses mains et Son cœur, n’hésite jamais à t’éloigner, au-delà de toutes les mers, au-delà de toutes les frontières, de toutes les patries, de toutes les croyances. »³⁰⁹.

Dans cet extrait, les mots se joignent pour émettre un discours, le découpage se fait dans un champ lexical qui marque non seulement le périple d’Hassan, mais aussi son exil, il est exclu de tous les espaces. Sur la même mer, la méditerranée, quarante ans après sa traversée d’Almeria à Melilla, Hassan revient d’Italie où il avait été conduit malgré lui les mains liées pour être offert au Pape. Sur le chemin du retour, son fils est là pour remuer les souvenirs de sa propre traversée d’Almeria à Melilla.

Le champ lexical contenu dans l’extrait précédent.

Religions		Voyage		Espace		L’Humain	
Prières		Errements		Terre		Hommes	
Musulman,		Exil		Mer		Couleur de peau	
Juif		Éloignement		Afrique			
Chrétien				Frontière			
Croyances	▼		▼	Patrie	▼		▼

Les religions, l’espace géographique ainsi que l’être humain sont inclus dans le champ lexical ci-dessus présenté.

³⁰⁹ Maalouf A., « Léon l’Africain » op.cit. p. 349.

3.1. Les évènements relatés dans le livre de Fès et leurs effets sur la personnalité d'Hassan

Quarante années sont inscrites dans l'œuvre. À chacune d'elles, adhère à un titre marquant l'événement principal. Dans le livre de Fès, nous avons :

- L'année des hôtelleries ; il s'agit de tous les obstacles que rencontrent Hassan et sa famille pour arriver à Fès et s'y installer.
- L'année d'Haroun le furet. Haroun est l'ami d'Hassan, il est issu de la grande famille des portefaix.
- L'année du Hammam. Le lieu de repos et de communication, si cher aux citadins Fassis.
- L'année de la grande récitation, Évolution et instruction d'Hassan.
- L'année du brin noué. Hassan jeune étudiant et responsable.
- L'Année de la caravane. Celle du premier grand voyage d'Hassan.
- L'année de Tombouctou. » Hassan voyage avec son oncle alors ambassadeur du roi de Fès.
- L'année du testament, Mariam la sœur d'Hassan est délivrée des mains du Zerouali, elle se marie à Haroun.
- L'année du maristan. La délivrance de Mariam, la sœur d'Hassan qui est promise à Haroun.
- L'année de la mariée. Le mariage d'Hassan.
- L'année de la fortune, Hassan jouit de la prospérité.
- L'année des deux palais. Hassan s'enrichit et se rapproche du palais.
- L'année du chérif boiteux. La lutte contre les Portugais dans le Sous et vengeance d'Haroun sur le Zerouali

Le destin d'Hassan dans le livre de Fès :

« J'avais ton âge, mon fils, et plus jamais je n'ai revu Grenade. Dieu n'a pas voulu que mon destin tout entier s'écrive tout entier en un seul livre, mais qu'il se déroule, vague après vague, au rythme des mers. À chaque traversée, il m'a délesté d'un avenir pour m'en prodiguer un autre ; sur chaque nouveau rivage, il a rattaché à mon nom celui d'une patrie délaissée. D'Almeria à el Melilla, en une nuit, mon

*existence a chaviré. La mer était clémente pourtant et le vent docile, mais c'est dans les cœurs des miens que grossissait la tempête. »*³¹⁰

Voici le résumé de la traversée du Grenadin qui a eu droit à plusieurs vies sur terre, ainsi que de multiples patries, qui n'a gardé de sa ville natale que son nom (Le Grenadin) « *Il a rattaché mon nom à celui d'une patrie délaissée.* » L'exilé nous fait aussi remarquer l'amertume des siens :

*« Mais c'est dans le cœur des miens que grossissait la tempête. »*³¹¹

Le texte présente la prose poétique ; le narrateur emprunte des expressions (des comparaisons) propres à la mer : « *Mon existence a chaviré* » et « *...c'est dans les cœurs des miens que grossissait la tempête.* » Ceci pour nous décrire le changement de son existence « en une nuit » qu'il ressent comme « un chavirement. » Puis, il nous parle de sa famille dont le bouleversement n'était pas dû à la mer, mais au détachement de leur pays natal.

Le narrateur Hassan, Léon l'Africain, se sert d'une prolepse pour nous donner un aperçu de sa vie ; il profite de sa première traversée pour nous livrer en rétrospective son avenir.

*« Dieu n'a pas voulu que mon destin s'inscrive dans un seul livre, mais qu'il se déroule vague après vague, au rythme des mers. À chaque traversée, il m'a délesté d'un avenir pour m'en prodiguer un autre, sur chaque nouveau rivage. »*³¹²

Cette citation succincte est chargée de sens, elle survole la vie d'Hassan, quarante années mouvementées qui sont inscrites dans le roman, défilent dans les deux calendriers (solaire et lunaire), l'une après l'autre depuis la naissance d'Hassan à Grenade, jusqu'à son retour à Fès.

Dans l'incipit, page première du roman, Hassan le narrateur (personnage principal) nous trace le tour d'horizon de sa vie :

*« ... Que dire au créancier suprême ? Il m'a prêté quarante années, que j'ai dispersées au gré des voyages : ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès et à grenade vit encore mon innocence. »*³¹³

³¹⁰ Ibid. p.87.

³¹¹ Ibid.

³¹² Ibid.

³¹³ Ibid. p. 9

Il gardera toute sa vie l'amertume et la nostalgie vis-à-vis de sa ville natale qu'il a quittée malgré lui.

Ainsi, dans la partie intitulée : l'année de la chute, 897 de l'hégire. 4 novembre 1491 – 22 octobre 1492. Nous pouvons lire : « *moi-même je n'avais pas trois ans.* »³¹⁴ Hassan a quitté l'Espagne dès son jeune âge. Sa famille s'installe à Fès.

Hassan est tantôt fils : « *Tu étais assis sur mes genoux mon fils, je te serrais bien fort et t'embrassais sur la nuque.* »³¹⁵ Hassan avait alors trois ans lorsque son père angoissé par les conséquences de la défaite des princes déchus se trouvait au seuil de l'exil. Dans ce rapprochement le père cherchait le réconfort, tantôt père :

« *J'avais ton âge mon fils, et plus jamais je n'ai revu Grenade. Dieu n'a pas voulu que mon destin s'écrive tout entier en un seul livre.* »³¹⁶

Hassan est donc devenu père à son tour, il s'adresse à son enfant. Nous remarquons par delà l'évolution du personnage à travers le temps et à travers les lignes du récit. Il s'agit ici d'une narration enchâssée³¹⁷ (Hassan raconte ce que son père lui raconte et dans les citations précédentes, il raconte ce que sa mère lui raconte.)

Le père, la mère ou le guide s'imposent pour éclaircir les chemins longs et épineux du personnage qui voyage dans l'espace concret, mais aussi dans la dimension virtuelle, celle du moi caché.

Nous avons donc plusieurs voix :

Celle du narrateur Hassan

Celle de son père Mohamed al Wazzan

Celle de Salma sa mère

Voix 1 : Hassan, narrateur et personnage essentiel se raconte dans une autobiographie romancée. (Hassan raconte l'histoire de sa famille en plus de l'Histoire de son époque.)

Voix 2 et 3 : La mère et le père d'Hassan qui relatent les événements concernant leur famille ainsi que ceux de leur époque (tout comme le fait le narrateur qui leur prête la parole).

³¹⁴ Ibid. p. 48.

³¹⁵ Ibid. p.58

³¹⁶ Ibid. p. 87

³¹⁷ Charaudeau Patrick & Maingueneau Dominique « Dictionnaire d'analyse du discours, Seuil, Paris 2002.p.485

Si nous suivons l'évolution d'Hassan nous trouvons dans le livre de Fès « l'année des devins 901 de l'hégire 21 septembre 1495-8 septembre 1496 »³¹⁸ :

*« Ma mère a décidé que je l'accompagnerais (...) Peut-être estimait-elle plus convenable aux yeux de mon père comme des voisins de se déplacer avec un enfant, gage vivant de l'honnêteté de ses allées et venues. Pour moi, ce fût en tout cas, à l'âge de sept ans une expérience merveilleuse qu'inattendue. Et par moment angoissante, je dois le reconnaître. »*³¹⁹

À travers le récit nous constatons l'évolution d'Hassan. ; après l'âge de trois ans au moment de l'exil à Fès, quatre années plus tard, il accompagne sa mère en guise de protection. Puis, vient l'âge de l'apprentissage. À huit ans son père et son oncle discutent son avenir. Ils avaient convenu qu'il était temps pour lui de commencer l'école.³²⁰

*« Le jour de mon arrivée à l'école, je m'assis au troisième rang, je crois assez près pour voir le maître et l'entendre, assez loin pour m'abriter de ses interrogations et de ses inévitables colères. À mes côtés il y avait le plus diable de tous les enfants du quartier : Haroun dit le furet, il avait mon âge le teint brun les habits usés et rapiécés, mais toujours propres. Dès la première bagarre, nous étions amis, soudés à la vie à la mort. »*³²¹

Haroun le furet, le confident d'Hassan.

Voici un nouveau personnage protagoniste qui apparaît dans la partie intitulée « L'année de Haroun le furet. » 903 de l'hégire. 30 août 1497 – 18 août 1498. Haroun, l'inséparable ami d'Hassan est déjà présent dans le titre, ce personnage jouera un double rôle dans le récit ; il est l'ami d'Hassan et son importance prendra de l'ampleur, d'abord il fait partie de l'histoire intime d'Hassan puis il nous décrit son origine pour nous conter ensuite son rôle dans la nation.

Nous nous intéressons à présent à cette année (903 de l'hégire précitée) qui correspond à la prise de Melilla :

³¹⁸ Maalouf A. «Léon l'Africain.» op. cite. p. 100

³¹⁹ Ibid.

³²⁰ Ibid. Conf. P. 109

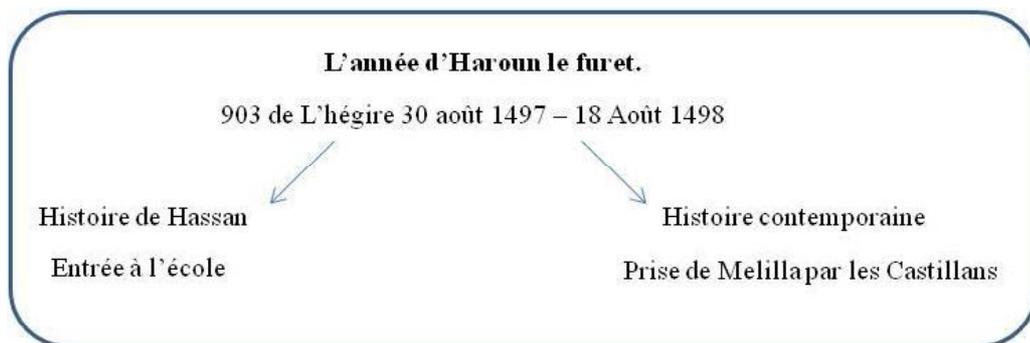
³²¹ Ibid. p.110.

« C'est cette année-là que Melilla est tombée aux mains des Castillans, une flotte était venue pour l'attaquer, elle la trouve désertée par ses habitants, qui avaient fui vers les collines avoisinantes, emportant leurs biens. Les chrétiens s'emparèrent de la ville et entreprirent de la fortifier. Dieu sait s'ils la quitteront un jour ! À Fès les réfugiés Grenadins prirent peur. Ils avaient, l'impression que l'ennemi les pourchassait au cœur même des pays d'islam, et jusqu'au bout de la terre »³²²

Melilla, est la première destination d'Hassan. Les Castillans s'emparent de la ville ce qui touche les réfugiés Grenadins qui avaient peur d'être poursuivis jusqu'à Fès.

Les dates marquent les escales doublement observées :

- 1) celle de la vie d'Hassan.
- 2) Celle des événements historiques.



Le récit nous dévoile les secrets de la famille d'Hassan, mais aussi de ceux de la société où il baigne. Les dates sont précisées dans les deux calendriers. La société de Fès est autonome et elle est gérée par les portefaix. Les portefaix de Fès sont bénis par la société.

« Si la belle Schéhérazade les avait connus, elle aurait consacré une nuit paisible à conter leur histoire, elle aurait mêlé les djinns, des tapis volants et des lanternes magiques et avant l'aube elle aurait miraculeusement changé leur chef en calife, leurs masures en palais et leurs habits de peine en robes d'apparat.

³²² Ibid. p. 110

*Les portefaix étaient les trois cents hommes tous simples, tous pauvres, presque tous illettrés et qui, pourtant avaient su devenir la corporation la plus respectée de la ville, la plus solidaire, la mieux organisée. »*³²³

Ces hommes restent au service des veuves :

*« Quand l'un d'eux vient de mourir, ils prennent en charge sa famille, aident sa veuve à trouver un mari, s'occupent des enfants jusqu'à ce qu'ils trouvent un métier, le fils de l'un d'eux est le fils de tous. »*³²⁴

*« L'argent de la caisse sert également à ceux qui se marient : tous se cotisent pour leur assurer une somme qui leur permettra de s'installer. »*³²⁵

Nous avons aussi :

*« Le consul des portefaix négocie en leur nom avec le sultan et ses collaborateurs. Il a ainsi obtenu qu'ils ne paient pas ni impôts ni gabelle, et que leur pain soit cuit gratuitement dans les fours de la ville »*³²⁶

Les précédentes citations témoignent de la justice et de la convivialité que propagent les portefaix pour faire régner la paix dans la ville de Fès tout en obtenant la confiance des princes.

*« Aucun homme fût-il prince, n'ose s'en prendre à l'un d'entre eux, car il sait que c'est contre l'ensemble de la corporation qu'il devait se battre »*³²⁷

L'organisation des portefaix est basée sur des structures bien solides et les membres de ce cercle se serrent les coudes pour se faire entendre par toute la société et se faire respecter par le prince.

Et aussi :

*« Leur devise est une parole du prophète : « Aide ton frère qu'il soit oppresseur ou opprimé. ».*³²⁸ *Mais, ils interprètent ces mots comme l'avait fait le Messager lui-même quand on lui avait dit : « l'opprimé nous l'aiderons, cela va de soi. Mais*

³²³ Ibid. p. 111

³²⁴ Ibid.

³²⁵ Ibid.

³²⁶ Ibid

³²⁷ Ibid.

³²⁸ Ibid.

l'opresseur, de quelle manière devrions-nous l'aider ? » Or, il avait répondu « Vous l'aidez en prenant le dessus et en l'empêchant de nuire. » Ainsi, il était rare qu'un portefaix provoque une rixe dans le souk de Fès, il y avait toujours parmi ses frères un sage pour le raisonner. »³²⁹

Il semble que rien ne soit gratuit dans le récit : La description positive très détaillée des portefaix sert à nous dévoiler les racines du nouveau personnage Haroun le furet, qui restera aux côtés d'Hassan pour le soutenir et le guider à travers les ans.

« Tels étaient ces hommes, si humbles, et pourtant si fiers, si démunis, et pourtant si généreux, si éloignés des palais et des citadelles, et pourtant si habiles à se gouverner. Oui telle était la race à laquelle appartenait mon meilleur ami. »³³⁰

Haroun est issu de cette grande famille des portefaix, si noble, si sage, qui propage la paix autour d'elle. Cette description est importante dans la mesure où elle va nous permettre de suivre l'évolution des actions et de la fonction d'Haroun, ceci pour lever le voile sur le dit et le non dit du récit pour mieux comprendre le comportement de ce nouveau personnage.

Les deux compagnons Hassan et Haroun étaient soit à l'école :

« Chaque jour. Aux premières lueurs, Haroun le furet passait me prendre pour faire à mes côtés les quelques centaines de pas qui menaient de la maison de khali à l'école. Parfois, nous échangeons quelques racontars, parfois nous répétons les versets étudiés la veille. »³³¹

Soit dans la ville, le vendredi sur la place de Fès où ils observaient le mode de vie des gens pour satisfaire leur curiosité.

« Nous sommes vendredi, l'école est fermée, mais les rues sont ouvertes et les jardins aussi, prends un bout de pain et une banane, puis retrouve-moi au coin de l'aller. »³³²

Et aussi :

³²⁹ Ibid.

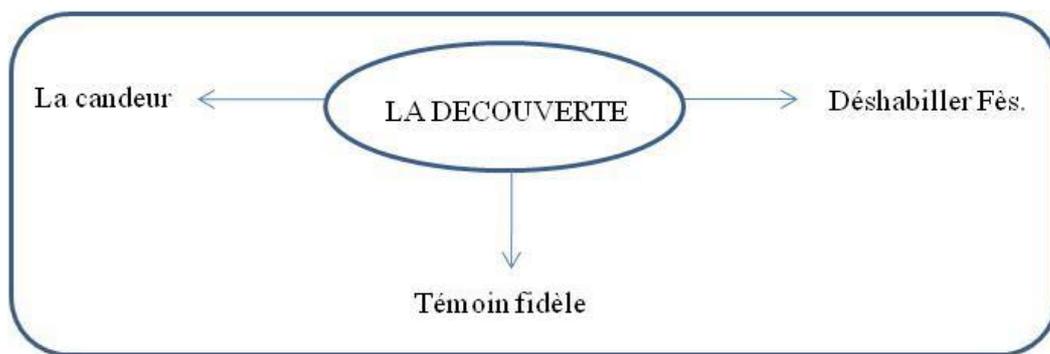
³³⁰ Ibid.

³³¹ Ibid.

³³² Ibid p. 113

« Pour Haroun et moi, la découverte de Fès ne faisait que commencer. Nous allions la déshabiller voile après voile comme une mariée dans sa chambre de noce. De cette année-là, j'ai gardé mille souvenirs qui me ramènent, chaque fois que je les évoque, à la candeur insouciant de mes neuf ans. C'est pourtant le plus douloureux d'entre eux que je me sens contraint de raconter ici, car si je passais sous silence, je faillirais à ma tâche de témoin fidèle »³³³

Dans cet extrait, nous avons des mots qui tournent autour de la « découverte » pour créer un champ lexical :



Le narrateur personnage principal Hassan nous livre les secrets de toute sa découverte ; il évolue dans l'espace-temps réel (à travers les continents et dans le temps marquant l'histoire) tout en développant le texte veillant à sa progression. Il découvre et se découvre

ici, Hassan a neuf ans, c'est à Fès qu'il découvre la vie avec ses plaisirs et ses peines, sa personne est forgée une année après l'autre (plus loin dans le récit, d'autres villes se livreront à lui, avec d'autres secrets.)

Évolution et instruction de la personnalité pluridisciplinaire d'Hassan.

Hassan évolue toujours dans un temps doublement vécu ; il nous relate les événements vécus par sa personne et son entourage, mais il raconte aussi et en parallèle le temps historique. Son oncle lui dit :

« Écoute-moi bien. Ce que j'ai vu en Orient, c'est que le soufi de Perse se prépare à guerroyer contre les Turcs, lesquelles sont surtout préoccupés de leur conflit avec Venise. Quant à l'Égypte, elle vient de recevoir des Castillans un chargement de blé en signe d'amitié et d'alliance. Telle est la réalité. Peut-être dans quelques années,

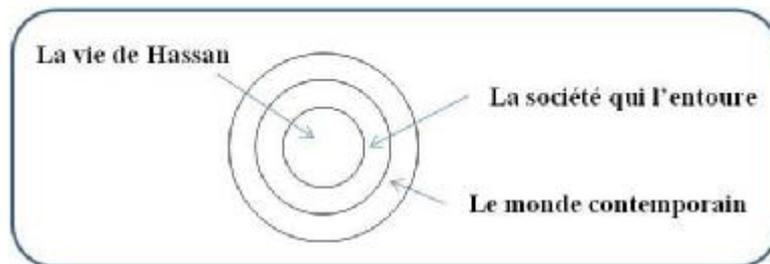
³³³ Ibid. p. 114.

*les choses auront-elles changé, mais aujourd'hui, aucun des souverains musulmans que j'ai rencontrés ne m'a paru soucieux du sort des Grenadins, qu'il s'agisse de nous, les exilés, ou de ces pauvres étrangers. Dans mes yeux, il y a moins de déception que de surprise. »*³³⁴

Nous avons là une vue sur la politique dans les pays musulmans en l'an 900 de l'hégire (1499-1500 apr. J.-C.) Les exilés ainsi que les Andalous restés en Espagne sont abandonnés par les pays musulmans comme nous pouvons le constater dans le texte précité.

*« L'histoire de l'homme, c'est l'histoire d'un peuple, c'est l'histoire de tous les peuples, c'est enfin l'histoire du genre humain. Et l'histoire du genre humain lui-même, c'est l'histoire de chaque homme. »*³³⁵

La citation ci-dessus vient confirmer l'interdépendance de l'un et le multiple. Ainsi, au fil de la narration les événements sont contés, les uns entourés des autres telle une pierre jetée sur la surface de l'eau produisant des cercles de plus en plus grands ; l'histoire d'Hassan est le petit cercle (sa famille, ses amis) autour duquel se forme un autre plus grand qui est celui de la société dans laquelle il vit (Les Grenadins et les Fassis), puis plus grand encore est le cercle qui représente la position des différents pays du monde que Hassan et son oncle atteignent à travers le voyage. Tombouctou, le Caire, Tunis, la Mecque, Rome.



Le temps vécu par Hassan

Si nous suivons toujours l'évolution du personnage principal, Hassan, nous remarquons que dès son jeune âge il prenait des décisions fermes au point de surgir devant son père pour arrêter le cours de ses pensées, l'exemple est dans le Livre de Fès « l'année du stratagème » 908 de l'Hégire (7 juillet 1502-25 juin 1503.)

³³⁴ Ibid. p. 127.

³³⁵ Cellier L. *Le roman initiatique en France au temps du romantisme* » in *Questions générales de littérature*, Paris, Seuil, 2001, 298p. Fraisse E. & Mouralis B. Paris, Seuil, 2001, p.156. 298 p ;

*« Le Zerouali n'a jamais été le pauvre berger qu'il prétend, et jamais il n'a découvert le trésor. La vérité c'est qu'il a été pendant des années un bandit, un coupeur de route, un assassin et sa fortune initiale n'a été que le fruit d'un quart de siècle de rapines... »*³³⁶

Voici l'image négative du personnage antagoniste qui a réussi à assembler une fortune ruinant tout le Rif. Le Zerouali a obtenu la promesse de mariage de Mariam, la jeune sœur d'Hassan. Son père a accepté de donner sa fille à cet homme pour fructifier ses biens.

*« Ne trouves-tu pas scandaleux qu'une petite fille de treize ans soit donnée en prime à un vieux négociant lors de la conclusion d'une affaire ? »*³³⁷ Dit Hassan à Sarah (l'amie de sa mère).

Là est l'intrigue d'une histoire touchant la famille d'Hassan (logeant dans le plus petit cercle au centre du schéma précédent) et qui prend de l'ampleur en atteignant l'oreille du monarque à Fès. Hassan a alors treize ans, il cherche à mettre fin à ce stratagème d'où l'intitulé de cette séquence : « L'année du stratagème » 908 de l'Hégire (7 juillet 1502 – 25 juin 1503.)³³⁸

L'image déformée du père d'Hassan.

A Fès, et donc après neuf années de son existence, Hassan et son inséparable ami Haroun, découvrent dans les labyrinthes de la ville ainsi que dans celles de la vie tout ce qui peut les distraire (des guérisseurs, des conteurs des guerres d'Andalousie ou du célèbre Antar Ibnou Cheddad et son amour pour Abla, différents marchands et autres.)³³⁹ Mais Hassan voit et découvre aussi ce qui le déçoit :

*« Nous distinguons plus près de la porte un visage. Cette barbe, ce profil, cette allure ? Je retire ma tête et me mets à courir dans la rue (...) l'image que je veux laisser derrière moi est celle de mon père assis dans la taverne, à une table, avec à ses côtés une chevelure étalée. »*³⁴⁰

La raison qui transforme son état d'âme, cette angoisse, Hassan la ressent profondément après avoir vu son père dans la taverne :

³³⁶ Ibid. p. 138

³³⁷ Ibid. p. 136

³³⁸ Ibid. p. 138.

³³⁹ Amin Maalouf, « Léon l'Africain », op. cite.cf. P 113&114

³⁴⁰ Ibid.

Dans cet extrait nous recelons le mot « image », c'est donc l'image du père qui est fêlée. Hassan cherche à fuir pour effacer cette découverte qui tel un tremblement de terre a bouleversé son être, au point d'éviter le face à face avec son père :

« *C'est la rencontre avec mon père que je redoutais.* »³⁴¹

Fort heureusement, son père devait partir pour la campagne chercher un terrain à louer, ceci lui a permis de noyer ses peines dans d'autres grands malheurs.

« *...Ce jour-là, la terre se dérobaît sous mes pieds. On aurait dit le jour du jugement, j'avais honte, j'avais mal. Je n'arrêtais pas de courir, les larmes le long des joues, les yeux presque fermés, la gorge prise, le souffle étranglé.* »³⁴²

Cet événement a atteint la profondeur de son être, au point de déclencher un détachement en la personne d'Hassan dans la mesure où ses pensées se distinguent de celle de son père. Tout en découvrant la faiblesse de son père, il découvre sa force. Il ne manque pas de défendre sa sœur Mariam empêchant son union avec le Zerouali, pour cela il affronte son père qui a promis la main de la jeune fille à son bailleur de fonds. Hassan refuse ouvertement de s'occuper des préparatifs du mariage de sa sœur :

« *Va voir chez le matelassier si leur travail avance* »³⁴³ ordonne son père.

Hassan lance un refus : « *-Tout ce qui a trait à ce mariage, je refuse de m...* »³⁴⁴

Avant de finir sa phrase, il reçoit une gifle. Après cela Hassan, pris de rage, dit à son père qu'il ne lui aurait jamais parlé sur ce ton, s'il ne l'avait vu assis dans une taverne. Ceci ébranle le père qui tombe s'écroule sur son coussin le visage dans les mains. Hassan sort de la maison d'où il s'est chassé lui-même en marchant droit devant lui pendant des heures, il se réfugie chez son ami Haroun. « *En arrivant hier soir, tu avais la tête de quelqu'un qui vient de tuer son père.* »³⁴⁵ Lui dit son ami. En effet, l'image du père a pris une déformation, une cassure, à chaque enfant un symbole, un exemple : le père, or Hassan l'a surpris dans la taverne, son esprit est à présent brisé. Aurait-il grandi ? Hassan a senti que son chemin était autre que celui de son père. Son ami lui reproche d'avoir répondu à son père, mais il reproche au père de livrer sa fille à un bourreau. Hassan grandit, son évolution génère une maturité qui

³⁴¹ Amin Maalouf, « Léon l'Africain », op.cité. p. 116

³⁴² Ibid. p. 115.

³⁴³ Ibid. p. 140.

³⁴⁴ Ibid.

³⁴⁵ Ibid. p. 141.

dépasse le raisonnement du père. *Tuer son père* est l'expression apparente dans le jargon des psychanalystes, ceci pour exprimer la métamorphose qui se produit dans l'être d'un enfant pour le transformer en adolescent puis en adulte. Dans notre corpus, l'exemple est vivant. Hassan, alors adolescent découvre et se découvre, la sentence est déclarée Hassan va au-delà des ordres de son père, il fait le grand pas pour sauver sa sœur, il prend l'initiative de ternir l'image du Zerouali, l'homme qui cherche à détruire sa sœur.

L'importance du hammam, dans la vie citadine de Fès.

L'espace favorise les rencontres et marque le fond de l'être. Il y a, à Fès, un lieu public qui attire Hassan et Haroun. C'est le hammam, un bain public où se retrouvent les gens de tous les âges pour se délasser et échanger leurs secrets.

Nous trouvons dans la partie : l'année du hammam 905 de l'hégire – 8 août 1499 – 7 juillet 1500, toute l'importance qui est donnée au bain.

« (...) pour tous les gens de la ville, le hammam est le plus agréable des lieux de rendez-vous (...) Jeunes écoliers, ils parlent de leurs maîtres, se racontent leurs facéties. (...) Adolescents, ils parlent de femmes, s'accusant de languir pour l'une ou l'autre, vantant chacun ses exploits amoureux. Adultes, ils deviennent plus réservés sur cet article, mais échangent conseils et recettes destinées à améliorer les effets de leur corps, un sujet inépuisable et une mine d'or pour les charlatans. Le reste du temps, ils parlent dinars, discutent religion et politique, la voix haute ou basse selon les opinions qu'ils professent. »³⁴⁶

Dans cet extrait nous remarquons :

- La part de l'esprit : le champ lexical tourne autour de la communication entre les habitants du même quartier (à Fès.)

« Le hammam est le plus agréable des lieux de rendez-vous. »

« Jeunes écoliers, ils parlent de leurs maîtres, se racontent leurs facéties. »

« Adolescents, ils parlent de femmes. »

« Adultes, ils échangent conseils et recettes. »

³⁴⁶ Ibid. pp.122. & 123.

« *Ils parlent dinars, discutent religions et parlent politique.* »

Tous les ingrédients de la communication sont ici présents : « parler, discuter, échanger » mais aussi, cette communication est ouverte à tout âge, enfants, adolescents soient-ils ou bien adultes profitent du bain pour échanger leurs idées.

Le hammam est donc réservé au bien-être des hommes comme des femmes qui l'occupent à tour de rôle dans le but de se délasser. Ce lieu libère l'être de toute responsabilité, c'est le moment réservé à soi-même. Ceci calme les esprits pour favoriser l'échange des pensées.

Dans l'extrait suivant, il s'agit du bien-être corporel qui est aussi bien détaillé dans le texte :

« *Souvent les hommes du quartier se rencontrent au hammam pour déjeuner : Certains arrivent avec leur repas, d'autres demandent à un garçon d'étuve d'aller leur acheter quelque chose au marché voisin : Mais, ils ne prennent pas immédiatement leur collation. Ils passent d'abord à la salle tiède où les garçons les lavent et les frictionnent avec des huiles et des onguents. Ils se reposent un peu, couchés sur un tapis de feutre, la tête sur un traversin en bois également couvert de feutre, avant d'entrer dans la salle tiède, se lavent encore et se reposent, c'est alors seulement qu'ils se dirigent vers la salle fraîche, s'assoient autour de la fontaine, pour manger, bavarder et rire, où même chanter*³⁴⁷

Dans les deux extraits précités, nous trouvons des champs multiples.

1. Celui de la communication : dans le premier extrait (analysé ci-dessus)
2. celui du repos. Dans le deuxième extrait où l'importance est donnée au corps :

« Les hommes du quartier se rencontrent pour déjeuner, certains arrivent avec leur repas, (...) les garçons les lavent et les frictionnent avec des huiles et des onguents, ils se reposent (...) ils transpirent (...) Ils s'assoient autour de la fontaine pour manger...

Nous recelons dans le texte un champ lexical englobant tout le bien-être offert au corps.

³⁴⁷ Ibid. p. 123.

Le bain	→	Le repos et le repas (deux fois cités.)
		Se lavent (deux fois cités)
		Frictionnent.
		Ils se reposent (cité deux fois)
		Couchés sur un tapis.
		Ils transpirent.
		Ils s'assoient.
Ils mangent.		

Le bain est inclus dans la culture orientale. Les citadins s'y rendent non seulement pour la purification de leur corps, mais aussi pour le repos de l'esprit dans la mesure où la salle de bain est conçue pour recevoir les clients leur permettant de se côtoyer, c'est un lieu de rencontre par excellence. Chacun se libère de toutes ses occupations pour se délasser dans le bain.

Le Hammam est fréquenté aussi par les femmes. :

Un certain nombre de hammams leur sont entièrement réservés, mais la plupart servent aussi bien aux hommes qu'aux femmes dans les mêmes locaux, mais pas aux mêmes heures. Hassan et Haroun sont curieux, ils veulent découvrir les préoccupations des femmes dans le hammam :

« Les premiers temps nous cherchions à nous convaincre qu'il n'y avait rien d'autre que ce que nous connaissions avec les mêmes frictions, les mêmes, les mêmes festoiements, les mêmes serviettes pour cacher les notables. Pourtant en observant la porte d'entrée dans l'après-midi, nous voyions arriver non seulement un grand nombre de marchandes avec leur cabas, mais aussi toute sorte de personnages inquiétants, des diseuses de bonne aventure, des guérisseuses, peut-être aussi des magiciennes. (...) nous étions intrigués ; cela devenait pour nous une intolérable obsession. Et un défi. »³⁴⁸

³⁴⁸ Maalouf A. « Léon l'Africain » op cité. P. 124

Les deux adolescents sont avides de la découverte des secrets des femmes. Leur défi est de pénétrer le bain, transgresser l'interdit pour prendre connaissance de la vie des femmes dans sa plénitude.

Le repos est donc physique et moral aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Nous remarquons qu'une grande importance est donnée au Hammam (le bain) ; c'est l'espace indispensable où les habitants de Fès se rendaient non seulement pour se laver et se délasser, mais aussi pour discuter et partager leurs idées. C'est un lieu de culture par excellence, son accès est permis à tous les âges. Les femmes y accèdent à leur guise, séparément des hommes. Le hammam est un patrimoine culturel, le lieu où l'on se détache des habits luxueux soit-ils ou défavorisés, le corps parfois enveloppé d'une serviette, dans une égalité frappante qui soustrait la différence entre la richesse et la pauvreté ; nous soulignons que ceci nous rappelle le comportement vestimentaire réservé aux pèlerins musulmans qui n'ont pour habillement qu'un tissu blanc non cousu pour éviter toute apparence de richesse ceci pour imposer une égalité des corps et mettre en valeur la spiritualité de l'âme. Là est l'enjeu du concret et de l'abstrait. L'homme rencontre son égal dans la sobriété, laissant de côté la matière pour laisser la place à l'esprit. Il en va ainsi pour le Hammam, lieu de purification.

« Pour tous les gens de la ville, le hammam est le plus agréable des lieux de rencontre, ils quittent leurs vêtements dans les cabines près de la porte d'entrée. »

349

Ce même lieu est occupé à tour de rôle par les femmes qui viennent non seulement pour se laver et se délasser, mais aussi pour guérir ou connaître leur destinée, elles sont fascinées par la magie.

Haroun, sous un déguisement féminin s'est introduit à l'intérieur du hammam, il a refusé d'en souffler mot à son ami Hassan, il le fera un autre jour au moment opportun. Les deux amis avaient alors douze ans.

C'est dans « le livre de Fès »,³⁵⁰ l'année du testament que le secret est révélé :

« Tu te rappelles donc qu'en ce temps là, malgré ton insistance, j'avais obstinément refusé de te dire ce que j'avais vu, j'étais entré, drapé dans un voile, et au-dessous j'avais noué autour de mes cheveux une écharpe, j'avais aux pieds des sandales de

³⁴⁹ Maalouf A., « Léon l'Africain, op. cite. p. 122.

³⁵⁰ Ibid. p. 170

bois et je m'étais enveloppé d'une serviette. J'avais onze ans à l'époque. Je tombai sur Warda et sa mère ; les yeux de celle-ci croisèrent les miens (...) ce jour-là j'ai regretté, que Mariam ne soit pas ma sœur ; c'est seulement trois ans plus tard que je me suis réjoui de n'être que l'ami de son frère et de pouvoir rêver d'elle comme un homme rêve d'une femme. Même si le monde entier l'avait trahie, le souvenir du hammam m'aurait empêché de l'abandonner. Aujourd'hui elle est ma femme. »³⁵¹

Tous les détails sont dévoilés. C'est le lieu qui cette fois a serré le lien entre. Haroun et Mariam, et ce malgré la transgression de l'interdit ; c'est-à-dire l'introduction de Haroun dans le hammam à l'âge de douze ans. C'est seulement après huit ans qu'il révèle à Hassan cette rencontre imprévisible et si importante avec Mariam.

Formation et érudition d'Hassan à l'université de Fès.

Les événements, positifs soient-ils ou négatifs sculptent toujours son être et le renforcent. Une importante cérémonie a surélevé le corps et l'âme d'Hassan ; c'est la fête qui lui est réservée le jour de la grande Récitation ; Hassan donne une grande importance aux études et ses efforts sont couronnés par cette récompense :

« Pour comprendre ce qu'est la grande récitation dans l'existence d'un croyant, il faut avoir vécu à Fès, ville de savoir qui semble bâtie autour des medersas, qui comme certains villages sont bâties autour d'une fontaine ou de la tombe d'un saint. Quand, à l'issue de quelques années de patiente mémorisation, on finit par connaître par cœur chaque verset du coran, quand on est déclaré par le maître d'école apte à la grande récitation, on passe d'emblée de l'enfance à la vie d'homme, de l'anonymat à la notoriété. C'est le moment pour les uns de commencer à travailler, pour les autres d'accéder au collège, lieu de science et d'autorité. »³⁵²

La ville de Fès est renommée par le savoir, la construction des écoles en témoignent elles sont munies du système d'internat permettant aux étudiants venus de loin d'y loger pour pouvoir assurer leurs études. Les meilleurs sont couronnés à l'issue de leurs études par une cérémonie dont les détails sont ci-dessous précisés.

Hassan relate la cérémonie de la grande récitation. Ce qui suit nous permet de pénétrer au fond de son être et vivre ses sentiments ;

³⁵¹ Ibid. pp. 181 & 182

³⁵² Ibid. p. 137

« La cérémonie religieuse à cette occasion donne au jeune Fassi l'impression d'être entré dans le monde des puissants, c'est en tout cas ce que j'ai ressenti ce jour-là. Vêtu de soie comme un fils d'émir, monté sur un cheval de race, suivi par un esclave portant une large ombrelle, je traversais les rues de la cité entourée des élèves de ma classe qui chantaient à l'unisson. Au bord de la route, quelques passants me saluaient de la main, et je les saluais en retour. De temps en temps, une tête connue, Khali, ma mère, deux cousines, quelques voisins, et un peu à l'écart, sous un porche, Warda et Mariam. Quant à mon père, il m'attendait devant la salle où un banquet devait être offert en mon honneur. Il portait sous le bras un vêtement neuf dont je devais, selon la tradition habiller le maître d'école en signe de gratitude. Il me contemplait avec une émotion désarmante »³⁵³

Le père d'Hassan est donc très ému, tandis que notre héros, du haut de son cheval voit défiler les images résumant la vie en commun avec un père en fin de règne.

Dans ce passage, les mots sont chargés de sens et tournent autour de la richesse du respect et de la grandeur : « la cérémonie » « le monde des puissants » « vêtu de soie », « fils d'émir », « cheval de race. » Du haut de la selle du cheval « de race » Hassan dominait la foule. Cette ascension participe à une transformation dans l'être d'Hassan ; il nous donne l'impression de laisser derrière lui l'enfant docile et obéissant pour accueillir l'homme qui a atteint une maturité qui s'approprie une personnalité détachée de son père. Ces impressions se confirment dans l'extrait suivant :

« Je l'observais à mon tour. En un instant, je revis dans ma tête tant d'images de lui : émouvant quand il me contait Grenade, affectueux quand il me caressait la nuque, terrifiant quand il avait répudié ma mère, exécration quand il avait sacrifié ma sœur, pitoyable quand il était affalé à la table d'une taverne. Que de vérité j'avais envie de lui crier du haut de ma monture. Mais, je savais que ma langue se lierait à nouveau quand mes pieds toucheraient le sol, quand je devrais rendre au prêtre cheval et soierie, quand j'aurais cessé d'être éphémère héros de la Grande Récitation.³⁵⁴

Voici un texte encore plus émouvant que le précédent. En un instant, Hassan a résumé la vie de son père à l'aide d'images juxtaposées représentant les moments affectueux, mais aussi

³⁵³ Maalouf A., «Léon l'Africain» op.cité. p.137 & 138

³⁵⁴ Ibid. p. 138 ;

ceux qui sont cruels. Sa mémoire est tatouée par le divorce de sa mère, le sacrifice de sa sœur offerte à son insu (à l'âge de l'innocence) au Zerouali (un vieil escroc), mais aussi par la présence du père affalé à la table d'une taverne. Et l'instant rétrospectif est vécu comme un rêve, il rendra aussi bien cheval et soierie, et en même temps toute parole et réflexion. Encore une fois, le romancier nous rappelle qu'il ya un début, mais aussi une fin à tout.

Dans le livre de Fez, Hassan s'adresse à son fils tout en évoquant son père :

« Mohamed le peseur, si serein et tout à coup si indomptable, il m'est arrivé de le perdre dans ma jeunesse, pour le retrouver dans mon âge mûr quand il n'était plus là, et j'ai du attendre mes premiers cheveux blancs, mes premiers regrets, avant de me convaincre que tout homme, y compris mon père avait le droit de faire fausse route s'il croyait poursuivre le bonheur. Dès lors, je me suis mis à chérir ses errements, comme j'espère tu chériras les miens, mon fils. Je te souhaite même de t'égarer parfois à ton tour, et je te souhaite d'aimer comme lui, jusqu'à la tyrannie, et de rester longtemps disponible aux nobles sensations de la vie. »³⁵⁵

Voici l'image si complexe, mais clémente du père d'Hassan, c'est le legs hérité de père en fils. Doit-on juger son père ? Hassan propose à son fils de chérir ses errements comme il l'a fait pour son père.

Toujours dans un va-et-vient entre son histoire et celle du palais, Hassan ne manque pas de nous relater la partie consacrée à ses études après la grande récitation. :

« Mon temps se passait dans les salles de cours, à la mosquée des Karaouiyines, de minuit à une heure et demie, conformément à l'horaire d'été, le reste de la journée au plus célèbre des collèges de Fès, la medersa Bou Inania ! J'avais quinze ans à peine, un corps secoué, un monde à connaître et la passion de la lecture. Nos professeurs nous faisaient étudier chaque jour des commentaires du Coran ou de la tradition du prophète, et une discussion s'engageait. Des écritures nous passions souvent à la médecine, à la géographie ou aux mathématiques ou à la poésie, parfois même à la poésie ou à l'astrologie ... »³⁵⁶

Hassan continue à fréquenter Karaouiyines et il s'intègre à « la medersa Bou Inania » où il reçoit l'enseignement des matières scientifiques énumérées ci-dessus, indispensables à sa

³⁵⁵ Ibid. p. 87

³⁵⁶ Ibid. p. 145.

formation. Hassan ne manque pas de nous décrire les professeurs qui sont si dévoués à leur enseignement :

« Nous avons la chance d'avoir pour maître des hommes versés dans tous les domaines de la connaissance. Pour se distinguer du commun, certains enrroulaient leurs turbans autour de calottes hautes et pointues, semblables à celle que j'allais voir, portées par les médecins lors de mon séjour à Rome. Nous les étudiants nous avions un simple bonnet.

En dépit de leur savoir et de leur accoutrement, nos professeurs étaient pour la plupart des hommes aimables, patients dans l'explication, attentifs aux talents de chacun. Parfois ils, nous invitaient chez eux pour nous montrer leur bibliothèque ; l'un avait cinq cents ouvrages, un autre mille, un autre encore plus de trois milles ; ils nous encourageaient à soigner notre calligraphie pour pouvoir copier les livres les plus précieux, car c'est ainsi, insistaient-ils que se diffuse le savoir. »³⁵⁷

De ce passage se dégage la pédagogie propre à cette université ; les professeurs sont « aimables », « patient », « attentifs aux talents de chacun. » Et ils offrent aux étudiants leur bibliothèque si riche en savoir, pour propager le savoir. L'étudiant copiait les livres les plus précieux, ceci lui permet non seulement d'apprendre ce que ses aînés ont écrit, mais aussi de soigner sa calligraphie.

C'est un passage précieux dans le roman, il s'agit là de l'érudition d'Hassan : doit on dire c'est à cause de cela, ou bien grâce à cette érudition qu'il a été captivé pour se retrouver en Italie. Hassan nous lance dans l'orbite du futur à travers une prolepse pour nous informer qu'à Rome il allait trouver des médecins portant les mêmes turbans qu'à Fès. « *Certains enrroulaient leurs turbans autour de calottes hautes et pointues, semblables à celles que j'allais voir, portées par les médecins lors de mon séjour à Rome* » (passage précité ci-dessus.)

Après avoir été contrainte de quitter Grenade, la famille d'Hassan s'est installée donc à Fès. Là, Hassan a reçu une formation islamique au sein d'el Karaouiyines, érigée par une femme : Fatima el Fihri (225 de l'hégire.) En 859 de l'ère chrétienne, c'est cette femme, venue de la Tunisie qui a fondé de ses propres deniers la mosquée Karaouiyines à Fès, la première université marocaine où l'on enseignait les sciences théologiques, les mathématiques et le

³⁵⁷.Ibid. p.145.

droit. Fatima et sa sœur étaient de fines lettrées, filles de savant et à l'évidence disposaient d'une fortune personnelle dont elles usèrent librement.

Hassan est donc un citadin qui est venu de Grenade pour s'installer à Fès où il a reçu une éducation et une instruction orientale. Du nord de l'Afrique il s'est déplacé avec son oncle maternel à Tombouctou. Puis, au Caire et après son pèlerinage à la Mecque, il fut capturé par des Siciliens.

3.2. Le livre du Caire.

Adoption d'Hassan par le Caire. L'année de l'œil auguste. 919 de l'hégire (9 mars 1513-25 février 1514.)

Arrivé au Caire, Hassan noue avec une nouvelle vie qui devient prospère, ceci, lui permet de découvrir le monde égyptien, mais de surtout il continue à se découvrir, ses capacités lui permettent de s'adapter à tous pays avec un savoir-vivre et de la délicatesse. Depuis son jeune âge, il a côtoyé les princes, mais aussi les plus humbles personnes de Fès ; les portefaix, et son ami le plus intime, Haroun en faisait partie. Où qu'il soit, Hassan vie la même ambiance d'entente grâce à laquelle, il se hisse au sommet de la hiérarchie régnante en Orient comme en Occident.

Dans notre approche nous avons trouvé nécessaire de mettre en exergue la valeur croissante du personnage principal Hassan al Wazzan, au fil des ans (temps précisé par les deux calendriers.)

Hassan rencontre un copte chrétien, c'est un riche commerçant lettré, qui, fuyant la capitale pour se rendre à Asyout, sa ville natale avec sa famille sur une barque privée, accosta quelques heures près de lui sur le Nil. L'égyptien se prit d'amitié pour Hassan, il lui fit une proposition inattendue ; il lui confia sa maison pour la préserver des pillards : « *Je vais te rédiger un acte certifiant que tu peux jouir de ma propriété jusqu'à mon retour* »³⁵⁸ lui dit-il. Il lui remit le document et une trousse de clé tout en lui indiquant l'endroit de cette nouvelle demeure. En lui faisant ses adieux, il lui demande de ranger dans un coffre la croix et l'icône, mais Hassan lui promit de ne rien déplacer en le remerciant pour sa générosité. Installé au Caire, Hassan rencontre des notables, des officiers des fonctionnaires du palais, il réussit à

³⁵⁸ Ibid.p. 224

envoyer des marchandises à Tlemcen par l'intermédiaire d'une caravane affrétée par des Maghrébins.

Malgré la propagation de la peste en Égypte, Hassan a pu y vivre comme un prince :

« J'eus soudain l'irrépressible envie de m'habiller à l'égyptienne. Je quittais donc mes vêtements de Fassi que je rangeai consciencieusement pour le jour où je repartirai, puis j'enfilai une robe étroite à rayures vertes (...) Je sentais que cette ville était mienne et j'en éprouvais un immense bien-être. En quelques mois, j'étais devenu un véritable notable cairote. J'avais mon ânier, mon fruitier, mon parfumeur mon orfèvre mon papetier, des affaires prospères, des relations au palais et une maison sur le Nil. Je croyais avoir atteint l'oasis des sources fraîches. »³⁵⁹

Hassan nous donne l'impression d'incarner plusieurs personnes. Il passe sans transition du Fassi au Cairote. Il change de pays comme il change d'habit. Il s'adapte facilement à tous les pays qu'il traverse et aux femmes qu'il épouse. Au Caire, il rencontre la princesse Nour qui devient plus tard sa femme et la mère de sa fille. Nour dévoile son secret à Hassan. Elle cachait son fils, un prince menacé par les siens.

Hassan rencontre Nour, la Circassienne. L'année de la Circassienne. (26 février 1514 – 14 février 1915.)

Hassan nous relate l'histoire de son séjour au Caire ; il rencontre « la Circassienne qui n'est autre que la veuve de l'Émir Turc Aladin » son altesse royale la princesse Nour qui cache son enfant Bayazid (le fil d'Aladin) Nour met l'enfant sous la tutelle d'Hassan, elle sort l'enfant de sa cachette pour le soumettre à son beau-père, Hassan al Wazzan.

Hassan reçoit cet enfant si embarrassant, il nous dit à ce sujet :

« Ce fils n'était pas de mon sang, mais il n'était apparu pour bénir ou punir l'œuvre de ma chair Il était donc mien, et c'est le courage d'Abraham qu'il me fallut pour l'immoler au nom de la Foi. N'est-ce pas dans la lame du couteau brandi par l'Ami de Dieu au-dessus d'un bûcher que se trouvent les religions révélées ? Ce crime sacré, que je glorifie chaque année à la fête de l'Adha, je n'ai pas osé le commettre. Pourtant cette année-là, le devoir me le commandait sans détour, puisque devant

³⁵⁹ Maalouf A. «Léon l'Africain», Lattès, Paris1986, 349 pages p. 231.

mes yeux, un empire musulman était en train de naître, et que cet enfant le menaçait.
»³⁶⁰

« Un jour, Bayazid fils d'Aladin, fera trembler le trône des Ottomans... »

Hassan conclut :

*« Désormais il me fallait quitter l'Égypte, où Bayazid et sa mère étaient en danger. Nour avait maintenu sa grossesse secrète, sauf pour Khadra qui l'avait aidée à accoucher et avait gardé l'enfant depuis le premier jour, ma solution était toute trouvée : épouser Nour et partir avec l'enfant à Fès où je pourrais le présenter comme mien pour revenir en Égypte lorsqu'il serait plus grand et que son âge ne trahirait plus son origine. »*³⁶¹

Hassan consacre le temps qu'il faut pour épargner le fils de Nour Bayazid progéniture d'Aladin *« C'est son altesse la princesse, veuve de l'émir Aladin, neveu du grand Turc. »*³⁶²
Il a été emporté par la peste,

*« Au Caire nul n'ignorait le drame de cet Aladin. Il avait pris la part à la guerre fratricide qui avait opposé les héritiers du sultan Bayazid. (...) Son oncle Selim avait fini par l'emporter. Impitoyable, le nouveau sultan ottoman avait fait étrangler ses propres frères et décimer leurs familles. Aladin avait réussi cependant à s'enfuir et à se réfugier au Caire où il a été reçu avec les honneurs. (...) Quatre mois après son arrivée, Aladin était emporté par la peste. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans et venait tout juste d'épouser une Circassienne dont il s'était épris, la fille d'un officier affecté à sa garde. »*³⁶³

Il s'agit de Nour la mère de Yazid, ce dernier est provisoirement adopté par Hassan.

« Hassan visite l'Alexandrie en compagnie de sa nouvelle femme Nour et son fils adoptif. Cette ville porte le nom d'Alexandre le Grand un souverain dont le Coran parle en termes élogieux et dont la tombe est un lieu de pèlerinage... à l'extérieur de la cité s'élève une colonne bâtie par le savant Ptolémée. Il avait installé un miroir

³⁶⁰ Ibid. p. 242.

³⁶¹ Maalouf A. «Léon l'Africain», Paris, Lattès1986, 349 pages, p. 243 & 244.

³⁶² Ibid. p. 234.

³⁶³ Ibid.

*d'acier qui brûlait, dit-on tous les bateaux d'acier qui tentaient de s'approcher de la côte.*³⁶⁴

La rencontre de Barberousse à Bougie

L'année des insoumis, 921 de l'hégire, 15 février 1515-4 janvier 1516

De l'Alexandrie, Hassan s'embarque pour Tlemcen toujours accompagné du petit prince ottoman et sa mère. Arrivé à Fès, Hassan apprend la mort de son père et le retour de Warda dans son village en Castille.

Hassan se déplace au pays d'Arrouj il entreprit un autre voyage, cette fois il veut rencontrer Arrouj le corsaire, dit Barberousse

« J'avais appris en effet que Haroun était auprès de lui. Je partis donc directement à Tlemcen, puis suivis la route côtière vers l'Est évitant les villes occupées par les Castillans telles Oran ou Mers el Kébir, m'arrêtant dans les lieux où je pouvais rencontrer les Grenadins, à Alger par exemple, et surtout Cherchell, dont la population était, en totalité ou presque constituée de réfugiés andalous. Barberousse avait pris pour base la petite ville populaire Jijil, qu'il avait arrachée aux Génois.

C'est à Bougie que j'ai rencontré Barberousse comme je l'ai écrit dans ma « description de l'Afrique. » Il avait effectivement la barbe fort rousse de couleur naturelle, mais de henné, car l'homme avait cinquante ans passés.

*Il boitait jusqu'au sol et sa main gauche était en argent. Il avait perdu son bras à Bougie même. Il avait déjà occupé la vieille citadelle de la ville et entreprenait d'investir une autre forteresse, proche de la plage où les Castillans résistaient. Le jour de mon arrivée, le combat connaissait un répit. Devant la tente de commandement se tenaient des gardes, dont l'un était de Malaga. C'est lui qui courut appeler Haroun avec une déférence qui me fit comprendre que le furet était un lieutenant de Barberousse. De fait, il arrive avec deux Turcs qu'il congédia d'un geste assuré avant de se jeter sur moi. Nous restâmes un long moment accolés, échangeant des tapes vigoureuses qui disaient toute l'amitié, toute la surprise, et la douleur de l'éloignement. »*³⁶⁵

³⁶⁴ Ibid. (conf. p. 245)

³⁶⁵ Maalouf A., «Léon l'Africain», Paris, Lattès, 1986, 349 pages, p.250.

Haroun, l'ami d'enfance et le beau-frère d'Hassan, était donc l'officier de Barberousse. Ils font partie des insoumis (ce que nous révèle le sens du titre de ce chapitre « l'année des insoumis ».)

Les deux hommes (Haroun et Hassan) se sont battus pour délivrer Mariam des mains de Zerouali qui voulait soit la posséder soit la laisser périr dans la cité des lépreux. Pour la délivrer, Haroun a balancé dans le camp des « insoumis » pour combattre l'injustice. De là il est allé se joindre à Barberousse qui avait une puissance reconnue dans les régions d'Alger de Jijil et autres.

*« Ta sœur a été admirable. Une lionne de l'Atlas. Elle se trouve dans ma maison, à Jijil, à soixante mille d'ici, avec nos trois garçons dont le plus jeune s'appelle Hassan. »*³⁶⁶

Voici donc les nouvelles de la famille d'Haroun, en les écoutant Hassan n'a pu cacher son émotion. Là est la fin de « l'année des insoumis 921 de l'hégire 15 février 1515 - 4 février 1516. »

La vie d'Hassan marquée par le temps présent. L'année du grand Turc. 922 de l'hégire, (5 février 1516-23 janvier 1517)

Nour, la nouvelle femme d'Hassan s'adresse un jour à lui pour lui dire ceci :

« De quelle pâte es-tu fait pour accepter de perdre une ville après l'autre, une patrie après l'autre femme après l'autre, sans jamais te battre, sans jamais regretter, sans jamais te retourner. »

*« Sa réponse est : « Entre l'Andalousie que j'ai quittée et le paradis qui m'est promis, la vie n'est qu'une traversée. Je ne vais nulle part, je ne convoite rien je ne m'accroche à rien, je fais confiance à ma passion de vivre, à mon instinct du bonheur, ainsi qu'à la providence. N'est-ce pas cela qui nous a unis ? Sans hésiter j'ai quitté une ville, une maison, une vie, pour suivre ta voie pour caresser ton acharnement. »*³⁶⁷

³⁶⁶ Ibid. p. 251

³⁶⁷ Ibid. p. 258

Entre sa naissance et sa mort (le début et la fin) Hassan vit son destin sans s'accrocher au passé. Il s'adapte à la terre qui l'adopte et se laisse séduire par son entourage : une nouvelle femme et une autre situation l'attirent chaque fois qu'il quitte un pays.

Ceci nous donne l'impression de lire les contes des mille et une nuits où pullulent des rencontres, des voyages et des aventures qui sortent de l'ordinaire.

Nous remarquons une convergence qui unit la personnalité d'Hassan al Wazzan à celle de Omar Khayyam (dans le roman « Samarcande »), tous deux profitent de l'instant présent sans se soucier des temps du passé ou même du futur puisqu'ils sont conscients de la vie éphémère

*« Djahane dévore le temps, Omar le sirote »*³⁶⁸

Ou bien encore le quatrain suivant de Khayyam :

Comme l'eau du fleuve ou le vent du désert,

Un nouveau jour s'enfuit de mon existence...

Le chagrin ne fit jamais languir ma pensée, à propos de deux jours :

*Celui qui n'est pas encore, celui qui est passé. »*³⁶⁹

La vie respective de ces deux personnages (Hassan : « Léon l'Africain » et Omar Khayyam : « Samarcande ») se métamorphose d'espace en espace, et leur dénominateur commun est de vivre pleinement l'instant sans attachement ni au passé ni au futur.

Les chemins élus par le destin d'Hassan.

L'année du Tumanbay. 923 de l'hégire (24 janvier 1517 - 12 janvier 1518), Hassan est donc à sa troisième femme Nour qu'il ne veut abandonner à son sort. :

*« Je me lasse des obsessions certes je ne t'abandonnerai pas ici entourée d'ennemis, je te conduirai chez les tiens pour que tu puisses les prévenir, mais là, nos chemins se sépareront. »*³⁷⁰

Mais, Hassan semble revenir sur sa décision :

³⁶⁸ Maalouf A. «Samarcande», Paris, Lattès, 1988. 377 pages, p. 114.

³⁶⁹ Les quatrains D'Omar Khayyam, traduits du persan par Charles Grolleau, n, Paris, Ivrea 1992, 140 pages, p. 50.

³⁷⁰ Maalouf A., «Léon l'Africain», Paris, Lattès, 1986, 349 pages, p.258.

« Je n'étais pas sûr d'avoir conclu bon accord, ni d'avoir le courage de m'y tenir, du moins croyais-je avoir fixé, pour moi-même, les limites de l'aventure où je m'étais laissé entraîner »³⁷¹

« L'année de Tumanbay 923 de l'hégire (24 janvier 1517-12 janvier 1518.) Les Circassiens étaient les premières victimes. Mamelouks ou descendant de Mamelouks, ils étaient pourchassés. »³⁷²

Cette année là, les Ottomans étaient tantôt vaincus tantôt vainqueurs. Hassan nous relate l'histoire de cette guerre entre Selim l'Ottoman et Tumanbay le mamelouk qui est vaincu. :

« Tout au long de ces journées sanglantes, Nour n'a nullement arrêté de prier » pour la victoire de Tumanbay ... Lorsque je réalisais dans la journée du dimanche qu'il avait définitivement perdu la partie. »³⁷³

Tumanbay, *« ...le dernier empereur d'Égypte, l'homme le plus vaillant qui ait jamais gouverné la vallée du Nil venait d'expirer, pendu à la porte du Zuwaila comme un vulgaire voleur de chevaux. »³⁷⁴*

Ceci n'empêche pas Hassan de poursuivre avec les siens, son voyage vers l'Arabie.

Le pèlerinage et la capture d'Hassan

L'Année du rapt. 924 de l'hégire 13 janvier 1518-janvier 1519.

De temps à autre, Hassan, le personnage principal et narrateur, arrête le temps pour faire la somme des événements. Cette fois nous avons :

« De ma longue retraite paysanne, pourtant émaillée de contemplation et de promenade silencieuses, j'ai émergé sans certitudes. Périssables toutes les cités, carnassiers tous les empires, insondable la Providence. Seules me reconfortaient la crue du Nil, la ronde des astres et les naissances saisonnières des bufflons. »³⁷⁵

Non seulement Hassan accompagna Nour, mais il reste avec elle jusqu'à leur départ à la Mecque, où il médita et vécut un repos spirituel. :

³⁷¹ Ibid. pp 258 &.259.

³⁷² Ibid. p. 266

³⁷³ Amin Maalouf «Léon l'Africain», op. cite. p. 268

³⁷⁴ Ibid., p. 270.

³⁷⁵ Ibid. p. 271

« Souvent au cours de ma méditation, des versets revenaient à ma mémoire, surtout ceux de la sourate de la génisse qui évoquent longuement la Kaaba : Nous avons établi la sainte demeure pour qu'elle soit la retraite et l'asile des hommes, Nous avons dit prenez la station d'Abraham pour oratoire. »³⁷⁶

Mes lèvres murmuraient les paroles du Très-Haut, comme au temps de la grande récitation, sans balbutiement ni altération.

« Dites, nous croyons à Dieu et à ce qui a été envoyé du ciel à nous, à Abraham et Ismaël à Isaac, à Jacob, aux douze³⁷⁷ tribus, aux Livres qui ont été donnés à Moïse à Jésus. Aux livres qui ont été accordés aux prophètes par le seigneur nous ne mettons point de différence entre eux et nous et nous sommes musulmans résignés à la volonté de Dieu. »³⁷⁸

Voici la parole divine, unissant les noms inscrits dans les livres des trois religions monothéistes. Dans ce verset coranique se retrouvent les noms judéo-chrétiens qui ont précédé le prophète de l'islam.

Hassan s'est dirigé vers l'Orient, il a donc visité les lieux saints de l'islam où il a ressenti la sagesse dictée par sa culture, celle-ci évoque la reconnaissance des religions incluses dans la sienne « A son retour il fut arrêté à Djerba par deux Siciliens. »³⁷⁹

Là est la fin du livre du Caire.

3.3. Le tumulte dans le livre de Rome.

Ce chapitre s'ouvre sur le nom du ravisseur Bovadiglia, le pirate sicilien, sexagénaire, plusieurs fois meurtrier et qui pour se racheter, a éprouvé le besoin de réparer ses crimes par une offrande à Dieu. Il présente un cadeau au pontife de Rome Léon le deuxième ; le cadeau c'était Hassan al Wazzan, après sa captivité :

³⁷⁶ Maalouf A. «Léon l'Africain», Paris, Lattès, 1986, 349 pages. P275 verset coranique no 136, Sourate la génisse

³⁷⁷ Ibid. Verset coranique, n°136, sourate la génisse.

Nous remarquons que le nombre **douze** qui précède «tribu» n'a pas d'existence dans le coran. Vérification faite dans «Le saint coran et la traduction en langue française du sens de ses versets», Présidence générale des Direction des recherches scientifiques islamiques. Médine. C'est nous qui soulignons.

³⁷⁸ Ibid.

³⁷⁹ Ibid. p. 278.

« Ainsi, j'étais *esclave*, mon fils, et mon sang avait honte. Moi dont les ancêtres avaient foulé en *conquérant* le sol de l'Europe, je serais vendu à quelque prince, à quelque *riche* marchand de Palerme, de Naples de Raguse, ou pire, à quelque Castillan qui me ferait boire à chaque instant toute *l'humiliation* de Grenade (...) Près de moi alourdi des mêmes *chaînes*, des mêmes boulets, Abbad le Soussi était couché, à ras de poussière, tel le plus vil des *serviteurs*. Je contemplai *le miroir* de ma propre *déchéance*. Hier encore, il tonnait *fièrement* sur le pont de sa caravelle (la mer entière n'était pas assez vaste pour lui, ni la houle assez déchaînée. » ³⁸⁰
p.281

Les mots sont chargés de connotation ; Hassan et Abbad sont humiliés après avoir vécu en maître sur la terre et la mer. Le mot et son antonyme parcourent l'œuvre se disputant l'espace du récit. Ceci sans doute pour nous laisser observer que rien n'est stable dans la vie de l'homme. De conquérant, Hassan est devenu esclave, et l'humiliation peut défier sa fierté.

Mots (sens)	Antonymes (contre sens)
Esclave (Serviteur - chaîne)	Conquérant
Fièrement	L'humiliation-(déchéance)

La signification est générée par les mots et leurs antonymes.

Le mot miroir s'ouvre sur un espace, et il est dressé pour refléter les malheurs vécus par Hassan qui, en regardant Abbad son compagnon, voit sa propre déchéance, son propre sort : ils sont dans la même cale du navire à défaut de miroir, Hassan est enseigné sur son état à travers son compagnon.

Les deux personnages ont eu la même destinée, ils ont sillonné la mer de la Tunisie vers l'Italie, dans la contrainte, pour servir leur maître respectif. Tous les deux ont tiré profit de leur séjour respectif en Italie et ils ont rebroussé chemin pour se retrouver à Tunis. Ils semblent satisfaits de leur expérience ; Abbad avait été capturé en même temps qu'Hassan. Après leur séparation, Abbad a été vendu comme esclave chaînes aux mains et boules aux pieds. Il a été acheté par un négociant, après l'avoir servi loyalement le faisant profiter de son expérience en Méditerranée, le maître en tira profit et il l'affranchit pour l'associer à son commerce.

³⁸⁰ Maalouf A. », *Léon l'Africain*», op. cite. p. 281.

« *Je t'ai laissé enchaîné au fond d'une cale ; je te retrouve prospère et rutilant* »³⁸¹ lui dit Hassan, Abbad lui dit qu'on peut devenir riche dans un pays, on le devient partout ailleurs, et que les affaires qu'il gère sont les plus florissantes de Naples ; et dans chaque port, il possède avec son associé plusieurs comptoirs.

Hassan/Léon fait aussi le bilan de son séjour en Italie :

« *Je dus reconnaître que sans avoir fait fortune, je n'avais nullement subi les rigueurs de la captivité. Et que Rome m'avait fait goûter à de vrais bonheurs : celui d'une cité antique qui renaît, ivre de beauté ; celui d'un fils qui dormait sur les genoux de la femme que j'aimais.* »³⁸²

Hassan se retrouve avec sa femme Maddalena et son enfant Guisep (Joseph) sur la plus belle des « galées » d'Abbad qui les attendait prête à partir pour Tunis. Comme le sage poète Omar Khayyam, Hassan « sirote le temps » et ne regarde la vie éphémère que par la fenêtre du bonheur.

3.3.1 Adoption d'Hassan par le Pape.

Après son retour de la Mecque, Hassan est surpris par des Siciliens qui le capturent, il est offert au pape après avoir été capturé par un pirate :

« *Mon ravisseur avait du renom et de pieuses frayeurs, Pietro Bovadiglia, vénérable pirate sicilien.* »³⁸³

Toujours concernant ces circonstances, Hassan nous dit :

« *Le cadeau au pape, c'était moi présenté avec cérémonie le dimanche 14 février pour la fête de Saint Valentin.* »³⁸⁴

Ceci est précisé par les dates suivantes dans le livre de Rome : l'année du saint ange 925 de l'hégire (3 janvier 1519-22 décembre 1519.)

Après la pénible traversée dans la cale du bateau, Hassan souffre de la solitude au sein de la cellule, plus que l'absence de liberté l'appel du muezzin lui manquait tant il marquait le temps

³⁸¹ Ibid. p. 305.

³⁸² Ibid p. 305.

³⁸³ Ibid. p. 282.

³⁸⁴ Ibid. p. 282.

par l'appel à la prière. Ce vide le sépare de sa culture orientale. Il se présente comme l'enfant auquel on coupe le cordon ombilical après son arrivée au monde :

*« Le pape nous attendait au château même, dans la bibliothèque... Le pape posa ses deux paumes sur mon dos courbé, signe d'affection ou prise de possession, je ne le sais, avant de dire, à l'adresse du pirate quelques nobles remerciements. »*³⁸⁵

Au cours d'une discussion avec le pape, Hassan présente une analyse claire du monde musulman :

« ... Les califes successeurs du prophète ont toujours commandé des armées et dirigé des États. » Le pape l'écouta avec intérêt et Hassan poursuivit : « Jusqu'au moment où les sultans les ont supplantés. Les sultans ont été confinés dans leur palais. Était-ce une bonne chose questionna le pape qui semblait accorder une grande importance à mon avis.

*Je ne pense pas que cela fut un bien, répondit Hassan. Tant que les califes étaient souverains, l'islam était rayonnant de culture. La religion régnait paisiblement sur les affaires de ce monde. Depuis c'est la force qui règne et la foi n'est souvent qu'une épée dans la main du sultan. »*³⁸⁶

Le pape était si satisfait qu'il prit son traducteur à témoin. :

*« J'ai toujours pensé que mon glorieux prédécesseur avait raison. Sans une armée à lui, le pape ne serait que le chapelain du roi le plus puissant on est parfois contraint d'utiliser les mêmes armes que ses adversaires, de passer par les mêmes compromissions. Il pointa son index vers moi « Ce que vous nous dites nous reconforte, Bovadiglia a eu la main heureuse. Êtes-vous prêt à nous servir ? Je balbutiai une formule d'acquiescement. »*³⁸⁷

Voici une rencontre qui unit l'Orient et l'Occident. Hassan est là pour servir les intérêts du pape. Une interaction s'installe entre les deux hommes. Deux hommes portant l'enseignement d'un Dieu unique tout en restant différents, c'est de cette différence qu'ils tirent mutuellement profit. Le pape est très attentif lorsque Hassan évoque les califes qui tenaient les brides de l'État en main pour diriger les musulmans et aboutir à la réussite et le bon ordre. À son tour

³⁸⁵ Maalouf A. « Léon l'Africain », Paris, Lattès, 1986, 349 pages. P. 285

³⁸⁶ Ibid. p. 285 & 286.

³⁸⁷ Ibid. p. 286

Hassan renforce son savoir ; son pied foule d'autres espaces, il apprend d'autres langues et il prend connaissance d'une autre confession.

Cette année est fort profitable pour la formation d'Hassan, ses connaissances s'élargissent au contact de ses professeurs et de ses élèves.³⁸⁸ Ceci permet à ce personnage principal de renforcer sa personnalité. Hassan qui est de culture orientale va donc s'encre dans celle de l'Occident. Prendre possession des connaissances de la religion chrétienne ne semble pas le déranger, bien au contraire il accepte ses fondations et les confond à sa religion première puisqu'elles s'érigent sur les mêmes principes, à aucun moment il renonce à l'islam qui réinscrit les mêmes noms des prophètes bibliques dans le coran.

« Quand je revis le Pape, une semaine plus tard, il avait préparé à mon intention un sérieux programme : désormais, je partagerai mon temps entre l'étude et l'enseignement. Un évêque allait m'apprendre le latin, un autre le catéchisme, un troisième l'évangile ainsi que la langue hébraïque. Un prêtre arménien me donnait chaque matin un cours de Turc. De mon côté je devais enseigner l'Arabe à sept élèves. Pour ce travail je percevais un salaire d'un ducat par mois. (...) Désormais il allait me convoquer chaque mois, seul ou avec mes professeurs, pour vérifier l'état de mes connaissances surtout en catéchisme, en effet, la date de mon baptême était déjà fixée, ainsi que le nom que je porterais. »³⁸⁹

Hassan reste donc sous le joug du pape sans se débattre, il plie l'échine de sa culture première pour montrer une satisfaction à son maître :

« Mon année de captivité fut donc sans peine pour le corps et fort profitable pour l'esprit. D'un jour à l'autre, je sentais mes connaissances s'élargir, non seulement dans les matières étudiées, mais également par le contact avec mes professeurs, ainsi qu'avec mes élèves, deux prêtres Aragonais deux Français, deux Vénitiens, un Allemand de Saxe. C'est celui-ci qui le premier évoqua devant moi la querelle de plus en plus virulente, qui opposait Léon X au moine Luther, un événement qui menaçait déjà de mettre l'Europe entière à feu et à sang... »³⁹⁰

³⁸⁸ Maalouf A. « Léon l'Africain », Paris, Lattès 1986, 349 pages. Cf. p. 287

³⁸⁹ Ibid. p 287

³⁹⁰ Ibid.

Les catholiques de cette époque, sous la régence du pape Léon X, étaient menacés par les protestants menés par Luther. Hans, un Allemand de Saxe a suivi le mouvement luthérien pour s'opposer à l'église chrétienne, il était parmi les disciples d'Hassan,

3.3.2. La découverte du Nouveau Monde par Hassan.

L'année des hérétiques. 926 de l'hégire (23 décembre 1519-12 décembre 1520.)

Hassan découvre Rome :

*« Je ne savais plus que penser. Bien et mal, vérité, beauté et pourriture étaient mêlés dans mon esprit ! Mais, peut-être était-ce, la Rome de Léon X, la Rome de Léon l'Africain »*³⁹¹

*« Hans (l'étudiant Allemand, élève d'Hassan) couvert des idées originales, il les exposait devant Hassan. Ce dernier n'avait qu'une seule réponse : quel que soit mon sentiment, je ne puis trahir mon protecteur. »*³⁹²

Il s'agit là du pape (son protecteur) auquel Hassan réserve une fidélité.

*« Hans s'en montrait désolé, mais nullement découragé, et dès le cours suivant il revenait à la charge. C'est qu'il s'était rendu compte que j'écoutais ses propos sans déplaisir. Du moins certains d'entre eux, qui ramenaient parfois à ma mémoire quelques hadith du prophète Mohamed prière et salut sur lui. Luther ne recommande-t-il pas d'enlever des lieux de culte toutes les statues estimant qu'elles sont des objets d'idolâtrie ? « Les anges n'entrent pas dans une maison où se trouve un chien ou une représentation figurée » a dit le messenger de Dieu dans un hadith certifié. »*³⁹³

Hassan découvre donc des convergences dans les deux confessions. Il semble consolider sa foi première au lieu de l'oublier.

3.3.3. La rencontre de Maddalena.

L'année de la conversa. 927 de l'hégire (13 décembre 1520-30 novembre 1521.)

Hassan rencontre une femme originaire de Grenade « Maddalena. » Son histoire ressemble à la sienne ; elle est convertie du judaïsme au christianisme.

³⁹¹ Maalouf A., *Léon l'Africain*, Lattès, Paris, 1986, 349 pages. p 294

³⁹² Ibid. Cf.288

³⁹³ Ibid. p.288.

« Est-il vrai que tu es comme moi de Grenade ? Et comme moi converti ? Questionna Maddalena., cette femme qu'Hassan nous décrit.

*« Ses cheveux étaient de ce noir profond que seule l'Andalousie sait distiller par une alchimie d'ombre fraîche et de terre brûlée. En attendant d'être ma femme, elle était déjà ma sœur, sa respiration m'était familière »*³⁹⁴

Elle eu la permission de quitter ce lieu et le cardinal la ramena à Rome. Voici un nouveau personnage qui nous est décrit par Hassan : Son père l'avait appelée Judith, après la mort de ses parents, elle fut baptisée et renommée Maddalena par une religieuse, après une grande souffrance dans le couvent Maddalena lève le voile sur son passé et ses origines. :

*« Avant même de s'asseoir, elle commença à raconter son histoire, toute son histoire (...) Son grand-père appartenait à une branche appauvrie et oubliée d'une grande famille juive, les Abrabanel. Modeste forgeron dans le faubourg de Najd, au sud de ma ville natale. »*³⁹⁵

nous dit Hassan.

Un garçon naquit de leur union, Giuseppe, Youssouf. À Rome Hassan vit le bonheur d'une cité en pleine renaissance et celui que lui procure un enfant et une épouse bien aimée. Après une vie mouvementée, il regagne Fès pour vivre paisiblement parmi les siens après quarante ans d'errements.

Les différentes cultures parsèment l'œuvre d'Amin Maalouf. Le romancier mène le lecteur dans les profondeurs de l'histoire des civilisations pour atteindre le temps le plus éloignés ; La Mésopotamie, les Grecs (Alexandre le Grand), les religions visitées sont multiples : La Torah, la Bible et le coran ainsi que certaines dérivées telle la foi de Mani tirant sa substance du christianisme tendent à la paix. Ce sont les sources qui inspirent l'écrivain des croisades vu par les Arabes, Mani, Léon l'Africain..., ceci implique les interférences entre les civilisations gréco-latine, judéo-chrétienne et musulmane. Le romancier les réuni sciemment dans un verset coranique :

« Dites : Nous croyons en Dieu et à ce qui a été envoyé du Ciel à nous, à Abraham et Ismaël, à Isaac, à Jacob, aux tribus, aux livres qui ont été donnés à Moïse et à Jésus,

³⁹⁴ Ibid. p. 298

³⁹⁵ Idem.

*Aux Livres accordés aux prophètes après le seigneur ; nous ne mettons point de différence entre eux, et nous sommes musulmans, résignés à la volonté de Dieu . »*³⁹⁶

II. LE RÔLE DES PERSONNAGES DANS LE ROMAN « SAMARCANDE ».

1. La triangularité de Nizam el-Moulk, Omar Khayyam et Hassan Sabah dans le roman « Samarcande. »

Trois personnages sont différemment peints dans le roman « Samarcande » :

*« Une légende court les livres, elle parle de trois amis, trois Persans qui ont marqué chacun à sa façon le début de notre millénaire : Omar Khayyam qui a observé le monde, Nizam el Moulk qui l'a gouverné, Hassan Sabbah qui l'a terrorisé. »*³⁹⁷

Nous retrouvons plus loin les trois personnages du XI^{ème} siècle cités par Jamal Eddine au XX^{ème} siècle qui demande à Benjamin O. Lesage s'il avait lu dans l'introduction de Nicolas aux Robaïyat, l'histoire des trois amis. Nizam el Moulk, Hassan Sabbah et Omar Khayyam ? Ce sont des personnages fort différent, mais qui représentent chacun un aspect éternel de l'âme persane. « J'ai parfois l'impression d'être les trois à la fois. Comme Nizam el Moulk, j'aspire à créer un grand État musulman, fût-il dirigé par un insupportable Turc. Comme Hassan Sabbah je sème la subversion sur toutes les terres d'islam, j'ai des disciples qui me suivraient jusqu'à la mort (...) Comme Khayyam je guette les rares joies de l'instant présent et compose des vers (...) Comme lui je me méfie des faux dévots. Quand dans certains quatrains, Omar parle de lui-même, il m'arrive de croire que c'est moi qu'il dépeint. »³⁹⁸

Tout un chacun interne en lui les trois phénomènes, suivant l'interaction « du dedans et du dehors » analysée par Bachelard :

*« ...L'être spiralé, qui se désigne extérieurement comme un centre bien investi, jamais n'atteindra son centre. L'être de l'homme est un être défixé. »*³⁹⁹

³⁹⁶ Ibid. p. 275.

³⁹⁷ Ibid. p. 95.

³⁹⁸ Amin Maalouf, « Samarcande » op. cite. Cf. p. 224 & 225.

³⁹⁹ Bachelard, « La poétique de 'espace », Puf, Vendôme, 1978, 214, pages, p.193

En effet, si nous suivons les méandres du moi, nous trouvons le moi constructeur que représente Nizam el Moulk, l'autre moi destructeur, représenté par Hassan Sabbah et la sagesse du troisième moi que symbolise Omar Khayyam. Jamal Eddine avoue qu'il a une immense admiration pour Khayyam, le poète, mais surtout le philosophe, le libre penseur et il est émerveillé par sa conquête tardive de l'Europe et de l'Amérique.⁴⁰⁰

Nous avons une autre description à l'unisson des trois personnages :

« Parole extraite du manuscrit de Samarcande : trois amis étaient en promenade sur les hauts plateaux de Perse, Surgit une panthère, toute la férocité du monde était en elle. La panthère observa les trois hommes puis courut vers eux :

« Le premier était le plus âgé, le plus riche, le plus puissant. Il cria « Je suis le maître de ces lieux, jamais je ne permettrai à une bête de ravager les terres qui m'appartiennent » il était accompagné de deux chiens de chasse, il les lâcha sur la panthère, ils purent la mordre, mais elle n'en devint que plus vigoureuse, les assomma, bondit sur leur maître et lui déchira les entrailles. Tel fût le lot de Nizam el Moulk. »

Le deuxième se dit « Je suis un homme de savoir, chacun m'honore et me respecte, pourquoi laisserai-je mon sort se décider entre chiens et panthère ? Il tourna le dos et s'enfuit sans attendre l'issue du combat. Depuis il a erré de grotte en grotte, de cabane en cabane, persuadé que le fauve était constamment à ses trousses : tel fut le lot d'Omar Khayyam. »

Le troisième était un homme de croyance. Il s'avança vers la panthère les paumes ouvertes le regard dénominateur, la bouche éloquente » soit la bienvenue en ces terres, lui dit-il. Mes compagnons étaient plus riches que moi, tu les as dépouillés, ils étaient plus fiers, tu les as rabaissés. » Il prit l'ascendant sur elle, il réussit à l'appivoiser. Depuis aucune panthère n'ose s'approcher de lui, et les hommes se tiennent à distance. »⁴⁰¹ Il s'agit d'Hassan Sabbah.

Le manuscrit nous révèle donc dans la marge des quatrains les trois personnages. Nizam el Moulk, Omar Khayyam et Hassan Sabbah.

⁴⁰⁰ Amin Maalouf, « Samarcande » op.cit Cf. p 225

⁴⁰¹ Ibid. p. 168 &169.

Nizam el Moulk

Al-Hassan ibn Ali de Tus, le grand juriste le savant, juste, nommé Nizam el Moulk (l'ordonnateur du pouvoir) naquit en 1018 d'une famille de propriétaires fonciers qui possédaient des vergers dans la région de Tus. Son père lui fit apprendre le coran et il se consacra à l'étude du droit selon l'école shaféite. Il adhère ensuite au gouvernement d'Alp Arsalan ; il devient son vizir. Après la mort du sultan Nizam el Moulk fut sollicité pour les mêmes responsabilités par le nouveau monarque Malik Shah.⁴⁰² Il a choisi la vie dans le palais des Seldjoukides Turc, entouré de richesse et de puissance, il a pu construire des medersas ou écoles, et ériger des mosquées où est propagé le savoir. Sous ses ordres, le premier observatoire s'est dressé, ce qui a permis à Omar Khayyam de constituer les différents calendriers ainsi que des recherches en astrologie.

*« Ni ironique ni chaleureux, le cadi. Pas la moindre apparence d'émotion. Ton neutre, voix plate, barbe grise sans moustache, interminable regard scrutateur. »*⁴⁰³

Il est l'auteur de « Syasset Nameh. » Le traité du gouvernement. C'est le fruit de l'irremplaçable expérience d'un bâtisseur d'empire.⁴⁰⁴

Khayyam lui a posé la question suivante : *« quelqu'un a-t-il jamais regretté d'avoir franchi la porte de Nizam el Moulk ?*

Sa réponse était :

C'est arrivé (...) « J'ai élevé des hommes jusqu'aux nues, j'en ai rabaisé d'autres, je dispense chaque jour la vie et la mort. Dieu me jugera sur mes intentions, c'est Lui la source de tout pouvoir, il a confié l'autorité suprême au calife arabe, qui l'a cédée au sultan turc, qui l'a remise entre les mains du vizir persan, ton serviteur. Des autres j'exige qu'ils respectent cette autorité, a toi Kawaja Omar, je te demande de respecter mon rêve, oui, sur cette immense contrée qui m'échoit, je rêve de bâtir l'État le plus puissant, le plus prospère, le plus stable, le mieux policé de l'univers. Je rêve d'un empire où chaque province, chaque ville, serait administrée par un homme juste craignant Dieu, attentif aux plaintes des plus faibles des sujets. Je rêve

⁴⁰² Al-Suqûti, Les classes des Shaféites, IV. Trad. A. M. Eddé. P. 132 ; IN « *Le monde musulman du XI^e à au XV^e siècles.* » Saint Germain du Puy, Christophe Picard, Sedes, 2000 Cf., p 41.

⁴⁰³ Maalouf A., « Samarcande, Paris, Lattès, 1988, 376 pages, p. 24

⁴⁰⁴ , Ibid. cf. p. 139.

*d'un État où le loup et l'agneau boiraient ensemble en toute quiétude l'eau du même ruisseau.... »*⁴⁰⁵

Nizam el Moulk ne se contente pas de rêver, mais il construit des hospices, des mosquées, des citadelles, des palais du gouvernement et des écoles qui portent son nom « medersa Nizamiya ». Il réalise des plans des lieux de sa main de celle de Bagdad, il établit les programmes d'étude et choisit les meilleurs enseignants, il réserve une bourse à chaque étudiant. Voici un homme dynamique qui régit tout un empire en plein épanouissement.

Omar Khayyam.

C'est à travers Nizam el Moulk que Khayyam est décrit. :

*« Omar, tu n'es pas un inconnu à Samarcande, malgré ton jeune âge, ta science est déjà proverbiale, tes prouesses se racontent dans les écoles. N'est-il pas vrai que tu as lu sept fois à Ispahan un volumineux ouvrage d'Ibn Sina, et que, de retour à Nishapour tu l'as reproduit mot à mot, de mémoire ? »*⁴⁰⁶

Omar Khayyam est flatté que son exploit, authentique, soit connu en Transoxiane, mais ses inquiétudes persistent, la référence à Avicenne dans la bouche d'un Cadi de rite chaféite n'a rien de rassurant :

*« (...) Ce ne sont pas seulement tes exploits qui se transmettent de bouche-à-bouche, de bien curieux quatrains te sont attribués. »*⁴⁰⁷

Le propos est mesuré, il n'accuse pas, il n'innocente guère, il n'interroge qu'indirectement (...) Omar n'est nullement rassuré, il redoute un piège.⁴⁰⁸

*« (...) Es-tu le mécréant que certains décrivent ? »*⁴⁰⁹

lui demande Nizam el Moulk.

*« Je me méfie du zèle des dévots, mais je n'ai jamais dit que l'un était deux »*⁴¹⁰

répond Khayyam.

⁴⁰⁵ Ibid. pp. 89 & 90.

⁴⁰⁶ Ibid. p. 24

⁴⁰⁷ Ibid. p. 25

⁴⁰⁸ Ibid. cf. p. 25

⁴⁰⁹ Ibid. p.26.

⁴¹⁰ Ibid.

« *Pour moi cela suffit. Pour le créateur aussi, je crois. Mais pas pour la multitude.*
»⁴¹¹

Ce dialogue trace le portrait et l'image du poète que certains cherchent à ternir. Le voile est levé sur cette lourde accusation qui colle au nom de Khayyam à travers les siècles. C'est sans doute la raison pour laquelle Maalouf s'est intéressé à ce personnage ; l'homme de science et le sage poète.

Omar, grand mathématicien, géomètre, astronome, mathématicien, et médecin est honoré par le vizir Nizam el Moulk qui lui réserve une maison avec jardins vergers serviteurs et une pension, ceci lui a permis de vivre en paix écrivant ses quatrains, sirotant le temps tout en observant le ciel à partir de son observatoire.

Omar Khayyam est né à Nishapour le 18 juin 1048, il est mort dans sa ville natale le 4 décembre 1131. Khayyam a partagé son temps entre les études (astronomie, mathématiques et autres). Il est introduit par son ami Nizam el Moulk dans la cour des Seldjoukides à Samarcande. Omar a été encouragé par son ami, le Cadi Nizam el Moulk pour la rédaction d'un ouvrage consacré aux équations cubiques.

Omar était tantôt sollicité par les sultans de son époque, tantôt il est accusé d'alchimiste pour mener une vie de fugitif. Il est donc vénéré et maudit, il reste constamment à la recherche d'un protecteur, et d'un mécène. Mais, bien qu'il soit souvent dans le besoin, il sait se faire payer sans se courber la tête.

Depuis qu'il a quitté Ispahan, il ne cesse de fuir certaines personnes qui portent atteinte à sa personne. À Bagdad, le calife lui interdit de parler en public ou de recevoir des visites. Quand il se rend à la Mecque, ses détracteurs ricanent « Pèlerin ou complaisant. » À Bassora, le fils du cadi lui demande d'écourter son séjour. Il brille de par son érudition, les lettrés l'interrogent sur l'astrologie, l'algèbre, la médecine et sur les questions religieuses. Tous l'écoutent avec un grand intérêt. Mais, quelques jours après son arrivée, on l'accuse d'alchimiste de mécréant d'hérétique et on ne manque pas de lui rappeler son amitié avec Hassan Sabbah.

Depuis la mort de son protecteur Nizam el Moulk, Omar erre de ville en ville, vénéré et maudit :

⁴¹¹ Ibid.

« *Aucun sultan n'est plus honoré que moi aucun mendiant n'est plus triste.* »⁴¹²

Écrit Omar Khayyam à cette époque.

En mille cent quatorze, il se trouvait dans la ville de Merv antique capitale du Khorasan, célèbre pour ses dix bibliothèques. Pour renforcer le rôle politique de cette ville, le souverain local cherche à attirer les célébrités du moment. Il sait comment séduire Omar Khayyam, il lui construit un observatoire semblable à celui d'Ispahan. Omar Khayyam avait alors soixante-six ans. Le bâtiment prend sa forme sur une colline dans le quartier de Bab Sanjan au milieu d'un jardin de jonquilles et de murier blancs. Khayyam effectue des précisions météorologiques permettant de décrire avec exactitude les changements de climat sur cinq journées successives. Il développe également ses théories en mathématiques. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour qu'en Europe on reconnaisse le précurseur des géométries euclidiennes. Il écrit aussi des Robā'iyat. En contrepartie, il devait passer des heures interminables au palais pour assister aux différentes cérémonies offrir des hommages. Lancer des vers de circonstance. Tout ceci le fatigue. Le sage poète est chassé de 15 villes, on lui cherche des querelles pour des quatrains de jeunesse. Hassan Sabbah a bâti Alamut, et Omar n'a bâti qu'un château de papier, mais il prétend qu'il survivra à Alamut.⁴¹³

Khayyam a étudié avec Hassan Sabbah, mais il n'a rien de commun avec lui « Je suis adorateur de la vie et lui idolâtre de la mort » nous dit Khayyam.

Omar Khayyam décide de retourner à sa première « escale » de la vie qui devient la dernière, il relit sans lassitude les ouvrages de ses maîtres.

Avant de s'éteindre, Khayyam lisait « Le livre de la guérison » d'Avicenne ouvert sur le chapitre « L'un et le multiple », sa prière finit par ces mots :

« *Mon Dieu, Tu sais que j'ai cherché à te percevoir autant que j'ai pu, pardonne-moi si ma connaissance de Toi a été mon seul chemin vers Toi !* »⁴¹⁴

Parmi les quatrains de Khayyam, nous avons :

Goutte d'eau qui tombe et se perd dans la mer,

Grain de poussière qui se fond dans la terre,

⁴¹² Ibid. p.175

⁴¹³ Maalouf A. » *Samarcande*» op. cite. p 181.

⁴¹⁴ Ibid. p. 185.

Que signifie notre passage en ce monde ?

*Un vil insecte a paru et disparu.*⁴¹⁵

Hassan Sabbah

Il est connu par son pouvoir de terroriser le monde. L'orient comme l'Occident a retenu son nom puisqu'il a ordonné des meurtres spectaculaires. Le grand maître des assassins a porté atteinte dans chaque ville musulmane ; de hauts dignitaires sont tombés sous son ordre, et les croisés ont perdu d'éminentes victimes.

Il a condamné à mort ses deux fils, l'un pour l'avoir trouvé en état d'ébriété et l'autre pour avoir été accusé d'un crime qu'il n'avait pas commis. Sa femme et ses filles s'insurgèrent contre son autorité, il ordonna de les chasser d'Alamut pour éviter toute influence féminine. Ainsi, Hassan Sabbah s'extrait du monde, fait le vide autour de lui, il s'entoure de murailles de pierre et de peur. Et ce vide l'étouffe de plus en plus ; enfermé dans sa demeure et clos en lui-même. Personne à qui parler, rien que des sujets dociles, des serviteurs muets, des adeptes magnétisés.⁴¹⁶

Il essaya alors en vain de faire venir Omar Khayyam auprès de lui. Il lui envoya une lettre dissimulant son désespoir sous le masque d'orgueil :

*« Au lieu de vivre comme un fugitif, pourquoi ne viendrais-tu pas à Alamut ? Comme toi j'ai été persécuté, maintenant c'est moi qui persécute. Ici, tu seras protégé (...) J'ai fondé une immense bibliothèque, tu y trouveras les ouvrages les plus rares, tu pourras y lire et écrire à loisir. »*⁴¹⁷

Khayyam préfère un autre espace, il partage son temps entre l'observation des astres à ciel ouvert et la poésie qui le libère. Il déclare :

*« Pour moi toute cause qui tue cesse de me séduire, elle s'enlaidit à mes yeux, se dégrade et s'avilit »*⁴¹⁸ nous dit Khayyam. Et il ajoute : *« Jamais je ne mettrais les pieds dans cette caverne de faux dévots. »*⁴¹⁹

⁴¹⁵ Ibid. p. 186

⁴¹⁶ Ibid. p 173.

⁴¹⁷ Ibid.

⁴¹⁸ Maalouf A., « Samarcande » op. cite. p. 139.

Pour nous présenter les personnages, Maalouf installe souvent un discours entre eux. La rencontre entre Hassan Sabbah et Omar Khayyam par exemple, et le discours qui est généré nous dévoile non seulement le personnage Hassan Sabbah : sa vie, la couleur de sa foi et ses projets. Mais aussi l'ancrage de cette personne dans l'histoire ainsi que les conséquences qui se reflètent dans son entourage.

Après avoir été introduit au palais des Seldjoukides par Omar Khayyam et présenté à Nizam el Moulk, le grand vizir de Malikchah, Hassan Sabbah a établi une grande complicité avec le sultan au point d'écraser le vizir Nizam el Moulk qui a accepté son adhésion au pouvoir. Mais celui-ci n'est pas dupe, il est doté d'expérience et de patience, au lieu de se laisser battre par Hassan, il procède à la ruse pour se débarrasser de celui-ci sans heurt. En effet, Hassan Sabbah cherche à défier Nizam el Moulk qui a prévu un temps (deux ans) pour achever un rapport financier concernant le pays. Hassan déclare qu'il peut effectuer le travail de ce même rapport en quarante jours. Le Sultan lui confie alors cette mission. Mais cette rivalité est loin d'être admise par le vizir le seul détenteur de toutes les clés du palais. Nizam el Moulk fait disparaître quelques pages de la liasse. Le jour de la présentation du fameux rapport de l'état du trésor, Hassan, debout, robe noire froissée, visage creusé, yeux ardents prêts à croiser ceux de Nizam, mais rouges de fatigue et de veille. Le grand vizir Nizam el Moulk est assis, affalé même, sa robe est grise, sa barbe blanchissante, son front parcheminé seul son regard paraît jeune, deux de ses fils l'accompagnent. Ils distribuent des expressions de haine ou de défi.

Les deux adversaires sont dressés dans un face à face d'une guerre. Confiant, Hassan entreprend la lecture, après la première feuille, il cherche en vain la deuxième. Nizam intervient alors sur un ton qui se veut magnanime

*« Il peut arriver à chacun d'égarer un papier, au lieu d'attendre ainsi, je propose de passer à la suite. »*⁴²⁰

Cette proposition le rapproche du sultan qui l'appelle « Ata » (père) :

*« Tu as raison Ata, passons à la suite. »*⁴²¹

Nizam enchaîne :

⁴¹⁹ Ibid. p. 180.

⁴²⁰ A. Maalouf, « Samarcande », Lattès, 1988, 376 p. p.107

⁴²¹ Idem

*« Prenons par exemple la ville de Nichapour, patrie d'Omar Khayyam ici présent, pourrons nous savoir combien cette ville et sa province ont rapporté au trésor. »*⁴²²

Hassan a fendu une liasse d'une main experte pour en extraire la page trente-quatre qui concerne Nichapour, encore une fois la page n'est pas là, on lui a volé, on a dispersé ses papiers. Les chroniqueurs rapportent que Malikchah était la victime d'une machination. Nizam el Moulk est arrivé à soudoyer le secrétaire d'Hassan Sabbah, lui ordonnant d'escamoter certaines pages et de changer la place des autres, réduisant à néant le patient travail effectué par son rival.⁴²³

Le sultan rejette sur Hassan Sabbah toute la faute et le condamne à la mort. Pour la première fois, Omar Khayyam prend la parole pour sauver Hassan :

*« Que notre maître soit clément... »*⁴²⁴

Et le sultan répond :

*« C'est pour toi Khawajé Omar, le plus sage, le plus pur des hommes que j'accepte de revenir encore une fois sur ma décision. »*⁴²⁵

Hassan est donc condamné au bannissement, il s'exilera dans une contrée lointaine jusqu'à la fin de sa vie, jamais il ne pourra fouler à nouveau le sol de l'empire.

*« Mais l'homme de Kom reviendra pour accomplir une vengeance. »*⁴²⁶

Après son expulsion, Hassan s'est caché à Kom, sa ville natale, puis à Ray. Un ismaélien lui a indiqué une école en Égypte, il y accède par Azerbaïdjan, Beyrouth, Saïda, Tyr d'où il arrive à Alexandrie. Au Caire, il a pris des cours sur les principes de la foi et les moyens de la propager, l'art de persuasion et l'art de développer une argumentation.

Jusqu'à dix-sept ans, Hassan a accumulé des connaissances, au Caire il a appris à convertir. Après l'avoir questionné sur ce qu'il disait pour convertir, Omar obtient la réponse suivante :

« Je leur dis que la foi n'est rien sans un maître pour l'enseigner. Quand nous proclamons : « il n'y a de dieu que Dieu » nous ajoutons tout de suite : « Et

⁴²² Ibid.

⁴²³ Ibid.. Cf. p. 108.

⁴²⁴ Ibid.

⁴²⁵ Ibid p. 109.

⁴²⁶ Ibid.

Mohamed est son messager » pourquoi ? Parce que cela n'aurait aucun sens (...) si nous ne citons pas la source ; le nom de celui qui nous a appris une telle vérité. »⁴²⁷

Lui qui a lu Platon et Aristote, il lui faut des preuves, Omar s'en étonne « Quelles preuves ? Y a-t-il des preuves dans ces matières là ?

Hassan lui répond que pour les sunnites (comme Omar) il n'y a effectivement pas de preuve. Ils pensent que Mohammed est mort sans désigner d'héritier, qu'il a laissé les musulmans à l'abandon et qu'alors ils se sont laissés gouverner par le plus fort ou le plus rusé. Nous pensons que le messager de Dieu a nommé un successeur, un dépositaire de ses secrets : l'imam Ali, son gendre, son cousin, à son tour Ali a désigné un successeur. La lignée des imams légitimes s'est ainsi perpétuée et à travers eux, s'est transmise la preuve du message de Mohamed et de l'existence du Dieu unique. Dans ce qu'il dit Omar ne voit pas de différence entre lui et ses aînés, Hassan lui dévoile le secret de cette différence qui se concrétise dans le fait que les chiites devaient attendre l'avènement de l'imam caché tout en subissant patiemment le pouvoir des ennemis. C'est lui qui se chargera de faire régner la justice et récompenser les « vrais croyants » tandis que la conviction d'Hassan c'est d'agir par tous les moyens pour préparer l'arrivée de l'imam du temps.

Voici les deux visions dérivées de la même religion, les visions qui ont engendré les sunnites et les chiites. Mais, ils restent unifiés par la foi : le Dieu unique et son messager Mohammed.

La divergence s'installe seulement sur la succession des califes, pour les chiites, c'est Ali et son descendant Hussein martyr suprême des chiites qui sont les imams qui maintiennent l'existence de l'Islam. Pour les sunnites c'est Aboubakr et Omar qui sont les califes du prophète.

Deux Persans Omar Khayyam et Hassan Sabbah, le premier est sunnite et le deuxième est chiite, c'est à travers ce discours qu'ils se révèlent.

Lorsqu'il arrive chez Omar Khayyam, il lui demande ce qu'il vient faire là où les agents de Nizam el Moulk le cherchaient. Et il revient pour la vengeance promise. Il parle de destruction :

« Je ne cherche pas à venger ma misérable personne, je cherche à détruire la puissance turque »⁴²⁸

⁴²⁷ Ibid. Cf. p.122 ;

Hassan évoque la période où Omar Khayyam et lui sont nés, lorsque la Perse était sous l'appartenance d'une dynastie chiite qui imposait sa loi au calife de Baghdâd. Aujourd'hui les persans comme Nizam el Moulk sont au service des Turcs.

Omar Khayyam pense que les temps ont changé et que les uns comme Nizam el Moulk cherchent un compromis avec les vainqueurs, et les autres comme lui-même se réfugient dans les livres. Hassan Sabbah ajoute qu'il y a ceux qui se battent comme lui pour réussir à abattre le pouvoir corrompu. Hassan Sabbah est ismaélien, la secte si redoutée par Nizam el Moulk.

Hassan reprend sa vie d'errance. Il parcourt l'Orient où il prêche et convertie, puis il organise et désigne des représentants qui s'entourent d'adeptes chiites dans chaque ville. Son armée grossit chaque jour, on les appelle les « Batinis », les gens du secret. Aux heures des prières, ils se rassemblent à l'écart des autres musulmans. Le prédicateur d'une mosquée le dénonce, celui-ci est retrouvé poignardé. Nizam el Moulk ordonne un châtiment exemplaire ; ce prédicateur fut la première victime des ismaéliens. C'est leur premier martyr d'après un chroniqueur.⁴²⁹ Un menuisier ismaélien est accusé du meurtre.

Tueries contre tueries se succédèrent, aucune ville, aucune province, et aucune route n'est épargnée et la paix des Seldjoukides commence à s'effriter. Ahmed, le neveu de Nasr Khan, un homme indécis et imprévisible s'est converti à la foi des ismaélites ; Hassan Sabbah en personne s'est chargé de le convaincre à suivre « la vraie foi. »⁴³⁰

Religion et politique sont liées et l'action d'Hassan Sabbah est mue par une vengeance.

Hassan Sabbah s'installe dans la forteresse d'Alamut. Il inscrit la somme de trois mille dinars-or sur un papier ; c'est la valeur estimée pour s'approprier la forteresse. Mahdi l'Alaouite (le propriétaire chassé du cite d'Alamut) a reçu l'argent dès son arrivée à Damgh. D'un tel espace si restreint, Hassan a propagé la terreur pour installer l'ordre des assassins.

« Les assassinats auront lieu devant le peuple réuni. La victime, vizir, prince, dignitaire religieux, arrive entourés d'une garde imposante. La foule est impressionnée, soumise et admirative. L'envoyé d'Alamut est là, sous le plus inattendu des déguisements. Membre de la garde par exemple. À l'heure où tous les regards sont assemblés, il frappe. La victime s'écroule, le bourreau ne bouge pas. Il hurle une formule apprise, affecte un sourire de défi et

⁴²⁸ Ibid. p. 118.

⁴²⁹ ibid. Cf. p. 125.

⁴³⁰ Ibid. cf. p125;

se laisse immoler par la garde. Le personnage assassiné se montrera plus conciliant à l'égard d'Alamut. Et dans l'assistance il y aura des conversions

On a souvent dit, au vu de ces scènes que les hommes d'Hassan étaient drogués. Comment expliquer autrement qu'ils allaient au-devant de la mort avec le sourire ? On a accrédité la thèse qu'ils agissaient sous l'effet du haschisch. Marco Polo a popularisé cette idée en Occident ; leurs ennemis dans le monde musulman les ont parfois appelés haschaschiyoun, « fumeur de haschisch », pour les déconsidérer ; certains orientalistes ont cru voir dans ce terme l'origine du mot « assassin » qui est devenu dans plusieurs langues européennes, synonyme de meurtrier. La vérité est autre. D'après les textes qui nous sont parvenus d'Alamut, Hassan appelait ses adeptes *Assassiyoun*, ceux qui sont fidèles au Assas, au « *Fondement* » de la foi, c'est ce mot mal compris des voyageurs étrangers, qui a semblé avoir des relents de haschisch.

Sabbah était passionné par les plantes, il connaissait leurs vertus curatives, sédatives ou stimulantes. Il cultivait lui-même toutes sortes d'herbes et soignait ses fidèles en leur prescrivant des potions. Il faut se rendre à l'évidence : les assassins n'avaient d'autres drogues qu'une foi sans nuance. Ils obéissaient à une hiérarchie :

- Hassan le grand maître.
- *Les Dai* (adjoints.)
- *Les Rafik* (les cadres du mouvement.)
- *Les Lassek* (les croyants de base.)
- *Les mujibs* (les répondants) »⁴³¹

Hassan vie dans un monde hermétique :

« La description de l'espace reflète le caractère du personnage. Hassan Sabbah ; n'a-t-il pas choisi les cimes d'Alamut (la demeure de l'aigle) ? Un espace où nul ne peut le joindre. C'est à Alamut que la terreur fut souveraine. Le site est difficilement accessible, on y accède par un étroit tunnel qui débouche sur la forteresse dont les ruelles sont enchevêtrées et les petites maisons sont en terre. La forteresse haute à la forme d'une bouteille couchée au col allongé, le goulet est un couloir très surveillé. La maison d'Hassan a une fenêtre unique qui donne sur un précipice.

⁴³¹ Maalouf. A. « Samarcande » op cité cf pp. 149, 150, 151.

Pour les provisions Hassan a aménagé des puits où s'engrangent l'huile, le vinaigre, le miel l'orge, les fruits secs ; ces réserves pouvaient suffire pour le soutenir pendant un an, et ceci excédait les capacités d'endurance des assiégeants, particulièrement dans ces zones où l'hiver est rude. Plutôt que de tirer l'eau des rivières avoisinantes, il a creusé dans la montagne un impressionnant réseau de citernes et de canaux pour recueillir la fonte des neiges et l'eau de la pluie. On peut encore admirer dans la pièce où vivait le maître « un bassin miraculeux », qui se remplit au fur et à mesure qu'on le vide et qui, prodige d'ingéniosité ne déborde jamais. »⁴³²

À ce sujet, Freidoune Sahebjam rapporte l'histoire de la prise du fort d'Alamut comme suit :

« Des ingénieurs et des architectes bâtirent des bourgs, d'autres modernisèrent le Nid de l'Aigle afin de le rendre totalement imprenable et capable de survivre de longues années en cas de siège. On créa des canaux, on détourna le cours de certaines rivières, on dressa des digues et dessus barrages et on installa des citernes pour récolter l'eau de pluie et la neige, pendant la fonte. Un ingénieur procéda établi depuis la forteresse haute permettait à des puis de se remplir sitôt qu'on les vidait, par un système de trappe et d'écluses. Ainsi, jamais les habitants de l'endroit, qu'ils résident à Alamut même ou aux alentours, ne manquaient d'eau ou n'avaient à craindre des inondations. D'immenses silos permettaient d'engranger d'impressionnantes quantités de sucre, de pistaches d'amandes et de graines de tournesol. Des cuves gigantesques conservaient du miel, des confitures, des élixirs et des fruits secs. Des gardes spécialisés surveillaient l'état de conservation des provisions pour la remplacer par d'autres, plus fraîches. »⁴³³

Il y avait aussi des bouchers, des boulangers, des pâtisseries, des jardiniers, toute une vie sédentaire bien structurée, le grand maître contrôlait les feuilles des comptables. Les armuriers fabriquaient des armes, des catapultes, des flèches, des lances et des javalots. Et le plus important était de préparer l'élite parmi les guerriers. Ces derniers se levaient avant l'aube, ils priaient ensemble, au lever du soleil ils étaient en tenue de combat ils luttaient, soulevaient des charges considérables, nageaient et testaient leur capacité à rester sous l'eau le plus longtemps possible. En hiver, ils se mesuraient nus à la neige, en été, c'est sous le soleil brûlant qu'ils s'exposaient, ils transportaient de grosses pierres pour aguerrir leurs muscles, et

⁴³² idem. cf. p 170

⁴³³ Sahebjam F. *Le vieux de la montagne*, Paris, Grasset, 1995, 380.p. p. 297.

ils jeûnaient pendant des semaines pour développer leur qualité de survie. Le grand maître avait instauré des épreuves du feu, les adeptes devaient traverser les flammes ou marcher sur les braises, avancer sur du verre pilé, passer d'un bain glacial à un autre bouillant. Dans un espace de cette forteresse, un paradis terrestre était installé : toutes les conditions d'un bien-être étaient réservées aux guerriers, des fruits, des fleurs, des musiciens, le sol était recouvert de tapis, les coussins étaient brodés au fil d'or et d'argent. Une salle était réservée au laboratoire d'Hassan qui transformait les plantes en pastilles, en élixir ou en vapeur qu'on inhalait, certaines formules permettaient la guérison immédiate, des volontaires avaient été soumis à des tests qui amélioraient les résultats.⁴³⁴

Il semble qu'aussi bien la citation première d'Amin Maalouf et que celle Freidoune Sahebjam tirent la substance de la même source historique pour définir le vieux de la montagne qui a produit la machine la plus redoutable pour détruire la dynastie des Seldjoukides. Comme nous pouvons observer plus haut, les hommes fidèles à Hassan étaient déterminés et bien entraînés, pour atteindre leur cible. Ils passaient des plus rudes entraînements à la douceur du paradis. Le vieux de la montagne a utilisé son intelligence et tout le savoir qu'il a pu obtenir des différentes civilisations (les Grecs et les Musulmans) non pas pour éclaircir le monde, mais pour le détruire, ceci puisqu'il a opté pour tuer les hommes et anéantir ce que Nizam el Moulk a construit sous l'égide des Seldjoukides.

Hassan dispose ainsi de l'arme défensive, mais aussi de l'arme offensive, avec des hommes qui lui obéissent. Par des meurtres spectaculaires qu'il ordonnait, le chef de la secte des assassins a durablement terrorisé l'Orient et l'Occident. Dans les villes musulmanes, de hauts dignitaires ont été soustraits de la vie et les croisés ont perdu quelques éminentes victimes.

« S'extraire du monde, faire le vide autour de sa personne, s'entourer de murailles de pierre et semer la peur, tel est le rêve insensé d'Hassan Sabbah. Mais ce vide commence à l'étouffer, il fait appel à Khayyam, lui promettant d'être respecté, protégé et soigné, il lui promet de mettre sous sa disposition une immense bibliothèque avec ses ouvrages les plus rares où il pourrait lire et écrire à sa guise. »⁴³⁵

Mais, Khayyam qui vit dans un espace plus ouvert refuse l'invitation de Sabbah. En effet, le protecteur de Khayyam, Nizam el Moulk, vizir Turc des Seldjoukides, a fait construire un observatoire pour le mettre à la disposition du sage poète qui habite dans un belvédère, vivant

⁴³⁴ Ibid. conf. pp. 298 & 299.

⁴³⁵ Ibid conf. p. 173.

ainsi entre la vue ouverte sur le ciel et ses étoiles et la vie sur terre qui lui offre la beauté et la réflexion qu'il transcrit dans ses quatrains.

La liaison établie entre l'espace et le caractère du personnage est apparente dans les deux descriptions de l'espace :

*« S'étant ainsi forgé les instruments de guerre les plus parfaits qu'on puisse imaginer, Hassan Sabbah s'est installé dans sa forteresse, il ne l'a plus jamais quittée. »*⁴³⁶

Dans ce passage le mot « guerre » est inclus. Hassan Sabbah favorise la mort tandis qu'Omar Khayyam aime la vie. Omar Khayyam préfère donc la paix, refusant toute cause qui tend vers la mort.

2. Djamaleddine, personnage oriental, emblème de la démocratie « Samarcande »

Djamaleddine est un personnage ayant marqué l'Histoire de l'Orient. Par une force magique, Maalouf joint la fiction à la réalité pour nous dévoiler « le Maître », en effet c'est à travers Benjamin O. Le Sage, personnage fictif que s'infiltrèrent toutes les informations sur la personne de Djamaleddine :

*« Il m'a présenté ses disciples musulmans des Indes, juifs d'Égypte, Maronites de Syrie (...) Ernest Renan, et Georges Clémenceau l'on bien connu, et, en Angleterre des gens comme Lord Salisbury, Randolph Churchill, Wilfrid Blunt. Victor Hugo, peu avant de mourir, l'a rencontré lui aussi. »*⁴³⁷

Le choix de ce personnage correspond parfaitement à l'écriture maaloufienne, en effet, Djamaleddine tisse des rapports avec de multiples personnalités et des disciples de différentes origines. C'est sur cette ouverture propre à ces personnages que compte le romancier pour confirmer son genre et installer le discours adéquat à la tolérance et la coexistence auxquelles il tend.

Le romancier peint le portrait de Djamaleddine :

« On me présenta un proscrit, comme réformateur et révolutionnaire, le cheikh Djamaleddine un homme à la tête d'apôtre. Ses beaux yeux noirs, pleins de douceur

⁴³⁶ Idem. p. 171.

⁴³⁷ Ibid. p. 212

et de feu. Sa barbe d'un fauve très foncé qui ruisselait jusqu'à sa poitrine lui imprimait une majesté singulière, il représentait le type du dominateur des foules. Il comprenait le Français, qu'il parlait à peine, mais son intelligence toujours en éveil suppléait assez facilement à son ignorance à notre langue. Sous son apparence reposée et sereine, son activité était dévorante. »⁴³⁸

Même le portrait (physique et moral) de Djamaleddine est agencé de manière à nous confirmer la personnalité du leader dont la voix se fait entendre à travers le monde. Le romancier nous ramène peu à peu à notre siècle. Tout en suivant la trace du manuscrit, il nous fait voyager à travers le temps et l'espace, sur la route mythique de la soie. Après être tombé entre les mains d'Hassan Sabbah (l'ère des Seldjoukides XI^{ème} siècles), le voici chez Djamaleddine (IX^{ème} siècle.) Dans le roman, le passé présente le miroir aux mille facettes où se mire le présent. Impressionné par les événements des siècles récents, les guerres assassines qui se déclarent au nom de la paix, et la terreur qui se propage dans le monde au nom des religions, Maalouf nous dévoile le secret de la secte des assassins ayant semé la terreur au cours des siècles passés.

Est-ce pour émettre un éclairage sur le monde contemporain que le romancier nous fait voyager dans le temps ? Il soumet à notre observation l'homme à travers les siècles, toujours le même, qui, au lieu d'évoluer, il tombe dans les mêmes erreurs. Les mêmes guerres, la même arrogance. Aussi bien l'Orient et l'Occident ont gardé les images figées, l'un et l'autre se dressent dans un face à face non prometteur de la paix et le respect mutuel.

3. Baskerville, personnage occidental adhérent à la cause orientale

Parfois, le narrateur passe de l'Orient à l'Occident ou bien l'inverse, sans aucune transition : cette fois il nous présente un personnage Américain enseignant qui a obtenu le poste d'instituteur à la Memorial Boys School de Tabriz, dirigée par la Mission presbytérienne américaine. Voici un nouveau personnage qui va participer à la vague de soutien du soulèvement contre la monarchie perse. Baskerville diffuse aux jeunes perses un enseignement équivalent à celui des petits Américains d'une part et se mêle à la foule perse pour pleurer sur l'imam Hussein d'autre part.

« De tous ceux qui sont morts en ces mois de souffrance, pourquoi ai-je choisi d'évoquer Baskerville ? Parce qu'il est mon ami et mon compatriote ? Sans doute.

⁴³⁸ Ibid.p.2121&213

Aussi parce qu'il n'avait aucune ambition que de voir naître à la liberté et la démocratie cet Orient qui lui était pourtant étranger, s'est-il sacrifié pour rien ? Dans dix, dans vingt, dans cent ans, l'Occident se souviendra-t-il de son exemple, la Perse se souviendra-t-elle de son acte ? J'évite d'y songer, de peur de retomber dans l'inévitable mélancolie de ceux qui vivent entre deux mondes également prometteurs, également décevants. »⁴³⁹

Baskerville avait été tué lors du soulèvement de Tabriz.

3. Ibn Sina.

Aussi bien Ibn Sina qu'Omar Khayyam ont mené une vie perturbée parce qu'ils professaient librement leurs idées :

« Un surnom des plus communs, Abou-Ali (...) il s'agit d'Abou Ali Ibn Sina, célèbre en Occident sous le nom d'Avicenne. Omar ne l'a pas connu, il est né onze ans après sa mort, mais il le vénère comme le maître indiscuté de sa génération. Le détenteur de toutes les sciences, l'apôtre de la raison. »⁴⁴⁰

Tout au début du roman, Avicenne est évoqué,⁴⁴¹ il s'agit de : « Abu Ali el Hussayn Ibn Abd Allah Ibn Sina, philosophe, écrivain et médecin scientifique d'origine persane. Il naquit le 7 août 980 l'an 370 de l'Hégire à Afshéna près de Boukhara dans le Khorasan, actuel Ouzbékistan en Perse, et mourut à Hamadan, en août le premier vendredi du mois de ramadhan 428 de l'Hégire. Ses disciples l'appelaient cheikh, le prince des savants (le troisième maître après Aristote et el Farabi. Parmi ses œuvres il y a « El qanoun fi el tib » « livre des lois médicales », composé de 5 livres. C'est l'œuvre médicale majeure d'Avicenne. Les croisées du XII^e et XIII^e siècle ramènent en Europe le canon de la médecine qui influença la pratique et l'enseignement de la médecine occidentale. L'ouvrage fut traduit en latin par Gérard de Crémone entre 1150 et 1187, et imprimé en hébreu à Milan en 1473, puis à Venise en 1527 et à Rome en 1593. Il a donné la symptomatologie du diabète, la description de la cataracte et l'anatomie de l'œil et de la méningite. Il a également cité le rôle des rats dans la propagation de la peste. Ce ne sont là que quelques exemples tirés de l'œuvre d'Avicenne.⁴⁴²

⁴³⁹ Ibid. P. 324.

⁴⁴⁰ Maalouf A. « Samarcande. » Paris, Lattès, 1988, 376 pages, p.16.

⁴⁴¹ A. Maalouf. « Samarcande » op. cite. p. 16

⁴⁴² Cf. Site internet : www.evane.fr/livre. Consulté le 20 12 2008

« Le livre de la guérison » « Kitab echifa » d'Avicenne est cité dans « Samarcande » d'Amin Maalouf. Juste avant sa mort Omar Khayyam lisait « Le livre de la guérison. » Le livre d'Avicenne était ouvert sur le chapitre intitulé « L'Un et le multiple »

« Omar sent la montée d'une douleur sourde. Son cure-dent en or qu'il tient à la main, il le dépose entre les feuillets pour marquer la page, referme le livre, appelle les siens pour tenter de dicter son testament. »⁴⁴³

Pour quelle raison ces personnages sont-ils traqués ? Il semble que la seule cause est la clarté de leur esprit qui illumine les peuples. Ibn Sina, médecin renommé a laissé une œuvre adoptée par l'occident et qui est encore étudiée de nos jours dans les différentes universités du monde occidental soient-elles ou orientales.

III. LE RÔLE DU PERSONNAGE TANIOS DANS LE ROMAN : « LE ROCHER DE TANIOS. »

Le romancier s'intéresse à un personnage qui est montré du doigt par les siens, il est exclu de sa société au point de choisir l'exil pour mettre fin à ses peines.

« ... Tanios est d'abord le fruit d'une relation impure. Attaché à ses racines, il accède grâce à l'école du pasteur anglais, grâce aussi à ses contacts avec des personnes aussi peu recommandables que Roukoz ou Nader, à des valeurs nouvelles, à des idées progressistes dans le sens classique du terme, et découvre peu à peu que son village est invivable. Écartelé entre deux univers et entre deux femmes (...) Asma et la Géorgienne, Tanios ne sait plus très bien à quel univers, à quelle femme il appartient. »⁴⁴⁴

Le thème de la double appartenance qu'on retrouve d'ailleurs dans Léon l'Africain et dans tous les ouvrages de Maalouf, a jeté les ponts entre le Nord et le Sud, entre l'Orient et l'Occident, entre l'Islam et la Chrétienté.

« Tanios se trouvait dans un état fragile, privé d'une identité véritable. Après tant d'endurances, il n'avait pas d'autres choix que celui de l'exil. Il était exilé sur sa terre natale. Lamia, épouse de Gérios, l'intendant du cheikh Francis, un être vivant dans l'ombre de son maître. Le couple loge dans une aile de son château. Vers la fin

⁴⁴³ Idem. Benjelloun T. Eloge de l'amitié page web(en ligne) www.evene.fr/livre consulté le 20 12 2008.

⁴⁴⁴ Nassif N. N. « Amin Maalouf » Thème du messager dans l'œuvre romanesque d'Amin Maalouf, Revue des sciences humaines et sociales, Beyrouth, Phare Manarât, N° 13, 19 - mai 1994. PP. 154 &155.

du mois de juin 1821, Lamia donne naissance à un garçon prénommé Abbas pour faire plaisir au Cheikh. Puis Tanios. La femme du cheikh est convaincue que le père de Tanios n'est autre que son propre mari, elle décide de quitter le château et se réfugier chez ses parents. Le cheikh Francis réussit à la ramener au foyer. Tanios grandit dans l'insouciance, jusqu'au moment où le fou du village dévoile son secret. Tanios est bouleversé, il est devenu étranger dans sa propre famille. Il fait connaissance de Roukoz, l'ancien intendant du château, ainsi que Nader grand admirateur de la révolution française. C'est au contact de ces deux personnes que Tanios va apprendre à se révolter. Roukoz fait appel aux troupes égyptiennes. Le cheikh envoie son fils Raad pour demander à Roukoz la main de sa fille Asma celle qui est promise à Tanios. Le patriarche qui devait empêcher ce mariage n'a pas tenu parole et il obtint la main d'Asma pour son neveu. Gérios s'empare du fusil offert par le diplomate anglais à Raad pour tuer le patriarche. Tanios ainsi que son père s'évadent à Chypre, mais un agent de l'émir ramène le père de Tanios au Liban pour être exécuté en même temps que Raad. Ceci pour punir le cheikh qui est destitué et remplacé par Roukoz mais après la défaite d'Égyptiens, Tanios rentre au village en héros. Cheik Francis revient de sa captivité Il ordonne de nouveau le calme dans la région, et au moment où il veut rendre hommage à Tanios, ce dernier quitte le village et va s'asseoir sur le rocher et disparaît.⁴⁴⁵

« Le Rocher » de Tanios est un actant qui incarne le Liban pour le personnifier. Le Liban est un « lieu de passage » en effet, dans ce roman on y trouve les Anglais et les Égyptiens :

« le patriarche est tué par le fusil anglais ; l'école du pasteur anglais apparaît comme un instrument aux mains de l'impérialisme britannique : le pasteur est d'ailleurs décrit comme un instrument de l'impérialisme britannique pour ne pas trahir les intérêts de la couronne : sans parler des Égyptiens qui obligent le village de kafryabda à prendre les armes contre le village druze avoisinant et qui, sous le couvert des nobles idéaux comme l'abolition des privilèges et la « renaissance des peuples d'Orient » se rendent coupable des pires avanies et sèment la terreur et la zizanie dans toute la montagne. »⁴⁴⁶

Ainsi, le rocher aussi bien que Tanios jouent le rôle imposé au Liban

⁴⁴⁵ Najjar A R. « *Le rocher de Tanios.* » Phares Manarat, revue des sciences humaines et sociales Cf. pp.151.152. 153

⁴⁴⁶ Idem. p. 155.

« (...) C'est au niveau du lieu (vues, odeurs, souffle, cénesthésie, temps) que le signifiant s'énonce le plus facilement : le lieu risque bien d'être la figure du désir sans lequel il ne peut y avoir de texte »⁴⁴⁷ nous dit Barthes.

Tous les lieux orientaux cités dans l'œuvre d'Amin Maalouf représentent le noyau du texte autour duquel gravitent le récit et le discours. Certains ouvrages portent le nom d'un espace (« Samarcande » et « Le rocher de Tanios »).

L'espace devient un actant, il est donc personnifié.

*Sur les pas invisibles de Tanios, que d'hommes sont partis du village depuis. Pour les mêmes raisons ? Par la même impulsion, plutôt, et sous la même poussée. Ma montagne est ainsi Attachement au sol et aspiration au départ Lieu de refuge, lieu de passage. Terre du lait et du miel et du sang. Ni paradis ni enfer. Purgatoire*⁴⁴⁸ -

D'une part, le rocher de Tanios prend l'ampleur de la montagne, cette montagne si fière, si riche, elle reste bien ancrée pour observer le départ des siens (pourtant si attachés à elle) vers les terres d'exil. D'autre part, l'être est confondu à ce lieu par le pronom possessif « ma » dans le passage précité : « Ma montagne. »

La terre mère nourricière : « Terre du lait et du miel. » Mais aussi la terre martyre du « sang. » Tanios se trouve entre le désir de rester attaché aux traditions de son pays et celui de fuir le passé douloureux pour retrouver dans le retour à soi le remède à tous les tourments.

Gibran Khalil Gibran auteur de : « Le prophète » est en quelque sorte celui qui a marqué Maalouf par son écriture, leur dénominateur commun est la paix avec toutes ses composantes. La citation suivante nous dévoile l'espoir du poète Libanais Gibran :

« Vous avez votre Liban, j'ai le mien

Vous avez votre Liban avec son dilemme, j'ai mon Liban avec sa beauté... Votre Liban est un échiquier entre un chef religieux et un chef militaire. Mon Liban est un temple que je visite dans mon esprit, lorsque mon regard se lasse du visage de cette

⁴⁴⁷ Barthes R., *le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, collection point, 1972, p.158. in analyse et réflexion sur Flaubert. Paris, Edition Marketing, 1989, P. 82.

⁴⁴⁸ Maalouf A., « Le Rocher de Tanios », Paris, Grasset. 1993.281 page. P 279.

civilisation qui marche sur des roues... Votre Liban est un pays de communauté et de partis. Mon Liban est fait de garçons qui gravissent les rochers et courent avec les ruisseaux...

*Vous avez votre Liban et j'ai le mien. »*⁴⁴⁹

Comme Maalouf, Jabran rêve de paix et de liberté et il dénonce les guerres :

Il ya d'abord cette phrase présentée sous la forme d'épigraphe, au début du roman « Le Rocher de Tanios », une simple dédicace qui peut passer inaperçue. « *À la mémoire de l'homme aux ailes brisées* » écrit Maalouf, évoquant selon toute vraisemblance l'unique roman de Gibran publié en 1914 sous le titre : « Les ailes brisées. » Il y a aussi la référence de Gibran à ces « Garçons qui gravissent les rochers », ce qui nous rappelle l'image symbolique du « *Rocher* » dans le roman de Maalouf. Il y a enfin une idée de l'espace que partagent nos deux écrivains. L'un et l'autre sont suffisamment clairvoyants pour nous décrire le Liban tel qu'il est. L'un et l'autre sont suffisamment sages pour nous décrire le Liban tel qu'il devrait être »⁴⁵⁰

*« Le rocher de Tanios », on le voit est bien plus qu'un roman exotique (...), il s'adresse en priorité au lecteur libanais, le seul sans doute capable de cerner toute la portée du message que Maalouf a voulu transmettre. »*⁴⁵¹

En effet, la visée constructive d'Amin Maalouf tend vers l'humanisme. Il nous donne l'impression de dépasser la fascination mutuelle de l'Orient et de l'Occident pour porter l'intérêt à l'interaction entre les deux pôles. Les figures de refus sont éliminées. Dans la logique de l'œuvre, la prise de conscience des problèmes contemporains est mise en exergue. L'écriture maaloufienne tend vers la relativisation des certitudes.

⁴⁴⁹ Gibran Khalil Gibran auteur de « The prophet » écrit en Anglais et traduit en français par Janine Levy. Une récente édition est préfacée par Amin Maalouf. Le poème précité est traduit de l'Arabe. In Phares Manarât, revue des sciences Humaines et Sociales, Najjar A. R. « Le Rocher de Tanios incarnation du Liban d'Amin Maalouf » N° 13, Mai 1994, Beyrouth, Liban. Cf. p. 149.

⁴⁵⁰ Najjar A. R. « Le Rocher de Tanios incarnation du Liban d'Amin Maalouf » in Phares Manarât op. cite. cf p 149.

⁴⁵¹ Phares Manarât, revue des sciences Humaines et Sociales, Linguistique et enseignement, « Amin Maalouf Les Héros et leurs messages. » 13.- Mai 1994. Alexandre. R. Najjar « Le Rocher de Tanios » Incarnation du Liban d'Amin Maalouf. p. 154

*« Le rocher de Tanios est original en ce qu'il réussit, à partir d'une histoire vraie survenue dans la montagne libanaise, à nous offrir une analyse à la fois très précise et très complète du Liban d'hier et du Liban d'aujourd'hui. »*⁴⁵²

4. Les personnages dans « Les croisades vues par les Arabes. »

L'époque choisie est celle des croisades qui s'est étendue (dans le temps) sur deux cents ans et dans un espace oriental (La Nicée, Éden, Antioche, Jérusalem.)

*« 1291 : Le sultan mamelouk Qalaoun prend Acre, mettant fin à deux siècles de présence franque en Orient. »*⁴⁵³

Les témoignages des chroniqueurs précités consolident le récit en précisant le temps et l'espace où baignent les personnages. L'espace est sans cesse divisé entre les princes et les sultans qui apparaissent et disparaissent dans le temps. Après l'invasion franque, certaines villes ainsi que des contrées orientales sont tombées sous l'occupation des croisés. L'appartenance spirituelle à l'unicité de Dieu dans les religions monothéistes est relative à son appartenance géographique, en effet Jérusalem est le lieu saint où les pèlerins se rendent pour se recueillir devant les symboles des religions monothéistes. Au lieu de les unir, cet espace est disputé individuellement par les adeptes de chacune des religions : judaïque, chrétienne et musulmane.

« En partant pour les croisades, ces preux chevalier avaient bonne conscience : ils portaient leur croix sur le dos et la divine parole de l'Orient.

*L'Orient c'était la terre promise, c'est-à-dire la terre des épices, de l'or et des soieries. La terre qu'on peut piller, brûler, violer. Et ils pillèrent la terre. Violèrent les femmes, massacrèrent les hommes, firent rôtir les enfants, au nom de la chrétienté. Ces barbares furent combattus tout aussi féroce ment du côté de l'islam, où se trouvait la civilisation la plus avancé du monde, mais aussi les rivalités et la « torpeur du monde arabe ».Et Jérusalem, Damas, Beyrouth, villes maudites, villes martyres, connurent l'enfer. Religion, que de crime on commet en ton nom ! Histoire, que de leçons tu nous as données ! Et pourtant... »*⁴⁵⁴

⁴⁵² Ibid.

⁴⁵³ Idem p. 316.

⁴⁵⁴ Idem sur la couverture du livre.

Dans cette citation se trouve le résumé de l'invasion des Franjs vue de l'Orient. Elle est relatée par les chroniqueurs précités. La question reste posée au sujet des crimes causés par les guerres.

Une foule de personnages apparaît dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes. » Ainsi des noms ayant marqué les événements historiques des guerres déclarées par l'invasion de l'Orient par les croisades venues de l'Occident, déferlent tout au long de l'œuvre. Et les dates bien précises dans les deux calendriers solaire et lunaire nous révèlent les événements de l'époque de la guerre « sainte. »

« C'est en effet le vendredi 22 Chaabane, de l'an 492 de l'hégire, le 15 juillet 1099, que les Franjs se sont emparés de la ville sainte après un siège de quarante jours. »

La date est révélée, les événements suivent : « Les exilés tremblent encore chaque fois qu'ils en parlent, et leur regard se figent comme s'ils voyaient encore devant leurs yeux ces guerriers blonds bardés d'armures qui se répandent dans les rues, sabre au clair égorgeant hommes, femmes et enfants, pillant les maisons, saccageant les mosquées. Quand la tuerie s'est arrêtée, deux jours plus tard, il n'y avait plus un seul musulman dans les murs. Quelques-uns ont profité de la confusion pour se glisser au-dehors, à travers les portes que les assaillants avaient enfoncées. Les autres gisaient par milliers dans les flaques de sang au seuil de leur demeure ou aux abords des mosquées. Parmi eux un grand nombre d'imams, d'ulémas et d'ascètes soufis qui avaient quitté leur pays pour vivre une pieuse retraite en ces lieux saints.

« Les derniers survivants ont été forcés d'accomplir la pire des besognes : porter sur leur dos les cadavres des leurs, les entasser sans sépulture dans les terrains vagues, puis les brûler, avant d'être à leur tour massacrés ou vendus comme esclaves.

Le sort des juifs de Jérusalem a été tout aussi atroce (...) La communauté entière reproduisant un geste ancestral s'est rassemblée dans la synagogue principale pour prier. Les Franjs ont bloqué alors les issues (...) Ils y ont mis le feu. »⁴⁵⁵

⁴⁵⁵ Maalouf A., « Les croisades vues par les Arabes », Paris, Lattès 1985, 314 pages, p. 8 & 913

Jusque-là aucun nom de personnage principal ou secondaire n'apparaît. Des foules de gens, des adversaires distinguées par des indices tels que : « *Il n'y avait plus un seul musulman dans les murs.* » « *Parmi eux un grand nombre d'imams, d'ulémas et d'ascètes soufis.* »

Puis nous avons : « *le sort des juifs a été atroce* » et auparavant pour désigner les Franjs croisés : « *ces guerriers blonds bardés d'armures...* »

C'est après cet événement spectaculaire de la prise de Jérusalem que se distinguent des noms des autochtones ainsi que ceux des envahisseurs. Dans le premier chapitre, c'est le roi Kilij Arsalan (âgé de dix-sept ans) qui est le premier dirigeant musulman à être informé de l'approche des francs.⁴⁵⁶

Comme nous pouvons constater dans le premier chapitre :

« Le roi Kilij Arsalan » dont parle ici Ibn el Qalanissi n'a pas encore dix-sept ans à l'arrivée des envahisseurs. Premier dirigeant musulman à être informé de leur approche, ce jeune sultan Turc aux yeux légèrement bridés sera à la fois le premier à leur avoir infligé une défaite et le premier à se faire battre par les redoutables chevaliers. Dès juillet 1096, Kilij Arsalan apprend qu'une immense foule de Franjs est en route vers Constantinople. D'emblée, il craint le pire. Bien entendu, il n'a aucune idée des buts réels poursuivis par ces gens, mais leur venue en Orient ne présage pour lui rien de bon. »⁴⁵⁷

« Les Arabes souffraient dès avant les croisades de certaines infirmités que la présence franque a aggravées. Ils avaient perdu dès le onzième siècle le contrôle de sa destinée. Les dirigeants étaient presque tous des étrangers. Des multitudes de personnages qui ont défilé au cours de deux siècles de l'occupation franque, lesquels étaient arabes ? Les chroniqueurs, les cadis, Ibn Ammar, Ibn Mounqidh et les impuissants califes. Mais les détenteurs du pouvoir et les principaux héros de la lutte contre les Franjs, Zinki, Nouredin, Qoutouz, Baibers, Qalaoun, étaient Turcs. El Afdal était arménien, Chirkouh, Saladin, el Adel, el Kamel étaient Kurdes. Ces hommes d'État étaient arabisés culturellement et affectivement. Mais le sultan

⁴⁵⁶ Maalouf A. « les croisades vues par les Arabes », Paris, J'ai lu, 1985, 314, Cf. p.13.

⁴⁵⁷ Maalouf A. « Les croisades vues par les Arabes », op.cit. 13.

*Seldjoukide Massoud ne parlait pas l'arabe, il faisait appel à l'interprète pour discuter avec le calife el Moustarchid.*⁴⁵⁸

En conclusion, nous pouvons dire que dans l'éventail des personnages, nous avons certains noms qui ont marqué l'œuvre d'Amin Maalouf. Ces noms ont d'abord été inscrits dans l'Histoire de l'Orient et celle de l'Occident. Leur appartenance unit parfois les deux pôles. Lorsque nous évoquons Hassan/Léon l'Africain, nous constatons dans le corpus que les deux civilisations peuvent cohabiter sans heurt, en parfaite harmonie ; la pratique concomitante de l'islam et du christianisme par Hassan/Léon n'a été possible que parce que les deux religions sont fondées sur la paix et sur le respect de l'autre dans un monde éphémère fait de civilisations qui meurent laissant derrière elles des ruines. Omar Khayyam en est conscient, et c'est pourquoi à travers ses poèmes il révèle que seul le présent l'intéresse ; il en tire le plaisir et ne se soucie ni du passé qui n'est plus, ni du futur qui n'est pas encore là. Il a côtoyé les princes sans courber la tête. Au lieu de porter de l'intérêt à la politique, Khayyam a vécu entre l'énigmatique murmure des astres de l'univers qui le fascinait dans son observatoire, le vertige des nombres en mathématique et la poésie qui l'envoûtait dans son belvédère. Mais, sans le mal nul ne peut ressentir le bien-être de la paix. Le romancier nous dévoile les secrets d'Hassan, Sabbah le chef de la secte la plus redoutable de l'époque de Khayyam, Hassan Sabbah a terrorisé le monde des Seldjoukides pour essayer de les dissoudre. Il a essayé de séduire Khayyam pour le mettre dans son rang, mais en vain.

Parmi les personnages importants de cette époque il y a aussi Nizam el Mouk, c'est le protecteur de Khayyam et constructeur de la dynastie des Seldjoukides. Ce que nous pouvons retenir des trois personnages, Khayyam (le sage), Nizam el Mouk (le bâtisseur de l'empire) et Hassan (le destructeur) c'est l'image de trois personnages qui structurent chaque être humain : La paix qui est insufflée par la maîtrise de soi, la construction est dictée par les facultés, la raison, la conscience et l'intelligence, tandis que la destruction vient de la révolte. Lorsque la maîtrise de soi ou la sagesse fait défaut, elle cède la place à un désordre qui génère le mécontentement, et la destruction, c'est là où loge la folie des hommes qui déclenchent la guerre et l'anéantissement de tout ce qui a été construit.

La plupart des personnages importants dans l'œuvre sont exilés par les leurs, ils sont marginalisés malgré l'importance de leurs œuvres scientifiques, poétiques (Khayyam.) Il en est de même pour ceux qui propagent la sagesse et la paix (Mani), ou bien encore des hommes

⁴⁵⁸ Idem. Cf. p. 300.

politiques (Djamaledine et autres) qui se dressent au côté des peuples opprimés par l'arrogance des gouverneurs. Tanios a été exclu par la société. Il a été conduit à l'exil. C'est dans ce camp que le romancier échafaude son œuvre, il lève le voile pour nous montrer les vérités bafouées au sujet de ces personnes.

Dans l'œuvre maaloufienne, c'est le symbole universel unificateur des humains qui prime. Pour toute identité, Hassan al Wazzan/Léon l'Africain ne retient que deux éléments : « Je n'appartiens qu'à Dieu et à la terre, et c'est à eux que je reviendrais un jour. » La pratique de l'islam et du christianisme par Hassan n'a été possible que parce que les deux religions sont fondées sur la paix et sur le respect de l'autre dans un monde éphémère fait de civilisations qui meurent, laissant derrière elles des ruines.

Dans la deuxième partie, nous démontrons le personnage entre fiction et réalité. Le personnage type *Léon l'Africain ou Omar Khayyam* qui traverse les espaces (par leur pérégrination) et le temps (par leurs œuvres.) La théâtralisation des faits historiques permet au romancier de calquer le monde contemporain sur le passé pour dénoncer les erreurs (les guerres, l'arrogance, les oppressions...) Les personnages sont interpellés pour mener un discours, celui de la réflexion, de la coexistence, et du respect, ceci pour profiter de l'interaction des civilisations orientale et occidentale et pour concrétiser l'harmonie dans laquelle les hommes peuvent vivre sans heurt.

TROISIÈME PARTIE

LE DIALOGUE ORIENT/OCCIDENT DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.

CHAPITRE I : L'IDENTITÉ ET L'ALTÉRITÉ DANS L'ÉCRITURE

D'AMIN MAALOUF.

Dans cette partie, la troisième, nous nous intéressons à l'effet de la distance et du rapprochement qui sont dus respectivement tantôt à la radicalisation des cultures orientales et occidentales, tantôt à la coexistence et l'altérité revendiquée par le romancier ceci nous guide vers la connaissance de soi et la reconnaissance de l'autre à travers les rencontres, les voyages et la cohabitation. L'identité nous définit le « Je » pour le comparer au « tu » et pouvoir s'identifier et identifier les autres.

La source de lecture d'Amin Maalouf est vaste, elle tire sa substance des siècles passés. Certains chroniqueurs cités dans l'œuvre sont les contemporains des événements historiques tels Ibn el Athir, Ibn Batouta ou bien Ibnou Mounqidh (contemporain des croisés ayant eu des rapports directs avec eux), el Jouvaini (contemporain des Mongols), el Kalacini, el Aroudhi, El Afghani... Ceci pour la part orientale. Aristote, Fitzgerald (qui a traduit les Robaïyat d'Omar Khayyam en Anglais, Ernest Renan traducteur des mêmes Robaïyat en Français,) Théophile Gautier, Marco Polo, Montesquieu, Victor Hugo, Wilfrid Blunt, Machiavel... pour la part occidentale.

Le romancier tisse les liens entre deux mondes différents, et à des époques différentes. Les deux mondes sont construits sur des faits réels. Maalouf opte pour les œuvres d'orientaux les œuvres citées dans son œuvre (les quatrains de Khayyam, la vie d'Hassan/Léon) aussi bien que celles qui lui ont servi de support historique (les chroniqueurs orientaux : el Kalacini, el Jouvaini, Ibn el Monkid...)

L'œuvre d'Amin Maalouf se présente sous la forme d'un seul livre. Tel un puzzle, il y a la partie du tout. La forme finale de ses récits s'est ancrée dans la littérature française à laquelle le romancier a ajouté un air nouveau. Ses livres sont traduits dans plusieurs langues et sont lus par un large public. Comme Jabrane Khalil Jabrane (l'auteur du livre « Le prophète » et bien d'autres libanais), Maalouf nous donne l'espoir de vivre dans un monde où règne la paix avec toutes ses composantes : la tolérance qui va de pair avec la coexistence, mais aussi la justice et la liberté indispensables à la cohabitation.

I. LE JEU DE MIROIR, MIROIR DU « JE », PHÉNOMÈNE ESSENTIEL DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF. L'IDENTITÉ À TRAVERS LE MIROIR DU RÉCIT.

Nous avons l'impression que le romancier projette le monde dans un miroir.

« Le Miroir conserve quelque chose de primitif, ce sentiment obscur d'une intime étrangeté, quand l'homme découvre l'image où il se reconnaît. Autrement dit : quand il se découvre divisé. Avec le Miroir, pour reprendre la formule du romancier Léon Bloy, « il s'agit de retourner notre œil en dedans (...) et de plonger dans le vrai gouffre qui est l'âme humaine. (...) Le miroir c'est se libérer des explications, c'est la foi aux images, la foi en sa propre identité en la présence humaine en la présence du monde qui en quelque sorte nous regarde. Le miroir nous fait entrer dans l'originel de la vie de la représentation. (...) Partout dans l'humanité fonctionne la théâtralisation du monde par les images et par les mots, pour que nous l'habitions à travers le langage déposé dans les choses (...) Miroir et parole sont indissociables, car l'un et l'autre traduisent la même logique ternaire. »⁴⁵⁹

Le miroir nous permet de voir cet autre qui est notre « je » qui se dédouble en s'y projetant il voit ses défauts et il se remet en cause pour pouvoir se corriger. Pour cela, le romancier soumet l'homme à l'observation comme nous le montre cette citation :

« Religion, que de crimes on commet en ton nom, Histoire, que de leçons tu nous as données et pourtant... »⁴⁶⁰

Le « je » tutoie tour à tour le « tu » de la religion et de l'histoire qu'il personnifie d'une part et dresse d'autre part comme deux miroirs celui de la religion et celui de l'Histoire pour juger l'homme. » Le miroir est la métaphore d'une place indisponible au sujet (...) Le lieu tiers, cette place qui fonde l'évidence dogmatique est lieu d'un pouvoir.

Le philosophe Ibn Arabi, au XIII^{ème} siècle » exprimait cela très simplement :

« Tu vois ta propre forme en vertu du miroir. » (...) Le pouvoir sur les images tient l'homme à sa merci. »⁴⁶¹

459 Legendre Pierre « *Ce que l'occident ne voit pas de l'occident* », conférences au japon Barcelone, Sumulae Mille et une nuit, 2004 140 pages pp. 84, 85, 86.

460 A. Maalouf, « *Les croisades vues par les Arabes* », Paris, J'ai lu, 1994, 304, la couverture.

Le miroir est donc impératif, il s'impose en projetant l'image telle qu'elle se présente. C'est la force qui permet à Amin Maalouf de nous donner à voir l'homme (Oriental soit-il ou Occidental) réfléchi à travers l'Histoire.

Le miroir reflète l'identité de tout un chacun pour nous montrer sa spécificité ; son propre moi. Ainsi dans « Les jardins de lumière » Mani s'est senti attiré hors de sa secte par une force cachée qui tantôt se dessinait sur la surface de l'eau pour mirer son visage, « son jumeau » tantôt amplifiait son âme de lumière, cette lumière céleste si fascinante.

*« Oui, Mani, fils de Babel, tu es seul, démuné de tout, rejeté par les tiens, et tu pars à la conquête de l'univers. C'est à cela que se reconnaissent les vrais commencements. »*⁴⁶²

Le voici appelé à un voyage, à une mission, et il voyagea. Il partit à pied, il n'atteignit la cité qu'après dix jours où il rejoignit son ami de la palmeraie Malchos, et là Mani commença le prêche de sa nouvelle religion.

*« Dans une date que vous croquez, la chair nourrit votre corps, mais le goût suave et la couleur nourrissent votre esprit. La lumière qui est en vous se nourrit de beauté et de connaissance, songez à la nourrir sans arrêt, ne vous contentez pas de gaver le corps. »*⁴⁶³

La nutrition de l'esprit est donc différente de celle du corps ; la première est abstraite puisqu'il s'agit de l'esprit invisible, la deuxième est concrète étant donné qu'elle nourrit le corps, forme visible. Parmi les personnes qui ont cru en Mani il y avait une reine :

« Il était une fois une reine, n'est-ce pas ainsi que se contentent les légendes ? Belle riche, lettrée, ambitieuse jusqu'aux cimes et dotée d'une puissante intelligence, mais rongée par un mal qu'aucun remède ne parvenait à soigner. Elle s'en plaignait un jour à sa sœur qui lui rapporta les dires des caravaniers sur les prodiges d'un médecin du pays de Babel. La reine exprima son désir ardent de le rencontrer, et la nuit même, dans le sommeil, elle vit son image et entendit sa voix. Au réveil, elle était guérie et convertie. (...) On sait aujourd'hui que la reine s'appelait Zénobie, que son royaume était Palmyre, qu'elle embrassa la foi de Mani. Ainsi, on s'était longtemps

461 Pierre Legendre, « *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident.* » Conférence au Japon, Barcelone, Simulacra Mille et une nuit, 2004, 140 pages, p 110.

462 Ibid., p. 102

463 Maalouf A. « *Les jardins de lumière* », Saint-Arman-Montrond (Cher), Lattès, 1991, 337 pages, p. 112.

*demandé quelles pouvaient être les croyances de la grande dame du désert, elle qui accueillait dans sa cour les philosophes dans sa cour les philosophes, les juifs, les nazaréens, et laissait honorer dans les temples de sa capitale les divinités de toutes les nations. Ce souffle de tolérance était celui de Mani. »*⁴⁶⁴

Est-ce pour cette tolérance que le romancier nous conte l'histoire de Mani au troisième siècle ? La reine Zénobie a marqué son temps, son nom est resté gravé dans l'Histoire de l'Orient. Elle était la reine libre d'une cité libre. Elle respectait toutes les croyances, sa puissance rivalisait la puissance d'Orient et d'Occident ; Rome et Ctésiphon.

Dans le profond de l'être loge un miroir qui reste en rapport avec la conscience, dans « Les croisades vues par les Arabes » nous décelons certains gestes humanitaires marquant un respect mutuel qui l'emporte sur la férocité de la guerre et qui sont mis en exergue :

*« Aux noces de Kerak, les bonnes manières n'étaient pas uniquement du côté de Saladin, la mère du jeune marié a tenu à envoyer à l'assiégeant des plats soigneusement préparés afin qu'il puisse participer lui aussi aux festins. En effet, malgré la fureur, Saladin savait rester magnanime, en novembre 1183, il avait installé des catapultes autour de la citadelle de Kerak et commencé à la bombarder avec des quartiers de roc, les défenseurs lui firent dire que des noces princières se déroulaient au même moment à l'intérieur. Bien que la mariée fût la belle fille de Renaud, Saladin a ordonné à ses hommes d'épargner ce secteur. »*⁴⁶⁵

Un autre événement aussi humain s'est déroulé, il est relaté par le chroniqueur Bahaeddin :

*« Une femme est sortie de chez les Franjs (...) pour rencontrer le maître Saladin. Elle dit « Des voleurs musulmans sont entrés dans ma tente et ils ont volé ma petite fille. J'ai pleuré toute la nuit. Alors nos chefs m'ont dit : « Le roi des musulmans est miséricordieux nous te laisserons aller vers lui et tu pourras lui demander ta fille, en moins d'une heure après, un cavalier arriva portant l'enfant sur son épaule. (..) On lui rendit sa fille et on la raccompagne au camp des Franjs. »*⁴⁶⁶

464 Maalouf A. « *Les jardins de lumière* », Saint-Arman-Montrond (Cher), Lattès, 1991, 337 pages, p. 112.

465 Maalouf A., « *Les croisades vues par les arabes* », j'ai lu, Paris, 1994, 317 pages cf. p. 217.

⁴⁶⁶ Ibid. p 209.

À travers les deux citations nous décelons une sagesse atteignant le symbole universel, qui, malgré la férocité imposée par les guerres, loge dans l'inconscient de l'être oriental soit-il ou occidental.

Amin Maalouf se place toujours sous l'angle opposé des idées existantes (déjà là) pour interposer les siennes. Dans l'essai « Les identités meurtrières » il s'agit de la confrontation de l'usage satirique et polémique réservé à l'identité. Peut-on séparer l'homme de ses habitudes ancrées dans son être ? Faut-il convaincre l'homme afin de rejeter l'opinion selon laquelle l'identité est unicité ? L'essayiste Amin Maalouf affirme que l'identité est multiple et qu'elle évolue au cours des ans.

En Occident, la revendication se fait dans le communautarisme, en Orient c'est dans le confessionnalisme qu'elle évolue. Bien que les termes sont différents dans les deux pôles, le résultat généré est le même, l'implication négative implique les deux parties. En Orient, l'identité est liée à la religion (chrétienne maronite et orthodoxe, musulmane sunnite et chiite.) En occident la question de la nationalité est plus probable.

Le dialogue des cultures est lié aux ressemblances et aux différences de vision de l'homme selon les cultures. Quelle que soit l'origine de l'homme ; religieuse, géographique, culturelle, il partagera cette appartenance par delà les frontières et les religions. La conception d'Amin Maalouf favorise les points de vue qui rapprochent les hommes plutôt que ceux qui les séparent. Il développe une pensée suggestive qui ouvre des perspectives et des horizons. Comme Montaigne dans les « Essais », Maalouf établit un humanisme visant la relation de soi et des autres.⁴⁶⁷

« *L'identité est l'histoire de soi que chacun se raconte* »⁴⁶⁸

Le romancier pense que « *l'identité se fait par accumulation et non pas par exclusion.* »⁴⁶⁹ L'identité n'est positive, enrichissante que si elle inclut les différentes appartenances sa pluralité. Dans cet essai, Amin Maalouf s'interroge sur la passion, ses dérives meurtrières et plaide pour que chacun assume sa propre diversité « *à concevoir son identité comme étant la somme de ses diverses appartenances.* » Pourquoi meurtrière ? L'auteur considère que cette appellation n'est pas abusive dans la mesure où la conception que l'auteur dénonce est celle

⁴⁶⁷ Cf. Djouahir J. université de Paris-Sorbonne, consulté le 08/12/ 2008 (En ligne) http://www.mlfmonde.org/img/pdf19_22EF06.pdf. Marcescale.

⁴⁶⁸ Kaufmann J.C. « *L'invention de soi, une théorie de l'identité.* » Paris, Hachette, 2004, 351 pages, p. 151.

⁴⁶⁹ Entretien avec Amin Maalouf, Cf Mohamed Ghanem « *L'identité se fait par accumulation et non pas par exclusion* » dans « Le quotidien d'Oran » Algérie, jeudi 06 juillet 2000.

qui réduit l'identité à une seule appartenance et installe les hommes dans une attitude partielle, sectaire, intolérante, dominatrice, quelquefois suicidaire et les transforme bien souvent en tueurs ou en partisans de tueurs.

Amin Maalouf, fait-il partie des utopistes de notre époque ? C'est à la littérature comme celle de ce romancier qu'il revient de réinventer le monde. « On se réinvente en se souvenant du passé en reconstruisant son histoire ou celle de sa famille. Nous avons maintenant des sociétés multiculturelles, la culture de l'autre est un espoir. »⁴⁷⁰

À travers le récit et tout en racontant et se racontant, le personnage dévoile son identité, prenons comme exemple l'autobiographie d'Hassan dans « Léon l'Africain » : au fil des ans, Hassan se distingue par son identité ; de multiples voyages et des rencontres ont forgé son moi sans pour autant effacer les premières empreintes de son identité, Il restera, « le Grenadin, le Fassi, en plus de Léon de Médicis, nom de son baptême à Rome, c'est toute cette mosaïque qui forme sa personne. C'est l'identité dans sa diversité, ci-dessous soulignée. L'exemple peut toucher d'autres personnages dans l'œuvre telle que Djamaleddine dans « Samarcande » Omar Khayyam dans le même roman et bien d'autres.

Paul Ricoeur a joué un rôle central dans l'établissement de cette nouvelle représentation dynamique. Il souligne que la narration de soi est non pas une pure invention, mais une mise en récit de la réalité, un agencement des événements permettant de les rendre lisibles et de donner sens à l'action. ⁴⁷¹ « La mise en intrigue » engendre une dialectique de la même et de l'ipséité » qui résout un vieux dilemme de la philosophie (comment peut-on continuellement changer tout en restant identique ?) » Il ressort que l'opération narrative développe un concept tout à fait original d'identité dynamique qui concilie les catégories même que Locke tenait pour contraire l'une à l'autre : « l'identité et la diversité »⁴⁷²

Tout comme l'identité individuelle, nous avons dans l'œuvre les identités collectives :

« Les identités collectives y compris celles qui puisent leurs inspirations dans l'histoire la plus ancienne ou dans les religions, ne sont aucunement des produits du »

⁴⁷⁰ Entretien avec Amin Maalouf. Mohamed Benrebiai « Amin Maalouf, Cf. «le chantre de l'orientalisme et de la tolérance» dans «le quotidien d'Oran» Algérie, mardi 8 juillet 2008.

⁴⁷¹ Ricoeur P. *Temps et récit*, Paris, Seuil ; collection Point199, in, «L'invention de soi», Kaufmann J. C. Hachette, Paris, 2004, 346 p.151.

⁴⁷² Paul Ricoeur, 1990, p. 168 & 170 « Soi-même comme un autre », Paris, Seuil, in L'invention de soi, Kaufmann, J. C. Paris, Hachette, 2004, 346 p. p. 151.

*passé. Elles procèdent au contraire d'une fabrication nouvelle impulsée par la modernité. »*⁴⁷³

Certaines guerres sont engendrées par l'identité collective, soit au nom de la nation soit au nom de la religion. L'exemple est dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes » : la guerre des croisades s'est proclamée au nom de la chrétienté, elle a affronté dans l'autre camp, en Orient avec la même férocité au nom de l'islam.

Dans « Les identités meurtrières », le romancier nous fait part d'une analyse très importante de l'identité :

*« En somme chacun de nous est dépositaire de deux héritages : l'un verticale, lui vient de ses ancêtres, des traditions de son peuple, de sa communauté religieuse ; l'autre, « horizontal », lui vient de son époque, de ses contemporains. C'est ce dernier qui est me semble-t-il le plus déterminant. Il le devient encore un peu plus chaque jour ; pourtant, cette réalité ne se reflète pas dans notre perception de nous-mêmes. Ce n'est pas de l'héritage « horizontal » que nous nous réclamons, mais de l'autre. »*⁴⁷⁴

L'auteur se méfie des mots et surtout celui de l'identité, sa vie d'écriture lui a appris de se méfier des mots l'un des faux amis est « identité » nous croyons connaître son vrai sens, nous lui faisons confiance même quand, insidieusement, il se met à dire le contraire, nous dit-il.

Parmi les personnages qui hantent l'œuvre d'Amin Maalouf, se trouvent ceux dont l'identité est composée par plusieurs pays, ils parlent plusieurs langues, ils appartiennent au monde comme le monde leur appartient. Le meilleur exemple est celui d'Hassan al Wazzan, le Grenadin, le Fassi qui a appartenu à l'Orient comme à l'Occident. Léon de Médicis dit « Léon l'Africain » est un personnage cosmopolite. C'est l'image favorite au romancier qui ne cesse de nous ramener à l'actualité, de l'ère médiévale de l'Andalousie dans le roman « Léon l'Africain », à celle du Titanic dans le roman « Samarcande », ou encore à celle de la mondialisation « Les identités meurtrières. » L'affirmation de soi doit-elle s'accompagner de la négation d'autrui ? se demande-t-il. Le romancier tend vers le chemin qui mène à l'acceptation de l'altérité ; dans son écriture, il développe la dimension si complexe de l'identité.

⁴⁷³ Ibid.p.141.

⁴⁷⁴ A. Maalouf. « Les identités meurtrières », Grasset, Paris, 1998, 210 P ; p ; 137.

*« Le postulat de base de l'universalité, c'est de considérer qu'il n'y a des droits inhérents à la dignité de la personne humaine, que nul ne devrait dénier à ses semblables à cause de leur religion, de leur couleur, de leur nationalité, de leur sexe, ou pour toute autre chose. Ce qui veut dire, entre autres choses, que toute atteinte aux droits fondamentaux des hommes et des femmes au nom de telle ou telle tradition particulière religieuse par exemple est contraire à l'esprit d'universalité. »*⁴⁷⁵

Ceci résume une approche sur la question de l'identité. Tel un puzzle, l'identité est constituée de l'un et du multiple pour former un tout et atteindre l'universalité. Cependant, l'identité peut présenter un danger dès lors qu'elle est atteinte. Il faut l'apprivoiser comme on apprivoise une panthère, à ce sujet Maalouf nous dit :

*« J'ai failli donner à cet essai un titre double : les identités meurtrières, ou comment apprivoiser la panthère. Pourquoi la panthère ? Parce qu'elle tue si on la persécute et qu'elle tue si on lui laisse libre cours, le pire étant de la lâcher dans la nature après l'avoir blessée. Mais, la panthère aussi parce qu'on peut l'apprivoiser justement. »*⁴⁷⁶

Nous voilà avertis du danger que peut présenter l'identité, il nous appartient de l'apprivoiser pour éviter le danger auquel elle tend pour devenir meurtrière. Dès le début du livre, le romancier nous parle d'identités « meurtrières. » Il dénonce la conception qui réduit l'identité à une seule appartenance, installe les hommes dans une attitude partielle, sectaire, intolérante, dominatrice, quelquefois suicidaire.⁴⁷⁷

L'écrivain procède à une analyse radicale de l'identité, il essaye d'en extirper le mal qui y loge :

« C'est qu'on ne sait jamais où s'arrête la légitime affirmation de l'identité, et où commence l'empiètement sur les droits des autres ! Ne disais-je pas tantôt que le mot identité est un « faux ami » ? Il commence par refléter une aspiration légitime, et soudain il devient un instrument de guerre. Le glissement d'un sens à un autre est imperceptible, comme naturel, et nous nous laissons tous prendre quelquefois. Nous

⁴⁷⁵ Maalouf A., « Les identités meurtrières », Paris, Grasset, 1998, 210 pages, p.141.

⁴⁷⁶ Idem. p. 189

⁴⁷⁷ Maalouf A., « Les identités meurtrières », Paris, Grasset, 1998, 210 p. Cf P ; 43

*dénonçons une injustice, nous défendons les droits d'une population qui souffre et nous nous retrouvons complices d'une tuerie. »*⁴⁷⁸

L'identité, est la composante du moi profond. Elle présente la sagesse comme elle peut se rebeller et glisse imperceptiblement dans la folie « une tuerie. » Pour cela Maalouf pense à l'appivoiser comme une panthère. La conscience doit rester en éveil pour maîtriser cette férocité animale.

« ... Le premier autre pour l'homme, c'est lui-même, mais il ne le sait pas. »

Pour le poète français Rimbaud, « *Je est un autre.* »⁴⁷⁹

*« Comment s'articule ces registres, du su et de l'insu de l'image de soi à l'échelle de la culture ? Ce qui revient à se demander comment la relation d'identité, pour l'Occident affronte la dimension de l'autre, l'altérité à la fois à l'intérieur de soi et à l'extérieur. »*⁴⁸⁰

L'Histoire est la mémoire de l'homme, son identité multiple s'y construit. Ce qu'il faut c'est surpasser l'image figée que nous avons de nous-mêmes et des autres, introduire dans le savoir plusieurs facettes stratégiques et bannir les discours théocentriques qui freinent le temps et enchaînent les corps d'un peuple. L'identité d'Hassan est générée par le double jeu de l'être et de non-être : il est à la fois le Grenadin, le Fassi, (affirmation), mais, il n'appartient qu'à Dieu et à la terre (négation.) Est-ce pour écarter les composantes dangereuses de l'identité, pour évacuer le mal qu'elles peuvent engendrer ? Il veut garder un être cosmopolite et vivre dans un monde libre :

*« Je suis le fils de la route, ma patrie est ma caravane et ma vie la plus inattendue des traversées. »*⁴⁸¹

La patrie —→ caravane

Vie —→ traversée

⁴⁷⁸ Idem. P.46

⁴⁷⁹ Legendre P., « *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident.* » *Conférence au Japon*, Barcelone Simulae Mille et une nuit, 2004, 140 pages, p 41.

⁴⁸⁰ Ibid. p. 56.

⁴⁸¹ Maalouf A., « *Léon l'Africain* », op. cite. page incipit.

La caravane et la traversée : deux substantifs chargés de sens offrant la vue sur l'immensité du désert et la mouvance du voyage sans attache. Cette dimension dépasse de loin la surface qui possède l'homme et qui est possédée par lui. Maison soit-elle ou patrie.

Hassan mena une existence que l'on peut considérer comme réceptacle :

*« Est-ce le malheur qui m'appelle conclut-il ou bien est-ce moi qui appelle le malheur. »*⁴⁸² Nous dit-il.

L'autobiographie romancée « Léon l'Africain » s'ouvre sur la page incipit (page première et se referme par la page de la fin qui semble exprimer ce qui n'a pas été dit au seuil du roman. Ces deux pages gardent jalousement entre elles comme des gardiennes, l'histoire de la vie d'Hassan ; quarante années bien datées l'une après l'autre dans les deux calendriers solaire et lunaire.

1. L'enjeu du « je » identitaire dans l'œuvre d'Amin Maalouf.

1.1. L'identité comme frontière.

*« La construction de l'identité, qu'il s'agisse de l'Orient ou de l'Occident, de la France ou de la Grande-Bretagne, tout en étant le résultat d'expériences collectives distinctes, se réduit finalement à mon avis à l'élaboration d'oppositions et de différence avec « nous » qui reste sujettes à une continuelle interprétation et réinterprétation. Chaque époque et chaque société recrée ses propres autres. Loin d'être un concept statique, notre identité ou celle des autres résultent d'un processus historique, social intellectuel et politique très élaboré qui se présente comme un conflit impliquant les individus et les institutions dans toutes les sociétés. »*⁴⁸³

Ceci rejoint la pensée de Maalouf qui nous dit que l'identité se construit sur l'horizontalité (tout ce que l'on peut hériter de ses origines), mais aussi sur la verticalité (au fur et à mesure des déroulements des faits contemporains.)

Tout au long des cinq chapitres de l'essai « Les identités meurtrières » l'auteur propose une réflexion sur le mécanisme de l'identité et le danger qui en résulte si nous ne pouvons dompter « la panthère » qui y réside. Aussi bien l'individu que la société doivent mener à bien le tournant qui nous mène à la mondialisation en assumant la multiplicité de notre

⁴⁸² Idem. P ; 349.

⁴⁸³ Said E.L'orientalisme L'Orient crée par l'Occident. Paris, Seuil, 1980. Traduit de l'américain par Malamoud C. Postface traduite par Vauthier C. 1997.

appartenance, sans nier pour cela nos origines et les différentes cultures si riches qui nous appartiennent. La culture reste en rapport avec l'identité. »

*« Les références qui différencient les cultures qui sont leurs identités, nous en avons des exemples à l'esprit ; ainsi : les puissants assemblages de discours à travers lesquels se reconnaissent le Japon ou la Chine, ailleurs le Coran, en Europe les systèmes de textes issus de la Bible et du droit romain, en Afrique les élaborations totémiques. »*⁴⁸⁴

Ce qui précède nous révèle les différentes cultures qui adhèrent à l'identité. L'espace géographique et civilisationnel ainsi que les croyances comptent parmi les composantes de l'identité.

Maalouf met en exergue le danger lié à l'appropriation du « je » identitaire pour nier l'autre. Une interaction s'établit entre l'acquisition de l'identité son interprétation et la réaction qui en résulte :

Au premier abord, la notion de l'identité est très complexe ; les composantes de l'identité se diversifient suivant les appartenances : l'origine, la religion, la culture.

*« L'identité ne se compartimente pas elle ne se répartit ni par moitié, ni par plages cloisonnées. »*⁴⁸⁵

Au deuxième abord, l'identité a des ramifications : la langue, des relations familiales ; le goût culinaire ou artistique...⁴⁸⁶ Dans le récit maaloufien, chaque personnage se distingue par son identité, celui-ci laisse son empreinte dans les deux écritures : celle de l'Histoire et celle du roman. Le choix du romancier cible les personnages marginalisés (Omar Khayyam, Mani et autres) ou bien emblématiques (Jamal Eddine el Afghani, Marco Polo.) Tous les personnages, fictifs soient-ils ou réels, orientaux ou occidentaux, ont leur personnalité respective et leur propre identité. Dans le sillon de l'Histoire sont interpellés certains personnages comme Hassan Sabbah qui a inventé la machine la plus redoutable de destruction. L'identité de ce personnage présente une négativité qui s'oppose à l'humanité, ceci n'empêche pas le romancier de nous relater jusqu'au plus petit détail l'histoire d'Hassan Sabbah. Celui qui a bouleversé l'ère des Seldjoukides (XI^{ème} siècle.) N'est-ce pas pour dénoncer les conséquences

⁴⁸⁴ Legendre Pierre, « *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident* », conférence au Japon, Barcelone, Simulacra Mille et une nuits, 2004, 140 pages. P 111&112.

⁴⁸⁵ A.Maalouf, « Les identités meurtrières », Grasset, Paris, 1998, 271. P.10.

⁴⁸⁶ Ibid. Cf. P11.

des crimes qu'il a connu et de comparer dans un vis-à-vis la destruction qu'il a causé par rapport à la construction élaborée par Nizam el Moulk et la sagesse de Khayyam ?

1.2. Le moi initiatique

Dans la page première ou l'incipit de « Léon l'Africain » le texte commence par un moi initiatique :

« Moi, Hassan fils de Mohamed le peseur, moi, Jean Léon de Médicis, circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main d'un pape, on me nomme aujourd'hui l'Africain, mais d'Afrique je ne suis, ni d'Europe, ni d'Arabie. On m'appelle aussi le Grenadin, le Fassi, le Zayyati, mais je ne viens d'aucune cité, d'aucune tribu. Je suis fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées. »

Cette citation englobe les principaux événements : celui du début du livre : la circoncision et celui de la fin : le baptême à Rome.

Le texte présente plusieurs paradoxes :

- a) Un nom oriental que porte Hassan à sa naissance : Hassan le peseur (al Wazzan.)
- b) Un deuxième nom auquel il adhère à Rome et qui lui est imposé par le pape : Jean Léon de Médicis. Nom dérivé de celui du pontife même.

Deux noms ayant pour source deux religions ; l'une musulmane l'autre chrétienne sont juxtaposés pour appartenir à la même personne.

- c) Hassan est circoncis de la main d'un barbier.
- d) Léon est baptisé de la main d'un pape.

Est-il partagé ou bien uni par les deux cérémonies, la circoncision d'une part et le baptême de l'autre ? Un deuxième paradoxe se présente au lecteur, mais pas à Hassan qui tire un grand profit de son séjour à Rome où il prolonge son érudition.

- e) Les origines extirpées à l'espace apparaissent ensuite. « *On me nomme l'Africain...* » Les noms des villes et des continents semblent colorer son nom, mais il les gomme et par enchantement il n'appartient qu'à un seul espace : la route et à un temps : celui des traversées.

« Mes poignets ont connus tour à tour les caresses de la soie et les injures de la laine, l'or des princes et les chaînes des esclaves. Mes doigts ont écarté mille voiles (...) mes yeux ont vu agoniser des villes et mourir des empires. »

C'est la richesse et la pauvreté qu'Hassan insinue : « la soie et la laine », puis c'est au tour de l'honneur que lui réservaient les princes lors de ses visites dans les différents palais, et l'humiliation qu'il a reçus lorsqu'on lui fit porter les chaînes des esclaves pour l'offrir au Pape. Cependant, il n'oublie pas ses sentiments envers les femmes ni les voyages qui lui ont permis d'assister aux changements que subissait le monde : la reconquête de l'Andalousie par les Espagnols, le tumulte entre les Français et les Italiens, les ottomans en Égypte...

Il passe ensuite à l'érudition :

*« De ma bouche tu entendras l'arabe, le turc, le castillan, le berbère, l'hébreu, le latin et l'italien vulgaire, car toutes les langues, toutes les prières m'appartiennent. Mais, je n'appartiens à aucune. Je ne suis qu'à Dieu et à la terre, et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai. »*⁴⁸⁷

Nous comptons sept langues parlées par Hassan, qu'il mêle à des prières (religions) auxquelles il n'appartient pas. L'apparition est suivie de la disparition de toute appartenance. Seul Dieu et la terre le possèdent vraiment. Hassan, le paradoxe ne fait que perdurer, mais Hassan/Léon semble vouloir atteindre l'identité première celle d'Adam, le père de l'humanité. Il veut s'éloigner de toutes les appartenances qui ne font qu'agrandir les conflits qui engendrent les guerres entre les hommes.

*« Et tu resteras après moi, mon fils. Et tu porteras mon souvenir. Et tu liras mes livres. Et tu reverras encore cette scène : ton père habillé en napolitain sur cette galée qui le ramène vers la côte africaine en train de griffonner comme un marchand qui dresse son bilan au bout d'un long périple.»*⁴⁸⁸

Hassan interpelle son fils pour lui laisser un legs sous forme de souvenirs, une sorte de testament. Hassan semble avoir atteint le crépuscule de sa vie, il parle de bilan, et il poursuit :

*« Mais n'est-ce pas peu ce que je fais : qu'ai-je gagné, qu'ai-je perdu, que dirai-je au Créancier suprême ? Il m'a prêté quarante années, que j'ai dispersées au gré de mes voyages : ma sagesse a vécu à Rome, ma passion au Caire, mon angoisse à Fès, et à Grenade vit encore mon innocence. »*⁴⁸⁹

⁴⁸⁷ Maalouf, A. « Léon l'Africain », Paris, Lattès, 1986, 349 p. p. incipit (première page)

⁴⁸⁸ Idem.

⁴⁸⁹ Idem.

Hassan donne l'impression de se juger. Il revoit sa vie dans le champ rétrospectif du miroir, son périple se termine, non sans tracer des sillons pleins des souvenirs qui atteint la profondeur de son être.

Là est la fin de l'incipit qui ne laisse rien échapper du contenu du livre. Telle la lampe d'Aladin, cette page minuscule contient la forme énorme que prend l'histoire de la vie d'Hassan.

1.3. Le retour d'Hassan ou la fin du périple.

Cette page marque le retour sur la côte africaine, mais aussi le retour à soi-même.

Un autre résumé de la vie d'Hassan remue sa mémoire :

*« Blancs minaret de Gammarth, noble débris de Carthage, c'est à leur ombre que me guette l'oubli, c'est vers eux que dérive ma vie après tant de naufrages. Le sac de Rome après le châtement du Caire, le feu de Tombouctou après la chute de Grenade. »*⁴⁹⁰

Tout comme dans la première page incipit, Hassan s'adresse à son fils cette fois pour comparer son exil au sien :

« Une fois de plus, mon fils, je suis porté par cette mer, témoin de tous mes errements et qui à présent te convoie vers ton premier exil. »

Hassan continue à consolider l'esprit de son enfant par des conseils Le « je » d'Hassan loge dans le passé et s'adresse au « tu », à son fils dont la destinée semble calquée sur celle de son père : tout les deux Hassan, le père et Guisep le fils quittent le pays natal respectif et sont porté par la mer, du nord vers le sud, leur voyage respectif est « forcé » c'est un déplacement d'exilés. Ils son expatriés. Ceci est intimement lié à leur identité.

*« À Rome, tu étais le fils de l'Africain ; en Afrique tu seras le fils du Roumi, où que tu sois certains voudraient fouiller ta peau et tes prières, garde-toi de flatter leurs instincts mon fils, garde toi de ployer sous la multitude ! Musulman, juif ou chrétien, ils devront te prendre comme tu es ou te perdre. Lorsque l'esprit des hommes te paraîtra étroit, dis-toi que la terre de Dieu est vaste, vaste Ses mains et Son cœur. N'hésite jamais à t'éloigner, au-delà de toutes les mers, au-delà de toutes les frontières, de toutes les patries, de toutes les croyances. »*⁴⁹¹

⁴⁹⁰ Idem. p. 349.

⁴⁹¹ Idem p. incipit (première page)

Le père de Guiseppe donne l'impression de sauver son fils des dangers qui l'entourent par l'expression : « N'hésite jamais à t'éloigner. »

Un rapport très important s'établit entre un être et son entourage dans la citation précédente.

*« L'être selon Bakhtine, n'est pas concevable en dehors des liens qui l'unissent à l'autre, je ne peux, comme sujet, former une totalité sans les éléments « transgrédients » que m'apporte autrui. Il n'y a qu'à travers les autres que je puis prendre conscience de moi. Ce sont eux qui me définissent et me construisent comme unité. »*⁴⁹²

Il y a donc une interaction entre la personne et le regard d'autrui, la société peut construire ou bien détruire l'être si fragile de tout un chacun. Le père (Hassan) en est conscient et prépare son fils (Guisepp) au regard que porteront les membres de la société sur lui. « ...certains voudraient fouiller ta peau et tes prières »

Puis Hassan retourne à son « moi » pour établir son bilan :

*« Quant à moi, j'ai atteint le bout de mon périple, quarante ans d'aventures ont alourdi mon pas et mon souffle. Je n'ai plus d'autre désir que de vivre, au milieu des miens, de longues journées paisibles. Et d'être, de tous ceux que j'aime, le premier à partir vers ce Lieu ultime où nul n'est étranger à la face du Créateur. »*⁴⁹³

Ce dernier extrait dégage une sagesse sans pareille. Hassan revient pour vivre parmi les siens dans la sérénité en attendant de quitter la terre pour partir « vers le lieu ultime. »

Là est la fin du livre, la fin de l'histoire autobiographique ancrée dans l'écriture romanesque d'Amin Maalouf.

Bakhtine nous dit ce qui suit sur la biographie dans l'antiquité qui est resté à nos jours avec les mêmes principes :

*« On comprend que dans cet homme biographique (cette image de l'homme), il n'y avait et ne pouvait y avoir rien d'intime, de privé de personnel et secret d'introverti, nulle solitude. Cet homme est ouvert de toute part, il est entièrement à l'extérieur. Il ne garde rien pour lui seul, rien en lui qui ne soit d'un contrôle ou d'une déclaration publique ou nationale. Tout ici est public de bout en bout. »*⁴⁹⁴

⁴⁹² Jouve V., «L'effet personnage dans le roman, Paris, puf, 1992. 271 p. p. 35.

⁴⁹³ . Maalouf A., «Léon l'Africain», op. cite. p. 249.

⁴⁹⁴ Bakhtine M. *Esthétique et théorie du roman, Saint Amand, Gallimard, 1991, 488p.*

Ainsi, dans l'autobiographie d'Hassan/Léon nous livre depuis l'aube de sa vie jusqu'à son crépuscule, son histoire ponctuée par les événements historiques du monde qui l'entoure avec tous les détails sans réserve aucune.

André Gide nous dit :

*« J'ai lu ce livre ; et après l'avoir lu, je l'ai fermé, je l'ai remis sur le rayon de ma bibliothèque – mais dans ce livre, il y avait telle parole que je ne peux oublier, elle est descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même. Désormais, je ne suis plus comme si je ne l'avais pas connue. Que j'ai oublié ce livre où j'ai lu cette parole : que j'oublie même que je l'ai lue ; ne me souviens d'elle que d'une manière imparfaite – n'importe ! Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lue, comment expliquer sa puissance ? Sa puissance vient de ceci qu'elle n'a fait que me révéler quelques parties de moi inconnues à moi-même ; elle n'a été pour moi qu'une explication – oui une explication de moi-même »*⁴⁹⁵

*« Lire, lire l'autre, revient toujours à se définir soi. »*⁴⁹⁶

On s'imprègne de la lecture, les mots descendent dans le profond de l'être pour y déposer leurs significations, ceci provoque la réflexion qui génère une transformation du moi caché. La puissance de la parole est mise en exergue par Gide. Du mot émane la dimension du sens, de la signification, et de la signifiante. Ce phénomène se produit entre le signifiant et le signifié. Chaque mot (signifiant) a une indication (un signifié.) C'est grâce à cette interaction que le monde est révélé. C'est à la dimension du sens qui révèle l'être si complexe ainsi que son environnement. Le mot permet non seulement d'interner les connaissances, mais aussi d'exprimer les sentiments abstraits qui proviennent de la profondeur du moi.

Après avoir parcouru, l'œuvre d'Amin Maalouf, le lecteur se découvre, et la force des mots le traverse pour le transformer.

« Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lu. »

⁴⁹⁵ Gide A., «De l'influence en littérature», l'ermitage, Paris.mai 1900, 1999, coll. «La playade», p. 406. In Fraisse E. & Mouralis B., «Questions générales de littérature», Paris, Seuil2001. 298 P ; p. 261.

⁴⁹⁶Ibid. p. 261.

Cette expérience écrite par Gide est valable aussi pour Maalouf qui s'est imprégné des œuvres littéraires, historiques et autres d'Orient et d'Occident, ceci a permis l'échafaudage de son écriture.

En outre, l'originalité de l'œuvre maaloufienne installe la perspective dans un contre sens pour dévoiler l'autre vérité, tout en dressant les deux pôles Orient/Occident dans un face à face révélateur (Les croisades vues par les arabes.) Il emploie le même système lorsqu'il s'agit des personnages dont l'image est ternie par l'Histoire. Il les dresse, les ressuscite, les décrit et leur donne la parole et la plume pour se redéfinir. Il arrive même à citer leurs œuvres preuve en main pour les revaloriser. (« *Les quatrains* » d'Omar Khayyam » et *la description de l'Afrique* » de Léon l'Africain.).

Pour Barthes :

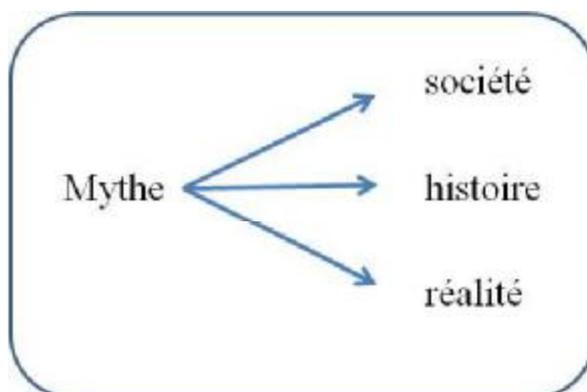
« L'œuvre est essentiellement paradoxale (...) elle est à la fois signe d'une histoire et résistance à cette histoire. (...) En somme dans la littérature, deux postulations : l'une historique dans la mesure où la littérature est institution ; l'autre psychologique dans la mesure où elle est création. Il faut donc pour l'étudier deux disciplines différentes et d'objet et de méthode ; dans le premier cas, l'objet, c'est l'institution littéraire, la méthode, c'est la méthode historique dans ses plus récents développements ; dans le second cas, c'est l'investigation psychologique. »⁴⁹⁷

C'est ce que nous découvrons dans notre corpus ; l'œuvre est à la fois institution et création, d'une part, l'histoire se déroule tel un palimpseste et d'autre part, la réflexion touchant l'investigation psychologique est créée pour réfléchir et agir sur l'histoire.

Le romancier promène son miroir dans les vicissitudes de l'Histoire (temps) pour soumettre les événements à la partie mentale et abstraite que possède le lecteur. C'est dans cette partie que se trouvent l'intelligence, la raison, la réflexion... Il calque l'in vraisemblable sur notre monde et c'est dans ce jeu de miroir que le phénomène psychologique agit sur le texte après la lecture ; il y a lieu d'une éternelle interaction. L'écriture est la source qui abreuve la lecture, à son tour la lecture génère l'écriture.

⁴⁹⁷ Barthes R. « Histoire ou littérature ? In anale, n°3, mai - juin 1960. Repris dans *sur Racine*, Seuil, Paris, 1963, p. 149. In, E ; Frasse & Mouralis Bernard, « Questions générales de littérature, Seuil, Paris, 2002, 298 p. p. 92.

Le substrat mythique qui alimente l'œuvre d'Amin Maalouf se base donc sur l'épaisseur du réel. L'histoire collective et l'histoire individuelle sont imbriquées dans la dimension polyphonique du mythe :



La structure du texte n'est compréhensible qu'à la lumière des faits extérieurs se rapportant à l'histoire politique, économique et religieuse pour se plier aux exigences romanesques de la vraisemblance et se laisser contenir dans l'univers du roman. Le temps est pluriel et l'enchevêtrement réalité/mythe se noue dans un espace intimement lié au temps.

Les contraires impertinents, les différences imposées par la complexité humaine s'élaborent dans le découpage de la langue française empruntant une manière orientale de conter toujours entre le flux et le reflux de l'Orient et de l'Occident ; deux pôles qui se veulent à la fois différents et indissociables.

2. L'interaction des cultures orientale et occidentale dans l'œuvre d'Amin Maalouf.

Tout au long de l'œuvre d'Amin Maalouf, défile l'histoire de l'humanité marquée par les épicycles actifs et les différentes cultures. Pour quel objectif le romancier sent-il le devoir de cerner l'historicité, la complexité et la gravité des données majeures qui ont préfiguré dans les siècles précédents ? N'est-ce pas parce que notre temps moderne tire sa substance des empreintes de l'antiquité ? Grecs, Romains, Persans, Byzantins s'y déploient avec des pulsions, convulsions et expansions. Le moyen âge a été marqué par le rayonnement de l'Andalousie où Juifs, Chrétiens et Musulmans y ont cohabité sans heurt. La renaissance en Italie a pris un élan épistémologique qui a illuminé l'Europe.

La genèse des religions et institutions présente un vaste échiquier des deux mondes oriental et occidental reste capitale au niveau des interactions entre les deux mondes : leur

transformation et leur aboutissement respectif : archaïsme, autoritarisme et décadence scientifique, économique et sociale d'une part en Orient, universalisme, libéralisme et développement scientifique et technologique, d'autre part en Occident.

Ces résultats divergents sont pris en charge par Amin Maalouf qui marque un moment de réflexion sur la persistance des chocs et des incompréhensions foncières qui régissent les deux pôles et sur l'ignorance ou le mutisme sous-adjacents qui favorise le fanatisme.

« Les deux pôles majeurs que nous observons dans l'œuvre : une remontée en amont vers le début du deuxième millénaire « Les croisades vues par les Arabes. » (1097-1293.) Le premier choc massif entre l'Orient de l'Occident, et le début du troisième millénaire, cent années significatives (1930-2030), tout au long desquels se creusent et se consomme cette faille horizontale Nord Sud « un siècle après Béatrice. » Maalouf a donc réincarné les deux mondes ancien et nouveau en empruntant deux voies narratives différentes : l'essai historique « Les croisades vues par les Arabes », et les romans futuristes, sans attache historique, entre ces deux modes narratifs, Maalouf écrit une autobiographie romancée ; dans « Léon l'Africain » l'année 1492 a été marquée par la réédition de Grenade le 2 janvier et l'inquisition espagnole contre les juifs, puis contre les musulmans le 31 mars.

Le 17 avril de la même année marque l'année symbole de la ruée vers l'or avec l'expédition de Christophe Colomb. Les soixante pays visités par Léon l'Africain ont été sillonnés par les évangélistes et les colons portugais. L'histoire planétaire a subi des changements considérables.

L'Orient musulman qui s'était emmuré dans sa hantise des croisades dans sa propre fournaise des successions dynastiques turques, se voit cerné par l'empire ottoman qui dès la fin du XIV^{ème} siècle avait déjà conquis la péninsule balkanique, fait de Constantinople sa capitale, et expédia ses forces en Europe centrale au Maghreb et au proche Orient. »⁴⁹⁸

Les différentes cultures orientale et occidentale se dressent dans un face à face révélateur. Maalouf chemine dans la profondeur du temps s'armant d'objectivité pour retenir des images du passé et nous présenter dans la foule, les hommes avec leur appartenance à un pôle ou à un autre, avec leur identité respective. Le romancier ne manque pas de mettre en exergue les conflits qui se terminent par des guerres. Pour quel but mène-t-il ce discours ?

⁴⁹⁸. Nassif N., Phares Manarat, Revue des Sciences Humaines et Sociales 13, 1994, Cf pp.137 à142

Il semble que les hommes ne retiennent pas les leçons que leur donne l'histoire, et se déclarent la guerre au nom des religions : « *Religion, que de crimes on commet en ton nom ! Histoire, que de leçons tu nous as données ! Et pourtant...* »⁴⁹⁹

Cependant, le romancier ne manque pas d'observer la convergence entre les deux mondes : les souffrances du peuple sont comparées à celles d'Hussein fils de l'imam Ali, dont la passion est plus proche de celle du Christ.⁵⁰⁰

Le bouillonnement qui s'effectue sur la planète terre est dû à l'enchevêtrement des idées complexes que concrétisent les guerres et les expansions territoriales.

L'histoire de l'Orient et de l'Occident prend ses racines dans la profondeur du temps. Les relations entre les deux pôles sont parfois houleuses. Les causes et les conséquences se dessinent dans leur dérive commune. De fissures en fossés, la faille horizontale entre le nord et le sud se creuse pour dresser un obstacle qui semble éternel.

L'ancien ordre féodal occidental avait entrepris de se tailler des entités nationales par l'intermédiaire des croisades, tandis que l'Orient arabe et musulman ayant atteint l'apogée de la grandeur scientifique jusqu'au XII^{ème} siècle se voit déchiré par les guerres intestines qui ont pour conséquence la décadence, l'absolutisme et l'intolérance qui perdure à travers les siècles pour aboutir à l'actuel ordre mondial.

L'Occident veille sur l'économie mondiale tout en structurant et en unifiant de grandes métropoles industrielles. Ceci contribue à l'exclusion des continents de cette modernité et créer la rupture si difficile à « cicatriser. »⁵⁰¹, l'exemple est dans le roman « Samarcande » :

« Les Russes qui avaient déjà le monopole de la construction des routes venaient de prendre en charge la formation militaire. Ils avaient créé une brigade de Cosaques, la mieux équipée de l'armée persane directement commandée par les officiers du Tsar. En compensation les Anglais avaient obtenu pour une bouchée de pain le droit d'exploiter les ressources minières et forestières du pays, comme d'en gérer le

⁴⁹⁹ A. Maalouf, «Les identités meurtrières», Paris, J. C. Lattès, 1983, 316 p. sur la couverture.

⁵⁰⁰ A. Maalouf, «Samarcande», Lattès, Paris, 1988, 376 pages. Cf. P. 274.

⁵⁰¹ Nassif N. «Thème du Messager dans l'œuvre Romanesque d'Amin Maalouf», Phares Manarat, Revue des Sciences Humaines et Sociales 13, 1994, p.138, 139.140.

ystème bancaire ; les Autrichiens avaient quant à eux, la haute main sur la poste.»⁵⁰²

La Perse est donc sous le joug de l'occident puisque son économie est entre les mains des étrangers.

3. *L'enseignement se diffusait par certains personnages qui traversent l'œuvre d'Amin Maalouf.*

3.1. *L'œuvre d'Omar Khayyam.*

Dès la page incipit du roman « Samarcande », le manuscrit apparaît surgissant du néant, il est engendré par la fiction. Dans un mouvement d'émergence, le narrateur fait ressortir les quatrains de Khayyam des profondeurs de l'océan où ils avaient échoués sur le dos du Titanic.

« J'ai dû m'écartier des hommes pour n'écouter que les voix du souvenir et caresser un naïf espoir, une vision insistante : demain, on le retrouvera. Protégé par son coffret en or, il émergera intact des opacités marines, son dessin enrichi d'une odyssée nouvelle... »⁵⁰³

Le récit premier se superpose au second récit pour déclencher une rencontre. Le bout du fil accroche le lecteur par le fait réel : l'échec du « Titanic », une des merveilles du XXème siècle. Au commencement était le Titanic, le premier miroir convoquant d'autres miroirs pour multiplier les reflets qui conduisent à l'autre bout du fil, celui du dernier mot du roman.

« Les Robaïyat sur le Titanic ! La fleur de l'Orient portée par le fleuron de l'Occident ! Khayyam si tu voyais le bel instant qui nous est donné à vivre ! »⁵⁰⁴

Cet effet de réflexion collabore à une expansion sémantique englobant le roman comme une métaphore filée. Les événements sont rebelles au temps. Ils tissent un va-et-vient entre l'antériorité et la postériorité pour propulser le récit dans le miroir du futur. La recherche du temps à rebours tisse une trame nouvelle dans la mesure où le passé fait irruption dans le présent. Deux civilisations se trouvent alors dans un face à face ; celle du Titanic en Occident et au vingtième siècle et celle du manuscrit de Khayyam en Orient au douzième siècle. Le narrateur Benjamin est d'abord un naufragé qui devient le narrateur omniscient, il crée son monde et il incarne le romancier par un travail d'écriture. Dans un premier temps, le monde

⁵⁰² Maalouf A. «Samarcande», Paris, Lattès, 376 pages, pp 214 & 215.

⁵⁰³ Ibid p. 11 & 12.

⁵⁰⁴ Ibid. p 376.

référentiel apparaît discontinu, et dans un second temps, la fiction enveloppe d'un voile la réalité.

L'écriture de Khayyam est incluse dans l'écriture de Maalouf. Le manuscrit se présente dans le roman pour prendre de l'ampleur et devenir la substance des événements. L'œuvre est parsemée de ses quatrains. Le romancier plie l'échine des quatrains de Khayyam pour les soumettre à son discours. Le manuscrit traverse l'écriture maaloufienne dans « Samarcande » il la hante, et il devient éternel dans la mesure où il vogue dans l'espace du onzième siècle poursuivant sa trajectoire qui semble être celle de l'infini. Il voyage de pays en pays pour appartenir à plusieurs espaces. Dans ce livre, il ya non seulement les quatrains de Khayyam mais aussi la chronique qui se trouve dans sa marge. Parmi les vers qui émanent du texte, dans le roman « Samarcande » il y a :

*« Le paradis et l'enfer sont en toi. »*⁵⁰⁵

1. *Rien, ils ne savent rien, ne veulent rien savoir.*

Vois-tu ces ignorants, ils dominent le monde.

Si tu n'es pas des leurs, ils t'appellent incroyant

*Néglige-les Khayyam, suis ton propre chemin.*⁵⁰⁶

2. *De temps à autre un homme se dresse en ce monde,*

Étale sa fortune et proclame : c'est moi !

Sa gloire vit l'espace d'un rêve fêlé,

*Déjà la mort se dresse et proclame : c'est moi !*⁵⁰⁷

3. *Goutte d'eau qui se perd dans la mer*

Grain de poussière qui se fond dans la terre

Que signifie notre passage dans ce monde ?

*Un vil insecte a paru puis disparu.*⁵⁰⁸

4. *Vois la brise a déchiré la robe de la rose*

De la rose dont le rossignol était énamouré ;

⁵⁰⁵ Idem. p. 111.

⁵⁰⁶ Idem. P. 20.

⁵⁰⁷ Ibid. P. 67.

⁵⁰⁸ Ibid. p. 186. (épigraphe du livre deux "Le paradis des assassins)

Faut-il pleurer sur elle, faut-il pleurer sur nous ?

*La mort viendra nous effeuiller et d'autres roses refleuriront.*⁵⁰⁹

Khayyam est conscient de la fluidité du temps, de l'apparition suivie de la disparition, de la vie qui aboutit à la mort, ses quatrains dégagent la maîtrise de soi, ils nous donnent l'impression qu'il parle du monde au monde avec une sagesse qui est le fruit de la contemplation de la raison provenant d'un poète qui vit entre le grisant vertige des nombres et avec l'astronomie l'énigmatique murmure de l'univers⁵¹⁰

Khayyam est présent dans l'œuvre, son portrait, sa vie à la cour, son érudition, sa sagesse, ses poèmes charpentent le roman « Samarcande. » Même après sa mort ses quatrains étaient lus en occident après leur traduction. Et les équations en mathématiques lui ont survécu.

*« Son algèbre avait été publiée à Paris en 1851 »*⁵¹¹

3.2. Nizam el Moulk, le bâtisseur de la dynastie Seldjoukide.

Il est le vizir et le juge perse installé dans le palais des Seldjoukides Turcs. C'est le protecteur de Khayyam, il lui a offert un livre vierge en karez chinois pour écrire ses quatrains.

*« Le cadi savait-il que par ce geste, par ces paroles, il donnait naissance à l'un des secrets les mieux tenus de l'histoire des lettres ? »*⁵¹²

En l'été 1072, Omar Khayyam a vingt-quatre ans. Nizam a construit un observatoire permettant à Khayyam de scruter le ciel pour définir les calendriers et la météorologie. Nizam el Moulk (Abou Tahar) est formé dans une école coranique et en parallèle ses maîtres spirituels sont Grecs : Platon Aristote et autres. On dit qu'il a étudié avec Omar Khayyam et Hassan Sabbah. Il est l'auteur de « Syasset Nameh », le traité du gouvernement. Cette œuvre est la quintessence de toute son expérience au sein du palais en tant que gouverneur, Il est le bâtisseur de la dynastie turque des Seldjoukides. Il a érigé des mosquées luxueuses et les premières medersas ou écoles gérées par l'état qui ont favorisé l'avancée des sciences et de la civilisation en Orient.

⁵⁰⁹ Grolleau C. "Les quatrains d'Omar Khayyam, Paris, Ivrea, 1992. 140 p p.108 ;

⁵¹⁰ Ibid. Cf. P 47

⁵¹¹ Ibid. p. 203;

⁵¹² Maalouf.A. « Samarcande » . op cité p. 28.

3.3. Djamaleddine, le porte-voix des opprimés

Le narrateur Benjamin O Lesage fait escale dans le temps (XX^{ème} siècle) et dans l'espace (la Perse) pour nous présenter un personnage qui a possédé le manuscrit si recherché : il s'agit de Djamaleddine al Afghani.

*« Djamaleddine m'a montré ce jour-là quelques livres auxquels il était attaché, celui de Khayyam en particulier, émaillé de sublimes miniatures. Il m'a expliqué qu'on appelait cet ouvrage le manuscrit de Samarcande, qu'il contenait les quatrains écrits de la propre main du poète. »*⁵¹³

Profitant de cette occasion, Lesage nous livre le portrait de Djamaleddine en nous rapportant les propos de Rochefort ancien ministre, ancien député, mais aussi ancien bagnard déporté en Nouvelle-Calédonie par les versaillais, il avait comploté contre la république et à Londres. Il a dirigé le journal « L'intransigeant » ; il est rentré en février 1895 à la faveur d'une amnistie, il avait été accueilli par deux cent mille Parisiens en délire. Blanquistes et boulangiste, révolutionnaire de droite et de gauche, idéaliste et démagogue, il s'est fait le porte-voix de cent causes contradictoires. Rochefort est le cousin du grand-père de Benjamin Omar Lesage. Il incite son petit neveu à suivre le chemin des orientalistes.

*« Je me passionne pour la Perse, bien que je n'y ai jamais mis les pieds, précise Rochefort, je n'ai pas l'âme d'un voyageur. Si je n'avais pas été quelquefois été quelquefois banni ou déporté, je n'aurais jamais quitté la France (...) Aurais-je vingt ans aujourd'hui au lieu de soixante, j'aurais été fortement tenté par une aventure en Orient, surtout si je me prénommais Omar ! »*⁵¹⁴

Rochefort révèle l'existence du manuscrit de Khayyam :

*« Si je te dis que le manuscrit de Khayyam, je l'ai vu de mes propres yeux, à Paris même, et que je l'ai feuilleté. »*⁵¹⁵

Il nous présente le personnage exilé à Paris et qui était en possession du manuscrit ; il s'agit de Djamaleddine.

« Rochefort prit dans un tiroir quelques feuilles à l'écriture minuscule et lut :

⁵¹³ Ibid. p. 213.

⁵¹⁴ Maalouf A. «Samarcande» op. cite. cf. p.209.

⁵¹⁵ Idem.p. 210.

« On me présente un proscrit, célèbre dans tout l'islam, comme réformateur et révolutionnaire, le cheikh Djamaleddine, un homme à la tête d'apôtre. Ses beaux yeux noirs, pleins de douceur et de feu, sa barbe d'un fauve très foncé qui ruisselait jusqu'à sa poitrine lui imprimait une majesté singulière. Il représentait le type des dominateurs des foules (...) Sous son apparence reposée et sereine, son activité était dévorante. »

« J'ai eu la chance de rencontrer un personnage extraordinaire, un de ces êtres qui traversent l'Histoire avec la volonté de laisser leur empreinte sur les générations à venir. Le sultan de Turquie le craint et le courtise, le shah de Perse tremble à la seule mention de son nom. (...) Il collaborait régulièrement à l'intransigent (...) Il m'a présenté ses disciples, musulmans des Indes, juif d'Égypte, Maronite de Syrie. Je crois que j'ai été son plus proche ami français, mais certainement pas le seul, Ernest Renan et Georges Clémenceau l'ont bien connu et, en Angleterre, des gens comme lord Salisbury, Randolph Churchill ou Wilfrid Blunt. Victor Hugo, peu avant de mourir, l'a rencontré lui aussi. »⁵¹⁶

Voici une rencontre qui a permis la connaissance d'un homme de l'orient, parmi les livres qu'il possédait il y avait le manuscrit de Khayyam, il le montra à Benjamin O. Lesage. Rochefort nous dit au sujet de Djamaleddine :

C'est un personnage parmi tant d'autres qui s'installent dans l'univers romanesque, comme un ressuscité, il se dresse pour nous dévoiler l'ardeur de son être et l'harmonie dans laquelle il baigne malgré les obstacles qu'il rencontre. Son esprit est ouvert à tous les hommes quelque soit leur religion ou leur origine telle que nous constatons dans l'extrait précité ; les disciples ainsi que les amis de Djamaleddine sont d'Occident et d'Orient, des Français, des Anglais, des Juifs et des Arabes. Ce réformateur essaye de mettre fin au sommeil de l'orient en unifiant son peuple, tout en gardant de bonnes relations avec l'Occident. C'est au Shah de la Perse et aux princes arabes qu'il reproche les maux de son siècle.

Les trois œuvres incluses dans « Samarcande », sont :

- poétique (les quatrains d'Omar Khayyam),
- Diplomatique (Nizam el Moulk).

⁵¹⁶ Ibid. p. 212 & 213.

- Politique (Jamal Eddine el Afghani)

L'œuvre d'Omar Khayyam est passée de l'Orient du onzième siècle à l'Occident du dix-huitième siècle grâce à la traduction en Anglais par Fitzgerald, puis en Français par Renan. Ceci a tissé un lien entre les deux mondes.

Nizam el Mouk, l'auteur de « Syasset Nameh » (le traité du gouvernement), est le fondateur des medersas, écoles gérées par l'état, et qui sont illuminées par les sciences et la civilisation sous le règne des Seldjoukides entre le onzième et le douzième siècle.

Djamaledine el Afghani (XX siècle) est une personnalité ouverte sur le monde ; ses disciples, comme ses amis sont internationaux et de différentes fois.

Les trois personnages ont illuminé l'écriture d'Amin Maalouf dans « Samarcande ».

Après cette analyse, nous pouvons dire que l'Orient et l'Occident sont partout présents dans l'œuvre maaloufienne. Les personnages vivent tantôt une séparation due à leur foi respective l'exemple se trouve dans les *croisades vues par les Arabes*. Les croisés se sont déplacés en Orient pour s'approprier l'espace du saint sépulcre. Ce lieu marque l'histoire des trois religions monothéistes. Au lieu de s'unir sous l'égide de la paix, les hommes se déclarent la guerre. Ceci est dénoncé par Amin Maalouf qui opte pour la coexistence et le respect de l'autre. Après les croisades le romancier nous révèle l'histoire d'un Andalou à travers une autobiographie ; Hassan/Léon a sillonné la mer méditerranéenne dans tous les sens du Nord vers le sud (d'Almeria à el Melilla, puis dans le sens contraire pour atteindre l'Italie. Dans les deux cas, il a été contraint à l'exil. Dans les deux cas, il a su profiter de la science et de la sagesse pour forger sa personne. La foi monothéiste (musulmane et chrétienne) ainsi que l'espace oriental et occidental ont enrichi son être. Là est l'enseignement que propage ce personnage qui appartient à l'Orient et à l'Occident. L'auteur a confié ensuite au narrateur Benjamin O. Lesage dans « Samarcande », une mission, celle de promener le lecteur d'espace en espace et de siècle en siècle, observant des escales çà et là dans le monde d'hier et d'aujourd'hui pour mettre en exergue l'Histoire de l'humanité et les personnages ayant façonné les événements forts en Orient et en Occident depuis le règne des Seldjoukides en Perse jusqu'à notre ère. C'est la sagesse d'Omar Khayyam qui importe dans ce roman. Ses quatrains s'adaptent à tous les espaces et tous les temps.

CHAPITRE II : CULTURES DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

I. L'INTERACTION DES CULTURES ORIENTALE ET OCCIDENTALE DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.

1. L'Orient et l'Occident entre la convergence et la divergence.

L'enchevêtrement si complexe entre les deux mondes oriental et occidental, a incité Maalouf à s'installer dans l'entre-deux, ce trait d'union qui sépare au lieu d'unir les deux mondes.

L'auteur remonte aux sources génériques des conflits et leur historicité pour les déchiffrer et essayer de démêler les ficelles de l'actualité, puisque cette dernière tire sa substance de l'Histoire. L'axe qui a marqué l'écriture d'Amin Maalouf se situe dans l'Histoire de l'Humanité. La voie s'ouvre au cheminement historique des deux mondes oriental et occidental avec toutes les composantes respectives qui leur reviennent (ethnique, sociale, religieuse...) Les interactions entre les deux mondes, l'Orient archaïque dont l'Histoire nous dévoile les conflits tragiques depuis les dynasties Seldjoukides jusqu'à nos jours et l'Occident où l'universalisme, le libéralisme et le développement scientifique foisonnent.

C'est cette divergence historique qui incite Maalouf à exprimer ses réflexions sur l'ère contemporaine, le romancier nous fait revisiter la mémoire. En effet, tout en remontant le temps dans le sens contraire de l'aiguille de la montre, il projette l'actualité, toute l'actualité dans le miroir du passé. Les héros jouent le rôle des messagers, tantôt ils dénoncent les guerres et l'injustice, tantôt ils revendiquent la paix.

2. L'interculturalité dans « Léon l'Africain »

Le tournant historique des Andalous :

Hassan al Wazzan est originaire de l'Andalousie que les Arabes et les Berbères atteignirent au VIII^{ème} siècle en traversant le détroit de Gibraltar. Les troupes de Tarik Ibn Zeyad font leur entrée dans le pays régi par les Visigoths. Le roi Rodrigue a été surpris par la nouvelle. Plusieurs villes ont été conquises après la bataille d'Algésiras. Quelques siècles plus tard, l'Andalousie est divisée par des conflits fratricides qui se terminent par la chute de Grenade. En 1481, les différends entre les Nasrides et les Grenadins ne font que renforcer les Castellans

qui menacent les musulmans. Ceux-ci quittent leur capitale pour s'installer au Maghreb ou en Orient. Parmi ceux-là Hassan al Wazzan et sa famille se réfugient à Fès, au Maroc.

La structure du roman « Léon l'Africain. »

Le roman présente quatre divisions :

Le livre de Grenade : de la naissance d'Hassan à son exil.

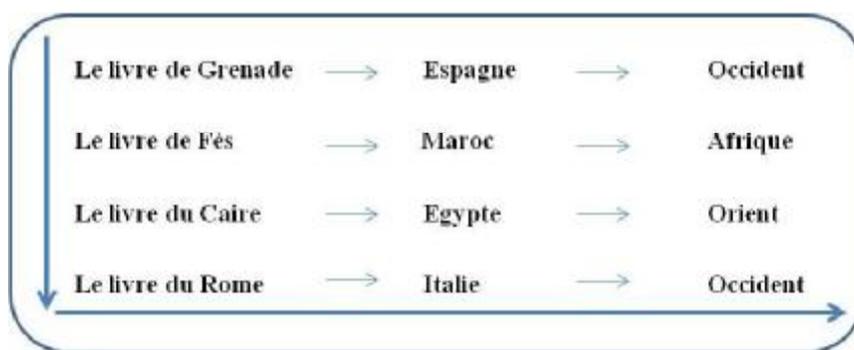
Le livre de Fès : la croissance d'Hassan son épanouissement et son apprentissage

Le livre du Caire : temps prospère et richesse assurée, mariage et diverses aventures.

Le livre de Rome : le baptême d'Hassan, des rencontres, de l'enseignement.

La répartition des chapitres dans le roman « Léon l'Africain » suivant l'espace géographique ayant marqué la vie d'Hassan.

Le roman s'ouvre sur la naissance du héros et il se ferme sur son retour en Afrique où il était venu à l'âge de trois ans, repoussé par la horde espagnol. Exilé avec ses parents d'Espagne, il se fixe à Fès, il évolue et prend connaissance des sciences islamiques au sein d'el Karaouiyines, l'université première où sont formés les érudits, elle défait le temps pour mener à bien son rôle. Son voyage à Tombouctou lui permet de découvrir les richesses de l'Afrique noire sous l'ère de l'Askia Mohammed Touré. Il visite l'Égypte, tandis qu'à Rome il a vécu au moment de la renaissance. Sa vie très mouvementée lui a permis d'acquérir de l'expérience et beaucoup d'érudition. Ce personnage nous permet donc de lever le voile pour pénétrer dans son siècle, celui de la « Reconquista. » Les titres des subdivisions des chapitres indiquent des espaces géographiques différents :



Relation des titres avec l'espace.

Hassan est accueilli avec sa famille après la chute de Grenade. Le Grenadin devient Fassi et dans cette ville où il acquiert des connaissances lui permettant de voyager en Orient et en Occident sans que les deux pôles se contredisent dans son être, bien au contraire, il fait siennes les deux cultures, les deux religions génératrices de la paix, de l'amour et de la sagesse. C'est avec cette sagesse qu'il retourne à Fès pour clôturer une vie de quarante ans. Le livre de Fès est le plus long (cent trente pages.)

Le roman s'ouvre sur une mise en abyme ; le romancier s'intéresse à la vie d'Hassan et non à son œuvre « La description de l'Afrique » (qui est citée dans l'œuvre.) C'est le personnage qui est n'empêche intégré au roman pour l'importance de son existence. Son activité a marqué l'Histoire, ceci pas l'écrivain de revenir à la fin du récit aux exploits d'Hassan, et pour fermer la boucle, il cite non seulement « La description de l'Afrique », mais aussi sa participation à l'élaboration d'un dictionnaire polyglotte où chaque mot figurait en une multitude de langues : Le latin, l'arabe, l'hébreu, le grec, l'allemand de Saxe, l'italien, Le français, le Castillan, le turc et bien d'autres langues. Il devait s'engager à fournir les parties arabe et hébraïque sur la base de longues listes de mots latins. Le projet était ambitieux, sa réalisation difficile, cependant Hassan était prêt à lui consacrer son existence et son argent pour que tous les hommes puissent un jour se comprendre. À ce rêve, l'imprimeur Erasme, avait donné le nom de *l'anti-Babel*.⁵¹⁷

Lors du son séjour en Égypte, Hassan se rend au port d'Alexandrie, une cité fondée par Alexandre le Grand, un souverain Grec qui a atteint l'Inde après avoir créé un vaste empire. Le coran en parle en termes élogieux. Cette ville se présente comme un livre ouvert, une colline a été formée par l'amoncèlement des ruines et les fouilles révèlent les secrets qu'elle garde depuis l'antiquité. On y trouve des vases et des objets de valeurs. À l'extérieur de la

⁵¹⁷ Maalouf A, «Léon l'Africain», op. cite. cf. p. 321.

citée, une très grande colonne dont les livres anciens racontent qu'elle fût bâtie par Ptolémée, il avait placé à son sommet un grand miroir d'acier qui brûlait dit-on tout bateau ennemi qui tentait de s'approcher de la côte.⁵¹⁸

Aussi bien les livres que les strates de la géologie offrent une lecture de l'Histoire ; Ptolémée appartient à l'antiquité grecque, l'espace est tatoué par les différentes civilisations, les ruines dévoilent le mode de vie et la culture des hommes à travers l'espace et le temps. L'Égypte garde le nom d'une ville « Alexandrie » et la trace du passage d'Alexandre le Grand. Le nom d'Alexandre ainsi que Marco Polo sont mentionnés dans le roman « Samarcande » d'Amin Maalouf, les deux personnages se sont imprégnés des différentes cultures. Alexandre le Grand est un macédonien, il est né à Pella 356 et il est mort à Babylone en 323 av. J.-C. C'est le roi de Macédoine, fils de Philippe II et d'Olympia. Il est éduqué par Aristote, roi à vingt ans (-336) il est le maître de la Grèce un an plus tard. Vainqueur de Darius III et celles de la perse sous le règne de Darius III (334), sur les bords du Granique. Il s'est imposé en conquérant pacifique sur les terres d'Égypte Il est resté à l'écoute des différentes civilisations au lieu d'imposer la sienne. Ceci lui a permis de gagner la confiance des peuples qui l'ont reçu dans leur pays. Est-ce pour sa tolérance que l'auteur de « Samarcande » a élu son nom pour le mentionner dans son œuvre ?

Une autre figure occidentale est mentionnée dans le même roman « Samarcande » : Marco polo (Venise 1254-1324) est parti d'Italie avec son père Nicolo et son oncle Matteo commerçant, pour se diriger vers la chine à travers le Turkestan et le désert de Gobi (1271-1275) il a eu une notoriété à la cour de Koubilai Khan, empereur Mongol de Chine. Les Polo y demeurèrent seize ans. Le monarque confia à Polo de nombreuses missions Il a côtoyé les gouverneurs qui lui ont donné une responsabilité au sein de la cour. Il regagne Venise par Sumatra en 1295. Emprisonné par les Génois en guerre avec Venise, Marco dicta en 1298 ses souvenirs, « Le devisement du monde » dit aussi « Le livre des merveilles du monde. »⁵¹⁹

Marco Polo est revenu de Chine avec des connaissances sur le monde oriental, seule la prison l'attendait pour raconter les merveilles de cette civilisation, il a été exilé par les siens dans son propre pays et au lieu de profiter de son expérience, les Génois l'ont engouffré dans une cellule. Est-ce pour cette raison que ce personnage ainsi que son siècle sont rappelés pour s'inscrire dans le roman « Samarcande » d'Amin Maalouf ?

⁵¹⁸ Ibid. Cf. p. 245.

⁵¹⁹ Dictionnaire Hachette encyclopédique grand format, 2001. cf. p 1275.

Évolution des événements dans « Léon l'Africain. »

L'évolution du roman est graduelle, l'auteur nous guide en amont comme en aval dans les méandres du récit. Ainsi, il nous permet de suivre le parcours de la vie du personnage à l'exemple d'Hassan al Wazzan, dit Léon l'Africain.

« Il n'y a rien de plus fascinant dans le récit que la longue haleine que l'auteur maintient dans l'écriture de ce livre avec tous les détails historiques, les noms, les lieux et des personnes qu'exige un ouvrage de ce genre »⁵²⁰

En effet, pour chacun de ses romans, Amin Maalouf mentionne des dates précises et parfois dans les deux calendriers de l'année solaire et lunaire. L'exemple est dans « Léon l'Africain » où les quarante années de sa vie sont inscrites l'une après l'autre depuis sa naissance : 894 de l'hégire, 5 décembre 1488-24 novembre 1489. Jusqu'à son retour d'Italie : 933 de l'hégire, (8 octobre 1526 – 26 septembre 1527.)

De Grenade, nous retenons la naissance d'Hassan, il arrive dans ce monde, au déclin de la monarchie andalouse. L'Histoire est narrée par la mère d'Hassan : c'est le crépuscule d'une période où régnait le respect des religions et des origines. Dans ce chapitre, toute la famille d'Hassan est présentée, et en parallèle, c'est l'histoire de la cour de l'Alhambra dont Marouane, l'oncle d'Hassan, était « Rédacteur au secrétariat de l'état » qui est relatée.

Abou Hassan Ali, le fils de Saad le Nasride, vingt et unième et avant dernier sultan de Grenade organisait des parades et se faisait saluer par les détachements des soldats venant de tous les coins du royaume, de Ronda à Basta et de Malaga à Almeria.⁵²¹ Le narrateur ne manque pas d'exposer la culture andalouse à travers son art culinaire : Il s'agit du festin offert à l'occasion de la circoncision d'Hassan (il avait sept jours) :

« Le repas était un véritable festin. Le plat principal était la maruziya : de la viande de mouton préparé avec un peu de miel, de la coriandre de l'amidon, des amandes, des poires ainsi que des cerneaux (..) il y avait aussi de la tfaya verte, de la viande de chevreau mélangée à un bouquet de coriandre fraîche (...) des poulets, des pigeonneaux, des alouettes (...) du lièvre cuit au four nappé au safran et de vinaigre,

⁵²⁰ The French Review, 139.277, Mai 2003, Amin Maalouf «Le périple de Baldassare», pp. 1264 & 1265.

⁵²¹ Maalouf A., «Léon l'Africain», Paris, Lattès, 1986, 349 pages, Cf. p. 24

des dizaines d'autres plats que ma mère m'a souvent égrenés. Les mujabbanâts, ces tourtes chaudes au fromage blanc saupoudrées de cannelle et trempées au miel, aux gâteaux de pâte d'amandes ou dattes, aux galettes fourrées de pignons et de noix et parfumées à l'eau de rose. »⁵²²

Ce tableau peint la table dressée dans un espace occidental et qui présente des plats de l'art culinaire oriental raffiné. Ceci nous rappelle « le Japon de Barthe. » Ce livre est analysé par Abdelkébir Kahtibi :

« Oui, Barthes part de cette constatation connue : la cuisine japonaise se fait devant vos yeux. Vous participez à sa combinaison. Cette cuisine ne cache rien (...) Rien, devant vous, que de transformations délicates de la matière en signe. Signe dont vous pouvez lire, imaginer l'opération, la touche entre le plat, la double baguette et le goût. (...) Voilà, la cuisine japonaise se fait, et se défait devant vos yeux. Mettez une plume ou un pinceau à la place de la double baguette, vous verrez comment ce texte se cuisine. »⁵²³

L'art culinaire s'intègre dans la culture de chaque pays. Barthes nous parle de signe puisqu'il s'agit d'un art, l'art culinaire. Une spiritualité s'impose :

« Il y a donc un degré de spiritualité où la cuisine atteint les joies de l'art lorsque celui-ci encadre notre corps en élargissant notre imaginaire. La cuisine est ainsi le trait entre la nature et la culture (...) Plus qu'un code de signe, elle est une langue d'amour qui nous réconcilie avec la nature. »⁵²⁴

Dans le palais de Grenade, on présentait les plats suivants, juste pour « calmer la faim ou attiser la soif » :

« Devant les convives se pressaient d'innombrables plats, amandes, pignon et noix, fruits secs et frais, artichauts et fèves. »⁵²⁵

Par la technique de la prolepse, Hassan compare cette culture à celle de Rome :

« J'ai appris plus tard, lors de mon séjour à Rome que cette habitude de grignoter en s'enivrant se pratiquait déjà chez les anciens Romains qui appelaient chacun de ces

⁵²² Ibid. p. 18.

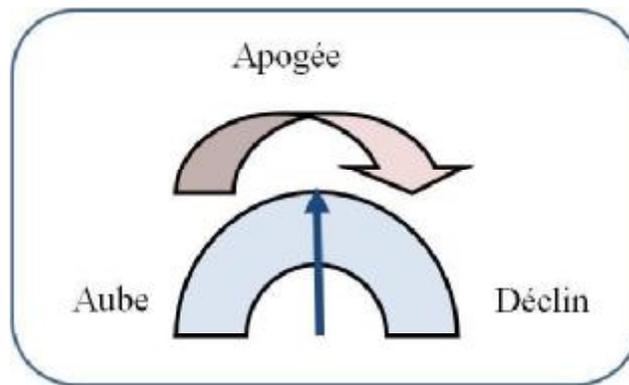
⁵²³ Khatibi A. «Figure de l'étranger dans la littérature française» Paris, Denoël, 1987, 214 p. p. 74.

⁵²⁴ Idem. P. 78.

⁵²⁵ Ibid. p. 25.

plats « nucleus. » Serait-ce pour cela qu'à Grenade on donnait à ces mêmes plats le nom de « nukl. »⁵²⁶

L'antiquité romaine rejoint donc l'ère de la dynastie andalouse par une culture raffinée ; une convergence de deux civilisations séparées par le temps et l'espace. Leur destin est aussi identique, comme toute existence sur terre, elle passe par l'aube, l'apogée et le crépuscule pour disparaître :



L'apparition et la disparition des civilisations à travers le temps.

Le sultan négligeait les affaires du royaume laissant ses proches amasser des fortunes par les taxes illégales et des expropriations, alors que ses soldats sont déshérités de leur salaire, cela aboutit à l'insécurité. Abou Abdillah ou « Bouabdil » s'échappe de la prison où son propre père l'a incarcéré, pour s'installer au palais de l'Alhambra à Grenade. Le royaume se divise alors en deux principautés ennemies, sous le regard amusé des Castillans.⁵²⁷

Il en est ainsi pour la civilisation égyptienne : « Rappelle-toi dit Nour à Hassan que d'hommes sont morts pour les construire (les pyramides) qui auraient passé de longues années à labourer, à manger... Puis, ils seraient morts de la peste, sans laisser de trace. Par la volonté du pharaon, ils ont bâti un monument dont la silhouette perpétuera à jamais le souvenir de leur travail, de leur souffrance, de leurs plus nobles aspirations.⁵²⁸

⁵²⁶ Ibid. p. 25

⁵²⁷ Ibid. p. 28

⁵²⁸ Ibid. cf. p.268.

L'interculturalité dans « le livre de Fès. »

À Fès sont arrivés des messages poignants des musulmans restés en Espagne. Ils sont convertis par la force. Ils demandent à leurs frères émigrés de les aider par leur conseil et d'interroger pour eux les docteurs de la loi sur ce qu'ils devraient faire.

Apitoyés, les émigrés Grenadins de Fès tinrent de très nombreuses réunions. Certains ulémas venaient de loin pour faire part de leur recherche et de leur réflexion. Le mufti d'Oran, un homme d'une quarantaine d'années était accueilli par l'oncle d'Hassan. Au long de la réunion, on se contentait de lui soumettre des questions sans mettre en doute ses réponses. Le problème qui se posait nécessitait une grande maîtrise de la loi et de la tradition ainsi qu'un grand courage dans l'interprétation. Accepter que des centaines de milliers de musulmans renient la foi du prophète était inconcevable. Demander à une population entière de mourir sur les bûchers était monstrueux. Hassan se souvient encore des premières paroles de l'Oranais, prononcées d'une voix chaude et sereine :

*« Frères, nous sommes ici Dieu soit loué, en pays d'islam, et nous parlons fièrement de notre foi comme un diadème. Gardons-nous d'accabler ceux qui portent leur religion comme on porte une braise dans la main. »*⁵²⁹

La comparaison est si déterminée pour exprimer la contrainte imposée aux musulmans restés en Espagne.

Il ajouta : *« Quand vous leur ferez parvenir les messages, que vos mots soient prudents. Songez qu'avec vos lettres on pourrait allumer leur bûcher. Ne les blâmez pas pour leur baptême ; invitez-les seulement à rester, en dépit de tout, fidèles à l'islam et l'enseigner à leurs fils. »*⁵³⁰

À Fès Hassan est arrivé à l'âge de trois ans. C'est dans cette ville qu'il a grandi, Fès ressemble à Grenade avec ses maisons ornées de carreaux de faïence, sa plaine est traversée par l'oued, sur la gauche, la rive des Andalous, fondée depuis des siècles par des émigrés de Cordoue, à droite, la rive des gens de Kairaouan, avec la mosquée et l'école des Karaouiyines un vaste bâtiment aux tuiles vertes où Hassan a reçu une formation religieuse et scientifique. C'est dans les méandres des rues de Fès qu'Hassan a découvert les secrets ainsi que la culture de la vie citadine.⁵³¹ Les Andalous ont participé au développement de l'agriculture. Le père d'Hassan était à la recherche de terrain à louer pour développer, avec des agronomes andalous

⁵²⁹ Maalouf A.», Léon l'Africain» op. cite. P.119

⁵³⁰ Idem.

⁵³¹ Ibid. cf. 88 et 89

des cultures qui se pratiquaient peu et mal en terre africaine, surtout le mûrier blanc pour le ver à soie⁵³². Plus tard c'est Hassan qui reçoit la commande des burnous noirs de Tefza les plus appréciés en Europe. C'est le vieux Génois Thomasso de Marino qu'il avait connu sur la route de Tombouctou, il achetait alors des centaines de livres admirablement calligraphiés par une tribu appelée Mestasa qu'il vendait aux ulémas⁵³³ et les hauts personnages du pays des Noirs, ce commerce était très lucratif.⁵³⁴ De tous les commerçants étrangers installés à Fès, il était le plus respecté pour sa sagesse et sa droiture. Hassan est allé le voir pour lui demander conseil ; le Génois le reçut avec de grandes marques d'amitié et il lui confie la commande de mille huit cents burnous. Tefza avait vécu jusque-là sans la protection des sultans ni des tributs nomade, ne payant ni impôt ni rançon et assurant sa prospérité grâce à la vente de ses burnous de laine, prisés dans le monde entier.⁵³⁵

Hassan a réussi à convaincre les notables de la ville de Tefza à payer la somme de quatre-vingt-quatre mille dinars en deux jours comme il le raconte dans sa « *description de l'Afrique* ». « Ceci pour sauver la ville du clan adverse. Il n'avait jamais vu pareille quantité d'or, même le sultan avoue n'avoir possédé ni lui ni son père une pareille somme dans leur caisse.⁵³⁶

Ceci concerne le rôle d'intermédiaire qu'il a joué dans cette affaire pour épargner la ville et ses notables. Quant au commerce pour lequel il est venu à Tefza, Hassan a pu se faire livrer les mille huit cents burnous par un commerçant juif qui a accepté les sabres de Fès. En plus de l'agent du commerce, il reçut des cadeaux des notables heureux de garder leur ville et une somme d'argent de l'officier qui promit à Hassan de raconter son exploit au souverain. Hassan a bien mérité le détachement de douze soldats que l'officier a délégué pour l'accompagner jusqu'à Fès. À son arrivée, Hassan ne manqua pas d'aller voir Marino, pour le couvrir de cadeaux lui livrer la commande et lui rendre les hommes et les chevaux. Hassan a pu acquérir pour son compte quinze mille dinars. Depuis ce voyage à Tefza ses richesses se sont fructifiées, ses agents parcourent l'Afrique transportant les différentes marchandises. La fortune a donc souri à Hassan. Sa vie est toujours en relation avec les événements historiques cette fois, dans la même année où il a fait fortune, 915 de l'hégire (21 avril 1509-9 avril 1510.) les Castillans ont entrepris une puissante offensive contre le Maghreb. Deux des

⁵³² Ibid. cf. p. 128.

⁵³³ Ibid. Note : Les «ulémas» sont les théologiens ayant acquis un savoir sur les sciences religieuses et juridiques.

⁵³⁴ A. Maalouf «Léon l'Africain» op. cite. cf. P 156.

⁵³⁵ Ibid. cf. p. 189 ;

⁵³⁶ Ibid. p. 192.

principales villes de la côte furent prises, Oran au mois de moharrem, Bougie au mois de ramadhan.

Les enjeux de l'invasion portugaise dans le roman « Léon l'Africain »

Hassan est sollicité par le sultan pour négocier avec le Chérif boiteux qui combat à titre personnel les Portugais qui pénétraient la côte Sous au sud. Tandis qu'au Nord, les troupes du souverain essayaient de repousser d'autres envahisseurs portugais venus attaquer Tanger. Dans ses notes, Hassan a mentionné la date et il a relaté l'histoire de la bataille :

« Faits consignés ce jour, l'avant-dernier du mois de Rabih awal 917 correspondant au mercredi 26 juin de l'an du christ 1511. Les cadavres des trois cents martyrs tombés devant Tanger sont ramenés vers le camp. Pour fuir ce spectacle qui effrite mon cœur, je me rends à la tente du souverain, que je trouve en conférence avec le garde du sceau royal (...) « Écoute me dit-il ce que notre chancelier pense de cette journée ! » Ce dernier explique à mon intention : « Je disais à notre maître que ce qui vient de se produire n'est pas une si mauvaise chose, car nous avons montré aux musulmans notre ardeur à la guerre sainte, sans que les Portugais se sentent suffisamment meurtris pour chercher à se venger. » Je dodeline de la tête comme si je me rendais à ses vues avant de demander : « et les morts, est-il vrai qu'ils se comptent par centaines ? » Percevant un accent frondeur ou ironique, le chancelier ne dit plus rien, mais c'est le souverain lui-même qui prend le relais : « Il n'y a, parmi le mort, qu'un petit nombre de cavaliers. Les autres ne sont que des fantassins, des va-nu-pieds, des rustres, des bons à rien, comme il en existe par centaine de mille dans mon royaume, bien plus que je n'en pourrais jamais armer ! » Son ton oscille entre l'insouciance et la jovialité. Sous quelque prétexte, je prends congé et quitte la tente.⁵³⁷

Outré par les propos du chancelier ainsi que ceux du sultan, Hassan les quitte et, hors de la tente, il trouve des soldats rassemblés autour d'un cadavre, le père du défunt s'adresse à lui pour lui demander de dire au sultan de ne pas pleurer ceux qui sont morts, car leur rétribution est assurée le jour du jugement. Son fils aîné est mort et qu'il est prêt à le suivre dès que le souverain l'ordonnera. Il s'agrippe aux manches d'Hassan, et ses mains crispées par le

⁵³⁷ Ibid. p.200 & 201. extrait des notes de Hassan.

désespoir disent toute autre chose que ses lèvres. Un garde vient avertir le soldat de ne pas importuner le conseiller du sultan. Le vieil homme s'éclipse, Hassan rentre dans sa tente.⁵³⁸

Le seuil de la tente du sultan présente la frontière entre deux scènes, celle de l'intérieur où la vie des centaines d'hommes est banalisée par le sultan et celle de l'extérieur où le soldat si dévoué est prêt à payer de sa vie l'honneur du pays après avoir pleuré son fils aîné, le martyr mort pour délivrer sa terre occupée par les Portugais. Deux scènes contradictoires et différemment touchantes ; dans la première, le sultan cherche à positiver le résultat malgré la défaite. Tandis que dans la deuxième, le soldat offre sa vie tout en pleurant son fils aîné.

Les Portugais attaquent aussi le sud. Chérif le Boiteux avec de jeunes étudiants volontaires venus de plusieurs coins du Maghreb assiègent Agadir. Hassan s'est rendu sur les lieux pour lui remettre le message du sultan de Fès. Le Boiteux était le compagnon d'études d'Hassan, il a montré dès le premier jour de la rentrée qu'il était rebelle aux idées des Fassis.

« Le Boiteux avait promené ses yeux dans la salle, comme pour inscrire chaque sourire, chaque rictus, puis il était venu s'asseoir à côté de moi »⁵³⁹

Il lui dit que, comme lui, il est étranger dans cette maudite ville, et lorsque Hassan, gêné regardait autour de lui, Le Boiteux continue pour dire que les Fassis étaient trop bourrés de savoir pour garder le moindre courage. Hassan lui fait remarquer qu'il vient chercher le savoir à Fès. Mais, il cherche à le convaincre :

« As-tu jamais vu un docteur de la loi commander une armée ou fonder un royaume ? (...) Ne sois pas craintif ! Quand tu étais enfant, ne disais-tu pas à voix haute ce que les grands gardaient caché. »⁵⁴⁰

Il s'avança vers le professeur qui venait d'entrer et se présenta : je m'appelle Ahmed, fils du chérif Saadi descendant du prophète, prière et salut sur lui ! Si on me voit boiter, c'est que j'ai été blessé l'année dernière en combattant les Portugais qui ont envahi les territoires du Sous.

Ahmed revint à sa place, la tête haute. Dès son premier jour de collège. Il était devenu le plus respecté et le plus admiré des étudiants.

⁵³⁸ Ibid. extrait des notes de Hassan, cf. P. 201.

⁵³⁹ Ibid. P. 151

⁵⁴⁰ Ibid. p.151 & 152

Devenu plus grand, il essaye d'arrêter l'invasion portugaise dans le Sous. Hassan vient donc pour lui transmettre le message de paix du sultan, Le Boiteux arrêta la guerre. Au bout de trois jours, la bataille faisait rage et les esprits étaient échauffés par l'ivresse du sang, de la vengeance, du sacrifice. Soudain, à la stupéfaction de tous, Ahmed ordonna de lever le siège, il préfère mobiliser tout le Maghreb, le réunifier par la ruse ou par la force de son sabre pour une lutte contre l'envahisseur au lieu de faire la guerre sur un seul front.

3. *L'interculturalité dans le roman « Samarcande. »*

Les quatrains traduits voguent d'espace en espace. Dans le roman « Samarcande », Maalouf pratique la technique de la *mise en abyme*⁵⁴¹ renommée dans le conte des mille et une nuits, il dresse deux événements, pour ne s'intéresser qu'à l'un d'entre eux. Le narrateur, nous présente le « Titanic » l'immense paquebot portant sur son dos le manuscrit d'Omar Khayyam.

Il mêle la réalité à la fiction ; le naufrage réel du navire qui a sombré dans l'Océan

Atlantique, près de Terre-Neuve et dont les débris logent au fond des eaux, cet événement est daté (dans la nuit du 14 au 15 avril 1912.), et le manuscrit qui est fixé cette fois par la fiction sur le dos du navire. Le romancier choisit le personnage Omar Khayyam. :

*« De ce naufrage je parlerai peu. D'autres que moi ont pesé le malheur en dollars, d'autres que moi ont dûment recensé cadavres et ultimes paroles. Six ans après, seul m'obsède encore cet être de chair et d'encre... »*⁵⁴²

Cet être de chair et d'encre n'est autre que le manuscrit (personnifié) d'Omar Khayyam. Le narrateur rêve de retrouver dans son coffret en or.

Il s'intéresse à « *la fleur de l'Orient portée par le fleuron de l'Occident* »⁵⁴³

La fleur de l'orient : la connotation nous renvoie au manuscrit de Khayyam.

Le fleuron de l'Occident : le signifié toujours connoté nous renvoie au paquebot le Titanic. »

Dès le début s'annoncent l'Occident à travers le Titanic et l'Orient à travers le manuscrit de Khayyam. Maalouf préfère déclencher la poursuite du manuscrit pour pouvoir promener le

⁵⁴¹ Mise en abîme ou mise en abyme. Dans le corpus «Samarcande» il s'agit de deux siècles superposés ; le XX^{ème} est dressé tel un miroir en attente, Le romancier relate l'Histoire du manuscrit de Khayyam (XI^{ème} Siècle) c'est à la fin du roman qu'il revient au «Titanic.»

⁵⁴² Maalouf A. «Samarcande.» op. cite. page incipit.

⁵⁴³ Idem. p. 376.

miroir révélateur des temps et des espaces, et soumettre au regard et à la pensée aussi bien la sagesse que la folie des hommes. Les noms des figures renommées, occidentales et orientales s'entrecroisent dans l'œuvre, les personnages de cultures différentes sont dotés d'un dynamisme ressuscitant, qui leur permet de nous présenter leur époque comme dans une pièce de théâtre. Ils soumettent à notre esprit les événements politiques soient-ils ou sociologiques de leur siècle, et dans la comparaison avec notre époque dite moderne. Le romancier ne manque pas de mettre l'accent sur certains maux qui perdurent à travers les siècles, ceux qui favorisent les fissures qui deviennent des fossés béants pour séparer les deux pôles au lieu de les unir. En parallèle, certaines images présentes dans l'œuvre nous montrent la convergence possible à travers les voyages et la rencontre de l'un l'autre.

Dans le roman « Samarcande » l'itinéraire qui englobe deux époques espacées le XI^{ème} et le XX^{ème} siècle est long et le fil d'Ariane parcourt le temps qui observe des escales marquées dans l'Histoire dans un va-et-vient entre l'ère de Khayyam et celle du Titanic

La fin du roman rejoint son début, Le « Titanic » immense paquebot effectuait sa traversée inaugurale. Des milliers d'Hommes et de femmes, d'enfants, qu'aucune terre n'acceptait plus de nourrir et qui rêvaient d'Amérique étaient embarqués. On a tant parlé de rutilantes célébrités embarquées sur le navire. Le paquebot devait procéder à un véritable ramassage de Southampton, les Anglais et les Scandinaves, de Queenstown les Irlandais, et de Cherbourg ceux qui venaient de plus loin, Grec, Syriens, Arméniens d'Anatolie, Juifs de Salonique ou Bessarabie, Croates, Serbe, Persans (...) Chacun portait au fond du regard une aventure, une amertume, un déficit, tous ressentaient comme un privilège, sitôt arrivés en occident, de prendre part à la traversée inaugurale du paquebot, le plus puissant, le plus moderne et le plus inébranlable qui n'est jamais émergé d'un cerveau d'homme.⁵⁴⁴

Le narrateur était parmi les voyageurs, il venait de se marier avec Chirine, une Perse. Benjamin O. Lesage et Chirine s'embarquent sur le « Titanic » avec dans leur bagage le fameux manuscrit de Khayyam. C'est là que la fin du roman rejoint son début :

« Au fond de l'Atlantique, il y a un livre, c'est son histoire que je vais raconter. Peut-être en connaissez-vous le dénouement, les journaux l'ont rapporté à l'époque, certains ouvrages l'ont consigné depuis : lorsque le Titanic a sombré dans la nuit du 14 au 15 avril 1912 au large de Terre-Neuve, la plus prestigieuse des victimes était

⁵⁴⁴ Ibid. cf. p.367.

*un livre, exemplaire unique des Robaiyat d'Omar Khayyam, sage poète, astronome.*⁵⁴⁵

Le romancier porte de l'intérêt au livre « *la plus prestigieuse des victimes était un livre* » « C'est son histoire qu'il va nous raconter ». De ce naufrage il parlera peu, d'autres que lui ont pesé le malheur en dollars, d'autres que lui ont dûment recensé cadavres et ultimes paroles. Six ans après, seul l'obsède encore cet être de chair et d'encre dont il fût l'indigne dépositaire. « *N'est-ce pas moi Benjamin O. Lesage, qui l'ai arraché à son Asie natale ? N'est-ce pas dans mes bagages qu'il s'est embarqué sur le Titanic ?* »

De là, la mise en abyme (analysée plus haut) génère le récit qui jusque-là est à l'état embryonnaire. Le narrateur nous présente en premier lieu l'époque de Khayyam laissant apparaître l'ampleur de l'arrogance sous le règne de Turcs « Les Seldjoukides », la terreur semée par la secte des assassins, mais aussi la sagesse de Khayyam, le poète persan. Et en deuxième lieu le narrateur revient à l'ère du Titanic, il entre en scène pour occuper la place du personnage narrateur qui nous guide dans les méandres de l'espace/temps à travers la Perse courtisée par les Anglais les Russes et les Turcs. Toujours entre le mythe et l'Histoire le parcours du manuscrit nous ramène peu à peu à notre époque ; le voyage bien que virtuel touche à la réalité historique. C'est une expérience qui pénètre la dimension du moi caché.

Le référent spatial dans le roman Samarcande :

La lecture dévoile deux configurations spatiales opposées ;

L'espace dramatisé par la violence.

L'espace euphorique, lieu paradisiaque où le passage par l'espace mythique est médiatique et inévitable.

La description dans le roman Samarcande est loin d'être figurative. Il y a des temps forts qui exploitent l'espace ; par conséquent, le fait historique sélectionne l'espace et lui donne de l'importance. La signifiante est donc générée par la dialectique de l'espace/Temps. Lorsque la relation entre l'espace et le temps est étroitement liée, la signifiante devient très riche.

Le lieu risque d'être la figure sans laquelle il ne peut y avoir de texte. Le déplacement du personnage entraîne le déplacement fictif qui fait dans l'espace réel du roman d'autres espaces s'emboîtant dans le premier, ainsi le personnage Benjamin O. Lesage (personnage fictif) se

⁵⁴⁵ Ibid. p. 11

promène et promène le lecteur du début à la fin du roman dans un espace entre l'Orient et l'Occident. Espace tantôt ouvert tel le ciel scruté par Omar Khayyam, le belvédère qu'il occupait ou bien encore les caravansérails du désert où des âmes généreuses offraient aux passants de l'eau, tantôt fermé comme la cime d'Alamut d'Hassan Sabbah ou bien la prison de Djamaleddine.

Chaque personnage baigne dans un espace spécifique à son caractère et ses intentions. Hassan Sabbah par exemple a choisi le cite d'Alamut niché à une altitude vertigineuse et dans une verticalité qui le sépare du reste du monde, seule sa secte obéissante à sa dictature l'entoure. Cet espace convient à son intention de semer la terreur parmi les Seldjoukides et prendre en main leur empire sans être atteint :

« (...) Alamut, une forteresse sur un rocher, à six mille pieds d'altitude, un paysage de monts nus de lacs oubliés, de falaises raides, de cols étranglés. L'armée la plus nombreuse ne saurait y accéder qu'homme après homme. Les plus puissants catapultes ne pourraient effleurer ses murs. Pour ceux qui s'y trouvent, le château est alors une île dans un océan de nuage. Vu d'en bas c'est un repaire de Djinns (...) En 1090, Hassan Sabbah s'est emparé de la forteresse d'Alamut qui sera pendant 166 ans le siège de la secte la plus redoutable de l'histoire »⁵⁴⁶

Cet espace est agressif ; le fleuve Shah Roud, surnommé le fleuve fou, se gonfle après la fonte des neiges il se donne libre cour pour arracher tout ce qui se trouve sur son passage.

Omar Khayyam a choisi de vivre dans un belvédère qui se présente dans une horizontalité reposante, sa vie est partagée entre l'observation des astres; le vertige des nombres et la douceur de la poésie. Son protecteur Nizam el Moulk lui a fait construire un observatoire.

Ce qui précède nous indique que l'espace est révélateur ; il s'adapte au personnage. En effet, si nous observons l'espace raffiné de la cour élu par Nizam el Moulk, ce bâtisseur de l'empire Seldjoukide qui a préféré la prospérité d son pays, nous trouvons qu'il est installé en maître dans le palais, un espace horizontal où règne l'ordre pour la construction de la dynastie des Seldjoukides.

La relativité de l'espace/temps et le discours est partout présente. À son arrivé en Perse ; Benjamin se demande pourquoi certains pleuraient pour un meurtre commis il y a mille deux cents ans.

⁵⁴⁶ Maalouf A., «Samarcande», op.cit. p. 135

« Maintenant j'ai compris, si les Persans vivent dans le passé, c'est parce que le passé est leur patrie, parce que le présent est une contrée étrangère où rien ne leur appartient. Tout ce qui pour nous est symbole de vie moderne, d'expansion libératrice de l'homme est pour eux symbole de domination. Les routes c'est la Russie, le rail, le téléphone, la banque, c'est l'Angleterre ; la poste, c'est l'Autriche Hongrie...Et l'enseignement des sciences c'est M. Baskerville, de la Mission presbytérienne américaine. »⁵⁴⁷

Nous pouvons observer deux cultures différentes : celle du narrateur venu d'Amérique et celle des Perses. Lesage est étonné de voir les Perses revivre un meurtre commis depuis plusieurs siècles. En outre, l'espace géographique est intimement confondu au temps : « *Le passé est leur patrie* » et le « *présent est une contrée étrangère* »

La Perse si forte jadis se plie à présent sous le joug de l'Occident. Là est la raison pour laquelle ses enfants arrêtent le temps passé. L'espace du passé s'installe dans la mémoire pour s'actualiser au présent et l'envahir :

Dans les jardins de la légation, des pleureurs professionnels les rozé-khivan, racontaient à leur auditoire les souffrances de Hussein, on se lamentait sur Hussein, sur soi-même, sur la Perse, égarée dans ce monde hostile, précipitée, siècle après siècle, dans une cadence sans fond. L'espace engloutit les traces des différentes civilisations pour les révéler aux générations futures. Le romancier ne manque pas s'arrêter devant les ruines qui nous rappellent le cheminement vers la mort certaine :

La ville même de Samarcande a été détruite par les Mongols les quartiers habités sont devenus des amas de ruines et de cadavres ; les survivants ont construit leur maison sur un autre endroit plus au sud. La vieille ville, la Samarcande des Seldjoukides, est recouverte par des couches superposées de sable, elle n'est plus qu'un champ surélevé ayant englouti les trésors et les secrets. De l'époque de Khayyam II ne reste que des tessons de poteries. Les murailles, les palais, les jardins, les objets d'art, les canalisations, les lieux de cultes que nous admirons aujourd'hui ont été érigés plus tard par Tamerlan et ses descendants, ils ont moins de cinq cents ans d'âge.⁵⁴⁸

⁵⁴⁷ Maalouf A., «*Samarcande*.» Lattès, Paris, 1988, 376 p. pp. 287 & 288.

⁵⁴⁸ Maalouf A. «*Samarcande*», op. cite. cf p.336 & 337.

Rein n'est gratuit dans l'œuvre, tout est fortuit ; le romancier insiste sur la vie éphémère n'est-ce pas pour vivre l'instant présent sans se soucier du passé ni du futur, à l'instar du poète persan Omar Khayyam ?

On dit qu'un roi de Samarcande voulu échapper à la mort convaincu que celle –ci venait du ciel, il se construit un immense palais sous terre pour lui échapper. Il ferma tous les accès. Étant très riche il a pu installer un soleil artificiel pour le réchauffer et lui indiquer l'écoulement des jours. Cependant, le dieu de la mort réussit à se glisser à l'intérieur du palais pour accomplir sa besogne et prouver à tous les humains que nulle créature, riche ou pauvre n'échappe à la mort. »⁵⁴⁹

La mort a toujours fasciné l'homme depuis la nuit des temps, ce phénomène le dépasse ; il ne peut rien pour l'effacer.

Toujours dans le roman « Samarcande », Alp Arsalan, (le sultan Seldjoukide) mourra au bout de quatre nuits d'agonie lente et d'amère méditation. Ses paroles ont été rapportées par les chroniqueurs du temps :

« L'autre jour je passais en revue mes troupes du haut d'un promontoire, j'ai senti la terre trembler sous leur pas, je me suis dit : « C'est moi le maître du monde ! Qui pourrait se mesurer à moi ? » Pour mon arrogance, pour ma vanité, Dieu m'a dépêché le plus misérable des humains, un vaincu, un prisonnier, un condamné en route pour le supplice ; il s'est avéré plus puissant que moi, il m'a frappé, il m'a fait tombé de mon trône, il m'a ôté la vie »⁵⁵⁰

Le sultan reconnaît son arrogance une fois que la mort a frappé à sa porte.

« Est-ce au lendemain de ce drame que Khayyam aurait écrit :

*« De temps à autre un homme se dresse en ce monde,
Etale sa fortune et proclame : C'est moi !
Sa gloire vit l'espace d'un rêve fêlé,
Déjà la mort se dresse et proclame : c'est moi ! »⁵⁵¹*

⁵⁴⁹ Idem. cf. p. 338.

⁵⁵⁰ Maalouf A. «Samarcande» op. cite. p 67.

⁵⁵¹ Ibid.

CHAPITRE III : L'INTERTEXTUALITÉ DANS L'ŒUVRE D'AMIN

MAALOUF.

I. LA NOTION ET LES CRITÈRES DE L'INTERTEXTUALITÉ :

Les textes se superposent sans s'effacer. Ils persistent tout en se renouvelant. Chaque texte s'appuie sur celui qui le précède, il est généré par lui pour prendre forme.

C'est Bakhtine qui, le premier a formulé une véritable théorie de la polyvalence intertextuelle ; il affirme :

« Un certain élément de ce qu'on appelle réaction au style littéraire précédent se trouve dans chaque nouveau style ; il représente tout autant une polémique intérieure, une anti-stylisation camouflée, pour ainsi dire, du style d'autrui, et accompagne souvent la franche parodie (...) L'artiste prosateur évolue dans un monde rempli de mots d'autrui, au milieu desquelles il cherche son chemin (...) Tout mot de son propre contexte provient d'un autre contexte, déjà marqué par l'interprétation d'autrui », ⁵⁵² nous dit Todorov.

À son tour Kristeva confirme :

« Écrivain autant que « Savant », Bakhtine est l'un des premiers à remplacer le découpage statique des textes par un modèle où la structure littéraire n'est pas, mais où elle s'élabore par rapport à une autre structure. Cette dynamisation du structuralisme n'est possible qu'à partir d'une conception selon laquelle le « mot littéraire » n'est pas un point (un sens fixe), mais un croisement de surface textuelle, un dialogisme de plusieurs écritures : de l'écrivain, du destinataire (ou du personnage), du contexte culturel actuel ou antérieur. » ⁵⁵³

⁵⁵² Todorov T., *«Qu'est-ce que le structuralisme»*, Paris, Poétique, Point Mayenne, 1973, p.44.

⁵⁵³ Kristeva J. *«Recherche pour une sémanalyse»*, Paris, Seuil, 1969, 278 pages, p. 144.

« Harold Bloom a parlé d'une « *angoisse de l'influence* » qu'éprouve tout écrivain lorsqu'il prend à son tour, la parole (la plume) : il écrit toujours pour ou contre un livre déjà existant d'un autre. »⁵⁵⁴

Ceci nous confirme l'intertextualité que comprend le roman, celui-ci se réalise après la lecture d'autres œuvres « du livre déjà existant d'un autre. »

Genette nous parle d'hypotexte et d'hypertexte :

*« J'ai délibéré l'élément différé la mention du quatrième type de transtextualité parce que c'est lui et lui seul qui nous occupera directement ici. C'est donc lui que je rebaptise désormais hypertextualité, j'entends par là toute relation unissant un texte B (que j'appellerai hypertexte) un texte antérieur A (que j'appellerai bien hypotexte) sur lequel il se greffe d'une manière qui n'est pas celle du commentaire. »*⁵⁵⁵

L'hypotexte est donc le texte premier A qui influence le texte second B ou hypertexte.

Les écrivains et les traducteurs héritent tour à tour de l'écriture de leurs aînés. Ils superposent leur savoir pour en faire un héritage fructueux dans une intertextualité profitable à leurs cadets. À ce sujet Gide nous dit

*« J'ai lu un livre, et après l'avoir lu, je l'ai fermé ; je l'ai remis sur ce rayon de ma bibliothèque, mais dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier. Elle est descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même (...) Que j'oublie ce livre où j'ai lu cette parole : (..) ne me souviennne d'elle que d'une manière imparfaite, n'importe. Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lu. Comment expliquer sa puissance ? Sa puissance de ceci qu'elle n'a fait que me révéler quelque partie du moi- inconnue à moi-même; elle n'a été pour moi qu'une explication, oui une explication de moi-même ; elle n'a été pour moi qu'une explication de moi-même. »*⁵⁵⁶

La puissance du mot nous livre la partie du moi caché, c'est donc grâce à la lecture formé par des mots que l'on découvre tout en se découvrant soi-même. En outre il ya lieu de

⁵⁵⁴ Todorov T., «*Qu'est-ce que le structuralisme.*», Paris, Poétique Point Mayenne, 1973, p.44

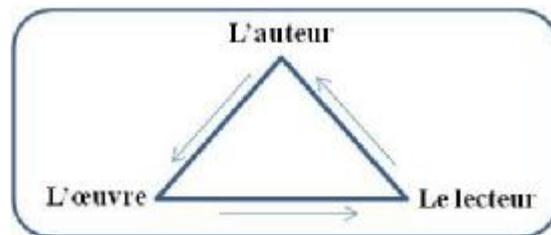
⁵⁵⁵ Genette G., «*Palimpseste*», Seuil, Saint, Armand, 1982, 467 pages, p.11.

⁵⁵⁶ Gide A., «*De l'influence en littérature*» L'Ermitage, 1900. Prétextes, Paris, Mercure de France. 1903 ; noud. Ed. Essais critique, édition présentée et annotée par Pierre Maison, Paris Gallimard, 1999, coll. «La pléiade» p. 406 ; in Fraisse E. & Mouralis B., «*Question général de littérature*», Seuil, 2001, 298 p. p. 261.

transformation effectuée par la parole « *Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lue.* » C'est de là que prend forme l'intertextualité.

D'un texte à un autre, d'une langue à une autre, le lecteur s'imprègne et il se transforme et s'il devient écrivain, son œuvre est là pour transformer à son tour le nouveau lecteur, puisque dès que l'auteur se détache de l'œuvre, elle appartient au lecteur et est réécrite de nouveau.

Comme nous pouvons observer dans le schéma ci-dessous le mouvement qui fait vivre et revivre la parole ancrée dans l'écriture.



II. L'INTERTEXTUALITÉ SOUS FORME DE PALIMPSESTE DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF

Dans l'écriture d'Amin Maalouf, nous décelons le phénomène de l'intertextualité étant donné que l'œuvre est générée par de multiples lectures et traductions ; les noms des différents auteurs qui adhèrent aussi bien à l'Orient qu'à l'Occident et qui figurent dans son œuvre en sont la preuve.

Tel un palimpseste, l'œuvre d'Amin Maalouf superpose l'écriture, l'une au-dessus de l'autre sans les effacer. Des profondeurs de l'Histoire il redresse les personnages, siècle après siècle, il laisse défiler devant nous des sociétés entières, comme sur l'écran du cinéma. Les tumultes, les guerres ainsi que la paix, les multiples intrigues, les référents (l'un et le multiple) charpentent l'œuvre.

« La traversée de l'écriture » brouille l'itinéraire référentiel. Ainsi alors même qu'il est ancré dans le réel le récit de voyage genre dit « factuel » (Genette), entretient des liens avec la fiction. On ne peut faire l'économie de ce paradoxe, dès lors qu'on étudie le récit de voyage dans sa dimension intertextuelle, et non pas comme un récit transparent simple reflet des mondes accourus.

*Tout se passe comme si le récit fonctionnait sur le mode d'un « dialogue d'écriture à l'intérieur d'une écriture »*⁵⁵⁷

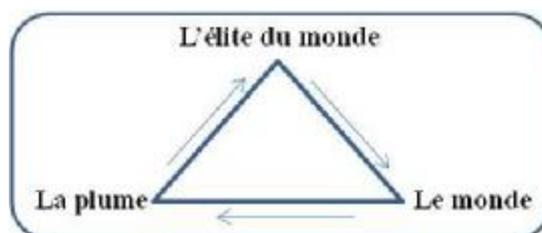
Dans l'œuvre maaloufienne « l'écriture intégrée à l'écriture » parvient aussi bien de l'Orient que de l'Occident : les propos d'el Alhraoui, le cadî syrien dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes » prennent leur source de l'historien Oussama Ibn Mounqidh, contemporain des croisades. Dans le roman « Samarcande », el Jouvaini est contemporain des Mongols. Ces deux exemples se situent parmi tant d'autres dans l'écriture orientale. Concernant l'écriture occidentale plusieurs noms sont mentionnés : Montesquieu, Machiavel, Blumt...

Tout auteur est aussi lecteur, les livres lui fournissent un savoir réinvesti dans le récit. L'œuvre se présente alors comme une chambre d'écho.⁵⁵⁸

La bibliothèque intervient comme intermédiaire entre la plume et le monde, elle est :

- a) Commode parce qu'elle propose des grilles pour la formulation du monde.
- b) Problématique parce qu'elle disjoint l'immédiateté de la relation de la plume et du monde en imposant un certain nombre de filtres, la bibliothèque occupe donc une position médiane.
- c) Relationnelle de par la comparaison qui consiste pour le narrateur à placer en regard le texte de la bibliothèque et sa propre expérience du monde.

La structuration du triangle dans le schéma suivant nous détermine ces relations :



⁵⁵⁷ Mourgues M. et Moussa S. « Miroir des textes » Récit de voyage et intertextualité, Faculté des lettres, Arts et sciences humaines de Nice, Nouvelle série N° 49, Nice, 1988. Cf. préface. p.IX

⁵⁵⁸ Ibid. Cf. Préface.

Il y a lieu d'une diction du monde dans la mesure où l'articulation du lisible et du visible loge dans la confusion de l'espace réel et d'un espace livresque ; le monde et la bibliothèque se présentent alors comme l'avant et le revers de l'événement qu'elles signent.

L'analyse précédente apporte un éclairage à notre recherche, en effet, le romancier nous donne le monde à lire à travers le fonctionnement du triangle précité. Au seuil de l'œuvre, il attire parfois notre attention sur des épigraphes très significatifs. Nous avons dans le roman « Samarcande » :

« *Et maintenant, promène ton regard sur Samarcande ! N'est elle pas la reine de la Terre ? Fièvre, au-dessus de toutes les villes, et dans ses mains leur destinée* »⁵⁵⁹

Edgar Allan Poe (1809-1849.)

Il faut préciser que la citation qui précède est rapportée dans son intégralité et elle est choisie pour son rapport direct au contexte ; il s'agit là de la renommée de « Samarcande. » Cette épigraphe appartient à un Occidental qui décrit une ville orientale, il nous annonce la découverte de la ville rayonnante « la reine de la terre. »

Et dans le même roman (Livre deux) une autre épigraphe se présente :

« *Le paradis et l'enfer sont en toi* »⁵⁶⁰ *Omar Khayyam.*

Cette épigraphe semble bien placée au seuil du chapitre : « *le Paradis des assassins.* »

Il y a une dialectique entre l'espace extérieur « le paradis et l'enfer » et celui de l'intérieur de l'être : « en toi. »

Le chapitre s'ouvre sur la vie de Khayyam qui est plaisir de la science, science du plaisir « ...Il s'installe à sa table de travail, écrit calcule, trace ligne et figures, écrit encore, transcrit quelque poèmes dans son livre secret » ; voilà semble-t-il le paradis qui est en Omar Khayyam. Tandis que l'enfer est sans doute en Hassan Sabbah : qui sème la mort et la terreur parmi les hommes.

⁵⁵⁹ A. Maalouf, «Samarcande» op. cite. page première. (épigraphe inaugurant le roman.)

⁵⁶⁰ Idem. p 112.

III. L'INTERTEXTUALITÉ À TRAVERS LES LANGUES.

1. *Le rôle de la traduction dans le roman Samarcande.*

C'est grâce à la traduction que les quatrains de Khayyam sont arrivés dans l'espace occidental. La traduction n'est-elle pas la passerelle permettant la jonction Orient/Occident ? En effet, Fitzgerald a pénétré dans l'espace de la langue perse pour traduire les poèmes d'Omar Khayyam vers l'Anglais. Après l'Angleterre, ils sont passés en France. Cette fois ils sont traduits par Renan. Les quatrains passent ensuite en Amérique où ils s'épanouissent. Le cercle des admirateurs d'Omar s'élargissait chaque jour, les traductions se succédèrent, les éditions se multiplièrent en Angleterre, puis dans plusieurs villes américaines, des sociétés « omariennes » se formèrent.⁵⁶¹

La traduction des Robāiyat a donc révélé le secret de la sagesse orientale. Les quatrains du sage poète persan sont projetés dans un espace /temps autre que le sien. Khayyam était aussi astronome et mathématicien, il a établi des calendriers et reformulé certaines formules mathématiques.

Il ya aussi la traduction des chroniqueurs arabes contemporains des Mongols, el Jouvaïni et des croisés, Ibnou el Mounqid, et bien d'autres comme el Arouzi contemporain d'Omar Khayyam.

Nous devons noter que la traduction creuse le rapport entre les littératures. L'intertextualité et l'interculturalité contenues dans l'œuvre d'Amin Maalouf sont liées à la traduction des œuvres des chroniqueurs arabes vers le français, ou bien encore du perse vers l'anglais pour les quatrains d'Omar Khayyam par Fitzgerald, et par Renan pour la version française des mêmes quatrains perses.

La traduction est indispensable aux relations : politique, sociale économique, littéraire... Relations existantes dans le corpus. Elle est donc le passage obligatoire pour jeter le pont entre l'Orient et l'Occident, deux pôles qui, comme des aimants sont, tantôt attirés l'un par l'autre, tantôt dans un dos à dos ils se refoulent mutuellement.

En outre, Amin Maalouf écrit en français, ceci exige une traduction des sources précitées écrites en arabe. L'intertextualité a lieu travers la traduction d'une langue à l'autre (de l'Arabe vers le Français.) Nous avons l'exemple dans « Samarcande » :

⁵⁶¹ Idem. cf. p. 204.

*« Cette fois son regard était au loin, elle m’offrait son profil à contempler, sa peau d’un grain si pur. La douceur aurait-elle un teint, ce serait le sien (...) Dieu qu’elle était belle ma première image de l’Orient ! Une femme comme seuls auraient chanté les poètes du désert : sa face le soleil auraient-ils dit, ses cheveux l’ombre protectrice, ses yeux des fontaines d’eau fraîche, son corps le plus élancé des palmiers, son sourire un mirage. »*⁵⁶²

Nous retrouvons dans cet extrait la trace de la poésie arabe (el ghazel), où la beauté féminine est chantée à travers la comparaison. Nous percevons l’hypotexte dévoilé par le découpage de la langue ; l’espace des oasis de l’Orient, la couleur des cheveux, l’eau, le palmier et le mirage appartenant à la poésie arabe.

Ce passage confirme la passion de l’occident pour l’Orient, ce sentiment est déclaré dans l’extrait suivant : « Dieu qu’elle était belle ma première image de l’Orient. »

« Se promener dans le monde, se promener dans les textes... Le récit de voyage convoque à la foi le souvenir du périple en terre étrangère pour un public resté au pays » et les ouvrages que les précédents voyageurs ont laissés dans leur sillage. Les jeux intertextuels qui en découlent éclairent ce principe de réécriture aux multiples facettes, principe spécifiquement littéraire dont le récit de voyage ne fait pas l’économie.

En effet, ce genre de référentiel vise la théorie, la transparence du discours sur l’autre, mais tout en cherchant à célébrer la surprise de la nouveauté absolue ou personnelle, il s’inscrit nécessairement dans le parcours des textes antérieurs. L’espace à décrire est toujours, pour le voyageur muni d’un bagage culturel, saturé de signes textuels ou iconiques (...) L’intertexte n’est pas qu’un écran : il est aussi la condition même de l’écriture du monde. »⁵⁶³

Dans l’œuvre d’Amin Maalouf plusieurs écritures sont mentionnées, leur appartenance est tantôt orientale, tantôt occidentale. Pour exemple dans le roman « Samarcande » sont présents

- Pour la part orientale, des écrivains et des hommes politiques comme Omar Khayyam (p.203 et autres), Nizam el Moulk auteur de « Syasset Nameh » (p139), quelques siècles plus tard : Djamaleddine el Afghani (p.212), des chroniqueurs perses comme el Jouvaïni (p.194) et

⁵⁶² Maalouf A., « Samarcande », Lattès, Paris, 1988, p.220

⁵⁶³ Magri Mourghes & autres, « Miroir des textes, récits de voyage et intertextualité », Faculté des Lettres, art et Sciences Humaines de Nice, Nlle série n°49, Nice, 1998.

Beihak -chroniqueur ayant enregistré le signe astral marquant la date de naissance d'Omar Khayyam.

- Pour la part occidentale, Jean Jacques Rousseau, Montesquieu (p. 209), Théophile Gautier poète Français (p. 203), J.B. Nicolas et E. Fitzgerald les deux traducteurs des quatrains de Khayyam (p.202), Machiavel l'auteur du prince (p.139.)

Nizami Arouzi, contemporain de Khayyam, nous rapporte les paroles du poète :

« J'avais rencontré Omar Khayyam vingt ans avant sa mort, dans la ville de Balk. Il était descendu chez un notable (...), je le suivais comme son ombre pour recueillir chacune de ses paroles : c'est ainsi que je l'ai entendu dire : « ma tombe sera dans un lieu tel qu'à chaque printemps le vent du nord y répandra des fleurs. » Sur le coup, ces paroles me semblèrent absurdes ; pourtant je savais qu'un homme comme lui ne pouvait parler inconsidérément. » Le témoin poursuit : « Je suis passé à Nichapour quatre ans après la mort de Khayyam. Comme j'éprouvais envers lui la vénération que l'on doit à un maître de la science à sa dernière demeure (...) en tournant à gauche après l'entrée, j'ai vu la tombe adossée au mur d'un jardin. Des poiriers et des pêchers étendaient leurs branches qui avaient répandu leurs fleurs sur la sépulture, si bien qu'elle était cachée sous un tapis de pétales. »⁵⁶⁴

La sépulture de Khayyam est présentée tel un tableau peint par la main d'un artiste ; la tombe couverte d'un tapis de pétale est adossée à un mur, des poiriers et des pêchers la protègent de leurs branches.

L'écriture a le génie de transformer non seulement la plume en pinceau entre signifiant et signifié, mais aussi l'image qui se dessine pour dresser un paradoxe : Une tombe qui couvre le mort est jonchée de fleurs appartenant à la surface de la terre où la vie bat son plein.

« Dans la conception platonniène, le signifié est isolé du signifiant, bien plus, placé comme existant avant lui, le signifié précède le signifiant, distinct du référent, et comme l'oubliant, il s'étale en un domaine dominateur et privilégié : le domaine de l'idée. Platon admet l'existence d'un sens avant le langage (l'essence.) »⁵⁶⁵

C'est grâce à l'existence du signifié que le signifiant se prononce pour le définir.

« L'écriture dure, se transmet, agit en l'absence du sujet parlant, elle utilise pour s'y marquer l'espace en lançant un défi au temps. Si la parole se déroule dans la

⁵⁶⁴ Maalouf A., «Samarcande», Paris, Lattès, 1988,376 pages, p. 185.

⁵⁶⁵ Christéva J., «Le langage cet inconnu», Paris, Seuil, 1981. 329 p. p. 110

temporalité, le langage avec l'écriture passe à travers le temps en se jouant comme une configuration spatiale »⁵⁶⁶

Nous avons pour exemple le manuscrit de Khayyam, qui a défié le temps.

À travers le commerce on prend connaissance des différentes cultures, la Chine a été visitée pour le commerce de la soie. Les musulmans ont pris connaissance du papier mâché chinois lors de leur voyage à des fins commerciales, et ils ont pu enseigner leur religion. Maalouf mentionne dans le roman « Samarcande » :

*« C'est du Kaghez chinois, le meilleur papier qui ait jamais été produit par les ateliers de Samarcande. Un juif du quartier de Maturid l'a fabriqué à mon intention »*⁵⁶⁷

Nizam el Moulk a offert le livre vierge qui allait porter ses quatrains.

La parole de Khayyam s'est fixée donc d'abord dans l'espace scriptural sur le « Kaghez chinois » puis dans l'espace géographique et culturel par la suite.

En outre, le karez est chinois, les ateliers sont fixés à Samarcande, et c'est un artisan juif qui l'a fabriqué pour Nizam el Moulk, le vizir perse. Des différents signifiants émanent la diversité des origines ainsi que celle de l'espace géographique.

IV. L'EFFET DES FORMES DISCURSIVES DANS L'ŒUVRE MAALOUFIENNE.

La toile de fond dans cette œuvre érige les formes littéraires en instrument de recherche plutôt qu'en, ornement. En effet cette œuvre est constituée de structures immanentes, le texte tend à l'observation et à la réflexion sur l'homme et son monde, ceci « *pour reconstruire dans le creuset du signifiant une nouvelle image de la vie.* »⁵⁶⁸

Maalouf intervient pour parler du monde tout en s'adressant au monde, il choisit de nous donner à revoir l'Histoire et à faire figurer le langage de ses textes qui en sont un produit il reste toujours à l'écoute de l'Histoire puisqu'elle est la lecture progressive du monde et d'elle-même. L'écriture est un moment privilégié de cette lecture. Dans son œuvre apparaît le

⁵⁶⁶ Christéva J., «*Le langage cet inconnu*», Paris, Seuil, 1981. 329 p. p. 29 ;

⁵⁶⁷ A. Maalouf «*Samarcande*», op. cite. P. 28.

⁵⁶⁸ Butor M. «*vers une littérature du signe*» Bruxelles, Complexe -Puf, 1995, 179p. P.159

monde d'hier avec ses différents événements, ceux-là mêmes qui se répètent à perpétuité pour atteindre le présent promettant d'atteindre le futur. Pour cela il cible les moments forts dans l'Histoire. Ceux qui nous donnent un éclaircissement sur l'état actuel de notre monde. Il ne manque pas d'arrêter le temps en tant qu'expérience

« Le texte des autres se transforme dans mon creuset. Et en citant tel auteur, je ne m'absorbe pas en lui, ne l'absorbe pas entièrement, je produis un auteur composé qui transforme le champ littéraire. » Nous dit Butor.⁵⁶⁹

Ceci s'adapte parfaitement à l'écriture d'Amin Maalouf. Il fait plier l'échine du texte des autres pour mettre sur pied un autre texte, le sien, bien structuré. Il se base sur l'Histoire, l'espace et l'homme. Les cultures et les langues se disputent l'espace de l'écriture dans l'œuvre. Les mots si riches en sens tournent autour de l'axe de la coexistence.

Dès lors que l'écriture touche à la plus haute cime de l'humain, elle devient universelle. L'écriture maloufienne atteint à travers un long fil d'Ariane le moi de l'un et du multiple, c'est-à-dire le moi de l'individu et celui des sociétés. La fierté, l'orgueil, la déception, le regret, l'amour, la haine, la gloire, la défaite, enfin tous les sentiments et les passions foisonnent dans l'œuvre, dans un découpage de la langue réservé au contexte.

*« Le roman en tant que « laboratoire du récit » nous permet de prendre une conscience nouvelle du réel et joue un rôle de dénonciation, d'exploitation et d'adaptation. »*⁵⁷⁰

En effet, le discours obéit au point de vue et à la volonté du romancier.

1. Le choix des personnages ou personnages de choix pour mener à bien le discours.

Les personnages sont bien sélectionnés pour mener à bien le discours. Les plus intéressants d'entre eux sont mis en exergues de par leur historicité, à l'exemple d'Omar Khayyam Nizam el Moulk, Hassan Sabbah, Jamal Eddine el Afghani (dans le roman « Samarcande ».) Hassan al Wazzan/Léon l'Africain dans le roman « Léon l'Africain ».) Mani dans « Les jardins de lumière », Tanios dans « Le rocher de Tanios », et bien d'autres. Les principaux personnages se sentent étranger parmi les leurs, et ils sont amenés à quitter leur pays, ce que le romancier appelle « l'exil avant l'exil » tout comme des oiseaux migrateurs, ils voguent de ciel en ciel,

⁵⁶⁹ Butor M., «essais sur le roman», Gallimard, p.10

⁵⁷⁰ Butor M. «vers une littérature du signe complexe» - Puf, Bruxelles, 1975, 179 pages. P. 12

et pour certains c'est le retour à leur ville natale qui s'impose, ainsi, Omar Khayyam est retourné à Nichapour, « Samarcande » Hassan/Léon s'est retrouvé à la fin de sa vie à Fès (« Léon l'Africain ».) C'est entre leur naissance et leur mort, entre leur départ et leur retour que se construit leur histoire. Les rencontres sont intimement liées aux voyages, et à l'expérience de leur exil. Avec les personnages, le lecteur découvre les différents espaces, les différentes cultures. L'œuvre est parsemée de citations interculturelles, orientales et occidentales. Nous avons l'écriture dans l'écriture.

Parmi les différentes cultures citées dans l'œuvre nous avons celle des nomades.

Dans le roman « Léon l'Africain » Hassan nous dit :

« Je n'ignorais pas les mœurs étranges de ces nomades. Ils tueraient un croyant sans un moment d'hésitation pour s'emparer d'une bourse ou d'une monture, mais il suffit de faire appel à leur générosité pour qu'ils se transforment en hôtes prévenant et empressé.

Un proverbe dit qu'ils ont toujours un poignard à la main, « soit pour t'égorger, soit pour égorger un mouton en ton honneur. »⁵⁷¹

Hassan al Wazzan nous donne son impression concernant la coutume des nomades « les mœurs étranges » la générosité est suprême, mais certains réflexes agressifs se trouvent à l'autre extrémité. Vaste est le monde des nomades ! Hassan al Wazzan nous parle ici des nomades d'Afrique, tandis que Nizam el Moulk nous cite les habitants des oasis et leur dénominateur commun est bien la générosité accompagnée elle aussi par la méfiance.

Dans le roman « Samarcande » à son arrivée à Samarcande, à la porte de Kish, à peine eut-il mis pied à terre, qu'un homme l'aborda, et après lui avoir souhaité la bienvenue, il lui demanda s'il avait des parents ou des amis. Khayyam répondit que non.

« Ne te méfie pas de mon insistance, noble visiteur. C'est mon maître qui m'a ordonné de me poster en ce lieu, à l'affût de tout voyageur qui se présenterait, pour lui offrir l'hospitalité. »⁵⁷²

L'homme le conduit dans la cour d'un caravansérail, avec un puits, et tout autour, sur deux étages, des chambres pour les voyageurs. Qu'il reste une nuit ou une saison il y trouvera

⁵⁷¹ Maalouf A., «Léon l'Africain», op. cite. p. 211.

⁵⁷² Maalouf A., «Samarcande», op. cite. p.31.

couche et nourriture et même du fourrage pour sa mule. Quand Omar lui demanda le prix à payer, il s'en offusqua. « *Tu es l'invité de mon maître* » lui dit-il. Omar voulut remercier le maître, mais il lui dit qu'il est mort et qu'il a laissé une somme d'argent qu'il doit dépenser en totalité pour honorer les visiteurs de Samarcande. Khayyam lui demanda alors le nom de son maître, mais il lui dit que seul Dieu mérite la gratitude. C'est ainsi que pendant plusieurs jours il est resté chez cet homme, il trouvait toujours des plats garnis de mets délicieux, et sa monture était mieux soignée que s'il s'en occupait lui-même.

Les fontaines sont constamment remplies d'eau fraîche pour désaltérer les passants, il y en a plus de deux mille dans cette ville, faites de terre cuite, de cuivre ou de porcelaine, et toutes offertes par des gens de Samarcande ; pas un seul homme y graverait son nom pour s'attirer des remerciements.

Mais, le paradoxe se dresse comme un hiatus pour nous montrer un autre visage de la ville : Le Cadi Nizam el Moulk prend la parole pour expliquer à Khayyam les raisons pour lesquelles des habitants de Samarcande se défendent avec vigilance :

« Je sais ce que tu vas te demander ; comment des gens qui placent si haut les vertus de l'hospitalité peuvent-ils se rendre coupables de violence contre un homme comme toi ? Et il donna la réponse : « La réponse, je vais te la donner, elle tient en un seul mot : la peur. Toute violence, ici, est la fille de la peur. Notre foi est assaillie de toutes parts (...) N'oublie jamais ce que sont nos villes d'islam, la Mecque, Médine, Ispahan, Bagdad, Damas, Boukhara, Merv, Le Caire, Samarcande : rien que des oasis qu'un moment d'abandon ramènerait au désert. Constamment à la merci d'un vent de sable ! »⁵⁷³

Dans les deux romans, la générosité des Bédouins est mise en parallèle avec l'arme défensive pour la survie des oasis. Tandis que dans l'essai « Les croisades vues par les arabes » l'invasion des pays d'orient par les croisés a été ressentie comme un viol, et la lutte a duré pendant deux cents ans

après l'invasion de la Syrie par les premiers croisés, Le Cadi Syrien est allé en Iraq pour informer les princes de l'époque du massacre provoqué par les Franjs et demander leur secours.

⁵⁷³ Ibid. p. 31, 32, 34

Les Syriens arrivèrent à Baghdâd⁵⁷⁴ dans le mois de ramadhan avec le cadi Abû Saad el Arbaoui⁵⁷⁵ et tinrent devant la chancellerie du calife un discours à faire pleurer les yeux et émouvoir les cœurs. Le vendredi ils vinrent à la Grande Mosquée et implorèrent du secours en pleurant, en faisant pleurer, en racontant tout ce que les musulmans avaient souffert dans la cité sainte, hommes massacrés, femmes et enfants prisonniers, biens pillés. En raison de graves malheurs qu'ils avaient supportés, ils en arrivèrent à rompre avec le jeûne.⁵⁷⁶

La source de cet extrait (rapporté par Georges Tate) est l'œuvre de l'historien « *Ibn el Athir (XIII siècle) auteur de l'Histoire parfaite, X, 193-195 qui confirme le récit des auteurs occidentaux.* »⁵⁷⁷

Amin Maalouf a puisé dans la même source que Georges Tate pour nous relater le discours d'Abou Saad el Haroui, l'événement historique est donc relaté par le même chroniqueur Arabe Ibn el Athir :

« ... Le vénérable cadi Abou Saad el Haraoui pénètre en criant dans le vaste diwan du calife el Moustazhir billah. À sa suite, une foule de compagnons, jeunes et vieux, ils approuvent bruyamment chacun de ses mots (...) Quelques dignitaires de la cour tentent de le calmer, mais, les écartant d'un geste dédaigneux, il avance résolument vers le milieu de la salle, puis avec l'éloquence véhémence d'un prédicateur du haut de sa chaire, il sermonne tous les présents, sans égard pour leur rang :

- Osez-vous somnoler à l'ombre d'une heureuse sécurité, dans une vie frivole comme la fleur du jardin, alors que vos frères de Syrie n'ont plus de demeures que des selles de chameaux ou les entrailles des vautours ? Que de sang versé, que de belles jeunes filles ont dû, de honte, cacher leur doux visage dans leurs mains. Les valeureux Arabes s'accommodent-ils de l'offense et les preux Persans acceptent-ils le déshonneur ?

C'était un discours à faire pleurer les yeux et émouvoir les cœurs. (...) --La pire arme de l'homme, lance-t-il, c'est de verser les larmes quand les épées attisent le feu de la guerre⁵⁷⁸.

⁵⁷⁴ L'orthographe du nom Baghdad est propre à cette citation.

⁵⁷⁵ L'orthographe du nom d'al-Harâoui est propre à cette citation.

⁵⁷⁶ Georges Tate « *l'Orient des croisades* » Paris, Découvertes, Gallimard, 2006, 192 pages. P. 138.

⁵⁷⁷ Ibid.

Dans la dernière citation (d'Amin Maalouf) nous avons le contenu du discours du cadî dans tous ses détails, tandis que la première citation (de Georges Tate), le résumé de l'événement, est restreint, ceci n'empêche pas l'intime rapprochement qui crée une convergence quant à l'authenticité de l'événement historique, l'importance est donnée à l'invasion de la Syrie par les Franjs et le massacre infligé à son peuple, la férocité de la guerre est mise à nue par la plainte d'el Haraoui au palais du sultan de Baghdad.

*« Religion, que de crimes on commet en ton nom ! Histoire, que de leçons tu nous as donné et pourtant ! »*⁵⁷⁹

Cette citation peut nous servir de parabole, en effet, le paradoxe est de constater qu'au lieu de propager la paix si recommandée par les religions, les hommes instaurent les guerres, et il en va ainsi pour l'Histoire ; au lieu d'en tirer des leçons, les hommes récidivent les fautes, ils sont poussés par l'euphorie des guerres au nom de la paix.

À travers le discours du cadî Syrien, toutes les atrocités de la guerre sont sciemment décrites, les mots atteignent leurs significances pour peindre le tableau si triste et dévastant reflétant la destruction et l'humiliation, est-ce là un signe de protestation et de dénonciation de la part du romancier? Rien n'est gratuit dans le récit. De fil en aiguille, les mots tissent un va-et-vient entre la guerre et la paix ; la gloire et la défaite, l'amour et la haine. Jérusalem, bien que fixé en Orient semble avoir une place dans l'esprit de l'Occident, et la ville est tantôt entre les mains des musulmans, tantôt elle est prise par les chevaliers francs. C'est au nom des religions que la guerre est déclarée.

*« Événement fondateur, la première croisade est connue par de nombreux textes occidentaux, byzantins et orientaux. Tous montrent l'incroyable réussite d'un mouvement que nul en Orient ne comprend et qui prend tout le monde par surprise.*⁵⁸⁰

Vue de l'Occident ou de l'Orient, l'histoire des croisades est relatée, avec les gloires et les défaites, mais aussi l'arrogance et l'atrocité résultant de la guerre sont dénoncées.

Notre approche cible l'interaction des pensées Orientale et occidentale, il semble que l'Histoire des croisades a observé une harmonie quant à son authenticité dans les deux camps.

⁵⁷⁸ Maalouf A., *«Les croisades vues par les Arabes»*, Paris, J.C. Lattès 1983, 314 pages, P.7

⁵⁷⁹ Idem. Couverture

⁵⁸⁰ Tate G. *«L'Orient des Croisades»*, Paris, Découvertes Gallimard, 2006, 192 pages. P.130.

Pour mieux comprendre le but des croisades, essayons de voir pourquoi et comment les premières croisades se sont constituées.

« Premier appel à la croisade d'Urbain II, en 1095 : le concile de Clermont.

Tel que le rapporte Foucher de Chartres, l'allocution prononcée par le Pape Urbain II au concile de Clermont, le 27 novembre 1095, s'adressant à une assemblée d'évêques et d'abbés.

Il importe que sans tarder vous vous portiez au secours de vos frères qui habitent les pays d'Orient et qui déjà bien souvent ont réclamé votre aide ...) Un peuple venu de Perse a envahi leur pays (...) Si vous demeuriez encore quelque temps sans rien faire, les fidèles de Dieu seraient encore plus largement victimes de cette invasion. Aussi je vous exhorte et je vous supplie – et ce n'est pas moi qui vous exhorte, c'est le seigneur lui-même vous les hérauts du Christ à persuader à tous, à quelque classe de la société qu'il appartiennent, chevaliers ou piétons, riches ou pauvres, par vos fréquentes prédications de se rendre à temps au secours des chrétiens et de repousser ce peuple néfaste loin de nos territoires. Je le dis à ceux qui sont ici et le mande à ceux qui sont absents : Le Christ l'ordonne. (...) Qu'ils aillent donc au combat contre les infidèles... »⁵⁸¹

Nous avons là un texte des croisades vues par l'Occident, nous trouvons qu'il est nécessaire de mettre en exergue la conception, le but et la cause qui ont poussé le peuple de certains pays d'Europe à accepter les multiples déplacements des familles, et même des monarques accompagnés des gens de la cour, dans des terres – lointaines, traversant la Méditerranée non pour un pèlerinage, mais pour déclarer la guerre aux pays de l'Orient.

Toujours pour notre étude comparative nous allons prendre connaissance des textes dans leur diversité, après les chroniqueurs Foucher de Chartres et Ibn el Athir, nous allons analyser le texte d'Anne Comnène auteur de « l'Alexiade », histoire de la vie de son père, l'empereur Alexis 1^{er}. Elle relate en témoin oculaire le passage des Francs à Constantinople.

C'était l'Occident tout entier, tout ce qu'il y a de nations barbares habitant le pays situé entre l'autre rive de l'Adriatique et les Colonnes d'Hercule, c'était tout cela qui émigrerait en masse, cheminait famille entière et marchait sur l'Asie en traversant

⁵⁸¹ Idem. pp.130 &131.

l'Europe d'un bout à l'autre. Or voici dans ses grandes lignes la cause d'un pareil mouvement de population. Un Celte, nommé Pierre à la Coule, était parti vénérer le Saint Sépulcre ; après avoir souffert bien des mauvais traitements de la part des Turcs et des Sarrasins qui ravageaient l'Asie entière, il ne revint qu'à grand-peine dans son pays. Comme il ne pouvait supporter d'avoir manqué son but, il décida de recommencer le même voyage. Mais, il comprit qu'il ne devait pas refaire seul la route du Saint Sépulcre (...) il conçut une part habile. C'était de prêcher dans tous les pays des Latins : « Une voix divine m'ordonne de proclamer devants tous les comtes de France, qu'ils doivent chacun quitter leur foyer pour s'en aller vénérer le Saint Sépulcre, et tâcher avec toutes leurs forces comme avec toute leur ardeur de délivrer Jérusalem de la main des agarènes. Il réussit effectivement comme s'il avait fait entendre une voix divine au cœur de chacun. (...) Ces hommes avaient tant d'ardeur et d'élan que tous les chemins en furent couverts.⁵⁸²

Il semble que l'un et le multiple sont contaminé par la passion d'atteindre l'Orient cet espace qui depuis longtemps logeait dans l'imaginaire de tout un chacun. Les Occidentaux ont trouvé une bonne cause pour fouler la terre du Christ et la délivrer des mains des « barbares. »

Dans le précédent texte, nous remarquons que la décision du long voyage a été propagée par une seule personne, pour secouer tout un peuple et l'emmenner à prendre la décision de se rendre à Jérusalem. Le premier roi qui arrive en Syrie est Baudouin, le parent de Roger le Franc le conquérant de la Sicile.

V. LES ENJEUX DU SYNCRÉTISME CULTUREL DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.

1. L'intertextualité apparente dans l'écriture. (L'écriture dans l'écriture.)

Dans « Les croisades vues par les Arabes », Bahaeddin relate l'aventure de l'un des nageurs d'élite qui peuvent atteindre Acre alors assiégée et coupée du monde. Un nageur musulman du nom de Issa qui avait l'habitude de plonger, la nuit sous les vaisseaux ennemis et de faire irruption de l'autre côté où l'attendaient les assiégés. À sa ceinture il attachait de l'argent et des messages pour les remettre à la garnison, dès son arrivée il lâchait un pigeon de la ville en direction des assiégés. Une nuit, il avait plongé avec trois bourses contenant mille dinars et plusieurs lettres, aucun signe n'est parvenu, quelques jours plus tard, ils trouvèrent son corps

⁵⁸² Ibid. pp 131 & 132.

échoué sur le rivage, Issa avait autour de la ceinture l'or et la cire avec laquelle les lettres étaient scellées. Il avait rempli sa mission après sa mort aussi fidèlement que s'il était encore en vie.⁵⁸³

Dans le courant de l'Histoire, certaines cultures ont tatoué l'espace au point d'en faire un lieu de pèlerinage où les hommes se recueillent. Parfois, le même espace est partagé par des hommes différenciés de par leur religion, cette appartenance commune perturbe l'identité distincte de chaque d'eux. L'exemple de Jérusalem est là persistant à travers les siècles. L'espace est « un » mais il est marqué par plusieurs temps et des religions aussi plusieurs : dans l'ordre chronologique des révélations : israélite, chrétienne et musulmane. Dans notre corpus il y a avons :

« Les guerriers Occidentaux qui ont obtenu du sultan des sauf-conduits, se précipitent vers la ville sainte pour prier sur le tombeau du Christ. Saladin reçoit courtoisement les plus importants d'entre eux, les invitant même à partager ses repas et leur confirmant sa ferme volonté de préserver la liberté du culte... »⁵⁸⁴

Le tombeau du Christ se trouve donc dans cet espace oriental, son appartenance est partagée entre les chrétiens d'Orient et d'Occident.

Dans le corpus, Jérusalem est déchiré pour appartenir plusieurs religions : Richard envoi un message à Adel (le frère de Saladin) pour lui dire :

« Les nôtres et les vôtres sont morts (...) Ne crois-tu pas que cela suffit ? En ce qui nous concerne, il n'y a que trois sujets de discorde : Jérusalem, la vraie croix, et le territoire. S'agissant de Jérusalem, c'est notre lieu de culte et nous n'acceptons jamais d'y renoncer, même si nous devons nous battre jusqu'au dernier. Pour le territoire, nous voudrions qu'on nous rende ce qui est à l'ouest du Jourdain. Quant à la croix, elle ne représente pour vous qu'un bout de bois, alors que pour nous sa valeur est inestimable. Que le sultan nous la donne, et qu'on mette fin à cette lutte épuisante. »⁵⁸⁵

Ceci concerne l'appartenance de Jérusalem à l'occident chrétien qui se bat pour conquérir Jérusalem la ville sainte qui préserve le tombeau du Christ ainsi que la croix.

⁵⁸³ Maalouf A., «Les croisades vues par les croisades» op. cite. p. 240.

⁵⁸⁴ Idem p.246.

⁵⁸⁵ Idem. pp. 242 & 243 ;

El Adel lui répond :

« La ville sainte est autant à nous qu'à vous ; elle est même plus importante pour nous, car c'est vers elle que notre prophète a accompli son miraculeux voyage nocturne, et c'est là que notre communauté sera réunie le jour du jugement dernier. Il est donc exclu que nous l'abandonnions. Jamais les musulmans ne l'admettraient. Pour ce qui est du territoire, il a toujours été le nôtre, et votre occupation n'est que passagère. » (...) Quant à la croix, elle représente un grand atout entre nos mains, et nous n'en séparerons que si nous obtenons en contrepartie une concession importante en faveur de l'islam.⁵⁸⁶

Dans cet extrait, la réponse des musulmans au précédent message laisse apparaître au premier abord l'égalité quant à l'appartenance de Jérusalem aussi bien aux chrétiens qu'aux musulmans, et au deuxième abord, un marchandage concernant la croix s'impose. Adel demande en contrepartie aux Francs une « *concession importante en faveur de l'Islam.* »

Dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes » l'interculturalité est apparente tout au long du livre, elle est générée par la rencontre des Occidentaux (venus d'Europe) et des orientaux qui les ont reçus sur leur terre. En dépit de l'atrocité de la guerre (dite sainte) dans les deux camps certaines images humaines et civilisationnelles sont remarquées et ont marqué l'histoire. Les chroniqueurs ont inscrit les gestes injustes de la guerre infligée par les croisades, mais parallèlement à ceci ils n'ont pas manqué de mettre en exergue la magnanimité de certains princes arabes à l'instar de Saladin. Le romancier nous le décrit : ceux qui ont connu Saladin s'attardent un peu sur sa description - petit, frêle, la barbe courte, visage pensif et peu mélancolique, son sourire réconfortant mettait son interlocuteur en confiance, il était toujours affable avec ses visiteurs même s'ils comptaient parmi ses adversaires. Il ne pouvait accepter que quelqu'un vienne à lui et reparte déçu. Ainsi sa générosité était sans limites, ses trésoriers révèlent Bahaeddin gardaient en secret une certaine somme d'argent pour parer à tout imprévu, car le maître dépensait sans précaution A sa mort, il n'y avait dans le trésor de l'état qu'un lingot d'or de Tyr et quarante-sept dirhams d'argent.⁵⁸⁷

⁵⁸⁶ Ibidem. p. 243 ;

⁵⁸⁷ Maalouf A., « Les croisades vues par les Arabes », op. cite. Cf. P. 208

Le chroniqueur Bahaeddin raconte les faits suivants : alors qu'il chevauchait au côté du sultan Saladin, face aux Franjs, un éclaireur de l'armée vint à eux avec une femme qui pleurait, elle voulait parler au maître, Saladin demanda à son interprète de l'interroger.

« Des voleurs ont pris ma petite fille, j'ai pleuré toute la nuit et nos chefs m'ont dit que le roi des musulmans est miséricordieux, et que je pouvais lui demander ma fille, alors je suis venue et j'ai mis tous mes espoirs en toi. Saladin fut ému, les larmes lui vinrent aux yeux, en moins d'une heure après, un cavalier arriva portant l'enfant sur ses épaules, toute l'assistance en fut émue, la mère regarda vers le ciel et se mit à dire des choses incompréhensibles. On lui rendit sa fille et on l'accompagna au camp des Franjs. »⁵⁸⁸

Dans l'autre camp, Godefroi de Bouillon est respecté par les musulmans pour sa simplicité et sa piété. Oussama, l'émir de Sheizar établit une différence entre les anciens Francs et les nouveaux. Il nous relate l'histoire d'un honorable chevalier Franc dans l'armée du roi Foulques, qui est venu de son pays pour effectuer le pèlerinage et s'en retourner, il devient son familier et s'attacha à lui l'appelant son frère. Le chevalier s'étant décidé de regagner son pays, il demande à Oussama de laisser partir avec lui son fils âgé de quatorze ans, mais le prince lui fait comprendre que l'affection que porte la grand-mère à l'enfant l'empêche d'accepter son invitation.⁵⁸⁹

Parmi les monuments saccagés par les envahisseurs, se trouve la mosquée d'Omar Ibn el Khattab, érigée à la mémoire du deuxième successeur du prophète, le calife qui avait pris Jérusalem aux Roum en février 638, a rassuré le patriarche grec de la ville sainte que la vie et les biens de tous les habitants seraient respectés, avant de lui demander de lui faire visiter les lieux sacrés du christianisme. Pendant qu'il se trouvait dans l'église du Saint-Sépulcre, l'heure de la prière étant arrivé, le calife Omar a demandé à son hôte où il pourrait se prosterner, le patriarche l'invite à prier sur place, mais le calife lui dit que s'il priait en ce lieu, les musulmans voudraient se l'approprier, il emporta son tapis à l'extérieur pour éviter des conflits dans le futur. Omar avait vu juste ; c'est à cet endroit que fut construite la mosquée qui porte son nom.

⁵⁸⁸ Ibid. p. 207 & 208 ;

⁵⁸⁹ Tate G. «L'Orient des croisades», op. cite.cf. p. 159.

2. Les États orientaux entre la stabilité et l'instabilité lors de l'invasion des Franjs.

Les chroniqueurs orientaux reconnaissent la suprématie des gouvernements occidentaux depuis les croisades ainsi : l'infirmité des Arabes c'est leur incapacité de bâtir des institutions stables, les Franjs, dès leur arrivée en Orient, ont réussi à créer de véritables États. À Jérusalem les successions se passaient sans heurt. Le clergé avait un rôle reconnu dans le jeu du pouvoir. Dans les États musulmans, rien de tel. Toute monarchie était menacée à la mort du Monarque, toute transmission de pouvoir provoquait une guerre civile, il faut préciser que la question se pose toujours en des termes à peine différents dans le monde arabe actuel. L'absence d'institutions stables et reconnues ne pouvait être sans conséquence pour les libertés. Chez les Occidentaux, le pouvoir des monarques est régi, à l'époque des croisades, par des principes qu'il est difficile de transgresser.

Oussama Ibn Mounqidh (chroniqueur contemporain des croisades) a remarqué lors d'une visite au royaume de Jérusalem que lorsque les chevaliers rendent une sentence, celle-ci ne peut être modifiée ni cassé par le roi. Oussama a remarqué aussi que la société des croisées est « distributrice de droit. » La notion de citoyen n'existait pas encore, mais les féodaux, les chevaliers, le clergé, les bourgeois et même les paysans ont tous des droits bien établis.

Dans l'Orient arabe, la procédure des tribunaux est plus rationnelle, mais le pouvoir arbitraire du prince n'a aucune limite, ce qui retardé le développement des cités marchandes ainsi que l'évolution des idées.⁵⁹⁰

3. Les institutions érigées en Orient

Doukak a fondé un hôpital à Damas, un « maristan. » Un second sera construit en 1154 ; Le voyageur Ibn Joubair, qui les visitera quelques années plus tard décrira leur fonctionnement. Les chirurgiens dans les traitements des blessures et les soins médicaux qu'offrent alors Damas sont parmi les meilleurs du monde.⁵⁹¹

Chaque hôpital a des administrateurs qui tiennent des registres où sont inscrits les noms des malades, les dépenses qui sont nécessaires pour leurs soins et leur nourriture et divers autres renseignements. Les médecins y viennent chaque matin, examinent les malades et ordonnent

⁵⁹⁰ Maalouf A., «*Les croisades vues par les Arabes.*» Op. cite. Cf. pp. 300 & 3001

⁵⁹¹ Ibid. cf. pp. 134 & 135

de préparer des remèdes et des aliments qui peuvent les guérir, suivant ce qui convient à chaque individu.⁵⁹²

Pour le courrier, l'élevage des pigeons voyageurs a été favorisé, les colombes sillonnaient le ciel d'une ville à l'autre portant sous ses ailes les messages qui étaient remis bien scellés aux princes Arabes (Saladin et autres) ainsi que les rois francs installés en Orient. Le mythe remonte à l'arche de Noé ; une colombe est revenue avec un rameau d'olivier au bec, pour certains peuples cette image demeure de nos jours un signe de la paix.

Nous nous sommes intéressés dans cette partie à l'interculturalité. Malgré la différence des cultures orientale et occidentale, les deux pôles ne peuvent exister séparément. Tout en gardant leur identité respective, ils peuvent se côtoyer sans aucun heurt. Là est le souhait d'Amin Maalouf, mais la réalité est autre, les divergences provoquent des chocs produisant des blessures difficiles à cicatriser. Les guerres viennent de temps à autre détruire ce que les générations ont construit. L'Histoire témoigne de la folie des hommes, mais aussi des moments où les civilisations, tantôt orientale, tantôt occidentale favorisent le bien-être de l'humain. La traduction de la civilisation de l'antiquité grecque par les Arabes a été d'un grand profit à l'Occident pour asseoir la modernité et avancer dans les domaines scientifiques. Les thèmes enrichissants des civilisations parsèment l'œuvre maaloufienne :

Dans le roman « Léon l'Africain », Abou Khamr avait étudié la médecine dans les livres anciens, ceux d'Hippocrate, de Galien, de Razès, d'Avicenne, d'Abulcasis d'Avenzoar et de Maimonid, ainsi que dans les ouvrages plus récents sur la lèpre et la peste. Il distribue gratuitement aux riches comme aux pauvres, des dizaines de flacons de thériaque de sa fabrication. Ceci puisqu'il ne peut opérer un œil atteint de la cataracte ou même couvrir une plaie avec ses mains que l'alcool fait trembler. Si on l'appelait « tabib » c'est parce que, de toutes les disciplines qui allaient de l'astronomie à la botanique, en passant par l'alchimie et l'algèbre, la médecine était celle qu'il pratiquait. Il possédait des villages entourés de champs près de Grenade avec des vergers, sa récolte de blé, de froment de canne à sucre, de banane de poire, de cédrats, d'oranges ainsi que le safran lui rapportaient une fortune.⁵⁹³

La science éclairait tous les domaines, les différents fruits et légumes étaient plantés sur la terre de l'Andalousie et la médecine était à son apogée, dans la mesure où la chirurgie très délicate de l'œil se pratiquait ainsi que l'étude des remèdes qui étaient destinés à combattre

⁵⁹² Ibid. cf. p. 135.

⁵⁹³ Maalouf A. «Léon l'Africain» op. cite. cf. p 43 & 44.

les épidémies. Le tout est couronné par la richesse qui est le fruit du labeur ainsi que l'union des hommes qui loin d'être exclus pour leur foi et leur origine, participaient aux recherches scientifiques tel Moussa Maimounid, un israélite qui écrivait en Arabe. Parmi les professeurs il y a ceux qui sont spirituels puisque leur enseignement parvient à travers les livres, à travers la traduction ; ce sont les Grecs (Hippocrate et Galien.) C'est cette union qui a généré la force des Andalous qui se sont serrés les coudes pour émerger à la surface de la méditerranée et briller pendant des siècles.

Le père d'Hassan donne un aperçu de l'âge d'or de l'islam ainsi que son déclin. Il communique les observations suivantes à son fils :

Le plus bel âge de l'islam était quand les califes distribuaient leur or aux savants et aux traducteurs. Ils passaient leurs soirées à discuter de philosophie et de médecine. Aux premiers siècles de l'islam, on ne comptait plus en orient les traités de philosophie, de mathématique, de médecine ou d'astronomie. Les poètes eux-mêmes étaient bien plus nombreux et novateurs, dans le style comme dans le sens. En Andalousie, la pensée était florissante, et les livres rares qu'on faisait venir du Caire, de Bagdad ou d'Ispahan, et parfois même de Rome, ou de Barcelone, étaient patiemment copiés et ils circulaient parmi les hommes de savoir de la Chine à l'extrême Occident. Mais pour se défendre contre les Francs, les idées ainsi que les traditions ont stagnées et Grenade est devenue la citadelle des imitateurs sans talent.⁵⁹⁴

L'intertextualité est enrichissante ; elle est une partie intégrante de l'interculturalité, dans la mesure où d'un texte à l'autre d'une langue à l'autre, d'un continent à l'autre et même d'un siècle à l'autre les idées sont charriées à travers les générations, ceci dans une interaction entre le Nord et le Sud ou bien entre l'est et l'ouest. Bien des noms mentionnés dans l'œuvre scintillent encore comme des étoiles dans le ciel de l'humanité : des poètes à l'exemple d'Omar Khayyam, des prophètes, des sultans (Saladin), des vizirs et des rois (Richard cœur de lion, Louis IV et autres, des empereurs (Alexandre le Grand), des explorateurs (Marco Polo) et des érudits. Et sans doute pour dénoncer la terreur, même l'œuvre des faux dévots (Hassan Sabbah et autres) n'échappe pas à l'écriture d'Amin Maalouf. L'échafaudage de chacun de ses livres prend la forme d'un scénario où le héros est suivi de par ses exploits à travers l'espace/temps. Quelque soit, l'interaction culturelle soit elle ou bien intertextuelle, elle tisse un lien entre l'Orient et l'Occident dans la mesure où la connaissance de la culture de l'une permet l'enrichissement de l'autre.

⁵⁹⁴ Idem. cf. p. 44 &45

Dès les premiers pas, l'islam s'était ouvert aux Iraniens, aux Turcs, aux Indiens, aux Berbères. Les Arabes perdirent très vite le pouvoir au sein de leur empire. Là était la rançon de l'universalité que prônait l'islam. Les hommes qui prononçaient aux portes de Bagdad « Il n'y a pas d'autre divinité que Dieu, et Muhammad est le messager de Dieu », plus personne n'avait le droit de contester leur appartenance à l'islam, puis après cela ils réclamaient leur part au pouvoir. Au point de vue de la stabilité du pouvoir, ils n'étaient pas solides, mais du point de vue culture, l'enrichissement est considérable. Des bords de l'Indus jusqu'à l'Atlantique, les scientifiques purent s'épanouir dans le giron de la civilisation arabe. Aux cotés des adeptes de la religion musulmane, il y avait des traducteurs chrétiens qui avaient une connaissance en grec, ainsi que Moussa Maimonide, de doctrine israélite qui a écrit en arabe « le guide des égarés », un monument de la pensée juive.⁵⁹⁵

*« L'Islam n'est d'ailleurs pas une religion en soi plus violente qu'une autre. Amin Maalouf (2002) rappelle au contraire qu'elle fut, du VII^{ème} au XV^{ème} siècle sa capacité, d'ouverture aux autres (...) Cordoue, au X^{ème} siècle était pétillante de vie et d'intelligence. »*⁵⁹⁶

C'est l'une des religions monothéistes, reconnaissant celle d'Abraham, Moïse et Jésus. C'est dans l'Andalousie du moyen âge qu'a rayonné la paix nécessaire à la coexistence des hommes de différente foi.

L'écriture d'Amin Maalouf est chargée d'intertextualité et d'interculturalité, et par conséquent, elle lève le voile sur les différentes cultures tout en jetant entre elles des passerelles. Le romancier apporte un air nouveau à la langue française.

⁵⁹⁵ Maalouf A. «Les identité meurtrières», Paris, Grasset1988, 270 p. cf. p. 86 & 87 ;

⁵⁹⁶ J.C. Kaufman. «L'invention de soi», Barcelone, Arman Colin, 2004, 346 p. p. 133.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Toujours à mi-chemin entre la fiction et l'ouvrage historique, Maalouf nous donne l'impression de chercher un prétexte pour nous promener dans un long parcours à travers l'Orient, à travers les textes, à travers les siècles : le manuscrit d'Omar Khayyam dans « Samarcande », le centième nom dans « Le périple de Baldassare. » Ou bien encore le déracinement d'Hassan dans « Léon l'Africain » et autres. Les escales dans le temps et dans l'espace permettent la réflexion sur le monde contemporain, il ya lieu de dénonciation et de revendication. Les sages, les constructeurs comme les faux dévots sont décrits dans l'œuvre sans doute pour mieux observer le monde, et surtout pour aller d'une façon radicale à la source des problèmes posés dans le passé, dans le courant historique, dans le but d'améliorer le présent et même le futur. D'un ouvrage à l'autre et sans baisser les bras, le romancier constitue un puzzle renvoyant à l'image espérée d'un monde en harmonie.

Les personnages dont l'image est ternie par leurs semblables retrouvent leur valeur dans l'écriture maaloufienne (Omar Khayyam, Mani et autres...) Le romancier cherche la vérité dans le camp autre que celui déjà vu par la majorité, puisqu'avant de juger il préfère observer objectivement les deux pôles, l'exemple est dans « Les croisades vues par les Arabes. »

Les voyages se multiplient dans l'espace/temps pour atteindre la dimension profonde de l'être, qui après l'errance retrouve son moi enrichi par l'observation, l'expérience et surtout la rencontre de l'autre dans son pays, mais aussi dans son être si différent. Respecter cette différence, égale le respect de soi-même.

A chaque fois que l'on ferme un livre de Maalouf, il y a lieu d'une ouverture sur un horizon tout nouveau. Au-delà de l'érudition et de l'expérience acquise, le lecteur participe à la transformation du moi, ce moi qui étais pour la plupart encore caché avant la lecture, et qui se développe après la reconnaissance d'autrui et de sa propre connaissance. Ceci nous rappelle la citation d'André Gide :

« J'ai lu un livre, et après l'avoir lu, je l'ai fermé ; je l'ai remis sur ce rayon de ma bibliothèque, mais dans ce livre il y avait telle parole que je ne peux pas oublier. Elle est descendue en moi si avant, que je ne la distingue plus de moi-même (...) Que

j'oublie ce livre où j'ai lu cette parole : (..) ne me souviens d'elle que d'une manière imparfaite, n'importe. Je ne peux plus redevenir celui que j'étais avant de l'avoir lu. Comment expliquer sa puissance ? Sa puissance vient de ceci qu'elle n'a fait que me révéler quelque partie du moi- inconnu à moi-même; elle n'a été pour moi qu'une explication, oui une explication de moi-même ; elle n'a été pour moi qu'une explication de moi-même.⁵⁹⁷

Il s'agit d'une part de la transformation de l'être, effectuée par la lecture : « *je ne peux plus redevenir celui que j'étais.* » Et d'autre part il s'agit de la découverte de soi » : « *...elle n'a fait que me révéler quelque partie du moi-inconnu à moi-même.* »

Le voyage s'effectue dans la littérature, le texte nous présente les différents personnages qui voyagent dans l'espace géographique, mais c'est à travers la lecture que nous suivons l'itinéraire des périples, nous internons l'espace et la parole qui l'accompagne pour les contenir, ils agissent en nous tel le bigbang, pour agrandir notre champ visionnel ; il ya une interaction entre le monde extérieur observé et le monde intérieur observable. La description établie dans le texte tutoie notre imaginaire ainsi que notre mémoire qui est parfois plus crédible que ce que nous observons dans l'espace. En outre, la beauté du style enrichi par la prose poétique, charme notre esprit et transforme notre regard sur le monde : Du désert aride, le romancier relève les fontaines et les oasis incluses dans la *poésie* des nomades :

« Cette fois son regard était au loin, elle m'offrait son profil à contempler, sa peau hâlée d'un grain si pur, la douceur aurait-elle un teint ce serait le sien, le mystère aurait-il une lueur, ce serait la sienne (...) Dieu qu'elle était belle ma première image de l'Orient ! Une femme comme seuls auraient su chanter les poètes du désert ; sa face le soleil auraient-ils dit, ses cheveux l'ombre protectrice, ses yeux des fontaines d'eau fraîche, son corps le plus élancé des palmiers, son sourire un mirage. »⁵⁹⁸

Le tableau nous présente une femme vue de profil avec « *son regard qui était au loin* », et « *sa peau hâlée d'un grain si pur* », puis cette beauté est confondue à l'Orient. Nous avons là une symbiose qui unit la beauté féminine à l'espace paradisiaque qui se dessine à travers la plume, à travers les mots pour nous présenter un tableau.

⁵⁹⁷ Gide A., «De l'influence en littérature» L'Ermitage, 1900. Prétextes, Paris, Mercure de France. 1903. nouv. Ed. Essais critique, édition présentée et annotée par Pierre Maison, Paris Gallimard, 1999, coll. «La pléiade» p. 406 ; IN Fraisse E. & Mouralis B., «Question général de littérature, Seuil, 2001, 298 p. p. 261.

⁵⁹⁸ Maalouf A.» Samarcande» Op. cite. p. 220

La description de la ville de Samarcande est aussi magique, le romancier nous donne l'impression d'être sur un tapis volant pour découvrir Samarcande, ce lieu de rêve cité par Khayyam :

*« Montez sur la terrasse du Khandise, la vieille citadelle, promenez amplement votre regard, vous ne rencontrez qu'eau et verdure, carré fleuri et cyprès taillés par les plus subtils des jardiniers, en forme de bœuf, d'éléphants, de chameaux braqués, de panthères qui s'affrontent et semblent prête à bondir. En effet, à l'intérieur même de l'enceinte, de la porte du monastère, à l'ouest, jusqu'à la porte de la chine, Omar n'a vu que verger danses et ruisseaux vifs, l'élancement d'un minaret de brique, une coupole ciselée d'ombre, la blancheur d'un mur de belvédère... »*⁵⁹⁹

Cette description nous offre le tableau de Samarcande à l'apogée de la civilisation orientale, les jardins aussi bien que les constructions des édifices religieux sont élaborées d'une façon grandiose qui fascine le regard.

Edgar Allan Poe 1809-1849 a également chanté la beauté de « *Samarcande* » :

*« Et maintenant, promène ton regard sur Samarcande ! N'est-elle pas reine de la Terre ? Fièrè, au-dessus de toutes les villes, et dans ses mains leur destinée. »*⁶⁰⁰

Samarcande, cette ville apparaît pour la première fois dans les textes à l'occasion de l'expédition d'Alexandre Le Grand au cours de laquelle Samarkand (sous le nom de Marcanda) est prise, en 329 av. J.-C. à partir de 323, lors du partage de l'empire d'Alexandre, et jusqu'à la conquête arabe du VIII^{ème} Siècle, la ville passe entre les, mais de nombreux souverains d'origines différentes. Les Seldjoukides, qui héritent de la Transoxiane, dont Samarcande est la principale ville, perdent la cité lorsque les peuples du Nord déferlent en Asie moyenne. Tour à tour, aux mains des Huns, puis des Turcs, la ville est enfin prise par les Arabes en 712. Ils en font avec Boukhara, un point d'appui pour l'islamisation de la Transoxiane, et un carrefour commercial important. En 1220 Gengis Khan se rend maître de la Transoxiane. La ville doit sa renaissance à la conquête de Tamerlan qui chasse les Mongols de Transoxiane en 1363, et fait de Samarcande sa capitale. Les XIV et XV^{ème} siècles voient fleurir dans la ville l'architecture musulmane, un observatoire astronomique est installé et le

⁵⁹⁹ Maalouf A. Op. cite. pp. 21 &22.

⁶⁰⁰ Idem. Premier épigraphe du roman.

tombeau de Tamerlan, construit en Jaspa, y est élevé. Mais, en 1497, le conquérant Baber s'empare de la ville de Samarcande, reprise ensuite par les Ouzbeks. En 1868, la conquête russe de l'Asie moyenne aboutit à la prise de Samarcande. Actuellement, cette ville est la capitale de l'Ouzbékistan.

Le romancier cherche à dégager une réflexion sur le monde actuel, il ne s'arrête pas devant les images de la nostalgie ou de la fascination, mais dresse le passé et le présent pour permettre au lecteur de prendre conscience des obstacles concrets rencontrés dans l'Histoire et les issues qui permettent de les dissoudre. Son œuvre s'ouvre sur le passé revisité est-ce pour améliorer le présent et même le futur ?

Entre le mythe (fiction) et la réalité (Histoire), le récit maaloufien s'inscrit dans une écriture qui s'engage à jeter le pont joignant le passé et le présent (dans le temps), ainsi que l'Orient et l'Occident (dans l'espace.) Il cible la mentalité et l'idéologie englobant le « nous » collectif tout en y intégrant le « je » individuel indispensable et enrichissant. Le personnage est présenté dans l'œuvre, libre de toute attache, comme Omar Khayyam, dans le roman « Samarcande » ou bien encore dans l'autobiographie romancée « Léon l'Africain », Hassan/Léon l'Africain qui nous dit :

*« Je ne viens d'aucun pays, d'aucune tribu. Je suis le fils de la route, ma patrie est ma caravane, et ma vie est la plus inattendue des traversées. »*⁶⁰¹

Il se présente entre l'être et le néant, tantôt il affiche tous les noms qui collent à son identité et qui dévoilent ses origines, tantôt il s'efface avec une modestie pour n'appartenir qu'à « Dieu et à la terre. » L'immensité de l'espace est internée dans l'être d'Hassan et le libère de toute appartenance, il confie son corps et son âme à l'étendue du désert, loin du tumulte vécu dans les différentes contrées : à Grenade, sa ville natale, à Fès, à Tombouctou, au Caire, à Constantinople puis à Rome.

Les personnages sont emportés tantôt par les caravanes sur le sable en Afrique, tantôt par les navires vers le nord sillonnant les mers et les océans, ils traversent l'espace/temps marquant l'Histoire. Puis l'aller aboutit au retour dans le pays natal ou bien dans celui de l'adoption. Certains personnages retrouvent le repos initial non pas avant de présenter sous forme de prière ou de testament le périple doublement vécu ; celui de l'espace extérieur, mais surtout celui de l'épaisseur du moi profond :

⁶⁰¹ Maalouf A., «Léon l'Africain.» op. cite. p. incipit

Ainsi, Hassan lègue à son fils le résumé de sa vie qui est en elle-même une traversée tumultueuse. « Elle est faite de passion, de dangers et d'honneur. » Avant de s'éteindre, il adresse à son fils (exilé comme lui) des paroles lui permettant de s'élever au-dessus de toutes les atteintes des hommes

*« Garde-toi lui dit-il de ployer sous la multitude ! Musulman, juif ou chrétien, ils devront te prendre comme tu es, ou te perdre. Lorsque l'esprit des hommes te paraîtra étroit, dis-toi que la terre de Dieu est vaste, et vastes Ses mains et Son cœur. N'hésite pas de t'éloigner au-delà de toutes les mers, au-delà de toutes les patries, de toutes les croyances. »*⁶⁰²

Le mot et son antonyme (étroit/vaste) génèrent le discours : *lorsque l'esprit des hommes te paraîtra étroit, dis-toi que la terre de Dieu est vaste, et vastes Ses mains...*

En outre, l'exil est conseillé dans ce texte pour échapper à toutes les tensions et provocations provenant des hommes : « *n'hésite pas de t'éloigner ...* »

L'exil est souvent suivi par le retour, Khayyam a rebroussé chemin pour se retrouver parmi les siens à Nichapour, sa ville natale : sa dernière prière était :

« Mon Dieu, Tu sais que j'ai cherché à Te percevoir autant que je l'ai pu. Pardonne-moi si ma connaissance en Toi a été mon seul chemin vers toi. »

N'est-ce pas là toute la sagesse acquise après la traversée de la vie avec tout ce qu'elle peut contenir : la joie la tristesse, le plaisir ou la contrainte.

Djamaleddine (Samarcande) écrit un texte plein d'amertume qu'il confie au journal « l'intransigeant » pour transmettre ce qui suit aux lecteurs :

« Je ne souffre pas d'être retenu prisonnier, je ne redoute pas la mort prochaine. Ma seule cause de désolation est de constater que je n'ai pas vu fleurir les graines que j'ai semées. La tyrannie continue d'écraser les peuples d'Orient, et l'obscurantisme d'étouffer leur cri de liberté. Peut-être aurais-je mieux fait si j'avais planté mes graines dans la terre fertile du peuple au lieu des terres arides des cours royales. Et toi peuple de Perse, en qui j'ai placé mes plus grands espoirs, ne croit pas qu'en

⁶⁰² Maalouf A., «Léon l'Africain», op. cite. p. 349.

*éliminant un homme tu peux gagner ta liberté. C'est le poids des traditions séculaires que tu dois secouer. »*⁶⁰³

À la fin de sa vie, Djamaleddine constate qu'il a œuvré pour combattre la tyrannie et l'obscurantisme. C'est au niveau des dirigeants de son époque qu'il a essayé d'améliorer l'image de l'Orient. Il est mort le 12 mars 1897, son discours porte une charge qui dépasse son siècle. Et, comme le manuscrit de Khayyam il garde sa valeur, il survit pour illuminer les esprits.

*« On donne souvent trop de place à l'influence des religions sur les peuples et leur histoire, et pas assez à l'influence des peuples et de leur histoire sur les religions. L'influence est réciproque, je le sais ; la société façonne la religion qui, à son tour, façonne la société ; j'observe toutefois qu'une certaine habitude de pensée nous conduit à ne voir qu'un aspect de cette dialectique, ce qui fausse singulièrement la perspective. »*⁶⁰⁴

Dans cette citation (de Djamaleddine) nous décelons la responsabilité de l'homme quant à l'influence qu'il peut avoir sur l'histoire et la religion. Ceci a une conséquence qui se reflète sur la société. Djamaleddine parle d'une dialectique, il ne faut pas retenir la seule influence des religions sur l'homme.

Le texte d'Amin Maalouf dégage une objectivité et une clairvoyance quant à l'Histoire des deux pôles : l'Orient et l'Occident, sans préjugé, aucun. Ceci nous permet d'aller à la source des maux qui forment un hiatus entre les religions de part et d'autre des points cardinaux.

La perspective de notre recherche s'ouvre sur la découverte de soi et celle de l'autre, ceci à travers les repères historiques et l'espace révélateur qui gardent jalousement les traces de l'Andalousie où les trois religions monothéistes ont trouvé refuge dans une parfaite harmonie. Nous retenons également l'image enrichissante des figures telles qu'Omar Khayyam qui ont marqué des époques riches sur le plan intellectuel, humain et artistique, nous permettant d'évaluer l'Histoire contemporaine.

Dans l'essai « Les croisades vues par les Arabes », il y a lieu d'une rencontre de l'orient et de l'Occident, et malgré le choc provoqué par les guerres Maalouf réserve une place à la magnanimité des uns et à l'humanisme des autres. Dans « Les jardins de lumières », Mani

⁶⁰³Maalouf A. «Samarcande» Op. cite.. p.260.

⁶⁰⁴Maalouf A., «les identités meurtrières», Grasset ; Paris, 1998, 210 p. p. 91

diffuse la sagesse, sa religion est basée sur la paix et la sérénité et la. Dans « Le rocher de Tanios » Tanios représente le Liban d'hier et d'aujourd'hui toujours avide de liberté et d'autonomie. La coexistence, la réconciliation, l'acceptation de l'altérité, restent les piliers de toute l'œuvre d'Amin Maalouf. Les personnages trouvent la sagesse à la fin de leur périple. Ceci se réalise à travers la connaissance du monde qui les entoure et l'écho du monde virtuel qui les habite. La thématique choisie pour notre analyse présente les jalons d'une des premières critiques, mais ne peut englober les multiples facettes inépuisables que présentent les romans et essais du romancier.

L'œuvre d'Amin Maalouf est riche, elle est ponctuée par l'espoir, l'optimisme. La vision du monde contemporain y est dévoilée à travers le miroir des siècles passés. Cette œuvre s'inscrit dans l'histoire des influences mutuelles entre Occident et Orient qui durent depuis cinq millénaires. Ces influences ont touché tous les aspects de la vie humaine, et l'œuvre maaloufienne les décline un à un. Cette fascination réciproque qui allie attirance et répulsion a présidé les relations entre l'Orient et l'Occident. Maalouf nous entraîne dans l'échange et ces rencontres toujours renouvelés. L'œuvre maaloufienne reste ouverte à d'autres perspectives pour des nouvelles recherches.

BIBLIOGRAPHIE

L'œuvre d'Amin Maalouf :

- *Les croisades vues par les Arabes*, Lattès, Paris, 1983. 304 p.
- *Léon l'Africain*, Lattès, Paris, 1986, 348 p.
- *Samarcande*, Lattès, Paris, 1988, 376 p.
- *Les jardins de lumière*, Lattès, Paris, 1991, 338 p.
- *Le premier siècle après Béatrice*, Paris Grasset, 1992, 157 p.
- *Le rocher de Tanios*, Paris Grasset. 1993, 281 p.
- *Les échelles du Levant*, Paris, Grasset, 1996, 253 p.
- *Les identités meurtrières*, Paris, Grasset, 1998. 210.
- *Le périple de Baldassare*, Paris, Grasset, 2000, 490 p.
- *Origines*, Grasset, 2004, 486 p.
- *Le dérèglement du monde*, Grasset et Fasquelle, Paris 2009.

Ouvrages de référence :

- Barthes R. in « Figure de l'étranger », Denoël, Mayenne, 1987, 214 pages, p 75. Sur la couverture.
- Bachelard, *La poétique de l'espace*, Paris, Puf, 1978, 214 p.
- Bakhtine M. *Esthétique du roman*, Saint Armand. Gallimard, 199. 488 p.
- Barbéris P..*Le prince et le marchand*, Paris, Fayard, 1980.
- Barthes R. & autres, *Poétique du récit*, Seuil, Paris, 1977, 180 p.
- Barthes R. Figure de l'étranger, Mayenne, Denoël, 1987, 214 p.
- Barthes R. *Le degré zéro de l'écriture*, Paris, Seuil, 1970, 271 p.
- Butor M. *Vers une littérature du signe*, Bruxelles, Puf, 1995, 179 p.
- Charnay J. P. *Les contre orient ou comment penser l'autre selon soi*, Paris, Sindbad1980, 275 p.
- Chateaubriand », *I itinéraire de Paris à Jérusalem* », Aris, Garnier-Flammarion, 1968, p. 42, in « Miroir des textes » M. Mourgues & autres, faculté des lettres Arts et Sciences Humaines de Nice, nouvelle série n° 49, Nice, 1998.
- De Beaumarchais, J. p Couty, D. Rey A. « Dictionnaire des littératures de la langue française. », Bordas. Nancy, 1984. P.1741

- Descartes, *Discours sur la méthode pour bien conduire sa raison et chercher la vérité dans les sciences, première partie 1637*), Paris, Flammarion, 1966. 252p. in : Fraisse E. Mouralis B. *Question générale de littérature*. Saint Armand Montrond, Seuil, 2001, 298 p.
- Fraisse E. & Mouralis B. *De l'influence en littérature*, Seuil, Paris, 2001, 298 p.
- Genette G. *Palimpseste*, Saint Armand, Seuil 1982, 465 p.
- Gide, A. *De l'influence en littérature*, Paris, Gallimard 1999, In Fraisse E ; et Mouralis *Question générale de littérature*, Paris, Seuil, 2001, 278 p.
- Grolleau c *Les quatrains* Bachelard, *La poétique de l'espace*, Vendôme, Puf, 1972, 214 p.
- Iser W. *L'acte de la lecture-théorie de l'effet esthétique*, trad. Français, Bruxelles, Pierre Mardaga. Coll. Philosophie du langage 1985, in Jouve V. *L'effet du personnage dans le roman*, Paris, Puf, 2004, 271 p.
- Iser W. « L'acte de la lecture –théorie de l'effet esthétique », trad. Français, Bruxelles, Pierre Mardaga. Coll. « Philosophie du langage », 1985, p.241. in Jouve V. « *L'effet personnage dans le roman*, Puf, 2004, Paris, 271 P. p. 195.
- Jouve V. *L'effet du personnage dans le roman*, Paris, Puf, 1992, 271 p.
- Kaufmann. J. C. *l'invention de soi, une théorie de l'identité*, Paris, Hachette, 2004, 351 p.
- Khatibi A *Figure de l'étranger*, Paris, Denoël, 987 PP. 34 & 35. 214 p.
- Kristeva J. *Le langage cet inconnu*, Paris, Seuil, 1981, 329 p.
- Kristeva J. *Recherche pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969, 278 p.
- Lahjomri Abdeljalil. « *L'image du Maroc dans la littérature française de Loti à Montherlant.* », Alger, SNED, 1973. P.14 & 15
- Legendre P. *Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident*, Simulée Mille et une nuit, Barcelone, 2004, 140 p.
- Louichon B. & Roger J., *L'auteur, Analyse et réflexion sur Flaubert* Bordeaux, 285 p.
- Maarouf. N. *Espace maghrébin, pratique et enjeux, introduction*. ENAG. Ed. URASC 1989.
- Mazaheri, A. *L'âge d'or de l'islam, Quand Bagdad était la capitale de la moitié du vieux monde*, Edif, Casablanca, 2000.
- Montaigne *Des livres*, essai Livre II, chap. 10, publié d'après l'édition de 1588 avec les variantes de 1595 et une notice, des notes, un glossaire et un index par Motheaux et

D. Jouaust, Paris, librairie de bibliophile, Flammarion successeur, sd (1895)7 vol. in Fraisse E., Mouralis B. « *Question générale de littérature* » Saint Armand Montrond, Seuil, 2001. 298p.

- Montaigne, « Essai » 1580-1595 in : H. Benac. « Guide des idées littéraires » Hachette, Paris 2006. 559 pages. P. 450.
- Picard C, Le monde musulman du XIe au XVe siècle, Saint Germain du Puy, 2000.
- Ricœur P, 1990, « Soi-même comme un autre », Paris, Seuil, in *L'invention de soi*, Kaufmann, J. C. Paris, Hachette, 2004, 346 p.
- Ricœur P. *Temps et récit*, Paris, Seuil ; collection Point 1991, in, *L'invention de soi*, Kaufmann J. C. Hachette, Paris, 2004, 346 p.
- *Robaïyat Omar Khayyam*, traduits du persan par Charles Grolleau, Ivrea, 1992. 140 p.
- Said E. *L'Orientalisme, L'Orient créé par l'Occident*. Paris, Seuil, 1980, 381 p.
- Tate G. *L'Orient des croisades*, Gallimard, Paris, 2006, 192 p.
- Todorov T. *qu'est ce que le structuralisme*, Paris, Poétique, 1973
traduit de l'américain par Malamoud C. Postface de l'auteur traduite par Wautier C.

Internet :

- Benjelloun T. *Eloge de l'amitié page web(en ligne www.evene.fr/livre*. Consulté le 10. 09. 2008
- Lejeune P. *Pacte autobiographique, (En ligne) [www.autopacte autobiographique.html](http://www.autopacteautobiographique.html)*
- <http://www.sudoc.abes.fr/DB=2.I/SET=17TTL=SHW/?FRST=3>
- <http://www.sudoc.abes.fr/DB=2.1/SET=17/TTL=1SHW?FRST=2>
- <http://www.sudoc.abes.fr/DB=2.1/SET=2TTL=1CLK????KT=808>
- <http://www.sudoc.abes.fr/DB=2.1/SET=2/TTL=1/CLK?IKT=808>
- <http://www.sudoc.abes.fr/DB=2.1/SET=9/TTL=1/SHW?FRST=1>
- <http://www.evenne.fr/livre>
- http://www.lire.fr/français/285_0064181.as
- <http://lecycleDESCROISADES.wordpress.com/category/03-personnages-musulmans/>
- http://www.africaci.com/afrique/portail/index/Léon_l'Africain.html
- <http://www.univerrsalis.fr/encyclopedie/nizam-al-mulk>
- <http://mesinteretsculturels.skynetblogs.be/archives/category/livre/index-2.html/>
- <http://www.lulupersonnagehist.fr/11eme/P1123>.

- http://fr.encarta.msn.com/sidebar_102686045/Avicenne
- http://www.Larousse.fr/encyclopédie/article/Hassan_ibn_sabbah//11003756
- <http://www.islamophile.org/spip/Jamal-Ad-Din-Al-Afghani,990.html>
- http://www.pageshalal.fr/prenom-musulman/celebrites/Abu_1_Ala_al_Maari/index-fr.html
- [http://fr.inforapid.org/index.php?search=Mani%20\(proph%C3%A8te\)](http://fr.inforapid.org/index.php?search=Mani%20(proph%C3%A8te))
- http://www.osotatarl.com/chateau_bouillon_11.247.html#Ch%C3%A2teau%20Bouillon%2011
- <http://www.loiret.com/l-histoire-extraordinaire-de-renaud-de-chatillon-figures--1405.htm?RH=1296036398857>
- http://www.larousse.fr/encyclopedia/personnage/L%C3%A9on_X/129475
- http://agora.qc.ca/dossier/Marco_polo
- <http://www;academie-anglaise.com./pages/Lord-Salisbury/115694255115655>
- <http://www.nndb.com/people/841/000086583/>
- http://www.herodote.net/Georges_Clemenceau_1841_1929_-synthese-205
- <http://francais.victorhugo.gg/>
- <http://www.teheran.ir/spip.php?article1276>
- <http://montesquieu.ens-lyon.fr/>
- http://www.larousse.fr/encyclopedia/personnage/Jean-Jacques_Rousseau/141649
- <http://ouverturesulemonde.pageespersorange.fr/chronologie%20politique%20islamique.htm>
- <http://www.empereurs-romains.net/emp.38.09.htm>
- <http://www.cosmovisions.com/Boabdil.htm>
- <http://parlonsjdr.darbb.com/t106-vampire-da-roses-de-sable-rose-de-sang>
- <http://www.autopacte.org/pacteautobiographique.html>
- <http://www.evene.fr/livre>
- http://www.mlfmonde.org/img/pdf19_22EF06.pdf

Dictionnaires :

- Charaudeau P. et Maingueneau D. *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Seuil,

- Dictionnaire Hachette encyclopédique grand format, Paris 2001.
- de Beaumarchais J. P., Couty D., Rey A. *Dictionnaire des littératures de la langue française*, Bordas. Nancy, 1984.
- Le Petit Larousse Illustré, Paris, 1984.

Reuves :

- Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem*, Paris, Flammarion ; in : Mourgue M. et autres, faculté des lettres arts et sciences humaines, Nice, nouvelle série, n° 49, 1998.
- Maalouf A. *Le périple de Baldassare*, in *French Review* 139, 277 p. mai 2003.
- Nassif N. N. *Thème du Messenger dans l'œuvre Romanesque d'Amin Maalouf*, *Revue des Science, Humaines et Sociales, Tripoli-Liban, Phares Manarat, Mai 1994.*

Journaux :

- « Le quotidien d'Oran » Algérie, jeudi 06 juillet 2000.
- « Le quotidien d'Oran » Algérie, mardi 8 juillet 2008.

Résumé

L'interaction entre l'Orient et l'Occident à travers les rencontres, les voyages, les identités, l'interculturalité, pour aboutir à la tolérance et la coexistence présente la cible de notre recherche à travers le corpus choisi dans l'œuvre d'Amin Maalouf : « *Les croisades vues par les Arabes* », « *Léon l'Africain* » et « *Samarcande*. » Pour les références utiles à notre recherche, nous faisons appel à d'autres titres des romans et essais du même auteur « *Le rocher de Tanios* » « *Les identités meurtrières* », « *Les jardins de lumière* » et « *Le périple de Baldassare*. »

Les personnages d'Amin Maalouf voyagent, ceci leur permet d'acquérir la reconnaissance de l'autre, mais aussi la connaissance de soi ; Léon l'Africain revient d'Italie avec de l'érudition et de la sagesse, Khayyam retourne à son Nichapour natal après avoir vécu à Samarcande et Merv, il défie la mort en écrivant ses quatrains, qui voyagent dans l'espace. Ils sont traduits dans plus de vingt langues réparties sur tous les continents pour répandre la paix et la sérénité. Le voyage de Benjamin ayant pour but de retrouver le manuscrit de Khayyam lui permet de rencontrer ces personnages historiques, le plus important est Djamaledine qui voyage dans le sens inverse du narrateur ; de l'Orient (la Perse) vers l'Occident (La France et l'Angleterre.) Malgré son appartenance à la fiction, Lesage, le narrateur du roman « Samarcande » regagne l'Amérique après le naufrage du « Titanic. »

Le romancier est impressionné par la vie éphémère qui n'existe qu'entre un début et une fin. Le meilleur profit pour gérer ce temps est de vivre en paix et en harmonie avec soi même tout en reconnaissant l'autre. D'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, et d'un continent à l'autre, les voyages se font dans l'espace, mais aussi dans la spirale du temps qui est le miroir à mille facettes des siècles passés, où se reflètent les événements du présent. Maalouf nous révèle les atrocités des guerres et la folie des hommes, mais il ne manque pas de garder l'espoir de voir à l'horizon le chemin magique des tapis volants qui mènent à la réconciliation. La rencontre des deux pôles oriental et occidental pourrait engendrer une symbiose enrichissante de par cette différence.

Est-ce un défi? Sans se ressembler, on peut aussi « s'assembler. »

Présenté dans la graphie française et un style oriental, les romans de Maalouf nous révèlent le monde d'hier et d'aujourd'hui dans toute sa complexité. Le romancier garde l'espoir d'un futur où règnent la paix et le respect.

Mots clés : Coexistence, tolérance, réconciliation, connaissance de soi, reconnaissance de l'autre.

RESUME DE LA THESE

L'INTERRACTION ET L'EVOLUTION DES CIVILISATIONS ORIENTALE ET OCCIDENTALE DANS L'ŒUVRE D'AMINE MAALOUF.

Amine Maalouf est né au Liban en mille neuf cent quarante neuf. Après avoir suivi des études d'économie et de sociologie, il a opté pour le journalisme. Il a sillonné le monde pour aller dans plus de soixante pays. Il a été directeur de l'hebdomadaire « Anahar international » au Liban, et chef de la revue « Jeune Afrique. » Il s'installe à Paris en mille neuf cent soixante seize lors des événements tragiques du Liban. Maalouf consacre à présent l'essentiel de son temps à l'écriture de ses romans qui ont pris une place spécifique dans le paysage de la littérature francophone. A la lisière de plusieurs traditions culturelles, Amine Maalouf revendique toutes ses appartenances, notamment linguistiques. Comme beaucoup de Libanais, il est polyglotte et parle aisément l'Arabe, le Français et l'Anglais. Pour lui chaque langue a son importance. Ses parents l'ont inscrit chez les Jésuites. Le français a donc été la langue de sa scolarité. Dans la première partie de sa vie il a écrit en Arabe, dans une deuxième partie, après son arrivée en France il écrit en Français, il trouve dans cette terre d'accueil un espace de dialogue entre le Nord et le Sud, entre l'Orient et l'Occident.¹

La caractéristique majeure reconnue à l'œuvre d'Amine Maalouf est ce dialogue Orient/Occident auquel l'auteur libanais apporte un éclairage.

Amine Maalouf a été élu au premier tour de scrutin au fauteuil 29 de l'Académie française en 2011. Il succède à l'anthropologue Claude Lévi-Strauss.

Le big ban originel créant l'œuvre d'Amine Maalouf a pris corps dès son adolescence :

« J'ai toujours eu envie de raconter l'Histoire vue de l'autre côté c'est-à-dire du côté où l'on n'a pas l'habitude de l'entendre »²

En visitant l'Histoire, Maalouf retrouve les grands moments historiques, politiques, culturels de notre siècle. Il y découvre tantôt des œuvres grandioses et constructives des hommes de prix, tantôt les ruines des guerres causées par l'arrogance des dirigeants soient-ils d'Orient ou d'Occident. Le romancier s'arme d'objectivité et de patience ; il voyage dans l'espace/temps où il trouve l'origine du mal pour mieux l'extraire, ou l'exemple du bien pour le donner comme un miroir aux hommes. Il met à nu l'Histoire, toute l'Histoire de l'antiquité à nos jours pour la soumettre à l'examen de la raison critique.

Pour cela son écriture se développe dans un espace fictionnel spéculaire qu'il construit en choisissant un élément pris dans l'histoire contemporaine. Sa narration navigue entre ces deux pôles. L'horizon d'attente de la lecture/réécriture de l'Histoire chez Amine Maalouf se

¹ Cf. Article El Tibi Zeina in « la revue du Liban » N° 3954.

² Magazine littéraire, n° 394. Janvier 2001, entretien avec Amine Maalouf.

focalise en fait sur le dépassement du clivage orient /occident que les historiens ont voulu édifier et les conflits dominant/dominés instaurés par les guerres.

Notre corpus d'étude se compose des livres (essais et romans suivants) qui sont des réécritures de grand moment de l'histoire de l'humanité:

«**Les croisades vues par les Arabes**» son premier essai a vu le jour en 1983. C'est un ouvrage historique dans lequel Maalouf nous relate l'histoire des croisades (Ifranj) comme elle a été vécue pendant deux siècles dans l'autre camp, celui des Arabes.

Trois ans plus tard, 1986, Maalouf écrit «**Léon l'Africain** ». La chute de Grenade dans le camp des vaincus. Après la conquête de l'Andalousie par les Espagnols, Hassan quitte Grenade sa ville natale, il passe son enfance à Fès, puis arrive à Tombouctou au moment de l'apogée de l'empire de l'Alaska Mohamed Touré. Il foule la terre de l'Egypte au moment de sa prise par les Ottomans. Il se trouve ensuite à Rome au moment de la renaissance. Il rédige la célèbre «Description de l'Afrique». Il revient à Fès après avoir été baptisé par le Pape qui l'a nommé Jean-Léon de Médicis, dit Léon l'Africain.

Maalouf nous dit que ce roman aura été celui du virage le plus hasardeux de sa vie, aussi décisif que son départ du Liban. Ce roman est riche en documentation sur les lieux fréquentés par Hassan El Wezzan/Jean Léon de Médicis. C'est la juxtaposition des deux mondes différents, l'Orient et l'Occident entre lesquels Maalouf tisse des passerelles de paix.

Le romancier nous présente ensuite l'histoire du manuscrit d'Omar Khayyam qui apparaît dans «**Samarquande**» 1988, (prix des maisons de la presse). L'auteur marque le vingtième siècle par le «Titanic» qui sombre dans l'Océan Atlantique. Par l'enchantement d'une baguette magique, le manuscrit de Khayyam est sauvé par la fiction. Il émerge du fond des eaux et Maalouf nous dévoile les secrets de l'Orient d'hier et d'aujourd'hui : le fil conducteur de l'histoire est le manuscrit d'Omar Khayyam, et c'est par sa poursuite que le romancier nous mène dans la Perse du XI^{ème} puis celle du XX^{ème} siècle. Il nous dévoile d'une part la sagesse de Khayyam et l'ordre structuré par le Vizir Nizam el Moulk qui s'est opposé à Hassan Sabbah, le chef de la secte des assassins. D'autre part, Maalouf nous indique les lieux et les enjeux politiques qui tissent des liens entre l'Orient et l'Occident.

«**Les jardins de lumière**,»(1991) raconte l'histoire de l'homme sage de la Mésopotamie du III^{ème} siècle, Mani, qui est resté marginalisé à travers les temps, et qui s'inscrit dans notre langage lorsqu'on parle de «manichéen ».

« **Le Rocher de Tanios** » (prix Goncourt 1993) dévoile l'histoire de Tanios, le fils de la trop belle Lamia. Des murmures courent le pays sur l'identité de vrai père. Dans les années 1830, le Liban est déchiré pour appartenir à l'empire ottoman, à l'Egypte et à l'Angleterre. Tanios est contraint à l'exil après l'assassinat d'un chef religieux. « *Terre bénie de Dieu, mais hostile*

*aux hommes de bonne volonté, le Liban de Tanios est un mélange d'eau de fleurs d'oranger et d'odeur de poudre. Le rocher de Tanios, un Orient se rapproche.*³

Dans «**Les identités meurtrières**» (1998), Maalouf se demande jusqu'à quand l'affirmation de soi s'accompagne de la négation d'autrui. Il refuse la fatalité de la violence qui est déclenchée par la couleur de la peau ou la culture d'origine.

« **Le périple de Baldassare** » (2000), met en scène à travers un voyage fictionnel, la dialectique entre le moi individuel et le nous collectif, l'un et le multiple, dans la mesure où Baldassare se laisse balancer entre ses propres convictions et celle de son entourage. Et même si le héros ne trouve pas la réponse à sa question (le centième nom de Dieu), il retrouve ses repères et la terre de ses ancêtres grecs ; Baldassare comme Khayyam, fuit de ville en ville comme si le danger le poursuit sans cesse, il s'installe en Occident, laissant derrière lui l'Orient.

Ainsi, partant d'un grand moment qui a bouleversé les relations entre l'Orient et l'Occident, à savoir les croisades, et de l'histoire d'un andalous, Hassan/Léon, dont la philosophie a été de réunir l'Orient et l'Occident dans une même foi, Maalouf aboutit à la recherche de soi, d'un autre qui a pénétré le soi par la violence et la négation à soi dont la seule raison est la recherche de la paix et de l'harmonie avec l'autre. Cependant les choses ne sont pas aussi simples que nous voulons les présenter ; Autre et soi sont faits tout deux de violence et de paix.

Depuis son premier livre jusqu'au dernier, en passant par l'autobiographie romancée d'un exilé, le texte de Maalouf se dévide tel un parcours initiatique entre plusieurs langues et plusieurs cultures. L'auteur relit et réécrit des événements qu'il sélectionne et extirpe à l'histoire, participant ainsi à la dynamisation de l'Histoire de l'humanité. Il nous présente la vie antérieure pour la soumettre à une révision afin réhabiliter le monde dans son actualité.

Notre problématique repose sur le socle de l'interaction et de l'évolution des civilisations orientale et occidentale. Le va et vient entre les deux pôles à travers les siècles (temps) et à travers l'espace géographique est tissé dans l'espace du récit fait de conflits, des guerres d'oppressions d'une part et de réconciliation, de tolérance et de coexistence d'autre part.

Le fil conducteur de notre recherche est donc les stratégies narrative et discursive développée par Amine Malouf pour la connaissance de soi et la reconnaissance de l'autre qui aboutit à la reconstruction des rapports entre l'Orient et l'Occident.

La relation entre l'Histoire et la fiction dans l'écriture d'Amine Maalouf est l'enjeu de notre questionnement. Cette relation appartient à deux mondes autonomes mais cependant interdépendants.

Dans l'œuvre maaloufienne l'Histoire est le socle du produit littéraire. L'auteur choisit les moments historiques pour les adapter aux événements contemporains, ainsi les personnages

³Alain Jacob « Le Monde » in Maalouf. A, Le rocher de Tanios, Grasset, 1993, couverture.

ayant marqué l'Histoire sont interpellés. Ils adhèrent au récit créant une harmonie entre le passé et le présent, Ces personnages permettent la théâtralisation des événements historiques qui se répètent sans cesse.

La réécriture de l'Histoire génère plusieurs questions :

1. Comment l'auteur qui plonge consciemment dans les méandres de L'Histoire de l'humanité, pour soumettre les événements et les hommes qui ont fait cette Histoire au miroir de la contemporanéité à travers le prisme de l'écriture fictionnelle ?

2. Pour quelle raison l'auteur met-il en exergue certains moments du passé et pourquoi a-t-il choisi dans les profondeurs de l'Histoire certains personnages qu'il institue comme emblématiques ?

Notre recherche tourne ainsi autour du rôle, des fonctions de ces personnages et de leur universalité : bien que surgis du passé, ils possèdent encore un sens dans le présent.

3. Enfin, quel stratagème fictionnel est-il développé par Amine Maalouf pour narrer le fonctionnement de l'interaction Orient /Occident et leur dialogue.

Au vu de ce triple questionnement surgi de notre problématique, nous avons structuré notre travail en trois parties :

Dans la première partie, L'étude de « **L'espace culturel et civilisationnel dans l'œuvre d'Amine Maalouf** » nous semble indispensable pour découvrir et décoder les conséquences des rencontres qui engendrent la connaissance de soi et la connaissance de l'autre à travers le corpus. Le thème du voyage nous semble important pour découvrir et décoder les conséquences des rencontres

Nous ciblons dans la deuxième partie « **Les personnages entre fiction et réalité,** » l'étude des personnages et de leur rôle respectif. Ceci afin de dévoiler la raison pour laquelle Maalouf a puisé dans la profondeur de l'Histoire certains personnages emblématiques. Les personnages les plus importants dans notre corpus sont : Hassan el Wezzan, dans « *Léon l'Africain* » Nizam el Moulk, Omar Khayyam, Hassan Sabbah, dans « *Samarcande*, » Nous évoquerons aussi certaines figures qui se détachent de la foule et qui s'affrontent dans « *Les croisades vues par les Arabes* » parmi eux des rois occidentaux et des sultans orientaux, ainsi que Mani dans « *Les jardins de lumière* », et Tanios dans « *Le rocher de Tanios* ». *Baldassare dans « le Périphe de Baldassare »*

Dans la troisième partie, « **Le dialogue Orient Occident dans l'œuvre d'Amine Maalouf,** » nous nous intéressons à l'identité et l'altérité à travers l'enchevêtrement des textes et son fonctionnement entre les deux pôles (Orient et Occident). Ceci nous permet l'étude de l'interculturalité à travers le prisme de l'intertextualité ; plusieurs écritures s'intègrent dans l'écriture maaloufienne. Pour cette analyse, nous intégrons les références contenues dans « *Les identités meutrières* »

Le corpus échappe à une analyse aisée et systématique de la narration, vu l'originalité de l'écriture maaloufienne ; la graphie française est associée à une spécificité narrative, celle de l'art de conter à la manière des mille et une nuits chez les Arabes. Le romancier refuse la linéarité ; cette négation touche aux catégories de l'événement fictionnel de l'espace et de l'instance narrative. L'œuvre suscite un effort pour surmonter le brouillage incessant du sens. L'écriture d'Amine Maalouf est récente, par conséquent la rareté de la critique nous pose problème. Aussi, nous avons pris pour premier outil, le texte qui constitue notre corpus ; nous nous basons donc sur l'immanence du texte, en nous appuyant sur les travaux à différents niveaux de Genette, Kristeva, Barthe, Bachelard, Todorov, Bakhtine pour approfondir notre recherche.

Le récit maaloufien est structuré par les interactions, aussi bien positives que négatives entre l'Orient et l'Occident. Le romancier garde l'espoir d'éviter certaines fautes du passé pour une vie meilleure où règnent la coexistence et le respect. Tout en gardant la notion d'origine, il se méfie de l'identité qui tend à exclure l'autre. Il vise un discours voulu dans un espace et un temps précis. L'œuvre d'Amine Maalouf nourrie d'érudition cherche à atteindre le lecteur. A travers les voyages dans l'espace (oriental et occidental), le temps (l'Histoire) et le mythe. Le voyage de ces figures historiques est très instructif ; leur expérience traverse l'écriture pour en faire bénéficier le lecteur. Le voyage effectué à travers l'espace géographique et temporel est transmis par l'écriture sans doute pour cibler l'attention du lecteur et de le resituer dans un monde fait de paix et de sécurité.

Notre analyse vise ces moments historiques qui sont mis en scène telle une pièce de théâtre. Nous nous intéressons au discours véhiculé par des mots qui pénètrent l'esprit pour agrandir l'image du monde visible et lisible, mais aussi l'image de soi et celle de l'autre, quelque soit l'autre ; cet autre ne serait-il pas le double de soi ? Le même comme l'autre ne forme-t-il pas qu'un seul être humain malgré toutes les différences qui cherchent à les séparer ? Il semble que l'axe autour duquel tourne l'œuvre d'Amine Maalouf soit la paix qui est générée par l'altérité et le respect.

1. L'analyse du corpus dans la première partie :

L'ESPACE CULTUREL ET CIVILISATIONNEL DANS L'ECRITURE D'AMIN MAALOUF

Nous nous intéressons au voyage dans la dimension spirituelle ; il s'agit de l'enjeu de l'humanisme à travers les deux aspects du voyage : la connaissance de soi et la reconnaissance de l'autre.

Comme Ariane offre à Thésée le fil qui lui permet de s'aventurer sans se perdre dans les détours du labyrinthe crétois, Maalouf nous guide à travers les méandres entre la réalité et la fiction, entre le passé et le présent et entre l'Orient et l'Occident. Ceci dans de longues péripiéties. Le labyrinthe narratif est saturé de signes voire d'indices.

Le texte se charge dans sa mise en mouvement, d'une somme de souvenirs (Histoire) qui constitue autant de sédiments mémoriels. Une narration qui se construit sur des systèmes

d'emboîtement (mise en abîme.) L'écriture est en elle-même un labyrinthe où défile le miroir que le narrateur promène dans la réalité (l'Histoire) pour l'incérer dans son récit.

Le voyage est long et parsemé d'épreuves, il ouvre des perspectives différentes non seulement sur la carte géographique espace concret, mais aussi sur les chemins de l'érudition, de la rencontre, ainsi que l'espace abstrait ; celui de la spiritualité, de la sagesse (la profondeur du moi caché dans l'être profond.)

La connaissance de l'autre est non seulement indispensable pour se connaître mais elle permet d'instaurer la compréhension et le dialogue entre les hommes. Pour cela il ne faut pas se fier aux images figées et fausses qui font partie des préjugés. Les rencontres sont indispensables pour la connaissance des autres. Les hommes restent interdépendants à travers le temps et l'espace.

«Il faut relire notre Histoire au besoin, refaire notre présent, réinventer le réel, c'est à ce prix que s'opérera cette rencontre avec nous-mêmes»⁴

N'est-ce pas là le but d'Amine Maalouf ? Relire l'Histoire pour améliorer le présent et bien organiser l'avenir. C'est pourquoi il nous ramène à la nuit des temps pour un voyage à rebours promenant un miroir où se reflètent certains faits et geste de l'humanité.

Qu'est-ce qu'un voyageur ?

« Un voyageur est une espèce d'historien ; son devoir est de raconter fidèlement ce qu'il a vu ou ce qu'il a entendu dire ; il ne doit rien inventer mais aussi il ne doit rien omettre ; et, quelles que soient ses opinions particulières, elles ne doivent jamais l'aveugler au point de taire ou dénaturer la vérité.»⁵

Dans l'univers romanesque d'Amine Maalouf, la réalité se confond avec la fiction pour tutoyer notre être si fragile et le plonger dans le passé miroitant puis dans le présent et enfin dans le mirage du futur. Tout comme le naufrager du Titanic dans le roman «Samarcande», il se demande s'il a vécu ou rêvé entre le mythe et la réalité. «*Sa gloire vit l'espace d'un rêve fêlé*»⁶

Le monde extérieur (le dehors) s'infiltré à l'intérieur (le dedans) de l'homme et y retrouve son écho ; une écoute. L'interaction s'établit entre des deux espaces. Ya –t-il un rapport direct avec la citation orientale de Khayyam : «Le paradis et l'enfer sont en toi.»⁷

⁴ Lahjomri Abdeljalil, «L'image du Maroc dans la littérature française de Loti à Montherlant), Alger, SNED, 1973, P.303.

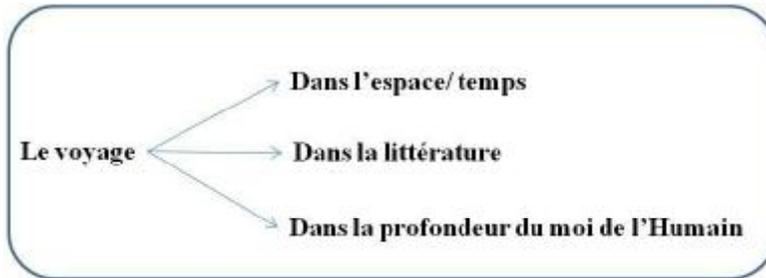
⁵ 295 Chateaubriand», *I itinéraire de Paris à Jérusalem*, Aris, Garnier-Flammarion, 1968, p. 42, in «Miroir des textes» M. Mourgues & autres, faculté des lettres Arts et Sciences Humaines de Nice, nouvelle série n° 49, Nice, 1998.

⁶ Maalouf A. «*Samarcande*», Paris, Lattès, 1988, 283 p. p. 67

⁷ Ibid. p.111

Le romancier entreprend plusieurs voyages, en fait le voyage s'effectue dans l'espace profond de l'humain pour dévoiler ses forces et ses faiblesses, son hospitalité et son hostilité et tous les paradoxes entre lesquels il balance.

Les caractéristiques du voyage dans l'œuvre maloufienne.



Dans l'œuvre d'Amine Maalouf, il y a trois sortes de voyage

Le voyage s'effectue dans un triple sillon :

- Il a lieu dans l'espace scriptural. (ci-dessus analysé)
- Il laisse sa trace dans l'Histoire (temps associé à l'espace géographique.)
- Il parcourt la profondeur du moi de l'humain

1.1.1. LE VOYAGE DE BALDASSARE DANS « LE PERIPLE DE BALDASSARE

« Le périple de Baldassare » se présente sous forme de journal du 24 août 1665, jusqu'au 31 décembre 1666. C'est entre les deux dates que se déroulent les événements marqués par les escales historiques. Hassan comme Baldassare a traversé le temps ordonné par un ordre chronologique suivant un calendrier, ceci entre un début et une fin.

Le titre du roman porte déjà la notion du voyage «Le périple de Baldassare.»

Le héros entreprend un long voyage, en quête d'un livre détenteur du centième nom de Dieu. Dans son itinéraire se trouve des pays, des villes et leur tumulte, il rencontre la peur, la tromperie, la désillusion, mais aussi l'amour, et au bout du chemin c'est son être forgé par les épreuves qu'il retrouve.

1.1.2. LE VOYAGE DE MANI, INCLUS DANS « LES ANNEES DE LUMIERE.»

L'appartenance à la fois généralisée et effacée est partout présente dans l'œuvre. Ainsi dans «les jardins de lumière» Mani nous dit :

«Je me réclame de toutes les religions et d'aucune, on a appris aux hommes qu'ils devaient appartenir à une croyance, comme on appartient à une race ou une tribu. Et moi

*je leur dis, on vous a menti. En chaque croyance, en chaque idée, sachez trouver la substance lumineuse et écarter les épluchures.»*⁸

Mani se réclame de toutes les religions sans leur appartenir. Est-ce une façon d'accepter l'autre avec sa différence ? La substance lumineuse se trouve en chaque croyance, il appartient à tous les êtres de la trouver. Elle est là pour éclairer Le chemin de tout un chacun. De là nous pouvons évoquer la sagesse, la paix, le respect l'écoute qui ouvre la voie de la coexistence et l'acceptation de l'altérité. Telle est la devise du romancier.

1.1.3. LA RECHERCHE DU MANUSCRIT DANS LES DIFFERENTS ESPACES GEOGRAPHIQUES DANS « SAMARCANDE »

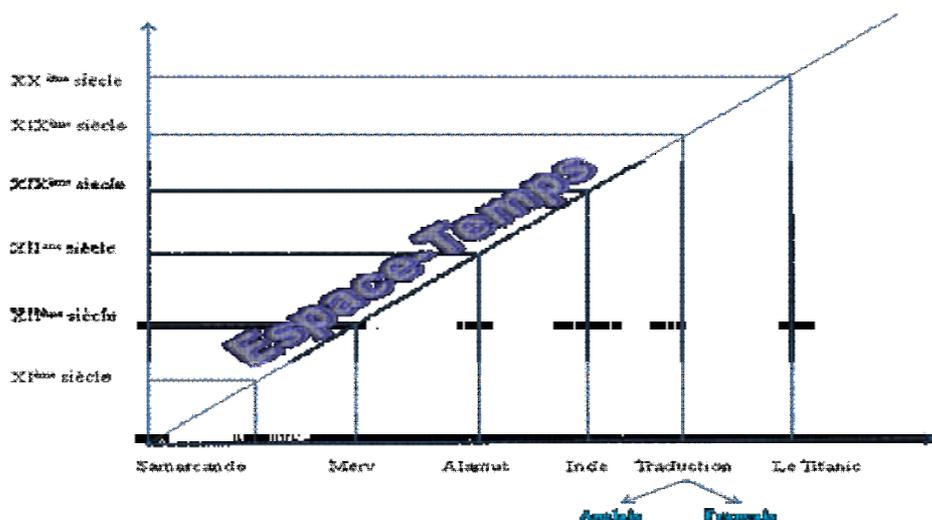
Le voyage s'effectue dans un premier temps dans l'espace scriptural puis dans un deuxième temps c'est dans l'espace géographique qu'il prend forme. En effet, Khayyam écrit les robayyates ainsi (espace de l'écriture) qui ont suivi la trajectoire les menant de l'Orient La Perse terre natale de son auteur, vers l'Occident (L'Angleterre et la France espace géographique.)

L'interaction entre les deux pôles : Omar Khayyam entreprend la rédaction d'un fort sérieux ouvrage consacré aux équations cubiques. Pour présenter l'inconnue dans le traité d'algèbre Khayyam utilise le terme arabe Xay qui devient dans les ouvrages scientifiques espagnol «x», devenu symbole universel de l'inconnu. Khayyam dédie cette œuvre à son protecteur Abou Tahar, connue sous le pseudonyme «Nizam el Moulk» «le cadî» juge, vizir et conseiller des

Seldjoukides. Voici un passage concernant l'érudition de Khayyam, son œuvre algébrique a atteint l'Occident

Dans la courbe ci-dessous le parcours du manuscrit est tracé, chaque escale est déterminée dans l'espace/temps, le but de cette analyse est de lever le voile sur l'importance du manuscrit à travers le temps et à travers l'espace, comme un trésor il loge dans un coffret garni et ciselé et sa valeur s'éternise. Il renferme la sagesse immanente des quatrains mais aussi la chronique relatant l'histoire de son ère. Les vers libres ont pris des ailes pour gagner l'Amérique où se formait le cercle omarien. Le personnage narrateur porte le prénom du sage persan poète Omar. Le parcours du manuscrit se poursuit dans l'espace du dehors (espace géographique) mais il a lieu aussi dans le plus profond de l'être. Au delà de l'érudition, le lecteur découvre et prend connaissance de l'Orient et de l'Occident ainsi que de l'interaction qui s'en suit. Les siècles sont ainsi dressés face à face pour laisser apparaître les révolutions, les guerres, les invasions, les constructions mais aussi les destructions. Ceci afin d'acquérir la sagesse tant désiré par le romancier.

⁸ Maalouf A. «Les jardins de lumière, Paris, J.C.Lattès, France, 1991, p 198



La découverte de l'espace est propre à chaque escale de la trajectoire du manuscrit. A Samarcande le manuscrit a vu le jour, son auteur est présenté à la cour des Seldjoukide et il est soutenu par son protecteur Nizam el Moulk. La ville de Merv témoigne de l'enlèvement du livre de Khayyam, c'est le vieux de la montagne, Hassan Sabbah qui a ordonné sa prise. Des siècles après c'est les traducteurs français Renan et l'Anglais Fitzgerald qui en prennent possession. Puis c'est Mirza Réza qui l'a offert à Djameleddin lors de son séjour en Inde, et c'est dans sa Perse d'origine que le manuscrit est égaré puis retrouvé pour être embarqué sur le «Titanic».

Ainsi, Maalouf nous donne à voir tout le XI^{ème} siècle à partir du coffret qui contient les quatrains de Khayyam : dans le coffret sont les choses inoubliables : le passé, le présent et l'avenir sont là, condensés, le coffret est donc la mémoire du temps, il l'emprisonne pour le préserver de l'oubli, puis ce coffret révèle ce temps enfouis à d'autres génération pour leur permettre la découverte des ères passées. En fait, cet objet représente le corps, la matière, tandis que le manuscrit est l'âme, qui bien qu'emprisonnée pendant plusieurs siècles, réussie à illuminer d'autres espaces, dans un autre temps.

«Les beaux objets réalisés d'une main heureuse, sont tout naturellement «continué» par la rêverie du poète»⁹

Le voyage des personnages à travers les vicissitudes de l'Histoire et de la pensée.

Maalouf a vraisemblablement effectué un voyage d'exploration à travers l'Histoire et les civilisations, ses inspirations littéraires sont multiples, il semble puiser dans les sources littéraires lointaines pour dénoncer l'absurdité des conflits passés et présents. Le romancier se laisse convaincre de la nécessité du dialogue à ouvrir pour installer des passerelles entre les différentes cultures. Il émet le message de la paix et de l'harmonie que prônent ses personnages, en l'occurrence Mani dans «Les jardins de lumière.» Mais, la paix et l'harmonie

⁹ Cf. Bachelard, «La poétique de l'espace», P U F, Paris, 1978, p.88.

exigent la réconciliation et la tolérance. Le romancier tend vers la quête de l'idéal : Dans son œuvre les cultures gréco-latines, judéo-chrétiennes et musulmanes ont servi de soubassement au récit. Il puise dans ces trois sources la sève essentielle et ne manque pas de butiner, dans les textes fondateurs pour construire le sien.

«Autour de la Méditerranée se côtoient et se confrontent, depuis des siècles, deux espaces de civilisation, l'un au nord, l'autre au sud et à l'est(...) il n'est jamais inutile de rappeler que tout a un commencement, un déroulement et, à terme une fin. A l'époque romaine toutes ces contrées, devenues depuis chrétiennes, musulmanes ou juives, appartenaient au même empire ; la Syrie n'était pas moins romaine, que la Gaule, et l'Afrique du Nord était assurément, du point de vue culturel, bien plus gréco-romaine que l'Europe du Nord. (...) Le christianisme devient ensuite la religion officielle de l'Empire romain.»¹⁰

Le romancier fait le tour d'horizon de la Méditerranée, il n'oublie pas de citer ensuite Byzance, la capitale d'Orient qui a pu survivre pendant un millier d'années. Avec la disparition de l'empire romain, bien des peuples se trouvèrent libre. Le temps où la Méditerranée était réunie sous l'égide d'un seul souverain est révolu. Cinq cent ans plus tard l'Islam est révélé hors des limites de l'empire romains mais pas si loin ; la Mecque était reliée par des caravanes aux cités romaines telles Damas ou Palmyre et l'empire iranien sassanide, rival des Romains. Le vide a permis aux tribus germaniques de se répandre dans les territoires qui deviendront plus tard la Saxe ou le royaume des Francs. Ce vide permis aussi aux Arabes de constituer un immense territoire allant de l'Espagne jusqu'aux Indes sans excès de violence gratuite.¹¹

C'est dans la profondeur de l'Histoire que le voyage s'effectue. Ce qui précède nous permet de visiter plusieurs contrées à travers le temps passé. Aller à la source des événements du passé nous éclaire sur le déroulement de l'Histoire contemporaine. A partir du passé, le Romancier cherche à dégager une réflexion sur le monde actuel. Il ne s'arrête nullement sur l'image de la nostalgie ou de la fascination, mais il dresse le présent et le passé dans un vis-à-vis que marquent des dates comme des éclairs (quarante années dans le roman «Léon l'Africain» de l'époque médiévale. Mais aussi l'ère du «Titanic» et celle de Khayyam dans le roman «Samarcande». Deux siècles, le douzième siècle (Histoire rapportée) et le vingtième : (Histoire vécue) unis dans le même livre, Deux voyages s'effectuent, celui du Titanic et celui du manuscrit. Le voyage du Titanic est interrompu par son naufrage dans la nuit du 14 au 15 avril 1912.

L'interaction entre le texte et la profondeur du «moi»

«Le moi qui s'implique dans un roman n'est pas un sujet vide, mais un individu constitué, résultat d'un vécu dont la donnée est forcément modifiée par le rapport au texte. Lire, remarque Iser à la suite de Dewey, constitue à sa manière, un événement

¹⁰ Maalouf A. «Les identités meurtrières.» Grasset, Paris, 1998. 210 p, p. 73.

¹¹ Ibid. cf. p.74 &75;

*«dans la mesure où en lisant un texte de fiction, une interaction s'établit entre le texte en moi présent et mon expérience repoussée dans le passé dans la mesure où cette interaction met en jeu deux processus solidaires : le bouleversement du statut de l'expérience nouvelle, la compréhension du texte n'est pas un processus passif d'acceptation mais bien une réponse productive à une différence vécue Dès lors la lecture ne peut être réduite à une évasion, un divertissement» en marge de l'existence : elle contribue à structurer la personnalité. L'interaction texte lecteur, qui fait de la lecture un vécu, s'organise essentiellement autour des personnages.»*¹²

Les événements qui émanent du texte marquent le lecteur. Ce dernier s'imprègne de l'expérience que lui apporte la lecture «une réponse productive.»

Le déplacement d'un pays à l'autre ou d'un continent à l'autre brise les frontières non seulement géographique mais aussi celles installées au plus profond de l'être par les préjugés.

Barthes nous dit : *«Pour rencontrer cet étranger, je sors en quelque sorte de mon esprit, je m'excentre afin de constituer avec lui un espace de jeu. Un jeu érotique (...) J'échange l'apparition de l'étranger devant moi et moi contre l'émergence de cette énergie»*¹³

Il faut donc sortir de l'espace du «je» de l'égo pour entrer dans l'espace du «tu», miroir du «je».

Pour Tahar Benjelloun : *«l'autre en face, l'être qu'on aime est non seulement un miroir qui réfléchit, c'est aussi l'autre soi - même rêvé.»*¹⁴

Dans les deux citations, «l'autre» n'est que soi-même, il est le miroir de soi. Le miroir permet donc le dédoublement, se diviser pour se découvrir.

Amin Maalouf nous dévoile l'espace qui a une influence sur l'homme Il nous dévoile également l'homme qui a une influence sur l'espace. Le voyage favorise les rencontres. D'un point à l'autre de la terre les hommes se déplacent. Les caravanes, les chevaux et les navires ont charrié des voyageurs qui ont atteint des contrées parfois très lointaines, tantôt pour l'exil, tantôt pour le commerce en Asie (la route de la soie), en Afrique (le commerce du sel et des livres) mais aussi pour des guerres. Les ruines témoignent du passage des différentes civilisations. Les générations se succèdent dans un monde interdépendant. La visite du monde élargie le champ visionnel du voyageur qui découvre les vérités des différentes cultures. Ceci lui sert de miroir pour dévoiler les secrets du moi caché. Les convergences aussi bien que les divergences servent à la connaissance de soi et la reconnaissance de l'autre.

Il semble que les personnages voyagent pour atteindre un but, mais au bout du chemin ils s'aperçoivent que c'est à la quête de soi qu'ils ont abouti.

¹² Iser W. «L'acte de la lecture –théorie de l'effet esthétique», trad. Français, Bruxelles, Pierre Mardaga. Coll. «Philosophie du langage», 1985, p.241. in Jouve V. «L'effet personnage dans le roman, Puf, Paris, 2004. 271 P. p. 195.

¹³ Barthes R. in «Figure de l'étranger», Denoël, Mayenne, 1987, 214 pages, p 75. Sur la couverture.

¹⁴ Benjelloun T. «Eloge de l'amitié.» (En ligne) : www.evenne.fr/livre Consulté le 10. 09. 2008

2. *Dans la deuxième partie :*

LES PERSONNAGES ENTRE MYTHE ET REALITE.

Notre étude porte sur : « les croisades vues par les Arabes. »

Il s'agit d'une guerre de religion déclarée par les occidentaux, les croisés qui se sont déplacés en Orient Parmi les nombreux personnages orientaux et occidentaux cités dans ce volume nous relevons :

1.1.1 Orient : Salaheddine al Ayyoubi, Nouredine, Al-Hraoui.

1.1.2 Occident : Godefroi de Bouillon, Renaud de Chatillon, Richard Cœur de Lion.

Le romancier se base sur les chroniqueurs arabes contemporains de cette guerre qui a duré pendant près de deux siècles pour promener son miroir dans les vicissitudes de l'histoire pour nous donner notre époque à voir et découvrir la même arrogance et les mêmes injustices « Religions, que de crimes on commet en ton nom ! Histoire, que de leçons tu nous adonnes et pourtant... »¹⁵

Maalouf dresse l'histoire des croisades, il décrit l'atrocité de la guerre dans les deux camps mais aussi la rencontre Orient/ Occident et par delà la découverte réciproque des deux pôles

- ***Dans «Léon l'Africain»***

Il s'agit d'une autobiographie romancée ; Il y a Hassan el Wezzan/Léon l'Africain, son père Mohamed, sa mère Selma sa sœur Warda, son oncle Marwan, ami d'enfance Haroun

Hassan écrit son autobiographie à travers le temps, (quarante années) et à travers plusieurs espaces. Il est né à Grenade, et il a été adopté par Fès où il a reçue une formation spirituelle tirant sa substance de l'islam. Il est implanté dans le Nord de l'Afrique, après des pérégrinations dans le sud et l'Est de ce continent tantôt pour assurer avec son oncle une ambassade dans les capitales africaines tantôt pour fructifier un commerce en Egypte. Hassan s'est rendu ensuite à la Mecque pour un pèlerinage. Au retour il s'est fait prisonnier par un sicilien qui l'a offert au pape. Il a profité de son séjour en Italie pour instruire mais surtout pour s'instruire, Le Pape lui a donné son nom, il l'a baptisé Léon de Médicis. Amin Maalouf a ressuscité Hassan qui a mené plusieurs vies dans des espace plusieurs. Il a fait le tour d'horizon de la Méditerranée et a zigzagué la mer d'abord du Nord vers le sud puis dans le sens contraire pour vivre en Italie au moment de la Renaissance, puis après le conflit entre Luther et le Pape, il est revenu à Fès vers la fins de son existence.

Hassan/Léon offre au lecteur de l'instruction quant à l'Histoire du moyen âge dans les pays limitrophes de la Méditerranée et par de là il présente les déchirures que présente les princes andalous avant leur défaite ainsi que les guerres destructrices aussi bien en orient qu'en Occident. Tout ceci est projeté dans le miroir du temps, est ce pour en tirer des leçons et éviter à l'humanité de retomber dans l'éternel recommencement et récidiver les fautes commises dans le passé ?

¹⁵ Maalouf A. « les croisades vues par les Arabes » J.C. Lattès, 1983, 317 pages. sur la couverture.

Amin Maalouf a élaboré une œuvre dont la mosaïque s'offre comme une fresque représentant le monde d'hier et d'aujourd'hui,

La triangularité de Nizam el-Mouk, Omar Khayyam et Hassan Sabah dans le roman «Samarcande.»

Trois personnages sont différemment peints dans le roman «Samarcande» :

«Une légende court les livres, elle parle de trois amis, trois Persans qui ont marqué chacun à sa façon le début de notre millénaire : Omar Khayyam qui a observé le monde, Nizam el Mouk qui l'a gouverné, Hassan Sabbah qui l'a terrorisé.»¹⁶

Nous avons une autre description à l'unisson des trois personnages :

«Parabole extraite du manuscrit de Samarcande : trois amis étaient en promenade sur les hauts plateaux de Perse, Surgit une panthère, toute la férocité du monde était en elle. La panthère observa les trois hommes puis courut vers eux :

«Le premier était le plus âgé, le plus riche, le plus puissant. Il cria «Je suis le maître de ces lieux, jamais je ne permettrai à une bête de ravager les terres qui m'appartiennent» il était accompagné de deux chiens de chasse, il les lâcha sur la panthère, ils purent la mordre, mais elle n'en devint que plus vigoureuse, les assomma, bondit sur leur maître et lui déchira les entrailles. Tel fût le lot de Nizam el Mouk.»

Le deuxième se dit «Je suis un homme de savoir, chacun m'honore et me respecte, pourquoi laisserai-je mon sort se décider entre chiens et panthère ? Il tourna le dos et s'enfuit sans attendre l'issue du combat. Depuis il a erré de grotte en grotte, de cabane en cabane, persuadé que le fauve était constamment à ses trousses : Tel fut le lot d'Omar Khayyam.»

Le troisième était un homme de croyance. Il s'avança vers la panthère les paumes ouvertes le regard dénominateur, la bouche éloquente» Soit la bienvenue en ces terres, lui dit-il. Mes compagnons étaient plus riche que moi, tu les as dépouillés, ils étaient plus fiers, tu les as rabaissés», Il prit l'ascendant sur elle, il réussit à l'appivoiser. Depuis aucune panthère n'ose s'approcher de lui, et les hommes se tiennent à distance.»¹⁷ Il s'agit d'Hassan Sabah.

Le manuscrit nous révèle donc dans la marge des quatrains les trois personnages. Nizam el Mouk, Omar Khayyam et Hassan Sabbah.

1.1.3 Nizam I Mouk

Al-Hassan ibn Ali de Tus, le grand juriste le savant, juste, nommé Nizam el Mouk (l'ordonnateur du pouvoir) naquit en 1018 d'une famille de propriétaire fonciers qui possédaient des vergers dans la région de Tus. Son père lui fit apprendre le coran et il se consacra à l'étude du droit selon l'école shaféite. Il adhère ensuite au gouvernement d'Alp Arsalan ; il devient son vizir. Après la mort du sultan Nizam el Mouk fut sollicité pour les mêmes responsabilités par le nouveau monarque Malik Shah.¹⁸ Il a choisit la vie dans le palais des Seldjoukides turc, entouré de richesse et de puissance, il

¹⁶ Maalouf. A. « Samarcande » J.C. Lattès, Pars 1989, 376 pages p. 95 .

¹⁷ Ibid. p. 168 & 169.

¹⁸ Al-Suqûti, Les classes des Shaféites, IV. Trad. A. M. Eddé. P. 132 ; IN «Le monde musulman du XI^e à au XV^e siècles.» Saint Germain du Puy, Christophe Picard, Sedes, 2000 Cf., p 41.

a pu construire des medersas ou écoles, et ériger des mosquées où est propagé le savoir. Sous ses ordres, le premier observatoire s'est dressé, ce qui a permis à Omar Khayyam de constituer les différents calendriers ainsi que des recherches en astrologie.

Nizam est l'auteur de «Syasset Nameh» Le traité du gouvernement. C'est le fruit de l'irremplaçable expérience d'un bâtisseur d'empire.¹⁹

Omar Khayyam

Omar, grand mathématicien, géomètre, astronome, mathématicien, et médecin est honoré par le vizir Nizam el Moulk qui lui réserve une maison avec jardins vergers serviteurs et une pension, ceci lui a permis de vivre en paix écrivant ses quatrains, sirotant le temps tout en observant le ciel à partir de son observatoire.

Hassan Sabbah

Il est connu par son pouvoir de terroriser le monde. L'orient comme l'Occident a retenu son nom puisqu'il a ordonné des meurtres spectaculaires. Le grand maître des assassins a porté atteinte dans chaque ville musulmane ; de hauts dignitaires sont tombés sous son ordre, et les croisés ont perdu d'éminentes victimes.

« Tanios » dans le roman : «Le Rocher de Tanios. »

Le romancier s'intéresse à un personnage qui est montré du doigt par les siens, il est exclu de sa société au point de choisir l'exil pour mettre fin à ses peines.

«... Tanios est d'abord le fruit d'une relation impure. Attaché à ses racines, il accède grâce à l'école du pasteur anglais, grâce aussi à ses contacts avec des personnes aussi peu recommandables que Roukoz ou Nader, à des valeurs nouvelles, à des idées progressistes dans le sens classique du terme, et découvre peu à peu que son village est invivable. Ecartelé entre deux univers et entre deux femmes (...) Asma et la Géorgienne, Tanios ne sait plus très bien à quel univers, à quelle femme il appartient.»²⁰

Le thème de la double appartenance qu'on retrouve d'ailleurs dans Léon l'Africain et dans tous les ouvrages de Maalouf, a jeté les ponts entre le Nord et le Sud, entre l'Orient et l'Occident, entre l'Islam et la Chrétienté. «Le Rocher» de Tanios est un actant qui incarne le Liban pour le personnifier. Le Liban est un «lieu de passage» en effet, dans ce roman on y trouve les Anglais et les Egyptiens Tous les lieux orientaux cités dans l'œuvre d'Amine Maalouf représentent le noyau du texte autour duquel gravitent le récit et le discours. Certains ouvrages portent le nom d'un espace («Samarcande» et «Le rocher de Tanios»).

L'espace devient un actant, il est donc personnifié.

¹⁹, Ibid. cf. p. 139.

²⁰ Nassif N. N. «Amine Maalouf» Thème du messager dans l'œuvre romanesque d'Amine Maalouf, Revue des sciences humaines et sociales, Beyrouth, Phare Manarât, N° 13, 19- mai 1994. PP. 154 &155.

3. Dans la troisième partie :

LE DIALOGUE ORIENT/OCCIDENT DANS L'ŒUVRE D'AMIN MAALOUF.

Nous nous intéressons à l'étude suivante :

L'identité à travers le miroir du récit

Le miroir nous permet de voir cet autre qui est notre «je» qui se dédouble en s'y projetant il voit ses défauts et il se remet en cause pour pouvoir se corriger. Pour cela, le romancier soumet l'homme à l'observation comme nous le montre cette citation :

«Religion, que de crimes on commet en ton nom, Histoire, que de leçons tu nous as données et pourtant...»²¹

Le «je» tutoie tour à tour le «tu» de la religion et de l'histoire qu'il personnifie d'une part et dresse d'autre part comme deux miroirs celui de la religion et celui de l'Histoire pour juger l'homme.» Le miroir est la métaphore d'une place indisponible au sujet (...) Le lieu tiers, cette place qui fonde l'évidence dogmatique est lieu d'un pouvoir.

Le philosophe Ibn Arabi, au XIII^{ème} siècle» exprimait cela très simplement :

«Tu vois ta propre forme en vertu du miroir.» (...) *Le pouvoir sur les images tient l'homme à sa merci.*»²²

Le miroir est donc impératif, il s'impose en projetant l'image telle qu'elle se présente. C'est la force qui permet à Amin Maalouf de nous donner à voir l'homme (Oriental soit-il ou Occidental) réfléchi à travers l'Histoire.

Le miroir reflète l'identité de tout un chacun pour nous montrer sa spécificité ; son propre moi. Ainsi dans «Les jardins de lumière» Mani s'est senti attiré hors de sa secte par une force cachée qui tantôt se dessinait sur la surface de l'eau pour mirer son visage, «son jumeau» tantôt amplifiait son âme de lumière, cette lumière céleste si fascinante.

Amin Maalouf se place toujours sous l'angle opposé des idées existantes (déjà là) pour interposer les siennes. Dans l'essai «Les identités meurtrières» il s'agit de la confrontation de l'usage satirique et polémique réservé à l'identité. Peut-on séparer l'homme de ses habitudes ancrées dans son être ? Faut-il convaincre l'homme afin de rejeter l'opinion selon laquelle l'identité est unicité ? L'essayiste Amin Maalouf affirme que l'identité est multiple et qu'elle évolue au cours des ans.

En Occident, la revendication se fait dans le communautarisme, en Orient c'est dans le confessionnalisme qu'elle évolue. Bien que les termes sont différents dans les deux pôles, le résultat généré est le même, l'implication négative implique les deux parties. En Orient, l'identité est liée à la religion (chrétienne maronite et orthodoxe, musulmane sunnite et chiite.) En occident la question de la nationalité est plus probable.

21 A. Maalouf, «*Les croisades vues par les Arabes*», J'ai lu, Paris, , 1994, 304, la couverture.

22 Pierre Legendre, «*Ce que l'Occident ne voit pas de l'Occident.*» Conférence au Japon, Barcelone, Simulacra Mille et une nuit, 2004, 140 pages, p 110.

Le dialogue des cultures est lié aux ressemblances mais aussi aux différences de visions des hommes selon les cultures. Quelque soit l'origine de l'homme ; religieuse, géographique, culturelle, il partagera cette appartenance par delà les frontières et les religions. La conception d'Amin Maalouf favorise les points de vue qui rapprochent les hommes plutôt que ceux qui les séparent. Il développe une pensée suggestive qui ouvre des perspectives et des horizons. Comme Montaigne dans les « Essais », Maalouf établit un humanisme visant la relation de soi et des autres.²³

«L'identité est l'histoire de soi que chacun se raconte»²⁴

Le romancier pense que «l'identité se fait par accumulation et non pas par exclusion.»²⁵L'identité n'est positive, enrichissante que si elle inclut les différentes appartenances sa pluralité. Dans cet essai Amin Maalouf s'interroge sur la passion, ses dérives meurtrières et plaide pour que chacun assume sa propre diversité «à concevoir son identité comme étant la somme de ses diverses appartenances.» Pourquoi meurtrière ? L'auteur considère que cette appellation n'est pas abusive dans la mesure où la conception que l'auteur dénonce est celle qui réduit l'identité à une seule appartenance et installe les hommes dans une attitude partielle, sectaire, intolérante, dominatrice, quelque fois suicidaire et les transforment bien souvent en tueurs ou en partisans de tueurs.

Amin Maalouf, fait-il partie des utopistes de notre époque ? C'est à la littérature comme celle de ce romancier qu'il revient de réinventer le monde.

« On se réinvente en se souvenant du passé en reconstruisant son histoire ou celle de sa famille. Nous avons maintenant des sociétés multiculturelles, la culture de l'autre est un espoir. »²⁶

Dans «**Les identités meurtrières**», le romancier nous fait part d'une analyse très importante de l'identité :

«En somme chacun de nous est dépositaire de deux héritages : l'un verticale, lui vient de ses ancêtres, des traditions de son peuple, de sa communauté religieuse ; l'autre, «horizontal», lui vient de son époque, de ses contemporains. C'est ce dernier qui est me semble-t-il le plus déterminant. Il le devient encore un peu plus chaque jour ; pourtant, cette réalité ne se reflète pas dans notre perception de nous-mêmes. Ce n'est pas de l'héritage «horizontal» que nous nous réclamons, mais de l'autre.»²⁷

L'auteur se méfie des mots et surtout celui de l'identité, sa vie d'écriture lui a appris de se méfier des mots l'un des faux amis est «identité» nous croyons connaître son vrai sens, nous lui faisons confiance même quand, insidieusement, il se met à dire le contraire, nous dit-il.

Parmi les personnages qui hantent l'œuvre d'Amin Maalouf, se trouvent ceux dont l'identité est plusieurs, ils ont vécu dans de multiples pays, ils parlent de différentes langues, ils appartiennent au monde comme le monde leur appartient. Le meilleur exemple est celui d'Hassan al Wazzan, le

²³ Cf. Djouahir J. université de Paris-Sorbonne, consulté le 08/12/ 2008 (En ligne) http://www.mlfmonde.org/img/pdf19_22EF06.pdf. Marcescale.

²⁴ Kaufmann J.C. «L'invention de soi, une théorie de l'identité.» Paris, Hachette, 2004, 351 pages, p. 151.

²⁵ Entretien avec Amin Maalouf, Cf Mohamed Ghanem «L'identité se fait par accumulation et non pas par exclusion» dans «Le quotidien d'Oran» Algérie, jeudi 06 juillet 2000.

²⁶ Entretien avec Amin Maalouf. Mohamed Benrebiai «Amin Maalouf, Cf. «le chantre de l'orientalisme et de la tolérance» dans «le quotidien d'Oran» Algérie, mardi 8 juillet 2008.

²⁷ A. Maalouf. «Les identités meurtrières», Grasset, Paris, 1998, 210 P ; p ; 137.

Grenadin, le Fassi qui a appartenu à l'Orient comme à l'Occident. Léon de Médicis dit «Léon l'Africain» est un personnage cosmopolite. C'est l'image favorite du romancier, il ne cesse de nous ramener à l'actualité, de l'ère médiévale de l'Andalousie dans le roman «Léon l'africain», mais aussi à celle du Titanic dans le roman «Samarcande», ou encore à celle de la mondialisation dans «Les identités meurtrières.» L'affirmation de soi doit-elle s'accompagner de la négation d'autrui ? se demande-t-il. Le romancier tend vers le chemin qui mène à l'acceptation de l'altérité ; dans son écriture, il développe la dimension complexe de l'identité.

Ainsi dans cette modeste recherche nous avons essayé de mettre en exergue la connaissance de soi et la reconnaissance de l'autre à travers l'interaction et l'évolution des civilisations orientale et occidentale dans l'œuvre d'Amine Maalouf.

INTERACTION AND EVOLUTION OF EASTERN AND WESTERN CIVILISATIONS IN AMIN MAALOUF'S LITERARY WORKS

Introduction

Amin Maalouf was born in Lebanon in nineteen forty nine. He first studied economy and sociology then chose to work as a journalist. He travelled throughout the world in more than sixty countries. He directed the weekly magazine "Anahar international" in Lebanon then became chief editor of "Jeune Afrique" magazine. He moved to Paris in nineteen seventy six during the tragic events in Lebanon. Today, Maalouf devotes most of his time to the writing of his novels which took a specific place in the landscape of francophone literature.

Being indeed on the border of several traditional cultures, Amin Maalouf claims his belonging to all of them especially linguistically speaking. As many Lebanese, he is multilingual and easily speaks Arabic, French and English. For him each language has its importance. His parents registered him in a Jesuits' school. French has then been his schooling language. In the first part of his life, he wrote in Arabic, then upon his arrival in France he started writing in French; he found in this welcoming land a space for

dialogue between North and South, East and West.¹

The main characteristic defining Amin Maalouf's works is this dialogue between East and West on which the Lebanese author sheds light.

Amin Maalouf was elected through the first ballot of vote to seat 29 of the Académie Française in 2011, thus succeeding to the Anthropologist Claude Levy-Strauss.

The original big bang from which originates the works of Amin Maalouf was embodied in his teenage years:

¹ Cf. Article by Tibi Zeina in « La revue du Liban » N°3954

“I have always wanted to narrate History from the other side; I mean from the side which we are not used to hear”²

As he visits History, Maalouf finds the big historical, political and, cultural moments of our times. He sometimes discovers great and constructive works by valuable men and some other times war ruins caused by the arrogance of Western or Eastern leaders. The novelist in him arms himself with objectivity and patience. He travels in space and time where he finds out the origin of evil in order to better extract it or an example of goodness to provide as a mirror to men. He unveils History, all History from Antiquity to present time to submit it to the examination of the critical reason.

For that reason, his writing develops itself in a fictional space which he builds by choosing an element in contemporary history. His narration navigates between these two poles. The waiting horizon of the reading/rewriting of History in Amin Maalouf's novels focuses in fact on the surpassing of East/West division

Which historians insisted on erecting and, the dominant/dominated conflicts established by wars.

Our study corpus includes books (essays and novels as follows) which are rewritings of great moments of the history of humanity.

“Crusades Through Arab Eyes” his first essay was published in 1983. It is a historical work in which Amin Maalouf narrates the history of crusades (Ifranjs or Franjs) as it was lived for two centuries in the other side, the Arab side.

Three years later, in 1986, Maalouf writes **“Leo Africanus”** about the fall of Granada from the side of the vanquished. After the conquest of Andalucía par the Spaniards, Hassan leaves Granada his native city; he spends his childhood in Fez, and then goes to Timbuktu in the times of the zenith of Alaskha Muhammad Touré's empire. He trod on the soil of Egypt during its conquest by the Ottomans. He happened then to be in Rome at the moment of the

² Magazine littéraire N° 394. January 2001, Interview with Amin Maalouf

Renaissance. He wrote his famous “A Geographical History of Africa”. He then comes back to Fez after having been baptised by Pope Leo X in 1520 and named Leo Africanus.

Maalouf tells us that this novel had been the most hazardous turn in his life, as decisive as his leaving Lebanon. This novel is rich in documentation on the places frequented by Hassan El Wazzan/ Giovanni Leo of Medicis, called Leo Africanus. This is the juxtaposition of these two different worlds, East and West between which Maalouf weaves bridges of peace.

The writer presents us then with the manuscript of Omar Khayyam which appears in “**Samarkand**” (1988). The author landmarks the twentieth century with the “Titanic” which sinks in the Atlantic Ocean. As by enchantment, Omar Khayyam’s manuscript is saved by fiction. It emerges from the bottom of the waters and Maalouf unveils for us the secrets of yesterday and today’s Orient: the thread of the story is Omar Khayyam manuscript and, it is in its pursuit that the writer takes us in the X, then XX century’s Persia. He reveals on one hand Omar Khayyam’s wisdom and the order structured by Vizir Nizam al Mulk who is opposed to Hassan Sabbah, the chief of the sect of the Assassins. On the other hand, Maalouf indicates to us the places and politics which weave links between East and West.

“**The Gardens of Light**” (1991) tells the story of Mani, the wise man of Mesopotamia in the III century A.D. who remained marginalized throughout times yet inscribes itself in our language when we say “Manichean”.

“**The Rock of Tanios**” (Prix Goncourt 1993) unfolds the story of Tanios, the son of the too beautiful Lamia. Murmurs run through the country on his father’s identity. In the 1830ies Lebanon is torn between three types of colonial greed: The Ottoman Empire, Egypt and England. Tanios is forced to exile after the assassination of a religious leader. “*A land blessed by God but hostile to well meaning men, Tanios’s Lebanon is a mix of orange blossom water and the smell of gunpowder. Tanios rock, an Orient getting nearer.*”³

³ Alain Jacob « Le Monde » in Maalouf, A. Le rocher de Tanios, Grasset, 1993, couverture.

With “**In the Name of Identity: violence and the need to belong**” (1998) Maalouf wonders how far self affirmation associates itself to the negation of otherness. He refuses the fatality of violence that is triggered by the colour of a skin or the origin of a culture.

“**Balthasar’s Odyssey**” 2000, casts through a fictional voyage, the dialectics between the individual self and collective self, the one and the multiple, in so far as Balthasar lets himself oscillate between his own convictions and those of his surrounding. And even if the hero does not find an answer to his question (the hundredth name of God) he does find his touchstones and the land of his Greek ancestors. Balthasar like Omar Khayyam flees from one city to another as if a danger is constantly following him; he settles in the West leaving the East behind him.

Thus, moving from a point in time which jeopardised relations between East and West, that is to say the Crusades and the story of a man from Andalucia, Hassan/Leo whose philosophy was based on reuniting East and West in the same faith, Maalouf comes up to a research of the self and of another who penetrated this self through violence and negation of the self with the only aim of finding peace and harmony with the other. However, things are not as simple as we would want to present them. Both self and other are made of violence and peace.

From his first book to the last one, including the biographical novel of exile, Maalouf text unfolds like an initiating course between several languages and several cultures. The writer reads and rewrites the events that he gathers and roots out from history, thus giving dynamism to History. He presents us earlier life in order to submit it to a revision and to rehabilitate the world in its actuality.

Our issue is based upon the interaction of Eastern and Western civilisations. The to and fro movement between the two poles throughout centuries (time) and throughout the geographical space is weaved in the space of the narration of conflicts, oppression wars on one hand and reconciliation, tolerance and co-existence on the other hand.

The leading thread of our research is then the narrative and discursive strategies developed by Amin Maalouf for self knowledge and the recognition of otherness which leads to the reconstruction of connection between East and West.

The relationship between History and fiction in Amin Maalouf's writing is the stake of our questioning. This relation belongs to two autonomous and yet independent worlds.

In "*Le prince et le Marchant*", Pierre Barberis⁴ discloses to us the misunderstanding that we generally find between historians and literature writers confronted to the experience of creative writing and referential representation. The dysfunction manifests itself in different form in the different modes of the literary representation of history.

In the Maloufian works, History is the basis of the literary product. The writer chooses historic moments in order to adapt them to contemporary events; the characters, which benchmarked History, are questioned. They adhere to the narration by creating a harmony between past and present; these characters allow the dramatization of historical events which ceaselessly repeat themselves.

The rewriting of History generates several questions:

1. How does the author conscientiously dive into the meandering of history of humanity to submit events and people who have made this history to the mirror of contemporary times throughout the fictional writing prism?
2. For which reason does the writer bring certain landmarks of the past to the focus and why does he choose certain characters which he institutes as emblematic?

Our research deals with the role, the functions of these characters and their universality: although they well out of the past, they still bear a sense in the present time.

⁴ Barberris, Pierre « *Le prince et le Marchant* » ed. Fayard, 1980

3. Finally, which fictional device is developed by Amin Maalouf to narrate the functioning of the Interaction East/West and their dialogue?

With this triple questioning in mind originating from our issue, we have structured our work in three parts:

In the first part, the study of **“The Cultural Space and Civilisation in the Works of Amin Maalouf”** in which travelling is a central issue, seems indispensable in order to decode the consequences of the encounters that generates self knowledge and knowledge of the other throughout the corpus.

We target in the second part **“Characters between fiction and reality”**, the study of the characters and their respective role. The aim being to reveal the reason for which Maalouf has probed the depth of History in order to find certain emblematic characters. The most important characters in our corpus are:

Hassan el Wazzan in Leo Africanus, Nizam el Moulk, Omar Khayyam and, Hassan Sabbah in “Samarkand”. We shall also evocate certain persona which detach themselves from the mob and confront one another in “Crusades through the Arab Eyes” among them the Western Kings and the Western Sultans, as well as Mani in “The Gardens of Light”, Tanios in “The Rock of Tanios” and, Bathasar in “Balthasar’s Odyssey”.

In the third part, “The East/West Dialogue in the Works of Amin Maalouf” we are interested in the identity and otherness throughout the intertwining of the texts as well as in its functioning between the two poles (East/West). This allows us to study the cultural interaction through the prism of textual interaction; several types of writing are integrated in the Maloufian writing style. For this analysis we use the references included in “In the Name of Identity”.

The corpus escapes an easy and systematic analysis of the narration, given the originality of the Maloufian writing; writing in French is associated to a narrative specificity, the one of narrating the way the Arabs do. The novelist refuses linearity; this negation applies to the categories of fictional events of

space and, of narrative instance. Maalouf's works kindles an effort to overcome the unending blur of the meaning. His writing is recent and, therefore the absence of criticism is problematic. We have thus taken as a prime tool the text which constitutes our corpus; we shall base our research on the immanent aspect of the text relying for that at different steps, on works by Genette, Barthes, Bachelard, Torodov, and Bakhtine in order to probe deeper.

Previous studies

We note among the PhD theses dealing with Amin Maalouf's works:

1. *Proposal of analysis of three novels by Amin Maalouf "Leo Africanus, Samarkand and The gardens of Light"*.

Author: Hicham Mahmoudi-University Nancy 2, Year 1998⁵

2. *The Spirit of fiction and generic strategies in the novel works of Amin Maalouf: study of the poetics of francophone Arab novels.*

Author Abdellah Ouali Alami - Lille Year 2006⁶

The Maloufian narrative is structured by its interactions, positive as well as negative, between East and West. The novelist keeps hope of avoiding certain mistakes of the past for a better life where coexistence and respect prevail. Still keeping the notion of origin, he beware of identity which tends to exclude otherness. He aims at an intended discourse in precise time and space. The works of Amin Maalouf nurtured with erudition tries to reach the reader; through travels in space (Eastern and Western), through time (History) and, through myth. The travelling of these historical figures is very instructive; their experiences pass through writing for the benefit of the reader. The travel accomplished through geographical and time/space is transmitted by writing,

⁵ Système Universitaire de documentation (On line)

<http://www.Sudoc.abes.fr/Db=2.1/SET=7/TTL=I/SHW?FRST=2>

⁶ Système Universitaire de documentation (On line)

<http://www.Sudoc.abes.fr/Db=2.1/SET=7/TTL=I/SHW?FRST=3>

probably to target the attention of the reader and to put him back in a world of peace and security. Our analysis aims at these historic moments which are staged like a drama. We are interested in the discourse conveyed by words which penetrate the mind to enlarge the image of a visible and readable world, but also the image of the self and that of otherness. Would the other be another self? Do not the same and the other form one human being only in spite of all the differences which try to separate them? It does seem then that the axe around which Amin Maalouf's writing evolves is generated by Otherness and Peace.

CONCLUSION GÉNÉRALE

Always at midway between fiction and historical work, Maalouf gives us the impression that he is looking for a pretext to take us for a long distance walk throughout the West through texts and, through centuries: Omar Khayyam's manuscript in Samarkand, the one hundredth name in Balthasar or the uprooting of Hassan in Leo Africanus and more. The stops in time and space allow reflection on contemporary world as a means for denouncing and claiming. The wise men, the constructors as well as the false devotees are described in the works probably to better observe the world and above all to go in a radical way to the source of the problems cast in the historical current, with the goal of improving the present and even the future. From one book to another without showing any sign of despair, the novelist put together a puzzle which takes us back to a hoped image of a harmonious world.

Characters whose image is tarnished by their fellow men have their value rehabilitated in the Maloufian writing (Omar Khayyam, Mani and others). The writer looks for the truth more from a side other than the one seen by the majority. Since before judging he prefers to observe the two poles objectively; this is to be found in "Crusades through Arab Eyes.

Travels multiply themselves in space/time to reach the deepest dimension of the human being who after his erring recovers a self more enriched by observation, experience and above all the encounter of the other in his country but also in his different being. Respecting this difference is respecting the self.

Each time you close one of Amin Maalouf's book, there occurs an opening on a quite new horizon. Beyond enlightening and acquired experience, the reader participates to the transformation of the self, this self which was for most people hidden before their reading and, which develops after the recognition of otherness added to his own knowledge. This reminds us of a saying by André Gide.

"I read a book and, after having read it I closed it; I put it on a shelf of my library, but in that book there was such words that I could not forget. They went down in me so deeply that I do not distinguish them from me. [...] That I forget this book where I read those words; [...] remember

*them only in an imperfect way matters naught. I cannot become who I was before I read them. How to explain their power? Their power comes from the fact that they only revealed to me some part of myself unknown to me; they have only been an explanation, yes, an explanation of myself; they have only been an explanation for myself.*⁷

This means a transformation of a part of the being performed by reading: “*I cannot become who I was before I read them*”. And, on the other hand, it shows the discovery of the self: “*they only revealed to me some part of myself unknown to me*”

The journey takes place in literature, the text presents us with different characters which travel in a geographical space, but it is through the reading that we follow the itinerary of the odysseys, we internalise the space and the words which go along with it; we then hold them in and they operate in us like a big bang to enlarge our field of vision. There is an interaction between the observed external world and the observable internal world. The description established in the text familiarises our imagination as well as our memory which sometimes is more credible than what we observe in space. Moreover, the beauty of the style enriched by poetical prose delights our spirit and transforms our look on the world: The novelist make fountains and oases spring out of barren deserts as in Nomads’ poetry.

*“This time she looked far away, she offered me her profile to contemplate, her skin tanned in a very pure texture, if sweetness had a colour, it would be hers, if mystery had a gleam it would be hers [...] God how beautiful my first image of the West! A woman as only the desert poets could sing, her face a sun, they would say, her hair a protecting shade, her eyes fountains of fresh water, her body more slender than the palm trees, her smile a mirage”*⁸

⁷ Gide, A., « De l’influence en littérature » l’Hermitage, 1900. Prétexes, Paris Mercure de France. 1903 Nouv. Ed. Essais critiques, édition présentée par Pierre Maison, Paris Gallimard, 1999, coll. « La pléiade » p. 406 ; IN Fraisse E. & Mouralis B., « Question générale de littérature, Seuil, 2001, 298 p. p. 261.

⁸ Maalouf A.» Samarcande» Op. cite. p. 220

This picture presents us with a woman seen from profile who “*looked far away*’ and with “*her skin tanned in a very pure texture*” then this beauty is interweaved with the East. We have here a symbiosis which unites the feminine beauty to the paradisiacal space which draws itself through the pen, through the words to offer us a painting composition.

The description of Samarkand is full of wonders as well, the novelist gives you the impression that you are flying on a carpet to discover that city.

*“Climb on the terrace of Khandesi, the old citadel, let your look amply wonders around and you will only encounter water and greenery, flowered squares and cypresses nicely cut in the forms of beef, elephants, bent camels and panthers which seem ready to bounce, by the subtlest gardeners. Indeed, even inside the cities walls, from the gate of the Monastery in the West to the China gate , Omar has only seen dense orchards and vivid brooks, slender brick minaret, a cupola chiselled with shade, the whiteness of the wall of a belvedere...”*⁹

This description offers a description of Samarkand at the peak of the Eastern civilisation; gardens as well as constructions and religious buildings were elaborated in a grandiose way which fascinated the eye.

Edgar Allan Poe has also chanted the beauty of Samarkand¹⁰

*And now you should view Samarkand! Isn't it the king of the world?
Proud above all cities and their destinies in its hand?*

Samarkand, this city appears for the first time in texts on the occasion of the expedition of Alexander the Great during which Samarkand under the name of Marcanda was conquered in 329 B.C. From 323 upon the sharing of Alexander’s empire and up to the Arab conquest in VII century, the city had been taken by numerous kings from various origins. The Seljukids who inherit of Transoxiana where Samarkand is the main city, loose that city when Northern people surge in middle Asia. Alternately in the hands of the Huns,

⁹ Maalouf, A. Op. cite. Pp. 21&22

¹⁰ Idem. First Epigraph of the novel

then the Turks, the city is finally conquered by the Arabs in 712. They made of it, along with Bukhara, a stronghold of Islamic propagation in Transoxiana. The city is indebted for its fame to the conquest of Tamerlane who chases the Mongols from Transoxiana in 1363. The XIV and XV centuries witness the flourishing of Islamic architecture, the installation of an astronomical observatory and, the erection of Tamerlane's tomb, built in jasper. But in 1497, conqueror Barber seizes the city of Samarkand, taken back later by the Uzbeks. In 1868, the Russian conquest of middle Asia results with the capture of Samarkand. Today it is the capital of Uzbekistan.

The novelist seeks to extract a reflection on today's world; he does not stop at images of nostalgia or fascination, but raises the past and the present to allow the reader to become aware of obstacles encountered in History and the outcomes that enhances him to dissolve them. His work opens itself on a re-visited past for the betterment of the present or even the future.

Between fiction (myth) and reality (History), the Maaloufian narration inscribes itself in a style of writing which commits itself to bridge the gap between past and present (in time) as well as East and West (in Space). He targets the mentality and ideology which encompasses the collective "us" while integrating the individual "I", indispensable and enriching. The character is presented in the writings, free of all links, like Omar Khayyam in the novel "Samarkand" or like Hassan/Leo in the biographical fiction "Leo Africanus" who says:

"I come from no tribe. I am the son of the road, my homeland is my caravan and my life is the most unexpected journey"¹¹

He presents himself between being and nothingness, at times he displays all the names that are stuck to his identity and which unveil his origins, at times he fades with modesty to only belong to "God and to the earth". The immensity of space is interned in Hassan's being and liberates him from any belonging; he entrusts his body and his soul to the expanse of the desert, far from the turmoil he went through in different countries: in Granada, his birth city, in Fes, in Timbuktu, in Cairo, in Constantinople then in Rome.

¹¹ Maalouf, A. « Léon l'Africain » op. cite p. incipit

The characters are sometimes taken by caravan on the sands of Africa, sometimes by ships heading North sailing seas and oceans, they cross the space and time which mark History. Then they go back to their native land or to their adoption land. Some characters find initial rest but not before presenting in the form of a prayer or a testament, the twice lived odyssey, the external one in space but, above all the one of the depth of the self.

Thus, Hassan legates the summary of his life, a turmoil journey in itself, to his son. "It is made of passion, danger and, honour". Before passing away he addresses his son (an exile like him) with words which are to raise him above any human calumnies.

*"Beware of subduing to multitude! Muslim, Jew or Christian, they have to take you as you are or loose you. When men's spirit appears to you in its narrowness remind yourself that God's earth is vast and vast are His hands and His heart. Do not hesitate about going away beyond seas and beyond all homelands and, beyond beliefs"*¹²

A word and its antonym (vast/narrow) generate the discourse: "*When men's spirit appears to you in its **narrowness** remind yourself that God's earth is **vast** and **vast** are His hands...*

Moreover, exile is commended in the text in order to escape all the tensions and provocations coming from men: "*Do not hesitate about going away...*"

Exile is followed by a coming back, Khayyam returns to Nishapur, his birthplace, to reunite with his kin: his last prayer was:

"My God, You know that I've tried to perceive You as much as I could. Forgive me if my knowledge in You was my only path to You."

Isn't this all the wisdom acquired from a life journey with all it could contain: joy, sadness, pleasure or constraint?

Djamaledine (Samarkand) writes a very bitter text in which he entrusts the newspaper "The uncompromising", to transmit what follows to the readers:

¹² Maalouf, A. « Leo Africanus », op. cite. p.349

“I do not suffer from being kept prisoner; I do not fear my nearing death. My sole cause of desolation is to come to the conclusion that I did not see the seeds that I sow blossom. Tyranny keeps crushing the peoples of the West and obscurantism keeps stifling their cry for freedom. Perhaps I had better have planted my seeds in a fertile ground of the people instead of the barren ground of royal courts. And you people of Persia in whom I placed my hopes, don’t believe that by eliminating a man, you can gain your liberty. It is the burden of ancient traditions that you must shake”¹³

At the end of his life Djamaleddine notes that he has dedicated himself to the fight against tyranny and obscurantism. It is at the level of the rulers of his times that he tried to improve the image of the East. He died on March 12, 1897. His discourse bears a charge with goes beyond his century. And, like Khayyam’s manuscript, he keeps his value, he survives in order to enlighten spirits.

“One often gives too much room to the influence of religions on peoples and their history and not enough to the influence of people on their history and religions. The influence is reciprocal, I know; society moulds religion which in turn moulds society; I observe, however, that a certain habit of thinking leads us to only see one aspect of this dialectic, which falsifies in a singular way the perspective.”¹⁴

In this quotation (by Djamaleddine), we sense the responsibility of man as regards the influence that he can have on the history of religion. This has a consequence which reflects itself on society. Djamaleddine speaks of dialectic; one should therefore not only retain the influence of religions on men.

Amin Maalouf’s text brings out objectivity and perspicacity as regards the History of the two poles: The East and the West without any prejudice

¹³ Maalouf ,A. « Samarcande » op. cite p260

¹⁴ Maalouf, A. « Les identités meurtrières » Grasset ; Paris, 1998, 2010 p.91

whatsoever. This allows us to probe into the sources of evil which develop a gap between religions on hand and cardinal points on the other.

The perspective of our research opens on the discovery of the self and of otherness throughout historical landmarks and a revealing space which keep with jealousy the traces of Andalucía where the three monotheist religions found a refuge in a perfect harmony. We also keep in mind the image of figures such as Omar Khayyam which have registered themselves in rich eras, on an intellectual and artistic levels, allowing us to evaluate today's History.

In the essay "Crusades Through Arab Eyes", there occurs a meeting between East and West and, in spite of the chock provoked by wars Maalouf keeps room for magnanimity of the ones to the humanisms of the others. In "The Gardens of Light", Mani spreads wisdom; his religion is base on peace and serenity. In "The Rock of Tanios" Tanios represents yesterday and today's Lebanon always craving freedom and autonomy. Co-existence, reconciliation and, acceptance of otherness remain the pillars of all of Amin Maalouf's works. The characters find wisdom at the end of their odyssey. This is accomplished through the knowledge of the world which surrounds them and the echo of the virtual world inside them. The chosen thematic for our analysis presents the marks of one of the first critiques but cannot encompass the multiple and, endless facets of the novels and essays of the writer.

Amin Maalouf's works are rich; it is punctuated with hope. The vision of the contemporary world is revealed through the mirror of past centuries. These works inscribe themselves in the history of the mutual influences between East and West during the past five thousands years. These influences have touched all aspects of human life and the Maloufian works deals with them one by one. This reciprocal fascination which allies both appeal and repulsion, has presided the relations between East and West. Maalouf leads us into interchange and constantly renewed encounters. Amine Maalouf work remains open to other perspectives for other researches.

Synergies Algérie

Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau

► Politique éditoriale

Synergies Algérie est une revue de recherche scientifique. Sa vocation est de promouvoir l'usage du français, mais sans exclusive, dans la communauté scientifique internationale, Elle regroupe des travaux thématiques conçus à partir de points de vue disciplinairement ouverts à l'ensemble des sciences humaines, effectués majoritairement dans le cadre de l'Ecole doctorale de Français en coopération avec le GERFLINT. Elle peut recevoir aussi des contributions émanant de personnalités et chercheurs étrangers, sous réserve d'un avis favorable du comité de la revue.

Président d'Honneur

Mohktar Nouiouat, Professeur Emérite, Université d'Annaba



Rédacteur en chef

Saddek Aouadi, Université d'Annaba

Rédacteurs en Chefs Adjoint(e)s

Boumédiène Benmoussat, Université de Tlemcen

Latifa Kadi, Université d'Annaba



Comité Scientifique

Samir Abdelhamid, Saddek Aouadi, Christine Barré-de-Miniac, Boumédiène Benmoussat, Philippe Blanchet, Jacqueline Billiez, Serge Borg, Farida Boualit, Jacques Cortès, Daniel Coste, Latifa Kadi, Danièle Manesse, Hadj Miliani, Assia Lounici, Jean-Jacques Richer, Fouzia Sari, Paul Siblot.



Revue publiée sous le haut patronage

Du Ministère Algérien de l'Enseignement Supérieur
et de la Recherche Scientifique
De l'Ambassade de France à Alger
De la Maison des Sciences de l'Homme de Paris
Du Ministère de l'Education nationale, de
l'Enseignement supérieur et de la Recherche (DREIC)

Siège

GERFLINT 17, rue de la Ronde Mare,
Le Buisson Chevalier 27240 Sylvains les
Moulins - France Tél : 02 32 34 35 86
Courriel : Jacques.cortes@wanadoo.fr

Abonnements

Université d'Annaba, B.P.12,
Annaba-23000, Algérie
Email : synergies_dz@yahoo.fr

Périodicité : Quadrimestrielle

Synergies Algérie

Coordonné par Saddek Aouadi et Jacques Cortès

Littérature et Mythes

Hommage à Paul Siblot

Revue de l'Ecole Doctorale de Français en Algérie
en collaboration avec le GERFLINT

2008

Synergies *Revue*

Programme mondial

de diffusion scientifique francophone en réseau



Maison des sciences
de l'**HOMME**

Synergies - Algérie : revue du Programme mondial de diffusion scientifique francophone en réseau est une publication éditée par le GERFLINT.

Périodicité : Quadrimestrielle

Thème du prochain numéro à paraître :

N°4 : Contacts et Diversités linguistiques

ISSN : 1958-5160

Imprimé en Pologne en octobre 2008

Sous les presses de Zakład Graficzny Colonel s.c. - ul. Dąbrowskiego 16

30-532 Krakow Tél. (012) 423-66-66

Tirage à 2500 exemplaires

Disciplines couvertes par la revue :

1. Culture et Communication internationales 2. Relations avec l'ensemble des sciences humaines 3. Ethique et enseignement des langues-cultures 4. Sciences du Langage, Littératures francophones et Didactique des Langues.

Synergies

Algérie n° 3

Littérature et Mythes

Sommaire

Dédicace, Hommage à Paul Siblot	7
Jacques Cortès, Préface	9
Saddek Aouadi, Présentation	13
Dr. Ali Kherbache, Préambule : Mythe à écrire et machine à souvenir.	19
Partie I - De l'amour	29
Naima Bayhou, Voyages dans les abîmes du temps dans <i>Surtout ne te retourne pas</i> de Maïssa Bey.	31

- 39 **Sadia Bekri,**
Rencontre de l'Orient et l'Occident dans l'œuvre d'Amin
Maalouf : entre Mythe (fiction) et Réalité (Histoire).
- 47 **Souhila Ourtirane Ramdane,**
Le Mythe chez Amin Maalouf : de l'universalité au signifiant.
- 53 **Hikmet Sari-Ali,**
Le mythe d'Orphée et *L'Aube Ismaël* de Mohamed Dib.
- 59 **Partie II - De l'amour à la violence**
- 61 **Miloud Benhaimouda,**
Mythologie du roman policier algérien.
- 75 **Dr. Rachid Raissi,**
Shérazade du *Fou de Shérazade* de L. Sebbar à l'aune du
réel et du mythe.
- 87 **Latifa Sari Mohamed,**
La parole occultée ou le voile du silence dans *Oran,*
langue morte d'Assia Djebar.
- 97 **Naïma Maalem,**
Aspects mythiques et procédés stylistiques dans
Le cadavre encerclé de Kateb Yacine.
- 105 **Mohamed El Amine Roubai-Chorfi,**
Le personnage du terroriste dans le roman algérien : un
mythe moderne ?

Partie III - Protée et Cassandre : permanence et mutation du mythe dans l'écriture romanesque	113
Dr. Foudhil Dahou, Conscience épistémologique du littéraire : le mythe infléchi.	115
Fatima Brahmi, Le Mythe Holmésien : fiction ou réalité ?	123
Dr. Zoubida Belaghoueg, Algérianisation du mythe de <i>l'Odyssée</i> et parodie de <i>Nedjma</i> dans <i>le Chien d'Ulysse</i> de Salim Bachi.	131
Dr. Yamilé Ghebalou Haraoui, Théâtralisations des langues et catégories épiques dans l'écriture de Boualem Sansal. Le cas de <i>Dis-moi le paradis</i> .	145
Loubna Achheb, Destruction d'un mythe et naissance de mythologies hybrides et invisibles dans <i>L'Interdite</i> de Malika Mokaddem.	153
Lila Medjahed, De la carnalisation des mythes à l'écriture satirique dans les romans d'Azouz Begag.	161
Lineda Bambrik, Dante de l'expérience créatrice à l'expérience mythique. Réceptions de <i>La Divine Comédie</i> chez Nerval et Dib.	169
Fériel Oumsalem, Le mythe de l'Orient dans la littérature du XVIIIème siècle. Montesquieu, un Persan l'espace d'un roman.	181

- 189 **Mériem Boughachiche,**
Cyrtha à l'ombre de la mythologie grecque - *le Chien d'Ulysse* de Salim Bachi.
- 195 **Dr. Saddek Aouadi,**
Eponymie et Toponymie dans *Nedjma* de Kateb Yacine, Keblout et le Nadhor entre Mythe et Réalité.
- 199 **Partie IV - Varia**
- 201 **Dr. Nedjma Benachour,**
Voyage et écriture : penser la littérature autrement.
- 211 **Brahim Ouardi,**
Mythe, théâtre et oralité dans *Le Séisme* d'Henri Kréa.
- 219 **Nabila Bekhedidja,**
La Bataille de Pharsale de Claude Simon : un roman entre appels, rappels et relations.
- 227 **Dr. Fari Bouanani,**
L'enseignement/apprentissage du français en Algérie : Etat des lieux.
- 235 **Partie V - Compte-rendus de lecture**
- 237 **Questions de style, Pratiques, n° 135-136, déc. 2007, numéro coordonné par Alain Rabatel et André Petitjean, Cresef, Metz.**
Les Voix du peuple et leurs fictions, sous la direction d'André Petitjean et Jean-Marie Privat, Recherches textuelles n°7.
Usages et analyses de la reformulation, sous la direction de Mohamed Kara, Recherches linguistiques n°29.

Rencontre de l'Orient et l'Occident dans l'œuvre d'Amin Maalouf : entre Mythe (fiction) et Réalité (Histoire)

Sadia Bekri

Doctorante, Université de Tlemcen



Synergies Algérie n° 3 - 2008 pp. 39-46

Résumé : *Amin Maalouf puise certains personnages emblématiques, orientaux soient-ils ou occidentaux dans le sillon de l'Histoire. Il leur prête la parole et la plume pour raconter et se raconter. Le romancier plie l'échine de la réalité pour la soumettre à la littérature ; dans ses romans le mythe se construit à partir des faits réels qui lui servent de soubassement. Ainsi, certains personnages tels que Omar Khayyam, Léon l'africain, Mani et autres se dressent comme des ressuscités pour dialoguer avec des personnages mythiques. Le mélange subtil du mythe et de la réalité confère un caractère onirique aux récits d'Amin Maalouf.*

Mots clés : *Mythe- réalité- Orient - occident - coexistence - tolérance.*

Abstract: *Amin Maalouf draws certain emblematic characters, easterners they are or westerners in the furrow of the history. He ascribes to them the word and the quill to tell and to talk about. The novelist folds the spine of reality to subject it to literature. In his novels the myth is built starting from real facts that serve to him as a foundation. Thus, Omar Khayyam, Leon L'africain, Mani and others are drawn up like reviving to dialogue with mythical characters. The subtle mixture of the myth and reality of Amin Maalouf confers a dreamlike feature on the narratives of Amin Maalouf.*

Key words: *Myth, reality, east, occident, coexistence, tolerance.*

المخلص: يتتبس أمين معلوف بعض شخصياته الرمزية شرقية كانت أم غربية من الآثار التاريخية. فهو يعبرها ويقرضها الكلمة و الريشة لتحمل حكاياته و تقص رواياته. فهذا الروائي يخضع الواقع ليضعه تحت تصرف الأدب. ففي رواياته، تبنى الأسطورة من وقائع حقيقية لتشكل اللبنة الأساسية و بذلك يظهر عمر الخيام و ليون الإفريقي و ماني و غيرهم كأحياء تبت فيهم الروح من جديد يتحاوروا مع شخصيات الأسطورية. إن المزيج الرفيع لكل من الأسطورة و الحقيقة يضيف صبغة خاصة معلوف لقصص أمين.

الكلمات المفتاحية: الأسطورة – الحقيقة – الشرق – الغرب – التعايش – التسامح.

Introduction

« La littérature est imitation par le langage, tout comme la peinture est imitation par l'image. Spécifiquement, ce n'est pas n'importe quelle imitation, car on n'imite pas nécessairement le réel mais aussi bien des êtres et des actions qui n'ont pas existé. La littérature est une fiction (...). Rien n'empêche une histoire

qui relate un événement réel d'être perçue comme littéraire(...). On peut imposer une lecture « littéraire » à n'importe quel texte : la question de la vérité ne se posera pas parce que le texte est littéraire». (Todorov, 1987 : 12-13)

La littérature est donc une « imitation. » Elle tire sa substance du mythe, cependant elle peut contenir l'événement réel sans perdre sa littérarité. La citation de Todorov s'adapte parfaitement à l'œuvre d'Amin Maalouf dans laquelle les événements ainsi que les personnages réels se plient à l'ordre de la fiction.

La rencontre entre l'Orient et l'Occident dans l'œuvre d'Amin Maalouf

Le lecteur est propulsé dans la spirale du temps et dans les dimensions de l'espace : géographique, culturel et linguistique. L'univers romanesque dans l'œuvre maaloufienne est exposé de manière à nous inciter à l'observation, observation établie par le romancier et jalonnée par l'Histoire. Le périple est deux fois vécu, par le personnage d'une part et par le lecteur d'autre part. Balancés entre la réalité et la fiction romanesque, les personnages se révèlent à travers ses périples, entre l'Orient et l'Occident en nous dévoilant le passé et le présent. En suivant l'évolution d'Hassan dans « *Léon l'Africain* », le romancier nous fait ressentir l'évolution du monde et les relations ambivalentes mais complémentaires entre ces deux mondes. Le héros et son entourage sont suivis dans les méandres de la vie réelle et vraisemblable. Hassan nous dit qu'il a vécu sa sagesse à Rome, sa passion au Caire, son angoisse à Fès et à Grenade vit encore son innocence. Bien que les faits soient datés dans deux calendriers pour marquer l'Histoire, le mythe, indispensable à l'objet d'art ne manque pas de s'installer dans le roman. Au cours de son voyage vers Tombouctou Hassan traverse une localité appelée Oum Jounaiba où subsiste une coutume étrange :

« Il y a un cours d'eau, que longent les caravanes, et l'on dit que tout homme qui passe par là ne doit avancer qu'en dansant et sautillant, faute de quoi il est atteint par la fièvre quarte. Toute notre troupe s'y mit allègrement, même moi (...) à l'exception de mon oncle, qui estima que sa dignité d'ambassadeur lui interdisait ce genre de gaminerie. Il devait le regretter cruellement. (Maalouf, 1986 : 156.)

Le texte sous entend que l'oncle d'Hassan a contacté la fièvre quarte, parce qu'il a refusé de se plier à la coutume (au mythe). Les exemples parsèment l'œuvre, même les religions qui semblent arrêter le mythe ne lui échappent pas :

« Bien des enfants ne parviennent et pas à survivre longtemps, on leur accrochait en guise de protection des talismans enveloppés dans des sachets en cuire, ils portaient des écritures mystérieuses. Ils sont censés protéger leur porteur du mauvais œil et des maladies. Les gens pieux trouvent ces croyances contraires à la religion. Même Hassan en portait un. (Maalouf, 1986 : 37.)

L'écriture est subversive, le temps est bousculé et le romancier jongle avec les paradoxes pour faire jaillir le sens du discours. Il nous dévoile l'Orient et l'Occident à travers le mythe, à travers le réel et à travers l'homme.

Jeu du miroir ou miroir du « je » dans l'œuvre

Les voyages fructifient la connaissance mutuelle des personnages dans les deux pôles. Pour quelle raison Amin Maalouf a écrit une biographie romancée « *Léon l'Africain* » en prêtant le « je » à Hassan ? Ce personnage qui a voyagé dans l'espace

occidental et oriental et, comme Janus, le dieu romain (dieu du seuil) gardien des portes, représenté avec deux visages, Hassan a donné un visage à l'Occident et un autre à l'Orient. C'est un personnage cosmopolite.

Maalouf ne s'intéresse nullement à l'œuvre d'Hassan/Léon l'Africain : « *La description de l'Afrique* », mais à la vie de son auteur. Le romancier est donc interpellé par la personnalité pluridisciplinaire d'Hassan El-Wezzan (le peseur), El-Gharnati, (le grenadin) Zayyati, (marchand d'huile) Le Fassi, Jean Léon de Médicis, toute l'identité d'Hassan.

Hassan El-Wezzan (le peseur), Zayyati, (vendeur d'huile) ----- Orient.
El -Gharnati (le Grenadin), Jean Léon de Médicis----- Occident.
Le Fassi (de Fès) ----- Afrique.

L'éventail des noms nous dévoile l'Orient et l'Occident et l'Afrique, espaces traversés par notre héros. Son nom est attaché à l'espace géographique. Cette fois le romancier profite de l'identité multiple d'Hassan pour nous le présenter d'une façon magique :

« *Moi Hassan fils de Mohamed le peseur, moi Jean Léon de Médicis, circoncis de la main d'un barbier et baptisé de la main du pape, on me nomme aujourd'hui l'africain, mais d'Afrique je ne suis, ni d'Europe ni d'Arabie. On m'appelle aussi le grenadin, le fassi, le zayyati, mais je ne viens d'aucun pays d'aucune cité, d'aucune tribu. Je suis le fils de la route, ma patrie est caravane, et ma vie la plus inattendue des traversées.*» (Maalouf, 1986 : 9).

Dans cet extrait sont présent tout les points cardinaux (Nord - Sud - Est - Ouest) qui par enchantement s'effacent : « *je ne viens d'aucun pays* ». Est-ce pour nous révéler ce héros ? « *L'ancêtre de l'humanité cosmopolite d'aujourd'hui* ». (Maalouf, 1986 : préface).

Le roman s'ouvre sur la naissance d'Hassan à Grenade, et il se ferme sur son retour en Afrique où il était venu à l'âge de trois ans, repoussé par la horde espagnole. Exilé avec ses parents d'Espagne, il se fixe à Fès où il s'intègre à l'université el-Karouïne, il visite l'Egypte et son voyage à Tombouctou lui permet de découvrir les richesses de l'Afrique noire sous l'ère de l'Askia Mohamed Touré. Tandis qu'à Rome il a vécu la renaissance. Sa vie très mouvementée lui a permis d'acquérir de l'expérience et beaucoup d'érudition.

D'autre part, en ce qui concerne l'espace linguistique, vastes sont les connaissances d'Hassan, l'Arabe, le castillan, le Berbère, le Latin vulgaire. Mais encore une fois il déclare : « *Toutes les langues, toutes les prières m'appartiennent, Mais je n'appartiens à aucune, je ne suis qu'à Dieu et à la terre et c'est à eux qu'un jour prochain je reviendrai* » (Maalouf, 1986 : 9). Hassan nous donne l'impression de vouloir se débarrasser de toutes les frontières géographique, linguistiques et spirituelle qui divisent les hommes. Il évoque le retour au créateur et à la terre. La vie d'Hassan/Léon s'installe entre le début tumultueux et la fin paisible. Après plusieurs destinées, il nous donne l'impression qu'il a incarné des personnages multiples, de naufrage en naufrage, il se métamorphose comme dans les contes des mille et une nuits pour nous dévoiler les paradoxes que sa personne unifie, et de fil en aiguille, il passe et repasse d'une ville à l'autre, d'un pays à l'autre, puis d'une rive à l'autre pour arriver au trait d'union Orient - Occident qui a forgé son être.

Mythe et religion dans le récit maaloufien

A l'extrémité de l'éventail, s'installent les religions monothéistes qui fournissent des textes historiques rigides d'une puissance symbolique illimitée, et c'est pour cela que les thèmes religieux résistent à l'espace/temps et peuvent toucher l'humanité entière. Les mêmes thèmes sont répétés à travers le temps aux différents peuples. Ces thèmes sont convaincants, leur signification reste virtuelle dans un champ sémantique surdéterminé. (Dictionnaire des littératures françaises, 1984 : 1595.) L'appartenance à la fois généralisée et effacée est partout présente dans l'œuvre. Ainsi, dans « *Les jardins de lumière* », Mani nous dit :

« *Je me réclame de toutes les religions et d'aucune, on a appris aux hommes qu'ils devaient appartenir à une croyance comme on appartient à une race ou une tribu. Et moi je leur dis on vous a menti. En chaque croyance, en chaque idée sachez trouver la substance lumineuse et écarter les épiluchures.* » (Maalouf, 1991 : 198).

Mani reconnaît toutes les religions n'est-ce pas pour respecter tous ceux qui l'entourent sans aucune distinction ? Ceci lui permet de prôner la paix autour de lui. Et plus loin Mani poursuit :

« *La même étincelle divine est en nous tous, elle n'est d'aucune connaissance, d'aucune caste, elle n'est ni mâle ni femelle, chacun doit la nourrir de beauté et de connaissance, c'est ainsi qu'elle parvient à resplendir, c'est seulement par la lumière qui est en lui qu'un homme est grand.* » (Maalouf, 1991 : 208).

Là est toute la grandeur de l'humain. Ce qui précède tutoie la conscience insufflée en chaque être et qui jette les ponts entre les différences portées par les cultures et les origines des hommes. Ceci promène une harmonie entre les sociétés. Mani sent le devoir d'unir les êtres malgré leur différence.

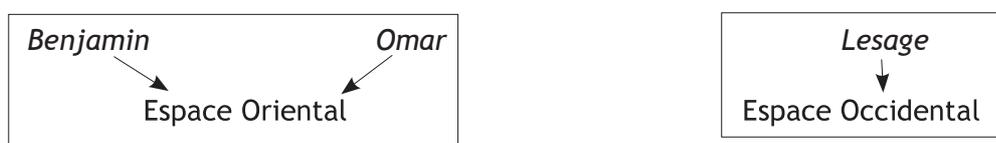
Espace de l'écriture ou écriture de l'espace

Maalouf nous présente le roman « *Samarcande* » entre le mythe et la réalité. Il nous parle du « *Titanic* », le gigantesque paquebot qui a sombré dans l'atlantique dans la nuit du 14 au 15 avril 1912 : ceci est un événement réel qui a servi de soubassement à la littérature puisque le romancier a agencé une mise en abyme en s'intéressant au manuscrit d'Omar Khayyam, laissant tomber le naufrage du navire précité. Il greffe donc la fiction à la réalité comme nous pouvons l'observer dans cet extrait figurant dans la page incipit du roman :

« *Au fond de l'Atlantique, il y a un livre. C'est son histoire que je vais vous raconter. Peut-être en connaissez-vous le dénouement, les journaux l'ont rapporté à l'époque, certains ouvrages l'ont consigné depuis : lorsque le Titanic a sombré dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, au large de Terre-Neuve, la plus prestigieuse des victimes était un livre, exemplaire unique des Robaiyat d'Omar Khayyam, sage persan, poète, astronome. De ce naufrage je parlerai peu. D'autres que moi ont dûment recensé cadavres et ultimes paroles. Six ans après, seul m'obsède encore cet être de chair et d'encre dont je fus un moment l'indigne dépositaire. N'est-ce pas moi Benjamin O. Lesage qui l'ai arraché à son Asie natale ? N'est-ce pas dans mes bagages qu'il s'est embarqué sur le Titanic ? Et son parcours millénaire, qui l'a interrompu, sinon l'arrogance de mon siècle ? (...) Demain on le retrouvera, protégé par son coffret en or, il émergera intact des opacités marines.* » (Maalouf, 1988 :11).

Nous remarquons que tel le big bang, le mythe prend forme tout en se servant de la réalité. Le manuscrit de Khayyam est porté dans la fiction par le Titanic paquebot ayant réellement existé. Le narrateur Benjamin O. Lesage tire son existence de la fiction et c'est dans ses bagages que se trouvait l'unique exemplaire des *robaïyat* de Khayyam. Le mythe s'installe Entre l'immersion réelle du navire et l'émergence fictionnelle du manuscrit.

La mise en abyme est une histoire racontée qui tire sa substance de la fiction. Gide le premier lui attribut le sens « *d'œuvre dans l'œuvre* ». (Dällenbach, 1977 : 209) En outre pour donner de l'épaisseur au personnage narrateur, le romancier lui a donné un nom composé, chargé de significations référentielles. En effet, « *Benjamin Omar Lesage* » est un nom ancré dans une adéquation socioculturelle qui s'adapte au roman. Chaque fragment de ce nom représente un espace comme indiqué ci-dessous :



Benjamin : Nom judéo-chrétien personnage biblique, c'est le nom du dernier fils de Jacob et Rachel. *Omar* est le deuxième calife du prophète de l'islam. *Lesage* : ce mot appartient à la langue française, il est composé de l'article « le » et du substantif : « sage » indiquant la connaissance, la raison et la philosophie.

D'autre part, Maalouf nous donne à voir tout le XI^{ème} siècle à partir d'un coffret qui renferme des choses inoubliables ; le passé y reste condensé, le coffret est donc la mémoire du temps, il l'emprisonne pour le préserver de l'oubli. Il représente le corps, la matière, tandis que le manuscrit est l'âme qui, bien qu'emprisonnée pendant plusieurs siècles réussie à traverser d'autres espaces dans un autre temps. C'est dans le coffret que loge le manuscrit de Khayyam autour duquel se construit le mythe. L'existence réelle de ce livre est happée par la fiction : « *Demain on le retrouvera. Protégé par son coffret en or, il émergera intact des opacités marines.* » (Maalouf, 1988 : l'incipit).

C'est à partir de ce rêve (« *Demain on le retrouvera dans son coffret en or* ») que l'émergence du coffret a lieu dans la fiction. Ceci donne naissance au récit, le manuscrit est suivi à travers l'espace remontant la spirale du temps dans le sens contraire de son écoulement ; C'est le siècle de Khayyam (le XI^{ème} siècle) qui est visité pour remonter peu à peu à l'ère du « *Titanic* » (XX^{ème} siècle).

« *Les beaux objets réalisés d'une main heureuse, sont tout naturellement « continués par la rêverie du poète* ». (Bachelard, 1978 : 88).

Les quatrains écrits par la main du poète persan Khayyam, sont revalorisés par les traductions des occidentaux : l'anglais Fitzgerald et le Français Renan, dans l'extrait ci-dessous Omar Khayyam nous dit :

*Goutte d'eau qui tombe et se perd dans la mer.
Grain de poussière qui se fond dans la terre.
Que signifie notre passage en ce monde ?
Un vil insecte a paru puis disparu.*

Ou bien encore :

*De temps à autre un homme se dresse en ce monde,
Etale sa fortune et proclame : c'est moi !
Sa gloire vit l'espace d'un rêve fêlé,
Déjà la mort se dresse et proclame : c'est moi.*

Le poète est fasciné par la vie éphémère, dans le premier quatrain et par la mort qui n'épargne aucun être riche soit-il ou pauvre, dans le deuxième quatrain.

Le manuscrit d'Omar Khayyam est un « *lieu caché dans le coffret qui tutoie un lieu caché dans l'homme* ». (Bachelard, 1978 : 88). Son déplacement d'un pays à l'autre ou d'un continent à l'autre brise les frontières non seulement géographiques mais aussi celles qui sont installées au plus profond de l'être. A ce sujet Barthe nous dit :

« Pour rencontrer cet étranger, je sorts en quelque sorte de mon esprit, je m'excentre afin de constituer avec lui un espace du jeu, un jeu érotique (...). J'échange l'apparition de l'étranger devant moi contre l'émergence de cette énergie ». (Barthes, 1987 : 75).

La trajectoire suivie par le manuscrit dans l'espace géographique permet la rencontre des êtres différents de par leur culture, leur foi... D'après Barthes il faut « *s'excentrer* » sortir de soi pour observer cet autre et pouvoir le comprendre. En outre, dans l'œuvre d'Amin Maalouf, l'intertextualité a lieu d'une langue à une autre (de l'Arabe vers le Français), nous avons l'exemple dans « *Samarcande* » :

« Cette fois son regard était au loin, elle m'offrait son profil à contempler, sa peau halée d'un grain si pur. La douceur aurait-elle un teint, ce serait le sien, le mystère aurait-il une lueur, ce serait la sienne. (...) Dieu qu'elle était belle ma première image de l'Orient ! Une femme comme seuls auraient su la chanter les poètes du désert : sa face le soleil auraient-ils dit, ses cheveux l'ombre protectrice, ses yeux des fontaines d'eau fraîche, son corps le plus élancé des palmiers, son sourire un mirage. » (Maalouf, 1988 : 220).

Nous retrouvons dans cet extrait la trace de la poésie arabe, où la beauté féminine est chantée à travers la comparaison. Nous percevons l'hypotexte (le texte premier) dévoilé par l'espace du désert, espace des oasis de l'Orient : le soleil, l'ombre, la couleur des cheveux, l'eau, les palmiers et le mirage. Ce passage confirme la passion de l'Occident pour l'Orient, ce sentiment est déclaré dans l'extrait suscité : « *Dieu qu'elle était belle ma première image de l'Orient !* ». Nous remarquons que la beauté féminine est greffée à celle de l'Orient.

« C'est au niveau du lieu (vues, odeurs, souffle, cénesthésie, temps) que le signifiant s'énonce plus facilement : le lieu risque d'être la figure du désir sans lequel il ne peut y avoir de texte » nous dit Barthes. (Barthes, 1972 : 82).

Tous les lieux orientaux dans l'œuvre d'Amin Maalouf représentent le noyau du texte autour duquel gravitent le récit et le discours. Certains romans portent le nom d'un espace. « *Samarcande* » et « *Le rocher de Tanios* » :

Le rocher de Tanios est original en ce qu'il réussit à partir d'une histoire vraie, survenue dans la montagne libanaise, à nous offrir une analyse à la fois précise et très complète du Liban d'hier et du Liban d'aujourd'hui. (Najjar, 1994 : 150).

L'espace devient un actant, il est donc personnifié :

« Sur les pas invisibles de Tanios que d'hommes sont partis du village depuis. Pour les mêmes raisons ? Par la même impulsion, plutôt et sous la même poussée. Ma montagne est ainsi attachement au sol et aspiration au départ. Lieu de refuge, lieu de passage. Terre du lait du miel et du sang. » (Maalouf, 1993 : 279).

Dans cette citation, la terre est comparée à une mère : « *la mère nourricière* », « *Terre du lait et du miel* » mais aussi la terre martyre du « *sang* », et l'homme est confondu à ce lieu par le pronom possessif « *ma* » : « *ma montagne*. » Tanios est contraint à l'exil laissant derrière lui sa mère patrie.

L'auteur ne manque pas de nous informer sur le mythe contenu dans ce roman :

« Le livre s'inspire très librement d'une histoire vraie : le meurtre d'un patriarche commis au dix-neuvième siècle par un certain Abou-Kichk Maalouf, réfugié à chypre avec son fils, l'assassin avait été ramené au pays par la ruse d'un agent de l'émir pour être exécuté. Le reste : Le narrateur, son village, ses sources, ses personnages, tout le reste n'est qu'impure fiction. » (Maalouf, 1991 : 281)

L'œuvre d'Amin Maalouf fixe un épicycle tirant sa substance de la réalité, le romancier se sert ensuite du mythe pour charpenter le récit. Dans le roman « *Samarcande* » il retient l'attention du lecteur sur le « *Titanic* » qui a sombré dans la nuit du 14 au 15 avril 1912, pour ne s'intéresser qu'au manuscrit de Khayyam qui était sur le paquebot, par la magie de la fiction ce livre « *émergera des profondeurs de l'Océan* ». De là tout le récit prend forme.

Dans la biographie romancée « *Léon l'Africain* ». Les dates bien précises sont mentionnées marquant l'histoire du bassin méditerranéen à l'époque médiévale avec tous les événements politiques et civilisationnels La chute de Grenade, le protestantisme (que prône Luther) frappant l'église catholique de Rome, l'avènement des ottomans en Egypte, la révolte de Barberousse et la conquête des portugais et des espagnols au Maghreb. Tout cela n'empêche le romancier d'intégrer la fiction pour illuminer son récit : Maalouf commence par une mise en abyme ; il laisse l'œuvre d'Hassan en attente : « *La description de l'Afrique* » pour ne s'intéresser à la vie de son auteur.

« L'autobiographie » est imaginée, Le romancier cède la plume et la parole à Hassan/Léon pour raconter et se raconter, dans ce cas il y a lieu de fiction puisque le récit est agencé par le romancier pour s'intégrer à la littérature.

Conclusion

Dans l'œuvre d'Amin Maalouf, l'Orient et l'Occident sont présents non seulement à travers l'espace multiple mais aussi à travers les personnages aux différentes appartenances. L'enchevêtrement si complexe entre les deux mondes oriental et occidental a incité Maalouf à installer son écriture dans l'entre-deux pour jeter le

pont entre les deux pôles. Son écriture est une mixture Histoire/fiction (l'Histoire et son ombre).

Il remonte aux sources génériques des conflits et leur historicité pour les déchiffrer et essayer de démêler les ficelles de l'actualité. La voie s'ouvre au cheminement historique des deux mondes oriental et occidental avec toutes les composantes respectives qui leur reviennent : ethnique, sociale, religieuse... Le romancier nous fait revisiter la mémoire, en effet, tout en remontant le temps dans le sens contraire de la montre, il projette l'actualité, toute l'actualité dans le miroir du passé. « *Religion, que de crime on commet en ton nom ! Histoire que de leçons tu nous as données et pourtant...* » (Maalouf. 1983 : couverture).

Ces deux phrases représentent les préoccupations du romancier au fil de la plume, dans toute l'œuvre. L'auteur maintient une longue haleine, et comme le palimpseste, les écritures d'Amin Maalouf se superposent, l'une au-dessus de l'autre sans s'effacer. La visée constructive de cet écrivain tend vers la relativisation des certitudes. Il nous donne l'impression de dépasser la fascination mutuelle de l'Orient et de l'Occident pour porter l'intérêt à l'interaction entre les deux pôles. Les figures de refus sont éliminées et dans la logique de l'œuvre la prise de conscience des problèmes contemporains est mise en exergue. Il garde l'espoir de voir au bout du tunnel un monde où règnent la coexistence et la tolérance qui se multiplient avec le respect de l'autre.

Bibliographie

- Bachelard. 1978. *La poétique de l'espace*. Paris : PUF.
- Dällenbach. L. 1977. *Le récit spéculaire, Essai sur la mise en abyme*. Paris : Seuil.
- Genette. G. 1982. *Palimpseste*. Saint Armand : Seuil.
- Maalouf. A. 1991. *Les jardins de lumière*. Paris : J.C. Lattès.
1986. *Léon l'Africain*. Paris : J.C. Lattès.
1988. *Samarcande*. Paris : J.C. Lattès.
1993. *Le rocher de Tanios*. Paris : Grasset.
1983. *Les croisades vues par les Arabes*. Lorient : J'ai Lu.
- Todorov. T. 1987. *La notion de littérature*. Saint Armand : Point.
- Barthes. R. *Figure de l'étranger*. Paris : Denoël Mayenne. p. 75.
- Analyse et réflexion sur Flaubert*. Paris : Seuil. p. 82.
- Nassif. N. « *Phares Manarat. Revue des sciences humaines et sociales* ». Beirut. n°13, p. 138-140.
- Najjar. R. *Phares Manarat. Revue des sciences humaines et sociales*, Beirut, n° 13, p. 150.
- Dictionnaire des Littératures Françaises*, 1984. Nancy : Bordas. p. 1595.